

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



900000068597

Digitized by Google

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

LE LIVRE DORE
DE
MARC AVRELE
EMPEREUR, ET
ELOQUENT
ORATEUR.



www.libtool.com.cn

Traduit de vulgaire Castillan en François, par R. B. de la Grise, Secrétaire de Monseigneur le Reuerend. Cardinal de Grantmont.

Fidellement reueu & uerifié sus les exemplaires Latins, & Castillan, par Antoine du Moulin Mascunnois.



A LYON,
PAR JEAN DE TOURNES.
M. D. LVII.



MARCO LARRE

THE LARRE

THE LARRE

www.libtool.com.cn



A tresexcellente &

TRESILLUSTRE

DAME, LA ROYNE

de Navarre, la

Marguerite

des

Princesses.



Vis que toutes les creatures
(ainsi que dit le Philosophe)
de necessite requierent leur
semblable, & les choses plus
prochaines à leur naturel,

nest à s'esmerveiller si le liure dore de Marc
Aurele Empereur & treseloquent Orateur
ha prins sa drolte adresse vers la Margue-
rite de vertu & d'entendement des Princesses
la tresillustre Roynne de Navarre. Remet-
tant l'etymologie des prudences de lun à
la correspondance des vertus de lautre à
bons & speculatifs esprits. Bien que selon
la petitesse de mon entendement ien pour-
rois dire encore selon la publique renom-
mee, tant que ne souffroit papier à l'escri-

que pour aduenter, semblant. Il y a
plus de l'adulter à contraindre toutes choses à
un bon respect, plus pour adulation que
pour la verité qui en est vulgaire. Je suis
bien asseuré que non de fault de gens assez qui
oppugnent, & veuillent contredire, ce que
par aduerture leur semblera estre trop suc-
cint & bref, & que lon eust peu avec quel-
ques soufues paroles adoucir ces senten-
ces. Toutefois considerant les profonds
& vertueux enseignemens, pour la crainte
de desuoyer de si hault style, me suis deter-
miné en ceste translation au plus pres que
je peu du tout suivre le Castillan, afin que
ceux qui se voudront esbahir à lire l'œu-
ure, accommodés l'Espagnol au François,
y prennent plus de goust, leur laissant la
gloire de ce que ilz y pourront adoucir,
amender, corriger & mieux faire. Me-
fesse, seulement que par vous pres-
entement Dame soit receue de
bon visage, comme de ce
luy qui du tout s'est
dedie à vostre or-
beillance.

T A B L E D E S C H A P I T R E S.

P I T R E S.

D E la naissance & lignage de Marc Aurele Antoine Empereur,	Page 1
Des maistres que iceluy Marc Aurele eut en son enfance.	page 6
Des sciences que Marc Empereur apprint.	13
Et une lettre merueilleuse qui est cy mise enuoyee par luy à Polion.	13
Pource que Marc Empereur estoit Sage florirent plusieurs Sages en son tēps.	24
Dun filz q auoit Marc Empereur, nommé Verissinus, q laymoit fort & mourut.	26
Des viciez Sages que prenoit L'empereur Marc pour nourrir ses enfans.	28
De ce q aduint à cinq Sages, & pourquoy furent de la maison de L'empereur enuoyez.	31
Dun raisonnement que feit Marc Aurele Empereur aux Docteurs & Maistres qui auoient charge de nourrir le Prince Commodus.	37
Des vices & fautes les Maistres qui nourris sent les Princes, doivent offrir & garder que ledit Prince ne si adonne.	44
Comme L'empereur Marc Aurele nourris soit les Princeesses ses filles.	51

Comme Marc Empereur visitoit ses gendres, & comme il les experimentoit. 56

Ce que dit Marc Empereur au Pere d'un ieune enfant quil vouloit marier avec vne des infantes ses filles. 58

Lempereur poursuit son propos, disant que grandement se doit examiner vn gendre, avant que de le faire entrer en la maison. 64

Comme Marc Empereur estoit amy des nobles exercez, & ennemy des vains & des folz. 69

De la bonne consideration de Marc Empereur avec tous ceulx qui auoient a besoyn de luy. 74

De la feste q celebrerent les Rommains au Dieu Ianus en Rome. Et de ce q aduint au tēps de ce bon Empereur en icelle. 78

Que les Princes ne soient trop superbes: & ce que Marc Empereur respondit a vn Senateur en ce cas. 82

Comme Marc Empereur depaioir les heures du iour pour accomplir toutes les negociations de Lempire. 89

Comme Faustine demanda a Lempereur son mary la des de son estude: & ce quil respondit sur ceste raison. 93

Lempereur poursuit son propos avec Faustine. Et en quelz points sont les hommes mes

mes qui trahent & frequentoit fort avec les femmes.	109
L'empereur respond à Eufine en ce quelle luy auoit dit quelle estoit enceinte.	105
Comme au temps de Marc Empereur vin- drent les Maurains avec vne flotte à con- querir la grand Bretagne.	110
Ce que Marc Empereur dit à ceux de la court, parlant du mal desmodieux.	112
Combien perilleuse est la vie de la court, à ceux q continuellement la frequenter.	117
L'empereur poursuit son propos, & leur decla- re son intention come doüant viure ceux qui hantent en sa maison & la court.	122
Dun monastere esprouuantable qui fut veu en Sicile, & ce quil offroit avec les lettres de sang en vne porte.	130
Ce qui aduint à vn Citoyen de Rome, appelle Antigonis, du temps de ce bon Empereur.	135
Dun grande pestilence qui fut en toute It- alie du temps de Marc Empereur.	139
Ce que Marc Aurele Empereur respondit à ceux qui le souloient, que estant ma- lade ne laissoit les liures.	143
Icy est dit deuant comme les Princes plus que en tous les autres est fort perilleuse saignee.	148
Dun parlement qui foit en Vilius aux Se- nateurs	150

ateurs de Rôme en la présence de Marc Aurele Empereur.	155
Le Rustique suivant son propos argue contre les Rommains, &c.	164
Comme Marc Empereur disoit quil vouloit grand bien à son peuple, & son peuple disoit quil luy en vouloit plus.	183
Comme pour la priere de plusieurs intercesseurs L'empereur donna licence que sa fille Lucilla fust amenée aux festes de la maison de sa gouvernante.	187
De ce que Marc Empereur dit à un Sénateur, pourquoy louoit si fort les festes du triumphe.	192
Dune griue reprehension & aduermissement que Marc Aurele donna à Faustine sa femme & à sa fille.	197
L'empereur poursuit son propos, & conseille Faustine quelle oste les occasions à sa fille.	208
Du soultique à son Marc Empereur de marier ses filles.	216
Dune maladie, de laquelle mourut Marc Empereur & son âge, & là ou il mourut.	228
De ce que l'on dit Panucius secrétaire à Marc Empereur à l'heure de la mort.	230
Comme L'empereur demanda à son secrétaire quil luy donnast par écrit tout son propos.	

propos.	240
Ce que répondit L'empereur à Panucius son secrétaire.	242
Ce que dit L'empereur aux Maistres de son filz, & Gouverneurs de L'empire.	295
Marc Empereur à l'heure de la mort commanda appeller Commodus son filz. Et comme il declara ceux q'il vouloit estre gouverneurs de L'empire.	272
Ce que dit L'empereur à son filz Commodus à l'heure de la mort.	275
Autres plus particuliers conseilz q' donna L'empereur à Commodus son filz.	282
Les particulieres recommandations que L'empereur commanda à son filz Commodus.	288
Les dernieres paroles que dit Marc Aurèle à son filz. Et d'une table des conseilz que il luy donna.	292

Fin de la table des Chapitres.

TABLE DES LETTRES DE M. AURELE enuoyees à ses amis.

L ettre première enuoyee par Marc Aurele à Piramon son special amy, lequel est d'icy en grande tribulation.	1237
Lettre II. enuoyee par Marc Empereur à Cornelius en laquelle parle des travaux de la guerre, & de la vanité, & de triomphe.	a 5

- e phe. 70701319
 Lettre i. i. enuoyee par Marc Empereur à
 Torquatus habitant de Gayete, le conso-
 lant en vn bannissement. 325
 Lettre vii. enuoyee par Marc Empereur
 à Domitius de Capue, le consolant en vn
 bannissement. 335
 Lettre v. enuoyee par Marc Empereur à
 Claudius & à Claudine pour ce que c'est
 vailz & radions comme ioues. 342
 Lettre vi. enuoyee par Marc Empereur à
 Labia Romanus, la consolant de la
 mort de son mary. 362
 Lettre vii. enuoyee par Marc Empereur à
 Catinatus son amy, pour ce que estant
 gentilhomme s'est fait marchand. 369
 Lettre viii. enuoyee par Marc Empereur
 à Catulus Celsinus, estant en fort grand
 peine de la mort de l'enfant Verissimus
 son cher filz. 380
 Lettre ix. enuoyee par Marc Empereur à
 Mercurius habitant de Samnie, qui s'appel-
 le à ceste heure Benatente. 389
 Lettre x. enuoyee par Marc Empereur à
 Antigonus le philosophe en prison. 397
 Lettre xi. enuoyee par Marc Empereur au
 philosophe Antigonus en laquelle parle con-
 tre les loys cruelles. 414
 Lettre xii. enuoyee par Marc Empereur à
 Lamb

T A B L E.

- ~~Table des Contes de l'Amour de Rome~~
 pont quand il bair les Princes de Rom
 me. 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169 170 171 172 173 174 175 176 177 178 179 180 181 182 183 184 185 186 187 188 189 190 191 192 193 194 195 196 197 198 199 200 201 202 203 204 205 206 207 208 209 210 211 212 213 214 215 216 217 218 219 220 221 222 223 224 225 226 227 228 229 230 231 232 233 234 235 236 237 238 239 240 241 242 243 244 245 246 247 248 249 250 251 252 253 254 255 256 257 258 259 260 261 262 263 264 265 266 267 268 269 270 271 272 273 274 275 276 277 278 279 280 281 282 283 284 285 286 287 288 289 290 291 292 293 294 295 296 297 298 299 300 301 302 303 304 305 306 307 308 309 310 311 312 313 314 315 316 317 318 319 320 321 322 323 324 325 326 327 328 329 330 331 332 333 334 335 336 337 338 339 340 341 342 343 344 345 346 347 348 349 350 351 352 353 354 355 356 357 358 359 360 361 362 363 364 365 366 367 368 369 370 371 372 373 374 375 376 377 378 379 380 381 382 383 384 385 386 387 388 389 390 391 392 393 394 395 396 397 398 399 400 401 402 403 404 405 406 407 408 409 410 411 412 413 414 415 416 417 418 419 420 421 422 423 424 425 426 427 428 429 430 431 432 433 434 435 436 437 438 439 440 441 442 443 444 445 446 447 448 449 450 451 452 453 454 455 456 457 458 459 460 461 462 463 464 465 466 467 468 469 470 471 472 473 474 475 476 477 478 479 480 481 482 483 484 485 486 487 488 489 490 491 492 493 494 495 496 497 498 499 500 501 502 503 504 505 506 507 508 509 510 511 512 513 514 515 516 517 518 519 520 521 522 523 524 525 526 527 528 529 530 531 532 533 534 535 536 537 538 539 540 541 542 543 544 545 546 547 548 549 550 551 552 553 554 555 556 557 558 559 560 561 562 563 564 565 566 567 568 569 570 571 572 573 574 575 576 577 578 579 580 581 582 583 584 585 586 587 588 589 590 591 592 593 594 595 596 597 598 599 600 601 602 603 604 605 606 607 608 609 610 611 612 613 614 615 616 617 618 619 620 621 622 623 624 625 626 627 628 629 630 631 632 633 634 635 636 637 638 639 640 641 642 643 644 645 646 647 648 649 650 651 652 653 654 655 656 657 658 659 660 661 662 663 664 665 666 667 668 669 670 671 672 673 674 675 676 677 678 679 680 681 682 683 684 685 686 687 688 689 690 691 692 693 694 695 696 697 698 699 700 701 702 703 704 705 706 707 708 709 710 711 712 713 714 715 716 717 718 719 720 721 722 723 724 725 726 727 728 729 730 731 732 733 734 735 736 737 738 739 740 741 742 743 744 745 746 747 748 749 750 751 752 753 754 755 756 757 758 759 760 761 762 763 764 765 766 767 768 769 770 771 772 773 774 775 776 777 778 779 780 781 782 783 784 785 786 787 788 789 790 791 792 793 794 795 796 797 798 799 800 801 802 803 804 805 806 807 808 809 810 811 812 813 814 815 816 817 818 819 820 821 822 823 824 825 826 827 828 829 830 831 832 833 834 835 836 837 838 839 840 841 842 843 844 845 846 847 848 849 850 851 852 853 854 855 856 857 858 859 860 861 862 863 864 865 866 867 868 869 870 871 872 873 874 875 876 877 878 879 880 881 882 883 884 885 886 887 888 889 890 891 892 893 894 895 896 897 898 899 900 901 902 903 904 905 906 907 908 909 910 911 912 913 914 915 916 917 918 919 920 921 922 923 924 925 926 927 928 929 930 931 932 933 934 935 936 937 938 939 940 941 942 943 944 945 946 947 948 949 950 951 952 953 954 955 956 957 958 959 960 961 962 963 964 965 966 967 968 969 970 971 972 973 974 975 976 977 978 979 980 981 982 983 984 985 986 987 988 989 990 991 992 993 994 995 996 997 998 999 1000
- Lettre x i i i. enuoyee par Marc Empereur
 à Catulus son spect^r amy, en laquelle luy
 conte des nouuelles de Romme. 442
- Lettre x i i i. enuoyee par Marc Empereur
 aux Dames amoureuses de Rome, pour
 ce qu'elles iouerēt de luy vne farce. 460
- Lettre x v. enuoyee par Marc Empereur à
 vne sienne amie Boëmia, pource quelle
 vouloit aller avec luy en la guerre. 475
- Lettre x v i. en responce de celle de L'en-
 pereur de son amie Boëmia, qui est digne
 d'estre notee. 483
- Lettre x v i i. enuoyee par Marc Empe-
 reur à Matrine sœur fille de Rome de
 laquelle senamoura la voyant à vne fene-
 stre. 495
- Lettre x v i i i. enuoyee par Marc Empe-
 reur à la fassite Matrine, en laquelle luy
 manifeste chacun liour anoir pour elle
 plus grand peine. 510
- Lettre x i x. enuoyee par Maro Empereur
 à Libya belle dame Romaine, de laquel-
 le se amoura la voyant au Temple des
 vierges Vestales. 516
- F. I. N.



PROLOGVE.



Comme le temps soit inuenteur de toutes choses nouuelles, & en reglât certain des choses anciennes : à la fin, le tēps donne fin à ce qui souffre fin. La verité seule entre toutes choses est priuilegee : de maniere, q̄ quand semblera le tēps luy auoir rompu les ailes, alors comme infortunelle prend plus grādes forces. Il ny ha chose tant entiere qui ne se diminue, ny ha chose si saine qui ne se lasse, ny chose tāt forte qui ne se rompe, ny tant de gārdon qui ne se corrompe. A toutes ces choses, le temps donne fin. Et enseuidist, si non à la seule verité, laquelle, du tēps : & de tout ce que est en iceluy triomphe. Pour nostre fāuoriser des bōs, & pour estre préseruée des mauuais, poutra la verité aucun temps estre assoupie & esloee : mais en desplaise à qui en voudra desplaire, à la fin elle saillira à bon port, & prendra terre. Les fruits de la primetiēre, au commencement du

du printemps n'ont vertu pour bailler substance, ny douceur parfaite pour donner saueur du printemps : mais passée la saison, & venu l'autonne, lors que le temps les ha mieux meuris, ce que nous en mangeons nous proufite plus, & nous donne plus de force & vertu, & ce que s'espreune ha plus de gouft. Je veux par ces paroles dire, que en icelles premieres aages quand plus estimez ont esté les hommes par leurs costumes delicieuses, tant depuis furent reprins par leurs gros & ferrez entendemens. Pour certain les ancies Philosophes (ie parle des anciens tant Chaldeens, comme Grecs) qui premierement cherchoient les choses hautes pour sauoir les propriétés des Estoiles du Ciel : & monterent sur le hault mont d'Olympus, pour illec contempler les influences des Planettes en la terre. Je oseray dire, que plus ont merité pardon par leurs ignorances, & louanges & grâces par leurs sagesses. Ilz ont esté les premiers qui ont voulu chercher la verité des Pleneins du Ciel, & les premiers qui ont senté erreurs es choses naturelles de la terre. Homere en son Iliade disoit ces paroles, en parlant des Philosophes : Je ne sçay tant sauoir de mes ancêtres, comme leur sçay bon gré & loz, pour ce qu'ilz desiroient sauoir. Tresbien disoit

disoit Homere: car si es anciens neust regné tant d'ignorance, il ny eust eu tant de sectes & partialitez en chacune Ecole. Qui ha leu les anciennes antiquitez des Philosophes, ne me niera point, que la presumption de ce que pensoient sauoir, & ignorance de ce quilz desiroient congnoitre, nayt esté cause q de science nestât que vne, il y eut grand nombre de partialitez. Gymnâsiens, Stoïciens, Peripateticiëns, Academiëns, & Epicuriens, lesquelz furent tant & aussi contraires en leurs opinions, que diuers en leurs naturalitez. Je ne veux tant soit peu, que ma plume se desmesure à reprêdre tant les anciens, que demeure la gloire seule aux presens. De verité, si elle merite guerdon & louëge, nous le voyons par celuy qui nous enseigne le chemin par lequel nous deions aller. Certes non moins merite celuy qui nous aduertit de ladresse par laquelle nous ne le pouuons faillir. Ignorance des anciens, nha esté sinon vne guide pour nous aduertir. Et pour ce quilz ont erré lors, depuis auôs nous trouué le chemin. Et à leur grand louenge, & à nostre grande honte. Je dis, que si nous qui sommes à présent eussions lors esté, nous eussiôs sceu moins quilz ne feirent. Et si ceux qui furent lors, estoient à ceste heure, ilz nous surmonteraient

noùs

roient

ments de fardir. Et quil soit vray, il appert
 dautant que iceux sages avec leur diligence
 cerche la verité & voyes ferrees & dérangées
 ont fait les chemins. Et nous autres avec
 pareilles des carrières, pleines es chemins
 ouverts nous en faisons des prez. Venant
 apres au propos de ce que ie veux dire,
 nous qui sommes à present ne nous pou-
 vons complandre, comme se pourroient
 complandre ceux qui ont esté. Que la ver-
 rité laquelle selon que dis Aule Gelle est fil-
 le du temps, en ce dernier temps du monde
 ne nous ayt declairé les erreurs que auont
 de fuir, & la verité des doctrines que apont
 de fuir. Aujourdhui est la malice hu-
 maine tant experte, & les entendemens des
 mortelz tant hebetez, que au bon endroit
 le sens nous fault: & au mal nous fauons
 plus de ce quil ne nous conuiet sauoir. De
 maniere que les uns avec une carte de plus,
 & les autres avec une moins, tous presu-
 mons gaigner le jeu. Et iagok que soy soit
 la verité, est tant peu de chose de ce que
 nous saurons, & y ha tant que nous pou-
 vons & devons sauoir, que le plus q nous
 saurons est la moindre partie de ce q nous
 ignorons. Ainsi comme es choses naturel-
 les selon la verité des temps les Elements
 font leurs operations: par semblable, es
 choses

choses mortelles selon que les aages ont succédé, par ainsi se sont descouvertes les sciētes. Pour certain tous les fruits ne viennent pas ensemble, sinon que quand s'achouent les vns, les autres commencent à entrer en saison. Je veux dire, que ny tous les Docteurs entre les Chrestiens, ny tous les Philosophes entre les Gentilz ont concourré en vn temps, sinon que morts les vns bons, sont nays les autres meilleurs. Icele supreme sagesse, qui mesure & gouverne toutes les choses par iustice, & les departit selon sa bonté, n'a pas voulu que en aucun temps fust le monde en faulte de Sages, & en autre en faulte de Simples, les vns desirant le fruit, & les autres la fleur, de maniere que aucuns eussent ennuy, & facherie de ce que les autres estoient empeschés. Iceulx ancien siecle qui controit au temps de Saturne, qui par autre nom est appelle Doré, lequel fut tant estimé de ceux qui l'ont veu, tant loué de ceux qui de luy ont escrit, & tant desiré de ceux qui de celuy n'ont iouy, ne fut pas doré par les Sages qui le dorassent, sinon que pour ce quil ny auoit mauuais qui le desdorassēt. Ceste nostre aage de fer, nully pense quelle sappelle de fer, non pour ce quil y ayt faulte de Sages: mais pour ce que les malicieux surmontent. Je confesse vne chose,

chose, & pense auoir plusieurs qui me fauoriseront en icelle, que jamais au monde ny eut tant de gens qui enseignassent vertu, ne moins qui se donnaissent à elle. Aue Celle dit au liure de ses iuides Attiques, q pour cela ont esté tenuz en telle reputation les anciens, pour ce qu'il y en auoir peu qui enseignassent, & plusieurs qui appriussent. A ceste heure est le contraire: car il y en ha peu qui apprennent, & plusieurs qui enseignent. La peu destime en quoy sont à ceste heure les Sages, se peut voir par la grande veneration en quoy ont esté tenuz les Philosophes. Quelle chose fut voir Homere entre les Grecs? Salomon entre les Hebreux? Licurgus entre les Laecedemoniens? Lilius entre les Romains? Cicero entre iceux mesmes Latins? Apollonius Thianus entre toutes les Barbares nations? Le les desire en leur fortune de venir en telles ages q estoit le monde tant riche de Simples, & tant poure de Sages, q lon fassembloit de loingtaines terres, de diuers royaumes, destranges nations non seulement à ouir leurs doctrines: mais encóres aues pour voir leurs personnes. Le ne penso me tromper es histoires, que quid Rómme en sa prosperité plus triumphoit, alors Tite Liue ses histoires escriuoit. Le glorieux

saint Hierome affirme au Prologue de la
 Bible, que plus venoit à Rome pour voir
 la sentence des liars, que non pour le res-
 tour d'aucun triomphe Romain. Quand
 Olympe enfanta le grand Alexandre, Phi-
 lome mary d'elle, & pere du ieune enfant
 ecrivit vne lettre à Aristote, en laquelle il
 disoit: le donne grâces aux Dieux,
 non pas tant pour ce qu'ilz ont donné en
 auz, & pour le manoir donné en temps q' tu
 pudies estre ton maistre, & luy ton disci-
 ple. **MARC AVRELE** Empereur de
 son est. la presente œuvre, parlant de soy-
 mesmes, aux à Polion ces paroles: le ne
 fais saoir amy, que lon ne m'ha fait Empe-
 reur pour le sang de mes predecesseurs, ny
 pour la faveur des presens, sinon, pour ce
 que j'ay esté amy des Sages, & ennemy des
 non sains. Fort heureuse fut Rome desti-
 ne à vaillant Empereur. Et fort fortuné fut
 iceluy, de venir au comble de
 son patrimoine, sinon par sa-
 sage fut glorieuse de iourir
 non pas moins sera la nostre
 destines. J'ay voulu intituler
 LIVRE DORE, qui veult
 sur ce q' en tât destime le doiuet
 certain, & descouvrir en leurs
 sentences, comme tiennent
 les

les Princes des mines d'Or en leurs Indes.
 Mais ie desire, quil y aura plus de
 bannis aux Indes d'Or, que d'employez à lire l'œuvre de ce Li-
 vre dit que se doit grand honneur à ceux qui
 les hautes gloses ont fait, & que ne se doit
 moindre honte & renommée à ceux qui en
 bon style les ont écrites. En ce cas ie con-
 fesse ne passer par ma traduction aucune
 fautes renommées, avant demande pardon
 sous les Sages pour les fautes quilz trou-
 ueront en elle. Hors des diuines lettres il
 ny ha chose si bien écrite, en laquelle ny
 ayt nécessité de correction, lime & censure.
 Semble cecy estre vérité, par ce que Socrate,
 fut repris de Platon: & Platon, d'Aristote:
 Aristote, d'Abenruyz: Silius, de Sulpice:
 Lelius, de Varron: Marinus, de Tullius:
 Ennius, d'Horace: Seneca, d'Anicetus:
 Gelle: Estratocles, de Strabon: Theophrastus,
 d'Aristote: Plutarchus, de Cicero: Quidam
 romain, de saint Hierome, de saint Augustin,
 de Donat. Puis que en ces œuvres y ha en correction
 esté gens de si hault sçavoir, ie si ie suis de leur contrain-
 te ne scay aucune chose. Au
 xamen des Sages & vertueux
 enté, ie submets ceste presente
 b 2 œuvre:

saint Hierome afforme au Prologue de la Bible, que plus venoit à Rome pour voir le loquence des liures, que non pour se reioir d'aucun triomphe Romain. Quand Olympias enfanta le grand Alexandre, Philippe mary d'elle, & pere, du ieune enfant escriuit vne lettre à Aristote, en laquelle il disoit: Je donne grâdes graces aux Dieux, non pas tant pour ce quilz m'ont donné vn filz, q pour le maitre donné en temps q tu puisses estre son maitre, & luy ton disciple. * M A R C A V R E L'Empereur de qui est la presente oeuvre, parlant de soy-mesmes, escrit à Polion ces paroles: Je ne fais saoir amy, que lon ne m'ha fait Empereur pour le sang de mes predecesseurs, ny pour la faueur des presens, sinon pour ce que iay esté amy des Sages, & ennemy des non sauās. Fort heureuse fut Rome d'estre si vaillant Empereur. Et fort fortuné fut iceluy Empereur, de venir au nombre de L'empire, non par patimoine, sino par sagesse. Et si icelle aage fut glorieuse de l'ouir de sa personne, nō pas moins sera la nostre en retenāt ses doctrines. Iay voulu intituler ce Liure, L E L I V R E D O R E, qui veult dire dor. Pour ce q en tāt destime le doiuet tenir les vertueux, & descouvrir en leurs temps avec ses sentences, comme tiennent les

les: Princes les mines d'Or on leurs Indes
 Mais ie desire, quil y aura plus de ^{des}
 bannis aux Indes d'Or, que d'^{des} em-
 ployez à lire l'œuvre de ce Li. * Salu-
 ste dit que se doit grand ^{lire} à ceux qui
 les hautes gesses ont f. & que ne se doit
 moindre faine & ^{ommee} à ceux qui en
 bon style les ^{écrites}. En ce cas ie con-
 fesse ne ^{atter} par ma traduction aucune
 faine renommée, avant demande pardon
 à tous les Sages pour les fautes quilz trou-
 ueront en elle. Hors des diuines lettres il
 ny ha chose si bien écrite, en laquelle ny
 ayt nécessité de correction, lime & censure.
 Semble cecy estre verité, par ce que Socrate,
 fut repris de Platon: & Platon, d'Aristote:
 Aristote, d'Abenruyz: Silius, de Sulpice:
 Lelius, de Varron: Marinus, de Tonnee:
 Ennius, d'Horace: Senèque, d'Ange-
 lio: Estratocles, de Strabon: Theophrastus,
 de Galien: Hermagore, de Cicero: Ori-
 gene, de saint Hierome: saint Hierome, de
 Ruffin, & Ruffin, de Donat: Puis que en
 nous, & en leurs œuvres y ha en correction
 qui ont esté gens de si hault saoir,
 ne nest merueille si ie suis de leur confrère,
 moy qui ne scay aucune chose. Au
 semblant & examen des Sages & vertueux
 de ma volonté, ie submets ceste présente
 b 2 œuvre:

rebut: & à ceux qui ne sont telz, ie leur ré-
ponds quilz se contentent destre Lecteurs,
& n'ayent Juges delle. Ny ha patience, qui seuf-
fre, ne Lecteur qui permette, que se huc vn Sa-
ge avec. fol. Grande maturité. & d'adliberati-
on escrit, vn fol. le seulement pour le lire
vne fois le mespris. Plusieurs fois sont re-
pris les Auteurs & Livres, non de
ceux qui sauent traduire & composer ceu-
res, sinon de ceux qui ne les sauent enten-
dre, & encorés moins les lire. Me declarant
l'auantage, ie dis que plusieurs ont escrit du
règne d'iceluy Marc Aurele Empereur, com-
me Hierodotus en escriuiuo peu, Eutropius
moins, Lampridius encorés moins, d'ice-
luy Capitolin vn peu plus. Les escritures di-
ctes, & des autres semblent plus Epitomes
que non histoires. Il y ha vne autre dispo-
sition entre ces escritures, & celles que au-
ant ont escrit d'auoir dire: mais ceux de qui
ilz composent la presente oeuvre, ont esté
les moins de veulx, & ne sont pas d'autres,
sinon quilz l'ont veu exécuter. Est de si-
mil, que entre les maistres qui onseignent
à l'eluy, Empereur les sciences, furent entés,
cesta sauoir, Iulius Rabinus, Cinc Cincule, et
Sextus Cherouensey neveu du grand Pla-
tarque. Ceux cy ont esté qui ont escrit la
presente histoire. Sextus Cherouensey en
Grec,

Grec, & les autres deux en Latin. Je pense
 que de ceste histoire bien peu tiennent no-
 tice, pour ce qu'iusques à ceste heure, ne
 lauons veüe imprimée. Quand ie failli du
 College de mon estude, & puis men allay
 prescher au Palais, cõins ie vy tant de nou-
 uelles nouuelletez en ces courtes, ie me de-
 liberay avec grand desir de m'addonner à
 chercher & sauoir choses anciennes. A cas
 fortuit, en lisant un iour vne histoire trou-
 uay en icelle ceste histoire annotee, & vne
 Epistre en elle inserée: & me sembla si bon-
 ne, q'ie mis tout ce que touchent les forces
 humaines à la chercher. Depuis reuoluant
 plusieurs Liures en allant en diuerses Librai-
 ries, en parlant avec plusieurs Sages, cher-
 chant en beaucoup de Royaumes, finable-
 ment ie le descouuris, & le trouuay en Flo-
 rence entre les Liures que laissa Cosme de
 Medicis, homme pour certain de bone me-
 moire. Iay vsé en ceste escripture qui est hu-
 maine, ce que plusieurs fois est vsé en la di-
 uine: qui est de traduire non parole de pa-
 role, sinon sentence de sentence. Nous au-
 tres Interpreteurs ne sommes obligez don-
 ner pour mesure les paroles, suffit donner
 pour le poix les sentences. Comme les Hi-
 storiographes de qui ilz tiroient estoient
 plusieurs, & l'histoire quilz faisoient non

plus que vne. Je ne veux hior que ie aaye
 oste aucunes choses mal auentures, rudes &
 peu moins viles, & y ay mesle d'autres fort
 douces & prouitables. Je pense que tout
 homme sage depuis quil aura leu ce Liure,
 ne dira que ie soye principal autheur de
 locuvre, ny tant peu ingeré, que lon me
 deboute & exclude du tout delle pour
 ce q si grandes, ny tant meures sen-
 tences ne se treuuent au temps
 present, ny tel ne si hault
 style nont atteint
 ceux du temps
 passé.



Le style n'est point si hault
 que celui de l'antiquité, & les
 sentences ne sont point si
 meures que celles de l'antiquité.
 Mais le style est si hault
 que celui de l'antiquité, & les
 sentences sont si meures que
 celles de l'antiquité.

d'Anil. Son pere s'appelloit Anius Verus pour occasion duquel plusieurs fois les Historiens appellent Marcus Antonius Verus. Vray est, que lon s'appelloit Adrian Empereur Marcus Verissimus, pour ce que en luy iamais ne se trouua inétrie, ny faillie verité. Cest Anius Verus estoit vn lignage en Rome qui se vantoit descendre de Numa Pompilius, & de Marcus Curtius le fameux Romain, qui pour dellurer de peril la ville de Rome, & à sa personne donner perpetuelle memoire, de son bon vouloir & franche volente se precipita en iceluy norago qui en ce temps fut vou en Rome. La mere de cestuy Empereur s'appelloit Domiciado, selon que conte Cinc historien es liures des lignages de Rome. Ces Camilles estoient personnes en iceluy teps, fort estimees, parquoy se yantoient descendre de Camillus iceluy fameux & ancien Espirine Romain qui deliura Rome des Gaulois qui la tenoient prison. Les hommes qui descendoient de ce lignage, s'appelloient Camille pour la memoire de Camillus. Et les femmes s'appelloient aussi Camillos, pour memoire dune fille de Camillus, qui s'appelloit Camilla. Il y auoit une Loy fort antique, q tous les Romains en iceluy lieu auoient selon particulier priuilege

ge, auquel leurs pères & leurs aïeux / faisoient
 au peuple Romain aucun grand service.
 Pour ceste cause, l'ancienne loi ou pri-
 vilege q'eu de lignage de Camillus, sub-
 sistent la tenue & garde du hault Capitole; Et
 au cas que la variété du temps, la multitude
 des Tyrans, le babilon & le mouuement des
 guerres ciuils fussent occasion de dimi-
 nuer l'ancienne police de Rome, & se in-
 troduire y ne maniere de vie, non pas trop
 bonne, n'pouuois nous ceste preuue
 nance des Romains estre rompue; si ne fut
 au temps de Sylla, quand il feit l'uniuerselle
 proscription contre les Marias. Mais Sylla
 le cruel, l'ulc Casar & le pitoyable, fait Di-
 ctateur de Rome & chef des Marians; ad-
 nulla, & cassa tout ce que i'auoit fait Sylla,
 & remit en l'estat ancien la Republique.
 Quelque chose est la condition, c'est, pour ce
 noble, l'œuvre ou l'effort des Pères de
 ce Marc Aurele L'empereur, n'ne le trou-
 uons, et histoires antiques, encor q'anc-
 tont diligence ont esté cherchées. Les an-
 ciens Romains historiens n'ont eu de com-
 mode decrire les vus des Pères des Empe-
 reurs, mesmement quand l'off les faisoit Mo-
 narques. Mais tant pour le mariage & de
 graces qu'auoient tous enfans, que pour
 l'authorité qu'ilz heritoient de leurs Pe-
 res.

res. Vray est ce que dit Jules Capitolin, le
 Pere de Marc Aurele Empereur auoir esté
 Prisonnier es exotiques, & Capitaine de si ôcio-
 res es camps de Traian le bon, & Adrian le
 Sage, & Antonin le Pieux Empereurs. Cecy est
 confirmé par ce q^e estrit icy mesme Marc
 Aurele estant en Rhodes à un amy sien ap-
 pellé Polion qui demouroit à Rome, par
 telles paroles: Beaucoup ay senu & cognu,
 amy Polion, la bonte de Rome, mesme
 mont de de quoy moy tout seul en esbe-
 lisse. Mais cōque la vertu, le stranger fait na-
 turel, & le vice au naturel contraire en estran-
 gety & comme il y ay dix ans q^e j'icy en
 Rhodes Philosophie, ie me tiens là pour
 naturel de la terre. Et ce qui m'a fait ou-
 blier les plaisirs de Rome, & me appren-
 dre aux aspretz de l'Isle cest que j'ay trouué
 icy beaucoup d'amis de mon Pere. Là j'ay
 raconté icy fut Capitaine vōtre les Bari-
 bares pour Adrian mon Seigneur, & An-
 toine mō beau Pere par éspace de x. v. ans.
 Si te veulx bien dire, que les Rhodiens sont
 gens courtois & de bonne grace. Bien veu-
 drois en Rhodes autant dans lire Philoso-
 phie, que mon Pere en mesme Rhodes ha-
 biter en la guerre car j'en peus, car Adria-
 n mon Seigneur me commande d'aller res-
 der à Rome, toutes fois que l'homme s'es-
 iouisse

iouisse de voir sa naturalité. Donques par
ces paroles de ceste lettre voyons Amis
Vere pere de cest Empereur Mako, le plus
de sa vie auoir employé en la guerre. Lon
nha accoustumé pour certain se fier ainsi
de legier d'ôner office de gouuerneur en la
frontiere, s'elle n'est à personne fort bié exer-
citee es exercices de la guerre. Et cômte tou-
ro la gloire des Rommains estoit laïssier de
foy bonne renditione, ne plus pour certain
estoit tenu pour le plus vertueux, & au son
na auoit plus grans amis de qui se feroit la
conquête & gain de plus cruelz ennem-
mis. Selon que dit Sextus Cherontense hi-
storien, les Rommains en cotes quilz eus-
sent entre mains fort poilleuses guerres,
tousiours ont en es quatre parties de Lem-
pire fort entieres leurs garnisons, cest a
uoir en Byzance, qui est à ceste heure Con-
stantinoble, pour raison de ceux d'Orient:
en Gades qui est à ceste heure Calixtine
d'Espagne pour lamour de ceux d'Occi-
dent. En la riuere de Rhodan, qui est à
cette heure la riuere du Rhin, pour les Ger-
mains. En Gotoisie, qui à ceste heure s'a-
pelle Rhodan, pour cause des Barbares. Es
calendes de l'ancien quand se départoient
les offices du Senat, auoit pourueu de Di-
cateur & de deux Consuls annuels, in-
cont

continuer au foible helien se pourroyent
de quatre plus excellens Barons pour de-
fendre celles quatre frontières. Semble es-
uy estre veritez car nous disons tous les fa-
meux & renommiez Barons Romainz auoir
esté en leurs ieunes ages capitaines en ice-
les frontières. Le grand Pompee en uoycrét
avec les Byzanciens à Constantinoble. Le
preux Scipio avec les Collasens & Rho-
diens. Le courageux Iule Cesar avec les
Gaditains de Calix en Espagne. & le fort
estime Marius avec ceux de la riuere du
Rhin. Nous auons donc par ce nouue-
lon que Amis Verus pere de ce Marc Em-
pereur, auoit esté Preuost & Bruteur en ces
offices, & vn d'iceux Capitaines des fron-
tieres qui deuoit estre en Rome vne des
personnes plus estimees.

*Deuillier quelcun d'iceux Capitaines
en son enfance estoit à Rome & de
l'age de dix ans de l'age de dix ans de l'age de dix ans*



Que nous par autentiqes des
spirituels, quand nous de-
quelcun d'iceux Capitaines
estés, avec quelles personnes
du en quelles terres ay de pécun & com-
formé le plus de faire ce bon Empereur
Seulement en breues paroles dit Iule Ce-
pitolia

pitobin auoir esté les .XX. ans souz le
 commandement de Adrian Empereur; mais
 le contraire se trouue par autres histoires,
 & bon que c'est Sextus Cheroneuse les hi-
 stoires. N'auoient de coustume les Croi-
 queurs Romainns descrire les choses que
 auoient fait les Princes avant qu'ilz fussent
 Princes, sinon seulement direux ieunes
 gens qui estans en ieunes âges auoient
 fait haults pensemens, & faisoient grandes
 emprinses. Semble ce cy estre vray; car am-
 plement recite Suetone Tranquilles faits
 & entreprinse temeraires que Gayus Iule
 Cesar fait en son ieune âge, pour môstrer
 aux Princes d'aduechir comme fut grande
 ambition qu'il auoit d'atteindre la Mo-
 narchie, & bien peu de sens & maturité
 pour se conseruer en icelle. Ce n'est chose
 aprouuée aux hommes qui aspirent aux chos-
 es si haultes & aduechir, que quand plus
 haults tiennent les pensemens, tant plus
 bas se sent la fortune. En quant diligens
 on est à accomplir les desirs, tant se sou-
 uient se son malheur de conseruer son re-
 pos, & cas que Annus Verus Prince de Rome
 Empereur, comme d'effusions dit, eust
 simple vie de la piété, pour ce ha son
 filz mis en chemin de la science. Il y auoit
 loy fort seruage & coustume fort gardée
 en la

en la police Romaine; que tout Citoyen qui iouissoit de la liberté de Rome que ayant accompli dix années ni peussent leurs Filz laisser aller par les rues vagabonds, & ne pouuoit permettre le Censeur qui gouuernoit Rome; & regardoit les sortais dicelle chacun iour, faire à l'enfant qui eust à estre enfant aucune légèreté. Et de là en auant estoit obligé son Père à le nourrir hors du circuit de Rome; ou bailler caution que son Filz ne feroit point de folies. Quand Rome triomphoit & par sa police le monde gouuernoit, cestoit chose pour certain merueilleuse & monstrueuse de la voir lors. Et non moins espouuanteable à nous autres de voir à ceste heure, auoir en Rome quatre cens mille habitans & voisins, entre lesquels estoient plus de deux cens mille esclaves & qui auoient refrené la fureur de telle manière, que le fils de Caton chaste & corrigé pour estre entreprenneur de piraterie; & encor le frère du bon Sénèque bannit en prison estre vagabond & ne plus. Mais Viceroy luy a des lois & des loix, nul Romain auoit de son temps pour entrer par les rues de Rome, s'il ne portoit en la main l'enfigne de l'office duquel il viuoit, à fin q' tous congnussent quel viuoit de

de son travail, & non de leur d'autrui. Et
 ceste Loy par tous également estoit gardée.
 L'empereur faisoit porter vmbandon ar-
 dant devant soy: Le Consul vne harbe dar-
 mes: Les Prestres un chapeau en maniere
 de coiffe: Les Senateurs vne conque en fa-
 çon de croufible en leurs bras: Les Cen-
 seurs vne petite tablette: Les Tribuns vne
 masse: Les Centurions vne enseigne: Les
 Orateurs vn liure: Les Gladiateurs vne es-
 pee: Les Constuliers des cizeaux: Les Ma-
 reschaux vn marteau: & ainsi de tous les
 autres offices & mestiers. Nous pouvons
 congneistre par ce que dit est, que puis que
 Marc Antile fut nay en Rome, son Pere
 depuis son enfance luy auoit donné bon-
 ne nourriture. Et ores que ne soient des
 commencement de son ieune age cachez,
 au moins sommes certains son mylieu &
 la fin auoir esté fort glorieux. Son Pere
 Annius Verus vouloit que son Fils Marc
 Aurele, laissés les études, fuyast l'estude.
 Et pour certains fault penser que cela fut
 fait plus pour la vaillance du Pere que
 non pour la conuenance de l'enfant. Si les
 faits de ceux qui sont morts ne trom-
 pent ceux qui sont vifs: & le cas se iuge
 par clets entendus, & se sentent par
 personnes meures, trouuerons q bien peu
 en

en y ha qui se soient perdus par lettres, & beaucoup moins de ceux qui se soient ad-
 uantagés par armes. & euoluons tous les
 liures, & cherchons par tous les Royaumes,
 en fin trouuons eina auoir pour es Royau-
 mes de gens heureux en armes. Et ioint
 avec ce y, en auoir plusieurs fameux & re-
 nommez en lettres. Donnons de cecy exem-
 ple, & voyons estre vray ce que dis. Nont
 es plus d'un Roy Nih les Assyriens, vn
 Libirge les Lacedemoniens, vn Ptole-
 mee les Egyptiens, vn Macabur les He-
 breux, vn Hecules les Grecs, vn Alexan-
 dres les Macedoniens, vn Pyrrhe les Epi-
 rotiens, ceux de l'isle Epire: vn Hannibal
 les Carthaginiens, vn Iulz Cesar les Roma-
 mains. Ce n'est ainsi des hommes Dou-
 ctres: car si les Grecs ont eu Homere; non
 moins. Greece se vante des sept Sages aus-
 quel nous en voyons plus en leurs Philo-
 sophies que non a Homere es guerres de
 Troye: car autant difficilement de trou-
 uer une verité en Homere, comme vne
 mensonge en ses Sages. Par semblable
 les anciens Romains non seulement tout
 en Giceron sont eloquent, mais bien Sall-
 uste, Lucan, Tite Lant, & Marc Varron,
 auant ne grande compaignie de plusieurs
 beaux nobles & fort bien approuuez,
 lesquelz

lesquelz ont laissé tant de credit en leurs escritures pour dire les veritez. Que perdit Cicero au Senat pour vser de inuectiues? Et comme nous disons de ce peu de nombre de Grecs & Latins pourrions nous dire des Assyriens, Persans, Medes, Argiues, Achayés, Peniens, François, Germains, Bretons, Anglois, & Espagnolz. Toutes lesquelles nations sans comparaison ont laissé de soy plus de memoire: & ont honoré leurs terres & païs ceux qui les ont esclarcies par lettres, que nont ceux qui les ont figuez par armes. Laisées donc les histoires estranges, & retournant à la nourriture de nostre Empereur Marc Aurele, ainsi que conte Eutrope. Selon que iceluy excellent baron apprint plusieurs & diuerses sciences: ainsi eut plusieurs & diuers maistres pour les luy enseigner. Il estudia Grammaire, avec vn Maistre qui sappelloit Euformion: la Musique, avec vn autre qui sappelloit Semianus Commodus: Eloquence, avec Alexandre Grec. En Philosophie naturelle eut pour maistre Commode & Calcedonius Baron ancien qui luy exposa Homere, & Sextus Cherontense neveu du grand Plutarque. Estudia aussi mesmes loix, & fut son maistre Volusius Metianus: Se estimoit cest Empereur de sauoir peindre &

c

tirer

tirer en boys & metal, terre & autres peintures, duquel art fut son maistre Diogenetus en iceluy téps renommé & famé aux peintres. Trauailla aussi mesmes fauoir & chercher en quoy sestendoit lart de nigromance. Pour laquelle occasion alloit publiquement ouyr Apollonius. Et à fin que ne luy demourast chose quil ne apprinst, se donna sur toutes les sciences à la Cosmographie, en laquelle print pour maîtres Inuius Rasticus qui depuis escriuit sa vie: & Cina Catulus qui escriuit de sa mort & la vie de Cômode son filz. De ces illustres & excellens Barons qui florissoient en iceux temps fut enseigné es vertus, & endoctriné es sciences. Plaint Cicero lantique police de Romme: pourée quil veoit grande perdition en la chose publique presente, disant en la Rhetorique, que les anciens Rômains illec mettoient tousiours leurs yeux dont ilz pensoient leur pouuoit naistre plus grans perilz & dômages. Cinq choses auoient en Rômme entre les autres, sur lesquelles ilz auoient extreme vigilance: esquelles ne le Senat sen soucioit, ne aucune loy les dispensoit, estoient cestes: Que les Prestres fussent honnestes: les Vierges Vestales fort chastes: les Censeurs fort iustes: les Capitaines fort vaillans: & ceux qui

qui enseignoient aux ieunes enfans fort vertueux: car il ne se permettoit en R.ôme que celuy qui estoit maistre de science, fust disciple des vices.

Des sciences que Marc Empereur apprint.

Lettre merueilleuse qui est cy mise enuoyee par luy à Polion.

C H A P . I I I .

DE manda à Polion, selon que dit Philostrate, lequel estoit le plus riche du monde. Respondit: Le plus riche est celuy qui est le plus sage. Retourna à luy demander, lequel estoit le plus poure. Respondit: Le plus poure est celuy qui est le plus simple. Pour certain telle sentence fut digne de tel personnage, la verité de laquelle chacunes heures voyons par experience. L'homme sage en deualant en plusieurs diners cas de fortune se maintient: Et l'homme simple es bien petites choses de la vie encores non deualant trop en basses chet. Il n'est chose tant soit elle perdue, à laquelle ny ayt espoir de recourrement, pouruen quelle soit mise es mains d'un sage homme, Et au contraire: Il n'est chose si assuree, de laquelle lon ne doive craindre mauuaise issue, qu'ad

vn fol en ha le maniemment. * Xenophon
 Philosophe interrogué lequel il aymeroit
 mieux des deux, estre fol & grãd Seigneur,
 ou estre sage & poure. Respondit: Il me
 préd pitié dun fol qui est riche, & ay grand
 enuie au sage poure: car le sage, encor que
 lon luy baille seulement le pied il se leuera
 sans auoir garde de cheoir: Et le fol seule-
 ment que luy donne vn abbay, la fortune
 cherra pour ne se releuer iamais. Le Pere
 qui meurt laissant son filz poure & sage,
 pense quil luy laisse beaucoup. Et celuy
 qui le laisse riche & fol, ie pense quil ne luy
 laisse rien. Ces choses considerant Anius
 Verus Pere de Lempereur, comme pere qui
 de cœur aymoit son filz, ne fut content de
 luy donner seulement vn maistre qui le feist
 vertueux & apprinst vne sciencce à laquelle
 occupast son entendement, ains luy donna
 plusieurs maistres qui le refrenassent de vi-
 ces, & commanda quil apprinst plusieurs
 sciēces à fin quil eust plus dexercice. Quant
 & combien il ayt traouillé à apprendre, &
 quātes sciēces, & avec quelle & si gran-
 de voulētē les apprenoit, & que cest cōquil
 en sēt, & fēt en ce cas, il escriit luy mes-
 mes estant à Agripine (qui est à ceste heu-
 re Cologne) à vn sien amy nommé Polion
 ainsi quil sensuit:

TV

T V tesmerueilles, amy Polion, pourquoy *marc au*
 à la fin de mes iours ie ne laisse d'appren- *rele à Po*
 dre choses nouuelles. Celuy qui nha seu- *lion sien*
 lement que dun manger & ne peult man- *amy.*
 ger diceluy, il laisse ce qui par aduéture luy
 estoit sain, & se met à manger dautres cho-
 ses encores quil voye quelles luy soient
 dommageables. Cest magnificence à celuy
 qui se void auoir plusieurs sortes de vian-
 des, que sil luy prend enuie dune qui soit
 bonne, il se peult prendre à vne autre meil-
 leure. Celuy qui est sage sans plus le declai-
 rer maura bien entendu : comme de tous
 arts à la fin lon se contente. Et toutes les
 sciences pour douces quelles soient, à la
 fin tournent à fascherie. Celuy qui ne scet
 plus dune science, encores quil soit sage, il
 encourt grand peril, car ayant ennuy dicel-
 le, occupe en autres dommageables la vie.
 Les nobles & vaillans qui deiettee paresse
 ont laissè de soy eternelle memoire, nont
 seulement voulu apprédre vne science avec
 laquelle ilz attempassent leurs entende-
 mens, mais trauailloient aussi en appren-
 dre plusieurs autres, avec lesquelles ilz les
 aguissassent à fin quilz ne les eussent mouf-
 ses & rabatus. En toutes les choses natu-
 relles, avec bien peu dicelles, la naturalité
 se contente, si ce nest lesperit & l'entende-
 ment

ment, lequel encores avec beaucoup se sent
affaîné. Et puis que lentendement ha tel-
le complexion & condition quil se perd
par liberté, & que par legereté il est encom-
bré : avec la subtilité il penetre, avec la vi-
vacité il congnoit, & avec lignorance il se
gaste : Il est nécessaire par temps le remon-
ter aux choses fort haultes, avant quil se ab-
baisse aux choses basses & manuaises. Tous
les dommages corporelz qui aux mortelz
peuvent venir & succeder, ou leurs medi-
cines les guerissent, ou la raison y reme-
die, ou le temps par longueur les cure, ou
la mort les atteint. Le seul entendement
qui est offusqué en erreurs, & depraué en
malice, ny medecine ne le guerit, ny rai-
son ne l'adresse, ny conseil ne luy proufi-
te. Les anciens Philosophes en iceluy sie-
cle bienheureux, & en icelle aage doree
n'apprenoient seulemēt vne chose avecques
laquelle sustentassent leur vie & augmen-
tassent leur renommee, mais travailloient
savoir tout ce que est à savoir, & de nou-
veau cerchoient pour plus savoir. En Le-
lympiade l x x v assemblees plusieurs per-
sonnes au hault de la montaigne de O-
lympe à celebrer leurs ieux, par fortune
y vint vn Philosophe Thebain, qui avec
ses propres mains auoit fait tout ce quil
portoit

portoit avec luy. Il auoit fait ses souliers, il auoit cousu son saye, il auoit tiffu sa chemise, il auoit escrit ses liures: & ainsi de toutes les autres choses. Tous ceux qui illec estoient assemblez furent esponétez de tant grande merueille & monstruosité en vn homme, lequel fut par plusieurs & diuerses fois interrogué dou il auoit apprins tant de choses. Respondit: La paresse des hommes ha esté cause que vn art se deuisast en diuers arts. Ce que faient tous ensemble, estoient obligé de saoir vn seul. Certainement respondit fort haultement ce Philosophe. Et pour certain ceux qui louyrent, doiuent autant estre honteux de ces paroles, comme celuy Philosophé prenoit de vaine gloire de ses vestemens. Soucie soy vn chacun de son soucy. Et nul ne blasme le temps qui est bref, & la nature nostre qui est debile & foible; car il ny ha chose si dure, qui ne se amolisse: ny si haulte, qui ne se attaingne: ny tant cachée, qui ne se voye: ny tant subtil, qui ne se sente: ny tant obscure, qui ne se clarisse: ny tant profonde, qui ne se descouure: ny tant entiere, qui ne se desmembre: ny tant desmembrée, qui ne se rassemble: ny tant perdue, qui ne se trouue: ny tant impossible, qui ne se conserue. Si de tout nostre cuer

en bons exercices occupons les forces, & employons nostre entendement es choses haultes, ie ne nie que bien peu y vult nostre naturalité : mais confesse aussi, que pour beaucoup moins le fait nostre paresse. Je voudrois demander aux hommes mauuais lesquels nous prions destre bons, & lesquels incontinent appellent de nostre conseil par deuant la sensualité, disans quilz sont debiles & fressles, ia sache que pour inuenter maux ayans entendement pour les mettre en oeuvre tiennent assez de force, & pource en iceux perseverer il ne leur fault iamais estance. Cœy se cause pource que les vices & miseres nous appellons naturelz pour les faire & commettre. Et les vertus & paresse nous appellons estranges & debiles, pour les oeures. Nul ninfame nostre naturalité pour estre debile & flatue, ny ne mette sus aux Dieux quilz sont cruels, car non moins dhabilité auons pour le bien, que promptitude pour faire mal. Nul ne die, lo veux & ne puis m'empêcher de vice. Je diray mieux, Je puis & ne veux point surprendre la vertu. Je ne veux point diffamer les Royaumes estranges, sinon parler de noz Latins, & par ceu verra lon quelz ilz ont esté es malices, & qui telz ont peu estre à bien faire. Je demande,

mande, les faits que feit Marc Antoine
auecques Cleopatra: La proscription que
feit Sylla des nobles de Rome: La con-
iuration que ieuena Catilina contre son
païs: Le sang, qui fut espandu pour cause
de Pompee es champs de Pharsalle, & le
grand larcin que feit Iules Cesar du tre-
sor: Les cruantez dont vsa Neron le cruel
euers sa Mere: Les paillardises que com-
mit Caligula avec ses sœurs: La trahison
que feit Brute avec son Pere Gayus: Les
mauuaistiez & cruantez de Domitian avec
les vierges Vestales: Les trahisons dont vsa
Iule Patrocle avec Siliciens & Siculains:
Les insultes que feit Vlpins le marinier es
eglises & temples de Champagne. Je vou-
drois sauoir ceux que icy ie conte, & au-
tres plusieurs que ie laisse, les forces &
mauuaistiez que ilz ont employees en tant
de maux, qui les ha gardez de les em-
ployer, silz ont voulu, en autres biens: Tout
cecy ie tay dit mon amy Polion, pour res-
pondre à ce que me demandes: cest en quel-
les sciences iay gasté & consommé mon
temps. Donques sachez qu'il ne plaist lexe
dire. Anius Verus mon Pere ne me donna
point plus de huit ans d'enfance. Lesquelz
passez iusques à dix à lire & escrire men-
allay aux escoles. Depuis les dix iusques

c 5

aux

aux treize à l'estude de Enformion ie ap-
 prins Grammaire. Depuis les treize iusques
 aux dixsept avec Alexandre Grec Orateur,
 i'apprius eloquettic. Depuis iceluy temps
 iusques à cōplir x x i i. ans, i'uy avec Se-
 xtus Calcedon naturelle Philosophie. Pas-
 fez ces ans, ie fus à Rhodes, & là estudiai
 iusques à x x x i i. ans en Oratorerio. Au
 x x x i i. an de mon age ie m'en allay à Na-
 ples, ou ie fus quasi trois ans avec Febron
 Grec apprenant les lettres Grecques. Et
 tant madonnay de bon cœur à elles & el-
 les en moy sentremelloront avec tant & si
 bonne volonté, que plus faciloments ie ha-
 renguoye en Grec que ie n'enseignoye en La-
 tin. Estant là retiré, à Rôme se leua la guer-
 re de Dace, à laquelle Adriam mon Sei-
 gneur mennoya en personne. Et comme
 es années & temps de guerre ne se peuent
 porter liures de scièces, me determinay d'ap-
 prendre avec Hieronyme Comode la mu-
 sique, à fin que avec la douceur des instru-
 mens i'excusasse & deposchasse mon corps
 d'aucuns vices qui desia par ma maison com-
 mençoient prendre force. Tout le reste de
 ma vie tu scez quil ha esté employé en co-
 nseillers offices en Rôme iusques quant en mes
 mains l'on m'apprita les faiz de la Monar-
 chie. Iusques icy parle l'Empereur. Don-
 ques

ques par ceste lettre quil escript à son amy, semble bien que sans oisiueté passa son temps. Cest raison de le croire en tout ce quil dit : car telles excellentes œuures quil ouura, & si haultes sentences quil escriuit, ne poumoiet proceder sinon dhomme fort prudent, & desprit fort sage.

*Pource que L'empereur Marc estoit sage,
florirent plusieurs sages en son temps.*

CHAP. IIII.



Omme la vie du Prince ne soit sinon vn blanc, ou tous tirent, & vne enseigne auquel tout le monde se amuse & regarde, nous voyons par experience, que ce à quoy est incliné le Prince, le Peuple se travaille de suyure, nayant discretion le vulgaire pour couter le mal, & eslire le bien, certainement ne se amuse pas moins au faux signal qui est de plume, que à celuy qui est de chair : dont il aduient, que dun seul vol quil fait, il perd la liberté, & se nestaint pas la faim dont il forcestoit, & sur tout les ailes de liberté luy sont tournees en ongles de seruage. Il y ha grieue coulpe et immortelle infamie au Prince, qui au lieu de bailler la main de bone vie aucc laquelle les autres se peussent mirer, jette en

trau

trauers le pied de mauuais exéple, ou tous
 trebuchent. Donques sans comparaiſon eſt
 plus grâde la mauuaistié du peuple que la
 negligence du Prince : car à vn qui vit mal
 vn le ſuit, ce neſt merueille, ne encôres tant
 peu que le ſuiuant aucuns neſt choſe nou-
 uelle, ne au cas que pluſieurs le ſuiuent, ce
 neſt choſe eſpouuentable, mais tous les ſui-
 ure en tout, cela eſt grâd ſcandale. Si le peu-
 ple fuſt tel quil deult eſtre, pluſtot ſe tour-
 neroit vn pour pluſieurs de mal en bié, que
 non pluſieurs pour vn de bié en mal. Pour
 certain chacun ſcet bien, que ſi nous ſôm-
 mes obligez à obeir aux honneſtes cômman-
 demens de noz Princes, nous ne ſommes
 pourtât pas tenuz de ſuiure leur mauuai-
 ſe vie. Que dirons nous donques, veu que
 auioirdhui les delices des hômes ſont en
 ſi grand prys, & la rigueur de leur Empire
 en ſi poure eſtimation, que ſans vergongne
 aucune nous deſpriſons ſes mandemēs iu-
 ſtes, & ſuiuons ſes mauuaiſes œuures ? O ſi
 les Princes auoient tel nombre de gens de
 bien qui exploitaſſent ce quilz cômmandē,
 comme ilz ont grand nombre de meſchās
 qui enſuiuent ce quilz font, ie iure quil ny
 auroit meſtier auoir priſon pour les mal-
 faiſteurs, carcan pour les blaſphemateurs,
 chaines pour les eſclaues, vn hachouer
 pour

pour les traytres, vn couteau pour les adul-
teres, ny fourches pour les larrons. Je veux
donner exemple de tout cecy, & verra lon
estre verité ce que ie dis. Si le Roy est en-
clin à la chasse, tous chassent : si en ieu,
tous iouent : si en armes, tous tournoient :
fil est adultere, tous sont adulteres : fil est
leger, tous sont fiers : fil est vertueux, tous
sont vaillans : fil est temperé & moderé,
tous se refrenent : fil est audacieux, tous se
ingerent : fil est piteable, tous sont pitea-
bles : & fil est sage, tous apprennent. Et à
fin que ne blasmons seulement les Princes
de nostre temps, remettons en à mémoire
aucuns du temps passé. Qui ha leu Sextus
Cheronése, au liure qui sappelle Des diuer-
ses inclinations q̄ ont eu les Princes, trou-
uera que Romulus fondateur de Rome
honora fort les Tailleurs de pierre, Numa
Pompilius son successeur les Prestres : Pau-
lus Emilius, les Mariniers : Caius Cesar, les
Orfeures : Scipion, les Capitaines : Auguste
Octauien, les Ioueurs de paulme : Caligula,
les Ruffiens : Tyberius, les Maqueriaux :
Neron le cruel, les Ioueurs despees : Clau-
dus, les Escrivains : Sylla, les Artauriers :
Marinus son competitor, les Tailleurs di-
mages : Vaspasian le bon, les Peintres : Ti-
tus son filz aîné, les Musiciens : Domitian
son

son frere, & fort mauvais, les Arbalestriers: & sur tous nostre Marc Aurele Empereur, les Sages. Les diuerses inclinations, que en diuerses choses ont eu les Princes, ont fait varier les faueurs, ou disfaueurs de plusieurs avec les peuples. Et ainsi q̄ le vulgaire regarde plus la faueur, q̄ non la Iustice, iceux officiers sont plus fauorisez, ausquelz les Princes se monstrent plus inclinez. Tout cecy nous disons pour monstrier combien ont esté fauorisez au temps de cest Empereur les Sages. Si les histoires ne nous mentent depuis le temps de M. Cecinna le Romain, lequel fut plus heureux à auoir pour amis les Sages, que non à inuenter nouuelle maniere de conuiue, iusques à ce Marc Aurele, ont passé dixsept Empereurs, qui ont esté Iulien, Octauius, Tiberius, Caligula, Claudius, Nerō, Galba, Otho, Vitellius, Vespasianus, Titus, Domitianus, Nerua, Traianus, Adrianus, Antoine, & Aurélius. De tous lesquelz tant seulement deux, trouuons qui ayent esté fauorisables des Sages: Cest auoir, Nerua, & Traian. Tous les autres Empereurs non seulement ont esté disciples de menteries, mais ont persecuté la verité. Semble cecy estre verité: Car Iulius persecuta Cicéron: Octauius bannit Ouide: Tiberius empoisonna Calpurnius: Caligula

gula feit couper la gorge à quatre Orateurs ensemble : Neron tua son maistre Senèque : Claudius mit en prison son oncle Lucain : Otho feit prendre Patrocle : Domitian bannit tous les Orateurs de Rôme. Et pour monſtrer plus ſa mauuaifſié, quãd failloiet les Sages par vne porte pour eſtre bannis, entroient les meſchans truans par l'autre, leſquelz par Titus ſon frere auoient eſté expellez & deiettez. Et comme ie dis de ce peu pourrois dire d'autres pluſieurs. Ne furent pour certain ainſi traitez au tẽps de ce bon Empereur. Et que cecy ſoit verité, ſemble par pluſieurs & forts excellens Barons en diuerſes ſciences Doctes, que en ſon temps ont flory. Iulè Capitolin conteaucuns diceux, & ſont les ſuiuans, Alexandre Grec, Troſius, Aper, Pollion, & Eutychius Proculus Siccẽſis, Aninius, Macer, Celer, Herodes, Attius, Collatinus, Fronto, Cornelius, Apollonius, Sextus Chironẽſus, Iunius Ruſticus, Claudius Maximus, Cinna Canillus, Glandius, Souẽrus, & le roſommé Diogenetẽs peintre, & le fort doctẽ en Loix, Voluſius Metianus. Tous ceux ey eſtoient en ſon Palais, & reſidoient en ſa preſence. Non pource ne laiſſoit dauoir pluſieurs autres en Rôme, & qui eſtoient eſpanduz par toute l'Italie. Fut choſe merueill

ueilleuse de voir en iceux temps quelle fut la multitude des hommes qui ont flory, de Sages. Ny auoit pere, que sil eust deux filz, ne mist lun à l'estude, & lautre par la Loy Romaine, estoit tenu de le donner pour la guerre. Etia sauoient, que quelque ieune quil fust, Sage, sur tous de Lempereur auoit estre aymé & fauorisé.

*Dun filz que auoit Marc Empereur,
nommé Verissimus, quil aymoit fort:
& mourut.*

CHAP. V.

Seulement Marc Aurele Empereur auoit deux filz, selon que dit Herodian. Le plus grand & l'aîné desquelz, sappelloit Cornélius: & le puîné auoit nom Verissimus. Cest enfant fut fort beau de corps, & fort vertueux en la vie, & avec la beauté attiroit à soy les yeux de plusieurs, & avec ses bonnes inclinations desobtoit les cœurs de tous. Cestoit l'espérance du Peuple, & la gloire de la vieillesse de son père. Et combien que lautre fust Prince, & cestuy enfant Lempereur auoit déterminé, que cheores quil fust nay le dernier, pour ses vertus heritast comme premier: & celuy qui estoit nay le premier, par ses demerites fust desherité. Et comme les bons desirs au meilleur

leur temps faillét avec les destineez malheureux, estant cest Empereur de cinquante & deux ans, et le filz de seize, la gloire de Rome, l'esperance du pere, & la vie du filz eurent fin. Et fut autant plouree sa mort, que desirée sa vie. Estoit grand pitié : car le Senat pour cause de la perte ne voit l'Empereur, & le vieil Empereur avec la douleur ne venoit au Senat. Rôme fut fort triste, & le Senat retiré au hault Capitole par plusieurs iours. Et comme les bruines, & vents de Lyuer font choir les fucilles qui estoient si verdes en Lesté, & les choses de lhonneur nous contraingnent à oublier les malheurs de la fortune, come lhomme de hault lignage, de fort courage, demourant toutesfois la douleur au cœur, & serree dedés, se determina de nettoyer les rameaux de la tristesse qui estoit dehors, feignant ioye & liesse par dehors, & tenant au dedens la douleur. Donq Marc Empereur comme homme à qui mourut & gela sa vigne, ou il auoit toute son esperance, depuis se contenta de tout ce que luy demoura. Mort lenfant Verissimus son cher filz, mada querir le Prince Commodus son vnique heritier, lequel depuis que son frere lenfant estoit mort nestoit entré au Palais. Et voyant la face superbe & outrageuse que portoit

d toit

toit son filz, se arroserent les yeux du pere de larmes, se recordant de la bonté & repos de l'enfant mort. Lequel ven par Faustine sa mere, laquelle laymoit visceralement & de tout son cœur, commanda que l'on ostast son filz de la presence du pere.

Des uicilz Sages que prenoit L'empereur Marc, pour nourrir ses enfans.

CHAP. VI.

ENcores que le cœur du vieil Empereur fust occupé en la mort de l'enfant, non pour cela auoit lentendement haulsé qui ne feist nourrir le Prince son heritier. Pour certain telz sont les Princes en laage d'homme, quilz ont esté nourris en la tendre aage de l'enfance. Donq congnoissant le Pere les corrompues inclinations de l'enfant qui ne correspondoient au bon gouuernemēt de L'empire, manda ce bon Empereur par toute l'Italie appeller les plus Sages en lettres, les plus fameux en renommee, & les plus vertueux de fait. Et cōme en plusieurs choses est plus grande l'infamie de l'infame par malice, que la coulpe du coupable par debilité: ainsi en autres choses est plus grande la renommee publique, que la vertu secreete. Pour ceste occasion apres estre assemblez

blez tous les Sages, les commanda examiner ayât information du sang de leurs predecesseurs, de l'appointement de leurs choses, du traict de leurs negoces, du credit entre leurs voisins, de la pureté de leurs vies, de la granité de leurs personnes, & à la fin des sciéces esquelles ilz estoient enseignez, commāda que par ordre les examinassent: Les Astrologiens, en Astrologie: les Musiciens, en Musique: les Orateurs, en art d'Oratorerie: & ainsi des autres sciences. Et cecy non en vn iour, mais en plusieurs: et non seulement par information d'autres, mais par la propre experience les congnoissent. Furent tous tant examinez, comme s'il ny deuoit demourer plus dun. Et comme pour la parfaite congnoissance des choses esquelles nous auons grande affection est mestier laduis estranger, lentendement cler, & la propre experience, commanda eslire de plusieurs peu, de peu les plus Sages, & des plus Sages les plus arrestez, & des plus vaillans les plus anciens. Selon les sept Arts liberaux en furēt signez de chacune science deux Maistres, de maniere que le Prince estoit vn, & les maistres quatorze. Cela fait comme à la renommee de si grande chose que estoit le Prince qui auoit mandé par tout, que lon voulust lay donner des maistres,

stres, & que lon les luy enuoyast, vindrent plus de Sages des terres estranges que non des marches & païs voisins de Rome. Le bon Empereur considerant que ceux qui venoient en son seruice, nestoit raison qu'ils retournassent avec aucun malcōtētemēt, les vns avec ioyeuses paroles, les autres avec certaine esperāce, les autres avec dons & presens fut depeschee ceste compagnie de Sages sans sentir que aucun d'eux se plaignist. Et si le cas fut renommé par la renommee des Sages, non moins fut vertueuse par la sagesse & vaillance de Lempereur, de les enuoyer si contents, & bien depeschez. Car il enuoya aussi bien satisfaits les vaincuz, cōme demouroient contents les vainqueurs. Et pour certain auoiet tous raison : car les vns emportoient les douces paroles & satisfactions du pere, & les autres demouroiet chargez de leinprise du filz. Non content avec ce le bon Empereur commanda, que les Maistres fussent logez en son Palais, & mangeassent en sa presence, & accompagnassent sa personne, pour voir si leur vie estoit conforme avec leur science. Et si leurs feintes & rhetoriques paroles estoient conformes en l'exécution des œuures. Cestoit chose merueilleuse de voir le soucy que Lempereur auoit

moit de les regarder, tant à aller comme au manger.

*De ce que aduint à cinq Sages, & pour-
quoy furent de la maison de L'empe-
reur enuoyez.*

CHAP. VII.



V moys de Septembre aux on-
ziemes iours passez diceluy, en
celebrant la feste de la natiuité
de L'emperer en la mesme mai-
son là ou il nasquit, qui estoit en la place
du mont Cetus, comme vn feict ce que les
semblables en semblables cas ont acoustu-
mé faire, L'empercur tenant plus son inten-
tion es Sages, que non les yeux es folz, il
vid que les cinq d'eux frapportoient le pané
auec les piedz, s'esmonnoient es sieges, &
frapportoient auec les mains, parloient hault,
& ryoient outrageusement, laquelle chose
non moins fut noyée de L'empercur que re-
garder. A cheues les festes les appellant à
part leur dit ces paroles : Amis, demeurent
auec moy les Dieux pieux, & sen voi-
sent auec vous les bienstés. Je vous ay
esluz à fin quen ma maison les folz se con-
uertissent Sages, & ie voy que les Sages
deuenient folz. Ne faictz vous pas que au
sen de la mixture se tire lor, & es logeretez
des folz se preuue le Sage. Pour certain
d 3 lor

lor fin defend ses qualitez entre les vives-
braises, & l'homme sage monstre ses ver-
tus entre semblables folies. Ne sauez vous
pas que ne se peult congnoître le Fol en-
tre les Folz, ny le Sage entre les Sages?
Entre les Sages s'esclarcissent les Folz, &
entre les Folz resplendissent les Sages.
Ne sauez vous pas quel cas infame cest
faire les disciples des Folz, Maistres des
Princes? Ne sauez vous que de coura-
geux entendement procède la compo-
sition du corps, le repos de la personno, la
temperance de la langue: Que vous proü-
fite il auoir la langue experte, la memo-
ie vive, l'entendement clair, grande scien-
ce, le loquonce profonde, le stile doux, si
auec toutes ces grates auez les vouldoirs
malins? Pourquoi veulent les Sages les
paroles si marquees & moderes, si leurs
ceures sont legeres? Et à fin quil ne vous
semble que ie parle de grace & pour plai-
sir, ie vous veux mettre la memoire d'une
Loy antique de Rome. En la septieme
table des Loix de noz Peres, estoient escri-
tes ces paroles: Mandons que plus gref
chastiment se donne au Sage pour vne le-
gereté quil aura faite publique; que non
à l' homicide secret. O iuste Loy & iustes
ceux qui l'ont ordonnee! car le simple la-
bour

Boureur nen tue plus tūm avec le cōuean
 par sa fureur, mais celuy qui est Sage en
 tue plusieurs avec le mauvais exemple de
 sa vie. Curieusement iay regardé que la
 commença Rome à se deciméter quand
 nostre Senat se depeupla de doux & Sages
 Sénateurs, & se peupla de sages Serpen-
 tins. Ice luy sacré Senat estoit aorné de
 vicilz Prudens: & non sans larmes ie le
 dis, quil est à ceste heure plein de Parleurs
 & menteurs. Ancionnement es Escoles de
 Grece seulement enseignoient les paroles,
 laissées les œuvres: Et en celles de Rōme
 on enseignoît faire bonne œuvres laissées
 les paroles. Et à ceste heure cest au contrai-
 re, par ce que Grece la Parleuse & Men-
 teuse ha banny & enuoyé les Parleurs à
 Rōme: Et Rōme qui bien ouutoit ha ban-
 ny & enuoyé les bons Sages en Grece. Et
 de ceste maniere ie desirois plus destre ban-
 ny en Grece avec les Sages, que destre ha-
 bitant en Rome avec les Folz. A Loy
 dhomme de bien ie vous iure amis, que ie
 vids au Senat. estant ieune, le. Philosophe
 Chrysippus nourry du bon Traicté pres
 infinies fois, & estoit tant doux en son di-
 re, que chacune fois lon lattendoit plus de
 trois heures, & iamais ne dit parole qui ne
 fust de. eternelle memoire. Par autre part

d 4

failli

failli dudit Senat iamaïs ne luy veit faisé
oeuvre qui meritaist grieve peine. Pour cer-
tain estoit chose merueilleuse de voir alors,
& de ouyr à l'heure lestime de leloquence,
& l'infamie en sa personne. Toute Romme
tenoit espouventee avec ses hautes paroles,
& toute Rôme & Italie estoit scandalizee
de ses malignes oeuvres. Quatre cens ans
dura la prosperité de Romme, comme quil
y eut simplicité es paroles, & maïesté &
grauité es oeuvres. Vne chose vous diray
qui fait grand confusion es vifs, & admi-
ration es morts, que de tous les anciens ie
nay iamaïs leu vne parole legiere quilz
ayent dite, ny vne oeuvre mauuaïse quilz
ayent faite. Quelle chose fut voir iceux
siècles glorieux, de s'esjouyr de si glorieux
vieillards & à ceste heure en nostre siècle
corrompu auoir tant de ieunes corrom-
pus? Pour certain iay plus grande enuie de
leurs faits que de noz escritures. Eux en
traïtant & ouurant nous ont laissé exem-
ples dadmiration. Et les sages de ceste heu-
re, nous disent en public, & escriuent en se-
cret doctrines de perdition. Donques par
ce que ie dis, & par autre exemple que vous
diray, cognoistrez ce que sent. Quand le
Royaume de Achaïe souzmit ses cornes
perilleuses & sa teste superbe à la douce o-
beïss

beſſance de L'empire, ilz tirent de la con-
 dition, quilz vouloient eſtre les hoſtes des
 garniſons de toute Aſie, & non diſciples
 des Orateurs de Rôme. A la ſaiſon eſtoit
 en Rome vn Ambaſſadeur de Achaie, Ba-
 ron pour certain temperé en parole, & ho-
 neſte en vie: & auoit la teſte fort blâche: en-
 quis du Senat pourquoy il eſtoit tant cruel
 mener en ſon païs gendarmes, Eſouyers,
 pères & courtois, & laiſſer les Sages &
 de grand cœur: Reſpondit auecques icelle
 amour quil denoit à ſon païs, & auecques
 telle grauité que requeroit telle perſonne,
 & encores auecques hardieſſe que requie-
 roit ſon office: O Peres conſcripts: O peu-
 ple heureux, deux iours ha que nay mîgé,
 & deux iours ha que ie nay dormy, mau-
 diſſant les fatales & deſtinées fortunes qui
 mont amené en Italie, & ſouſpirant aux
 Dieux qui merienent en ceſte vie, pource
 que mon Eſprit eſt entre L'enclume dure &
 le Marteau importun ou ie voy q̄ tout eſt
 fort dur. Ainſi L'enclume ſur laquelle il eſt,
 comme le Marteau qui ſuruiet & frappe.
 La choſe plus perilleuſe entre les perilleu-
 ſes eſt faire election, vous autres me con-
 traingnez que ie eſliſe, & mon entédemēt
 ny peult atteindre. Et les Dieux ne me en-
 ſeignent que iay de eſlire. Si ie meine gar-
 d s nifons

misoris de gens darmes elle seroit ennuyon-
 ses aux familles. Si ie moine aduocats, ilz
 seront peulieux à la chose publique. Que
 seray triste de moy qui le demande? Et tri-
 ste & malheureux est le Royaume qui les
 attend, & cruelz vous autres qui le cōman-
 dez. Donques puis que ainsi est, ie me de-
 termine emmener ceux qui gasteront &
 despenderont noz biens, & non ceux qui
 corromproient noz coustumes, car vne le-
 gion & vn exercite par neocessité affligera
 & tourmentera seulement vn peuple, mais
 vn Orateur ou aduocet par la malice cor-
 rompra tout vn Royaume. Donques re-
 gardez amis (dit L'empereur à ces Sages)
 comme a esté grand le credit des ignoras,
 & est perdu celuy des Doctes. Pourquoy
 ont plus tost voulu en Achaie donner à
 māger aux pources gensdarmes, que auoir
 pour voisins & habitans les Orateurs &
 Aduocats grans parleurs? Acheuē ce par-
 lement & remonstrance, sen allerent les
 cinq maistres Docteurs avec grand honte,
 & demourerent les neuf avec grand crain-
 te. En tout ce temps ny auoit que deux
 moys encorres que le Prince Commodus
 estoit fort des nourrisles qui luy auoient
 enseigné la doctrine quelles luy auoient
 donné de la mammelle, & ates ce estoit de
 aage

age tendre, & non de fort delicat entendement. Celsuy Commodus encores quil fust nay en Rōme au mōt Celiū, fut nourry au port de Hostie: & fut tant aymé de Faustina la Mere, que hāy de Marc Aurele son Pere. Et parlant auec tout honneur deui entre eux deux, auoient raison; car la Mere se tenoit pour certain mere du filz: & le filz selon ses coustumes ressembloit fort à la mere. Et le Pere estoit en doute, sil estoit son filz, pource qu'il sembloit peu en vertu au Pere.

*Des raisonnemens que fait Marc Aurele
Empereur aux Docteurs & Maistres
qui auoient charge de nourrir le Prince
Commodus.*

CHAP. VIII.

Puisé tout ce que dessus, le bon Empereur pour donner conte de ce quil auoit fait, & pour auoir en ce quil auoit de faire, appelez à part iceux neuf Sages, leur dit ces paroles: La renommée fort renommée est en Rōme de ce que iay fait à L'empire, de mettre grand diligence de descouvrir tous les Sages, & en la curiosité que iay mōstrée que ne demourassent les meilleurs. Si de veuë estes Sages, de nulle chose serez scandalisez

liez. L'ennuy des mauuaises choses, vicé de
 sagesse & vertu, mais l'admiration des cho-
 ses bonnes procede de peu d'entendement
 ou moindre experience. Ne se fustice au sa-
 ge admiration: car mōstrer futault & emo-
 tion en chascune chose, cest publier en mul-
 le neltre constant. Iay fait de vbus autres
 estroit examen, pource que par tel se doi-
 tent passer ceux qui en estroites amitez
 se doiuent receuoir & admettre: Les nou-
 uelles amitez en trois iours s'aschent. Et
 tousiours lay veu, & encores en moy: Iay
 experimenté, que les amis que facilement
 nous prenons, facilement nous les laissons.
 Me aduint avec un ancien & omain, lequel
 pource quil le meritoit, & quil estoit tout
 blanc de vieillesse, ie l'appellois Pera, & luy
 pour son amour & doctrine me appelloit
 filz, lequel me interrogant de cas dauen-
 ture de plusieurs choses, ie ne luy vouluz
 respondre à aucune, me dit ceste parole:
 Regarde filz, En la Loy des amis est écrit,
 Que l'amy se fie de toutes choses en son a-
 my, pourueu qu'il premierement ayt regar-
 dé quel est son amy. Pour certain fut bon
 lechuy cōseil. Le curieux gendarme sibi veult
 acheter un cheval premier le court & le
 prend à lossay deuant quil parle de la ven-
 te. Sil ne luy plaist, encores qu'on luy don-
 nast

naist à moindre prys, il ne le prend. Si luy
agree, pour aucun grand prys qu'on luy fa-
ce, ne le laisse. Cest donc chose iuste, que
puis que l'examine la beste deuant que en-
trer en l'estable, se examine l'homme deuant
quil entre en la maison. Et si le cheual qui
ne mange sin on paille, foin & auoine, pour
vne seule tache est laissé, tant plus lamy qui
en l'intestine du cœur doit garder noz se-
cretz & affectiōs, pour plusieurs faultes ne
doit estre receu en iceluy. Il fut vn Philoso-
phe qui s'appelloit Arispoule, premier qui
fut au temps de Sylla, & Marius, lequel di-
soit, que les amis auoient destre comme les
bons cheuaux : cest auoir, quilz eussent
la teste petite, pour l'humble conuersation :
louye viue, à fin quilz entédissent quād on
les appelleroit : la bouche souefue, à fin que
la langue fust réperce : la corne du pied du-
re, pour souffrir travaux : les mains ouuer-
tes, pour faire biē : les piedz sours, pour per-
seuerer en l'amitié : & la couleur baye, pour
la bonne renommee : & finalement le che-
ual retourné, cest lamy manuel. Et au des-
susdit est adioustee ceste parole, cest quil
soit sans courbes & surotz : conuient asauoir,
que voise par ou noz destinees fatales
tourneront les resnes & bride de la fortune,
ne entendent les Dieux, si les hommes
ne

ne le peuuent attendre ny cōprendre. Retournant donc au propos, ie vous fais sa-
uoir, que pource vous ay prins pour amis
assez tard, pour ne vous deuescher & en-
uoyer si tost. Des Scrisiers qui p̄duisent les
fleurs en Feurier nous n'attēdons auoir les
serises que en May. Les amis doiuent estre
comme les Meuriers qui en tel temps pro-
duisent les meures, qui est leur fruit, q̄lz ne
craignent les geles de May, cōme les vi-
gnes, ne les bruines d'Octobre, comme les
coings ou coingnasses. Je veux dire, quilz
ne viennent quand la prosperité sera bōne
& ne sen voient quād la fortune sera mau-
uaise. Ce n'est ainsi pour certain des vrays
amis, qui cōme la lie fait vomir les yuro-
ngnes, ainsi laduersité chasse les amis qui
sont feints de la maison. Et pource q̄ n'est
acceptable le seruice de là ou n'est congneue
la voulētē avec laquelle se fait, tenez vous
seur de mon contentement, puis que ie le
tiens de voz ceuures. Venans au cas de no-
stre propos, ie vous ay prins pour estre
Maistres de cest enfant, & regardez que en-
tre plusieurs ie vous ay notez peu, à fin que
entre peu soit notē mon filz. Ses nourris-
seurs au port de Hostie luy donnerent par deux
ans du lait, & la Mere Faustine luy don-
na autres ans de l'excuse au Palais. Et moy
comme

cōme bon Pere luy ay voulu donner vîngt
annees de chastiment. Fort desplaît à Fau-
stine que si tost le laisse, & à moy de laoir
si tard. Et nest de merueilles pourquoy les
femmes avec la legereté, & les enfans avec
non sauoir se occupent en ce qui leur est
present: mais les vaillans & sages hommes
doient penser au passé, & ordonner du
present, & avec grand' cautele pouruoir au
futur. Il me fouuent chacun iour de lan-
nee, & du iour que le me donnerent les
Dieux: iay de me fouuenir chacun iour au-
quel ie le donne à vous autres. Les Dieux à
moy & moy à vous autres le dōons mor-
tel pour estre hōme. Et donq vous autres
à moy & moy à Dieu le rédrōs immortel
pour estre sage. Que voulez vous plus que
ie die? Pour certain Dieu lha fait hōme en-
tre les hōmes par lame. Et moy lay engen-
dré beste entre les bestes pour la chair. Vo^s
autres le ferez Dieu entre les Dieux par la
forme. Je vous demāde vne chose, quest, ie
nay donné à mon enfant sinon chair mor-
telle, avecques laquelle ha de prendre fin sa
vie, mais vous autres luy donnerez doctri-
ne par laquelle ne perira iamais sa memo-
re. Si sa ieunesse cōgnoissoit la chair debile
que ie luy ay dōnée, & si son offusqué en-
tendement attingnoit la sagesse que vous
autres

autres luy pouuez dōner, appelleroit vous
autres bōs Peres, & moy parastre mauuais:
& sans quil le die ie le cōfesse. Cest q̄ les Pe
res naturelz de la chair sommes Parastres
de la noblesse, puis q̄ leur dōnons la natu
ralité subiette à tant de mutabilitez, & serue
& captiue à tant de miseres. Pour certain
vo^r autres luy ferez iustes Peres, si sa chair
habituez des ceste heure à bonnes coustu
mes, & si son entendement occupez avec
haultes sciences. Et ne tenez en peu ce que
vous commets à vostre charge & arbitre.
La chose en quoy les Princes plus ont de
regarder, cest de voir à qui la nourriture
de leurs enfans ont de cōmettre. Estre mai
stres des Princes en la terre, cest auoir offi
ce des Dieux qui sont au ciel. Car ilz gou
uerneent celuy qui nous ha de gouverner:
Endoctrinēt celuy qui nous ha de doctri
ner: Enseignent à celuy qui nous doit en
seigner: Chastient celuy qui nous doit cha
stier: Et finalement, commādent à vn le
quel après seul commande à tout le mon
de. Que voulez vous que plus ie vous die?
Pour certain celuy q̄ ha la charge de Prin
ce, cest le gouuernal dune nef, l'estādart dū
exerce, gouuernemēt du peuple, la guide
des chemins, le Guidon des Roys, le tresor
de tous, pource que se met entre les mains
de

de luy, celuy par qui apres se deura regir tout le monde. Et vous diray dauantage, à fin que à plus destime le tenez, q̃ vous donnant à mon filz, ie vous donne plus que si vous donnois vn Royaume. La pure & nette vie du filz viuant, fait la glorieuse renommee du pere mort : car de celuy qui se confie le filz en la vie, depend la renommee du Pere ia mort : Ainsi ayez les Dieux propices & les fatales destinces de fortune heureuses, que si iusques à ceste heure nauez veillé avec les enfans des estrangers, dicy en auant resucillez vous avec le prince lequel est pour le proufit de tous : Et regardez amis quil y ha grãde difference de nourrir enfans de Prince, ou enseigner ieunes garçons du peuple. Le plus de ceux qui viennent aux escolles, viennēt pour apprendre à parler, mais ie ne vous baille pas mon filz Commodus, à fin que lenseignez à parler plusieurs paroles, sinō que le adressez à faire bōnes œuures. La gloire des peres folz, est de voir que leurs enfans vainquent les autres en disputer : & la mienne sera quand ie verray mon filz surmonter les autres en vertus. Pource que la gloire des Grecs estoit parler beaucoup, & peu ouurer : & la gloire des Romainains estoit, beaucoup ouurer, & peu parler.

e Des

*Des uices, lesquelz les Maistres qui nour-
rissent les Princes doivent oster, & gar-
der que ledit Prince ne se y adonne.*

C H A P. I X.

Poursuiuant Marc Aurele son propos, adiousta ces paroles à ce q̄ dessus: Regardez biē amis, & ne vous oubliez que ie me fie en vous autres de mon hōneur, qui suis son Pere, de lestude de Cōmodus qui est mon filz, de la gloire de Rōme qui est ma naturalité, du soulas & repos de Rōme qui est ma subiette, du gouuernement d'Italie qui est vostre país & sur tout, de la paix & tranquillité de nostre chose publique. Donques de qui lon se fie de telle administration & gouuernement, nest raison quil dorme. Venant donques aux plus particulieres choses, regardez à ceste heure quelle chose est conuenable à mon filz, lequel comme vn ieune poullain voudra aller iouer es verds prez, & ennuyeux sera le dompter, & à luy chose penible destre dompté. La chose premiere dont ie vous prie, cest que luy dōnez vne forte bride, & aspre mors, à fin que luy demeure bōne bouche, de maniere que nul ne le prenne en menterie. La plus grande faulte qui est es bons, cest destre espargneur
de

de verité, & nestre veritable. Et la plus grande vilennie dun vilain, est destre abandonné & large en méteries. Mettez bon ordre à luy, regardez ses mains à fin quil ne facoustume ny demande à iouer es tabliers avec autres perdus & mauvais. Le plus grand iugement au Prince de perdre ainsi & destruire Lempire, cest quand de son ieune age lon le congnoit estre vicieux au ieu. Le ieu est vn vice qui mord celuy qui ioue, & comme vn chien le fait enragier, laquelle rage tousiours iusques à la mort dure. Je vous recommande bien fort que à iceluy mon enfant encores quil soit ieune le faites estre reposé & moderé: Pour certain ne donne tant de gloire au Prince la couronne en la teste, ny la chaine dor sur les espauls, ny le sceptre en la main, ny la grande compagnie des gardes quil meine à len tour de luy, cōme le repos quil mōstre des son enfance. Lhonesteté publique supplie plusieurs debilitiez. Ne vous souciez de luy ietter vne bonne chaine & le tenir bien attaché, à fin quil ne voise aux delices & vanitez: car vn effeminé iamais nha en lesprit aucuns haults & bon faits. Beaucoup me satisfait le cōmandement que Seneque disoit à son disciple Neron: Si ie sauoye que Dieu me pardōnast, & que les hōmes nen deus-

sent rien fauoir, pour la vilennie de la chair
ie ne pecheroye en la chair. Pour certain ce
furent bōnes paroles, & encores dudit Ne-
ron mal recueillies. Ne luy laschez les re-
nes encores que voyant les iuments il han-
nisse, par ce que luy demeurera assez tēps.
Ce vice de la chair en tout temps, en toute
aage, & en tous estats tient faison, sinon
que passe la verte aage d'enfance, desbou-
ché du frein de la raison, feru des esperons
de la chair touche sa trōpette la sensualité,
& deffrené avec vn furieux vouloir court
par les mōtaignes & par les bois apres vne
iument, en laquelle laissant il va bien peu,
& à latteindre encores moins. Et apres
pour estre mieux libre, demeure le corps
impotent, lentendement encloué & aueuglé,
la raison brouillee, & la renommee perdue,
& à la fin la chair toutesfois demeurera
chair. Quel remede pour cecy? le nen trou-
ue point d'autre, sinō que au feu qui est fort
aspre & grand, que lon le couure & charge
de terre & il mourra. Et l'homme vitieux
quand lon le mettra en sepulture, illecques
acheuera & iamais ne se peult corriger. le
vous aduise bien fort de ne donner lieu à
ce ieune enfant destre vitieux, & en son cha-
stiment n'ayez aucun respect quil est ieune
enfant, ny mon filz, ny quil est de sa mere
fort

fort chery & aymé, ny de Lempire vnique
 & seul heritier. Aucc les enfans dun estran-
 ger, la cruauté & tyrānie: mais avec les pro-
 pres enfans, la pitié presente leur est occa-
 sion d'eux perdre au temps aduenir. Cōme
 nous auons de nourrir les enfans, nous en-
 seignent les arbres. Pour certain es Chasta-
 gniers de la cocque fort piquāte & herissée
 fort la chastagne fort souefue, & es noyers
 entre les fueilles fort souefues se nourrit la
 noix fort dure. Appliquāt à nostre propos,
 neantmoins auōs veu de Pere pitcable nai-
 stre le filz cruel: & de Pere cruel naistre le
 filz pitcable. Iceluy doct̃e entre les doct̃es,
 & renommé entre les renommez Licurgus
 Roy des Lacedemoniens, donnant les loix
 en son Royaume, ie me recorde auoir leu
 entre icelles ces paroles: Cōmandons com-
 me Roys, & prions cōme hommes, que es
 vielz & anciens, cassez & rōpus tout se par-
 donne, & es ieunes fort legers se dissimule
 aucuns temps, & aux enfans fort ieunes ne
 leur soit rien pardonné. Pour certain furēt
 bonnes paroles, & cōme de telle personne
 dites. Semble quil auoit raison: car le che-
 ual qui ha couru & passé la carriere, est be-
 soing quil se repose. Au iuste qui lha passée,
 cest iustice de le laisser: & à lenfant qui la
 veut passer, cest raison quel on linforme.

Faites le tousiours occuper en aëtes vertueux. Car ceux de son aage si leur entêtement se offusque, & le corps se appareille, avec grand' difficulté entendent en chose aliene & estränge de leur delectation, pource que en la teste tiët la legereté, & souz les yeux la raison. Aucunes recreations vous demandera sa ieunesse, lesquelles luy concederez, avec ce, que ne soit souuent. Et premieremët, moyennées par la raison: secondement, quelles soient prinſes en nobles exercices. Regardez que ie ne vous donne mon filz à fin que le recreez, sinon pource que lenseignez. La Poulle pendant quelle tient les œufz souz les aëſſes ne sen va par les iardius, & encores que les œufz soient dautre, elle les couue, ainsi que filz fussent ſiens. Pour cecy auiourdhui en Romme de cent disciples faillent les quatre vingts & dix ieunes & ſans doctrine: car si leurs maistres gaſtent avec eux deux heures en doctrines, ilz en perdent avec eux autre vingt en moqueries: & de cela est, que de peu de grauité & retirement du maistre naist la grand audace, & peu de honte au disciple. Croyez moy, amis, que les docteurs aux Princes, & maistres aux disciples plus avec les bons exemples en vn iour, que avec plusieurs leçons leur profitent en vn an. Vous voyant

Voyant mon filz retirez se retirera, vous voyant studieux il estudiera, vous voyant paisibles il se taira, vous voyant temperez ne mangera, vous voyant honteux il vous craindra, & vous voyant reposez se reposera, & si vous faites le contraire il fera le contraire. Cecy pour certain est verité: car les hommes anciens seulement du mal quilz voyent, ou se corrompēt leurs corps, ou se scandalissent leurs sentemens: Comme font les enfans qui ne sauent dire sinon ce quilz oyent, ny faire sinon ce quilz voyent. Je veux aussi bien que mon filz le Prince apprenne les sept arts liberaux, car pource vous ay prins plusieurs, à fin que lenseignez beaucoup: & si à la fin nous demourons avec douleur de nauoir appris le tout, nous naurons point douleur de ce que sera moins, ny tiendrons dauoir le temps mal gasté, & ne vous trompez en disant: Allez sct ce ieune enfant pour gouverner & regir Lempire. Le vray Philosophe selon la Loy de lignage ha de fauoir parler en la place, batailler en camp, & parler au Senat. Si ne me trompe ma memoire, entre mes antiquitez, iay apporté de Grece vne pierre laquelle tenoit Pythagoras le Philosophe aux portes de son école, en laquelle de sa propre main

estoyent escrites ces paroles , qui disoient:
Celuy qui ne scet ce quil doit sauoir , cest
vne beste brute entre les hōmes. Celuy qui
ne scet plus que de ce dont il ha mestier, est
homme entre les brutes bestes. Celuy qui
scet tout ce qui peult estre sceu , est Dieu
entre les hommes. O treshaultes paroles, &
glorieuse la main qui les ha escrites:lesquel
les non es portes commel'or, sinon dedens
les estomacs deuoient estre peintes & in-
sculpees. La derniere sentence de ce Philo-
sophe prindrēt noz premiers Peres, & puis
la premiere reprehension demoura à nous
autres leurs derniers enfans. Pour certain
entre les Grecs & Lacedemoniēs autant de
renomme atteinirēt par leurs Philoso-
phes & cōquestes, comme par les escritures
quilz nous ont laissees : & aussi noz pre-
miers Empereurs non moindre amour at-
teignirent en leur empire par la profonde
eloquence, que despouenter tout le mōde
par leurs vertueuses triumphes. Et que cecy
soit verité , regarde Iule Cesar qui estoit
tout au milieu de son camp , avec la main
senestre il tenoit la lāce , & avec la dextre la
plume , ne iamais ne laissoit les armes que
incontinent ne prinst les liures. Et ne nous
fault mettre excuse, disant avec les ignorāz,
que les arts liberaux sont trop grans , & le
temps

temps que nous auons fort bref. Pour certain la diligence des anciens argue de paresse les modernes & presens. Le voy vne chose, que en peu de temps nous apprenõs tout le mal, & par long temps ne pouuons sauoir aucun bien. Voudriez vous voir quelles sont noz fortunes & destinees, & en quel soucy nous tiennent les Dieux, que pour faire vn seul bié nous defaut du tēps, & pour faire plusieurs maux nous en auõs trop ? Le ne veux plus dire sinõ que ie voudroye que de telle maniere fust nourry mon filz, quil prinst la crainte de Dieu, des Philosophes la science, des anciens Romains les vertus, de vous autres ses maistres les repos : & de tous les bons le bon, ainsi que de moy ha destre heritier de Lempire. Je proteste aux Dieux immortelz avec lesquels iespere aller, & proteste au hault Capitole ou mes os ont destre brulez, que ny Rõme ne le demande estant vif. ny es siecles aduenit me maudissez apres ma mort, si par mauuaise vie mon filz perdoit la Republique, & si par vostre peu de chastieté auez esté cause que se perde Lempire.

Comme Lempereur Marc Aurele nourrissoit les Princesses, ses filles.

C H A P . X .

c s

Marc



Marc Aurele Empereur auoit
 que deux filz, asauoir le Prince
 Commodus, & lenfant Verissi-
 mus. Ses filles furent quatre de
 Faustine sa femme legitime & heritiere de
 Lépire. Cest Empereur fut extremement di-
 ligēt à nourrir ses filles : car nee linfante, in-
 continent on la portoit nourrir en aucune
 metairie hors de Romme : lamais ne laissa
 nourrir filz ne filles dedés les murs de Ro-
 me, ny cōsentir quilz alaittassent les mam-
 melles de femme delicate: haïssoit les nour-
 risses qui fussent delicatēs, & aymoït les la-
 boureuses, rustiques, & saines, & à celles là
 & non à autres les bailloit à nourrir : & ne
 cōsentoit q on la rapportast à la maison. Sou-
 loit dire en sesbatāt : Iay plus de fatigue de
 contéter les nourrisses, que marier les filles.
 Homere conte, q en Grece mourut Atthe-
 mius q estoit Roy des Argiues & son filz
 heritier, & sa nourrisse qui lauoit nourry
 demāda de tout son sens le Royaume pour
 vn sien filz qui estoit frere de lait du Roy
 mort, allegant que puis quilz auoient eux
 deux ensemble mané & succé dū lait, eux
 deux heritaissent dū Royaume. Cela disoit
 Homere pour reprendre les nourrisses de
 Grece, lesqelles renoiēt plus de presumption
 pour nourrir les Princes, que ne faisoïēt les
 Roys

Royneſ pour les enſanter. Donq le noble Marc Aurele Empereur, non ſeulement vouloit que ſes filles allaitaſſent gros laiſt, mais ne conſentoit qu'on leur feiſt aucunes reuerences, honneurs ny ſeruices telz que à enfans de ſi haults Princes lon ha accouſtumé faire. Aduint que ſouppât vn iour Lempereur Marc Aurele, luy dit vn fol qui auoit nom Galyndus avec lequel ſouuēt prenoit plaifir : Seigneur, hyer venoye de Salon, & du port d'Hoſtie, & vy les enfans de Lempereur aller comme Laboureurs, & voicy en ta maiſon les filz de Laboureurs aller comme Empereurs. Dy moy pourquoy eſt cela que le diſſimule comme ſage, car ie ne lentens moy qui ſuis fol ? Reſpondit Lempereur : O Galyndus (& encores pour cela Romme à ceſte heure neſt Rôme, encores que par tout le monde ſoit nômee Rôme) ie trouue pour moy plus ſeur, que mes enfans cōmencent cōme Laboureurs pources, & acheuent cōme Empereurs riches, & ne commencent comme Empereurs riches, & acheuent comme pources Eſcuyers. Ne ſceſ tu point pourquoy aujourdhui eſt perdue Italie ? Ilz veulent que leurs enfans ſoient mignonnement & delicatement nourris, & ne viuent en grand travail, & que laiſſent leurs heritiers en grād pourteté, & eux meſmes

mes acheuent & finissent en grand peril. Ceste response fut tant renommee quelle demoura pour prouerbe en Romme. Passez deux ans apres la naisance incotinēt pourueoiēt à leurs filles de femmes & maistresses pour les endoctriner. Dit Sextus Cheronense, q̄ lon cherchoit les matrones Romaines qui fussent anciennes d'ans, en vie fort nettes, en renommee fort estimees : nobles de sang, en sens reposees, & de vie retirees, & en nourrir filles de haults Princes exercitees. Fut tāt regardé par ce bon Empereur en baillant ses filles à enseigner & endoctriner, q̄ iamais ne print matrone q̄ elle neust au moins cinquāte ans daage, & dix de vesuage, & nourry cent filles de Senateurs: imaginant que celle qui seſtoit entremeslee en tant de choses dautrui, nettoiroit es siēnes propres. Apres auoir pourueu de maistresses, lon amenoit les filles du lieu ou elles auoient estē nourries es maisons propres desdites maistresses, et les leur bailloit lon en charge. Depuis le iour que naissoit la fille iusques au iour que lon luy donnoit mary, iamais nulles delles cōſentoit entrer au Palais. De cas aduint q̄ Faustine Lemperiere enfanta vne fille. Et cōme luy eussent tous dit q̄lle leur sembloit estre fort belle, mue de cœur doux de femme, &

avec

avec l'amour visceral de la mere, pria L'empereur quil permist nourrir icelle fille en sa presence, puis q̄ tout le monde disoit quelle leur sembloit & estoit si belle. Respondit ces paroles: Regarde Faustine, par ce q̄ tous les autres tont dit tha semblé estre louable de me demāder cecy, mais moy par ce que ay en ce cas leu, & en autres iay veu, en nul le maniere ne le dois conceder. Et ne scez tu pas que le iour que se nourrira la fille en sa maison ha de charger le pere de soucy, en la mere mignonnie & blandices, es freres enuie, en la fille hardiesse, & à sa nourrice folie? Le te demande si elle se nourrit en la maison, que proufite il que sa maistresse luy enseigne honnesteté avec paroles, & nous autres la cōuiōs à legeretez avec noz œures? Que proufite il q̄ meritant chastiment la fille, sa mere lapplaudisse & admi-gnonne? Plus de raison tiendroît ta fille de iimiter les œures de toy qui es sa mere, q̄ non les paroles de la matrone estrangere qui est sa maistresse. Recorde Faustine si tu as de tes iours de ses infanteries. Recorde toy que les plaisirs des petis enfans à la fin sont denfans & de moqueries, mais si bien tu ne les nourris, quand ilz seront grans, cōme les plaisirs ont esté de ioyeusetez & moqueries, les ennuiz seront vrayz & plus grans.

grans. Donq si tu es vertueuse, pardonne les moqueries & ioyeussetez de ceste heure, pour celles qui seroiēt lors veritables. Je te veux dire vne chose, cest que ie desire plus, que mes filles en mon absence soient disciples de vertus, que en ma presence soient maistresses de legeretez. Et puis donq que ainsi est, ie te demāde, que ne le me demāde : Je desire, que tu ne le vueilles : Je tiimportune, que ne me importunes : Je te prie, que ne me pries : ou sinon, ie te demande, que ne me demandes. Ouye la responce aspre du pere, cessa l'importunité encores piteable petition de la mere, & demoura si craintiue Faustine, que estāt le pere dedens les murs de Romme, nosoit aller voir ses filles, si elle n'estoit cachee.

*Comme Marc Aurele Empereur eslissoit
ses gendres, & comme il les experi-
mentoit.*

CHAP. XI.



AV cas que Marc Aurele Empereur es vertus naturelles surmontast tous les mortelz qui meurent, pour certain d marier ses filles sembloit tenir parētē auecques les Dieux, qui tousiours viuent. Et par la grace & don de Dieu, ou par sa fortune fut autāt heureux en gendres vertueux, que Faustine
grand

grandemēt en filles deshonneſtes. Mort le bon vieillard, & le peu de ſoucy du Prince ſon filz au gouuernement, & la non fort bonnerenommee des filles en leur viure, euſſent donné fin à la glorieuſe memoire du pere, ſi ce ne fuſt par la ſouueraine bonté des gendres, que en ſa vie auoit eſluz. Chacun iour aduient, ce qui ſe perd par mauvais enfans, ſe gaigne par vertueux gēdres. Donq conſiderant Marc Aurele Empereur les marys pour ſes filles, ne les prenoit de pluſieurs q̄ la vanité du monde luy offroit, ſinon de bien peu, qui pour fort gens de bien eſtoient notez, & luy reſſembloient tēdz. Et cōme es mariages toute leſſeur eſt à couuoiter les biens qui ſont en la bource, & non dexaminer la perſonne que lon ameine en la maiſon, Regardant cela comme Sage, marioit ſes filles, non avec Roys eſtrangers, ſinon avec Senateurs naturelz: non avec ceux qui descendoiet de hault lignage, comme eſtoient les Scipions, Fabriciēs, & Torquats, ſinon avec ceux qui avec leurs vertus leuoient de nouveau bons lignages. Ne les marioit avec ceux qui ſe preſumoient des proueſſes faites par leurs predeceſſeurs, ſinon avec ceux qui reſplendiſſoient par leurs faits de leurs propres perſonnes. Ne les eſliſoit pour certain fort riches

riches, sinon fort vertueux : non esmuez, si-
 non reposez : nō haultains, sinō modestes :
 non glorieux, sinō honteux : non parleurs,
 sinon peu : non point saultiers, sinon qui
 souffroiet : non presomptueux, sinon hum-
 bles : non furibonds, sinon païés : non avec
 les estimez entre les comunnes, sinon avec
 ceux de plus grand merite entre les Sages,
 en ce cas ne se fioit de personne, car il ne
 marioit ses filles avec ceux que autres luy
 louoiét de loing, sinō avec ceux q̄ de long
 réps auoit examinez de pres. Pour certain
 il tenoit raison, car les choses qui touchét à
 lhōme en lhonneur, ne les doit le Sage con-
 fier seulement par linformation des estran-
 ges. Nest pas sage celuy qui se enhardit à
 faire toutes choses par son seul semblant &
 opinion, & tiét respect du simple celuy qui
 les cōmet tout en semblāt & opinion d'au-
 truy. Et en ce cas Lempereur auoit en icel-
 les regardé bon semblant, en marchāt bon
 repos, & en parler grand eloquence, & au
 manger bonne temperance, & es responses
 grāde cautele, & en ses sentēces & determi-
 natiōs estoit graue, & pource en cas de ma-
 riage estoit fort graue iusques à se determi-
 ner. Et cecy mesmemēt aduenoit non luy
 autres, sinō quād les autres le venoiét presser.
 Dōq̄ aduint quen vne feste du dieu Ianus,
 allant

allant iceluy Empereur au champ de Mars sur vn cheual gallad & hargneux escarmou chant roidement, rencontra vne trompette qui couroit comme cheualier sur vn cheual, si cheut luy & son cheual, cheans tous ensemble le truant mourut, le cheual de Lempereur se rompit la iambe, & Lempereur demoura feru en vn pied & le bras desnoué. Tant luy creut le mal quil le meit en peril. Italie en tristesse, & toute Rôme en suspicion de sa vie. Et cōme vn peu de iours auant se fust cōmencé à parler dun mariage pour limfante Matrina sa troisieme fille, lon donnoit presse audit Empereur quil se determinast iceluy iour. Et luy pour les grands douleurs du bras, & le sang qui estoit refroidi dedens le corps, & les anxietez du cœur, que par icelle demāde lon luy auoit offert, differra la responce pour vn autre iour, lequel venu estans tous en sa presence parla de ceste maniere.

Ce que dit Marc Empereur au pere dun ieune enfant quil vouloit marier avec une des infantes ses filles. CHAP. XII.

PLusieurs fois ay veu en autres, & en moy experimenté, que la peu de consideration du passé, & la grande acceleration es negociés presentes met grans inconueniens

f en

en icelles du temps aduenir : au cas que se permette en la vertu daucun Sage, daucunes choses se fier en sa seule opinion : toutesfois en cas de mariage, encores que le Pere soit sage, sans lopinion dun estrange ne se doit determiner de leger, car la fortune enuieuse cōbié que en toutes les choses mōstre quelque chose sinistre, en cestuy cy donne plus de reuerſes, que en tous les autres. Celuy qui parle de se marier, doit estre à son secret, & penser bien profondemēt en iceluy, comme en chose ou luy va tout son bien, le credit, la vie, lhonneur, la renommee, le repos de sa personne propre, & sa chair. Je tiens pour opinion, que si tous les Sages estoient fonduz en vne fournaise, ne fauroient donner vn bon cōseil pour faire vn mariage, & voulez q̄ le dōne moy seul, & subitement qui suis simple. Pour certain ilce est mestier de meur cōseil; de là ou depuis estre cheu au peril, sans autre plus grād peril ne se peult auoir remede. Celuy renommé Marc Porcius duquel la vie fut vn miroir pour iceluy aage, & ses dits & conseilz demourerent pour estre laissez à perpetuelle memoire, disoit orāt au Senat : Ô Peres conscripts ! Ô Peuple heureux ! par les Edits que lon ha sonnez es places, iay congny que dun seul Senat, ou Conſulte; auez

avez ordonné trois choses, qui sont cestes:
 Entreprenre nouuelle guerre contre les
 Parthes, cōtinuer les inimitiez des Peniens,
 & marier cinq cens matrones Rommaines
 avec cinq cens cheualiers de Mauritaine.
 Et pour certain me suis espouuenté, car ne
 se sceuffre entre les Sages, choses si haultes
 pour si repentine & subite opinion estre
 concluds & determinées. Pour satisfaire à
 mon entendemēt, & pource que ie dois au
 païs, ie diray vne parole, qui est, que cōmen
 cer guerres, poursuiure inimizies, & con
 clure mariages, pour ces trois choses de
 uoit lon cōsultier tous les hōmes du mon
 de, & tous les Dieux le deuoient corriger
 & amender, & dix mille Consultes sur cha
 cune dicelles choses se deuoient tenir. Fu
 rēt paroles à tel Baron dignes, car vne cho
 se par plusieurs opinions se permet deter
 miner, mais plusieurs choses par vne seule
 opinion ne se doiuent cōclure. Et si cela est
 pour toutes les choses, à beaucoup plus
 fort sert es mariages. Vous dites mes amis,
 celuy q̄ me offrez pour mon gendre, estre
 fort bien voulu, désiré & renomé entre
 tout le Peuple. Pour vendre ceste marchan
 dise ne la mettez en si mauuaise monstre, le
 credit de lhōme de bien, nest point entre
 les Plebeiens, sinon entre les Philosophes.

non entre plusieurs, sinon entre peu : non entre quand, sinon entre quelz. Et à ceste heure saluez q̄ tout ce que le vulgaire pense est chose vaine, ce quil loue est faux, ce quil condéne est bon, ce quil approuue est mauuais, ce quil loue est infame, & finablement ce quil loue est toute folie. Ses louéges commencent avec legereté, se poursuivent sans ordre, & se acheuent avec furie. O quants ien ay veu en Italie estre comme lie de vin deiettez du Senat, apres mis pour brandon de taucerne en Rōme, par lopinion duquel se gouuernoit la chose publique, avec grande legereté abbaïsse les hommes, & depuis non avec moindre legereté les exauce. Regardez que tel est le Peuple, que les œuvres des Sages tiēt pour moqueries, & ce quest bien accordé entre les communes estiment pour vanitez les Sages, de maniere que la farine des Philosophes māgent pour song les simples, & par le contraire la farine des simples est pour bran & song entre les Sages. De tout ce que noz predecesseurs ont fuy, aujourdhui les enfans de vanité courēt apres, car ilz veulent estre desirez, & hayent estre haïs. Donq telles gens tiennent ceste reigle generale, que tout homme qui desire estre aymé de tous en publiq, ne peult eschapper de tenir plusieurs coulpes en secret.

cret. Voulez vous d'ôq fauoir celuy qui est aujourd'hui plus aymé du Peuple? D'ôques oyez, & puis ie le vous diray, combien que touche à quil pourra toucher, blece qui pourra blecer, le sente qui le pourra sentir. Le Peuple ayme celuy qui dissimule avec les mauuais & enuieux des bons, fauorise les menteurs, & deffait les veritez, ceux qui saccompagnent dhomicides, & se seruēt de larrôs, qui fauorisent les seditieux, & poursuivent les pacifiques, deliure les coupables, & tue les innocens, donne renommee aux infames, & diffame les renommez. Finablement celuy est le plus voulu qui iette de soy les bons, & est le plus vain entre vains. Pour certain grande suspicion ha de mettre entre les Sages, celuy qui cōmune-ment est loué de tous les folz. Et la raison de cecy est, que, cōme le commun nayme sinon lhomme qui avec malice refrene les vertus, & lasche les resnes aux vices. Celuy qui de toutes les cōmunes est voulu, nous tenons de luy suspicion, que à tous pour mauuais que soit est moleste. O quâtesfois permettent les iustes Dieux, que lhomme ambitieux es honneurs, qui procure mauuaises choses en plusieurs iours sans Iustice, quād il ny regardera de subit toutes ensemble les perd avec vne infamie! D'ôq pre-

f 3 nez

nez de moy ceste parole, Que en la multitude des hommes y ha peu que louer, & beaucoup à reprendre.

L'empereur poursuit son propos, disant que grandement se doit examiner un gendre auant que le faire entrer en la maison.

CHAP. XIII.



Enant donques à plus particulieres choses, vous autres maluez loué ce ieune homme : & si telles sont ses œuures comme voz paroles, ne dites que seulement merite estre mon gendre, mais meriteroit estre vniue heritier de Lempire. Et pource ie vous demande, dequoy me pouuez vous louer iceluy vostre parent, que il ny ayt quelque cōtrarieté entre voz paroles & ses œuures? fil est rustique, sera fort abbaisé : fil est de hault sang, sera presumptueux : fil est riche, sera vitieux abandonné : fil est poure, sera couruoiteux : fil est vaillant, sera trop hardi : fil est couard, sera infame : fil est fort peu parleur, sera vn nyais : fil est grand parleur, sera menteur : fil est beau, sera couruoité : fil est laid, sera ialoux. Donques si de toutes des choses il est libre, ie vous iure de luy donner l'infante Matrine ma fille, de bon cœur.

euent. Je vous dis cecy, non pource que ie
 croye que en vostre Parent ayt aucun mal,
 sinon à fin que pensez que selon ceste na-
 turalité ie le puis auoir. Et puis donques
 que ie ne contredits vostre credit pour la
 congnoissance que auez de luy, vous au-
 tres ne reprenez ma suspicion, puis que de
 la vie de ce ieune homme de tout en tout
 suis ignorant. Et ne veux tant peu que pen-
 sifz que la Infante ma fille puis quelle ha
 esté nourrie avec tant & si grande vertu,
 en mon Palais, ie la tienn de marier pour
 la seuler en ômee que icy de ce ieune hom-
 me entre le Peuple. O quant & combien
 nous en auôs veu en nostre siecle, & auons
 eu des siecles passez, lesquelz à ceste heure
 par commandement des Dieux, à ceste heu-
 re par leurs mauuaises ceuures le meriter:
 à ceste heure par leurs tristes destinees fa-
 tales le permettre, pensans mener en leur
 maison des gendres ont mené vn enfer: en
 lieu de Bruz & Belles filles, ont reconuert
 des Couleures: en cherchant des Filz, ont
 trouué des Basiliques: en achetant du sang,
 luy donnent du poison: en cherchant des
 amis, ilz ont trouué des ennemis: en de-
 mandant honneur luy ont donné infamie.
 Et finalement mariez leurs enfans pen-
 sant ia auoir bonne vie, les tristes Peres ont

en mauuaife vie & pire mort. Et pour cer-
 tain au cas que à telz se doieue compafsion
 que ceux qui font ioyeux doiuent auoir des
 triftes: Auffi bien deuons nous approuuer
 le iufte chafiment des iufte Dieux par les
 iniufte œuvres faites aux iufte hommes:
 car celuy merite grand chafiment qui a-
 uecques temeraire hardieffe comme fol es
 chofes fort haultes & ardues fe determine
 auecques fubit confeil. Et regardez amis,
 que fi eftes vertueux ne vous efpouuente-
 rez de ce que ie dis, ny vous fcandaliferez
 de l'examen que ie fais. Ce ieune homme ie
 le tiens de prendre pour filz, Faufline ma
 femme pour gendre. Matrine ma fille pour
 Mary, Commodus le Prince pour frere,
 ceux du Senat pour compaignon, mes Pa-
 rens pour Parent, mes feruiteurs pour Sei-
 gneur. Cefte raifon que ne delaiſſez fort bié
 de regarder cefte robbe, puis que tant de
 perſonnes ſe doiuent veſtir delle. Le veſto-
 ment qui doit couurir pluſieurs, au cōten-
 tement de tous ſe doit accourſir & coup-
 per. Pluſieurs chofes nous voyons au na-
 turel nous eſtre fort nuifibles de pres, & en
 nulle choſe dicelles nous eſtre dōmagea-
 bles de loing. Le Soleil auec ſes rayōs relu-
 ſans à ſes voiſins d'Ethiopie brule la chair,
 par ce quil les touche de pres : Et au con-
 traire

faire, à ceux qui sont en la fin d'Europe ne fait aucun dommage à leurs personnes, pource qu'il leur touche de loing. Plusieurs filz ha eu Rome, lesquelz estans en terres estranges leur en est ensuiui grand profit en leur chose publique, & nō moindre renommee en tout le monde, lesquelz depuis estre retirez en leurs maisons ont espandu tant de sang des Innocēs cōme ilz auoient au parauant espandu des Barbares. Et que cela soit verité, demandez le à Iule Cesar, à Pompee, à Sylia, & à Marius, à Caius, & à Catilina, & à Lucullus, à Octauius, & Marc Antoine, à Caligula, & à Nero, & Otho, & Domitian. Et comme ie dis de ce peu de nombre d'enfans bastards que tenoit Rome, pourrois dire de plusieurs autres tyrās que nourrist Italie. Croyez moy vne chose, que tout ce que nous est agreable en la place, ne nous agree si le mettōs en la maison : car il y va beaucoup de traiter l'homme en parole, ou conuerser avec luy long temps en œuures. Peu ha de mestier ignorance humaine pour tromper autrui, & encores moins pout estre trōpee de quelcon. Avec vne serenité au visage, douces paroles en la langue, bon repos en la personne, grande temperance en la parole, peult quelque vn aujourd'hui tromper autrui,

f s. & iccl

& iceluy de mesmes estre trompé par malice & mauuaise. Je ne laisseray à vous dire que estant ieune homme, ie congnyz le renommé Orateur Taurin plusieurs fois haranguer au Senat. Et aduint que vne fois il prioit pour vne Matrone Romaine, à laquelle lon mandoit marier vne sienne fille assez honeste avec vn Maistre de cheuaux, & au semblant estoit Romain, & non fort bien appointé. Et entre autres dit ces paroles: ô Peres cōscripts: ô Peuple heureux! Ne commãdez point ce que apres ne voudriez auoir commandé. Le mauuais mariage est cōme celuy qui tire avec vne Pelote de boue: car celuy quil touche blesse & les prochains auégle, & à la fin luy mesme se rompt. Eurent pour certain haultes paroles: & la cōparaison bien entendue cōtient en soy graues sentences. Il est manifeste à tous, que le mauuais Gendre nest sinon la mort de la femme qui lha recouert; cest infamie des Parens qui lont procuré, & en fin cest mauuaise fin pour soy & pour son Pere qui lha offert. Donques par toutes ces choses que iay dites, pouuez entendre que cest que ie sens en ce mariage. Acheué den tendre ce raisonnement, le Senat qui de ce estoit demouré fort edifié & les Cheualiers Parens de ce ieune homme fort espouuan-
tez, &

rez, & Faustine L'empereiere assez confuse: car par son introduction se estoient meues ces paroles. En quoy defaillit ce mariage, ne le mettent les Hystoriciens, lesquelz nous auons fuyis en ceste oeuvre.

*Comme Marc Empereur estoit amy des nobles exercices, & ennemy des trua-
ns & des folz.*

www.libtool.com.cn

CHAP.

XIIII.



AV cas que les vertus de ce bon Empereur, & le sauoir es sciences, la vaillance es armes, la pureté en la vie le feissent nommer entre les nōmez de Romme, la douce conuersation quil auoit avec tous le feit renōmer entre les renommez de tout le monde. La chose plus agreable & sans nulle reprehension entre les grās, moyens & petis est, siiceluy qui est Seigneur & Prince de plusieurs, se laisse cōmuniquer & conuerfer de tous. Toutes les bonnes oeures des bons, peuent estre condēnees des mauuais: mais la bonne condition tient tel priuilege, que ou mal loue le bon, & le bon approue le mauuais. Ny ha en vn homme tant grande coulpe en sa vie que par la bonne cōuersation ne se cōure & cache. Ny au contraire, ny ha crime tant secret,

secrēt, que avec la mauuaise conuersation
au temps quil blesse plus, ne soit reuelé. De
deux extremités n'est tant grief à la chose
publique. l'homme debile en secrēt & de dou
ce conuersation en publiq, comme est ce
luy qui est vertueux en secrēt, & rude & de
mauuaise conuersation en publiq. Plusieurs
non de bonne ordre & police auons veu
long temps conuenir en Rōme ieuleme
pour estre bien conditionnez: & beaucoup
plus auons veu que encores quilz fussent
droits en leurs offices, en briefz tēps pour
estre austeres en leurs conditions ont esté
priues de leursdites offices. Et cela disons
nous, pource que ce bon Empereur estoit
tant ioyeux en sa force, tant amiable en ses
coustumes, tant amoureux en sa conuersa
tion que facilement iettoit les bras au col &
sur les espaules, et prenoit les mains de ceux
qui vouloient negocier avec luy. Ses por
tiers ne pouuoient empescher ceux qui avec
luy vouloient conuerser au Palais: Ny sa
garde estoit si hardie de reculer & separer
ceux qui luy vouloient parler aux champs.
En toutes les aages se adonna à ce que cha
cune de elles offre la naturalité. Fut enfant
avec les enfans, ieune avec les ieunes, mon
dain avec les mondains, compaignon avec
les compaignons, Baron entre les Barons,
hardi

hardi avec les hardis , & en fin vieil avec les vieilz. Souloit dire quand en sa presence aucuns non fort bien disciplinez en la langue se gaudissoient & deturpoient de la debilité des vieilz, & la ieunesse des ieunes estās vieilz. Laissez les puis quilz vous laissent, Plusieurs fois de ieunes Sages saillent vicillards folz, & de ieunes folz ha coustume *saillir* vicillards sages. Toutes les choses à la fin la naturalité les ha faites naturelles: & comme de grāde debilité ne pouuons tirer sinon peu de forces, pouuons à nostre naturalité par aucuns tēps luy resister, non pourtant du tout la maistrer. Je suis fort espouuanté de plusieurs qui veulent estre tant heroïques & vaillans en vertus, & tant haults es pensemens, quilz nous veulent faire accroire que viuāt en la chair. & estans de chair en eux tous seulz ne sentent la chair. Je ne scay si nature ha fait les autres dantre nature que moy, ou moy dautre nature q̄ les autres : pource q̄ iamais ne me trouue enserre en la douce cōuersation de Philosophie que au meilleur temps nappellast à la porte ceste mauuaise chair : plus & quant nous eslicue & exalte la science avec ses libertez, dautant plus bas nous abaisse la chair avec ses miseres. Croyez moy vne chose, q̄ dun arbre qui ne se passe le prin

le printemps en fleurs, nous eſperôs auoir en l'automne les fruits meurs : & d'un ieune qui n'a paſſé ſa ieuneſſe avec les ieunes, nous neſperons quil paſſe ſa vieilleſſe avec les vieilz & cōme à noſtre naturalité pouuons reſiſter & nō de tout l'annichiler, errent les Peres qui ſont extremes & affectionnez ſi auāt quilz veulent que leurs enfans cōmencent cōme vieilz : de quoy apres ſenſuit que ilz acheuēt cōme ieunes. Eſtoit en apres ce bon Empereur tāt ſage en toutes choſes, que en gaudiſſeries eſtoit grand gaudiſſeur, & en veritez eſtoit fort veritable. Fut ceſtuy Empereur fort attēpé en ſes paſſetēps. Fut amy de muſique, en eſpecial de bōnes voix & inſtrumēs, & luy deſplaiſoit fort douyr aucune diſcordance & deſaccord dicelle. Quaud il eſtoit ieune le plus du tēps paſſa à apprendre les ſciences, eſtāt ia Baron & de diſcretion ſe occupa en la diſcipline militaire. Fut amy de diſcipline & non de adulation : Fut fort dextre & heureux es armes, encōres que à courir les cheuaux aucunement malheureux. Se deloſtoit de iouer à la paulme en ieuneſſe, & aux eſchetz en vieilleſſe. Ne fut aucunement amy des Pantamines qui ſont ioueurs de farſes, & encōres moins de truans qui ſont ſolz naturelz & gēs parlans à plaiſir. Iceux
faſcurs.

farseurs & folz souffroient grãd varieté en
 L'empire selon la diuersité des Empereurs.
 Iules Cesar les sustentoit, Octauien son ne-
 ueu les chassa, Caligula les rappella, Nero
 le cruel les bannit, Nerua les feit retourner,
 & le bon Traian les bannit de toute l'Italie,
 Antoine Pic les remit, & par la main de ce
 bon Empereur Marc Aurele finirent. Fut
 ceste occasion: Les Rommains celebrent
 avec grand ioye le quatrieme iour de May
 la feste renommee de la Mere Berecynthe,
 Mere de tous les Dieux. Les sacrez Prestres
 Flamines diales vouloient mener ces Me-
 nestriers & Jongleurs pour resiouyr ceste
 feste. Et au contraire les sacrez Prestres des
 Vestales vouloiēt faire le semblable. Donq
 les vns mettans force, & les autres résisten-
 ce, accoururent plusieurs à les fauoriser, &
 non moins à les departir. Fut tant cruel le
 bruit, & grande loccison, que les festes en
 pleurs, les plaisirs en tristesses, & les chants
 en gemissemens se tournerēt. Le bon Em-
 pereur traualloit de appaiser icelle furie
 du peuple, & mettre en paix tous les can-
 tons & voisinages de Rome, lequel tout
 fait manda avec curieuse diligēce chercher
 tous les Farseurs & loueurs, & truaus de
 Rōme, & de tout le circuit d'Italie. Et à fin
 que pour eux fust chastiment, & Rōme en
 demon

demourast libre, & à tout le monde exemple, les enuoya au port de Hostie, & commanda les mettre en galles, & les bannist à iamais aux isles de Hellesponte. Ce que fut accompli ainsi que L'empereur auoit commandé. Et depuis ce iour ne fut iamais veu à Romme nul iongleur ou plaisantin tant que L'empereur vesquit. Mais ne passerét pas deux ans après la mort quilz ne retournassent, lors que son filz eut le gouvernement. Et si les liures ne mentent, il y auoit en Romme plus grand nombre de Folz que de sages.

De la bonne conuersation que Marc Empereur auoit avec tous ceux qui auoient à besongner avecques luy.

C H A P.

X V.



Nous auons dit de linimitié que portoit Marc Empereur avec les trubans, gaudisseurs & bateurs de pauc, & de ses louables exercices : dirons à ceste heure ce que luy aduint, pour estre bien conditionné. Est la malice humaine tant grande, que comme les bons tiennent obligation de regarder le mal, aussi les mauuais pour desroquer le bien. Et est tant bonne la ligne & vertu des bons es choses bonnes, quest à mauuai

mauuaistié & deshonnestement des mau-
 uais es choses mauuaies. Quelle plus grãd
 corruption de siecle peult estre: que vn ve-
 tueux pour vne œuure de verta ne trou-
 ue aucun qui luy ayde à louer, & de-
 puis que luy seul ha ouuré viennét dix mil-
 le à le contredire? Le plus grand bien de
 tous les biens est, quand les tyrannies sont
 reprimees des vertus acquises: ou quãd aux
 vices accoustumez remedient avecques les
 bonnes inclinations. Et le plus grand mal
 de tous les maux est, quãd lon se oublie de-
 stre hõme, & la raison mise soûz les piedz
 va lon à la main contre la vertu, & lasche
 lon la bride au vice. Donques Marc Aure-
 le Empereur soustint en sa vie grand gloi-
 re pour se exader des vilennies des vilains.
 Non moins merite immortelle memoire
 pour auoir souffert plusieurs deshonnestes-
 tez en l'execution de ses vertus. Infallible
 reigle est entre les enfans de vanité, les vi-
 ces enfanter les viciens, & les vertus biẽ in-
 corporees nourrir plusieurs ennies. Tous-
 iours les mauuais sont doublement mau-
 uais, pource portent ilz armes defensiues
 pour defendre les propres maux, & offen-
 sives pour assaillir les bonnes mœurs dau-
 truy. Pour certain & les hommes bons sont
 soliciteux à chercher autres bõs, nã moins.

g . doi

doient aller couuers à cacher des mau-
uais : car vn bon avec vn seul doigt sei-
gneurira tous les vertueux, & pour se gar-
der dun seul mauuais ha-mestier de piedz,
de mains & damis. Et comme soit mauuai-
se fortune des bons, leur renommee propre
despendre du semblant des estrangers. Ce-
luy bon Empereur fut fort grand en ver-
tu, doux en paroles, modeste en ses exer-
cices, communicable avec tous, graue en-
tre les graues, seuerre entre les seuerres, ioy-
eux avec les ioyeux, & fort sage entre les
sages, ainsi quil couuient au Prince cu-
rieux. Et quand ces choses en la loy des
bons sont approuuees par elers entende-
mens, tost seront condeinnées par ceux qui
ont mauuaises intentions. Donq comme
ainsi que les charbons de feu ne peuent
estre en la braise sans centiller, ny la corrup-
tion entre les estrōs sans puyr, ainsi celuy
qui est de cœur sain sefforce de donner pa-
roles damour : & celuy qui tient le cœur
mauuais tousiours surmonie en paroles de
malice. Pour certain peu de temps lamour
de lamoureux se peult abstenir, & encores
moins de temps la passion du passionné se
peult cacher. Les sospirs tristes demōstrēt
la blessure du cœur, & les paroles fort ma-
licieuses descouuēt la mauuaise du cœur.

Nous

Nous auons dit tout cecy, pource que la bonté de Marc Empereur es bons mouoit ioye, & es mauuais tristesse. Et comme en semblables choses les vaillās monstrēt leur vaillance, & leurs sagesse les Sages: estant vertueux en louuer & sage au congnoitre estoit fort prudent au dissimuler. Vne des vertus que doit auoir le Sage, en laquelle se congnoit quil est sage, est quil soit bien endurāt. Car homme bien endurāt iamaiz n'a esté sinon bien moriginé & sage. Avec le souffrir ne vertu de mauuaïses negoces se font raisonnables, & de raisonnables bons, & debōs fort bons. Et par le cōtraire, homme qui n'est bien endurāt, encōres es choses fort iustes n'espere estre bien traité. Et au cas que Marc Empereur en toutes les vertus ha esté egal avec tous les Empereurs de Rōme qui ont esté: en ceste vertu destre endurant ha surmonté tous ceux du monde. Plusieurs fois souloit dire: le nay atteint L'empire pour la Philosophie que iay apprinse avec les Sages, sinon pour la patience que iay eüe entre les niays & non sauans. Et semble cecy estre verité. Car cōme plusieurs fois se trouuoit ce bon Empereur avec le Senat au Collisee, ou le Senat avecques luy au hault Capitoile, voyant en la presence plusieurs qui le

louoyent, & autres qui en son absence avec le peuple le blasmoient & vituperoient, estoit tant sa temperance, & se monstroit tant honte avec les vns & les autres, que ny les amis pour ne luy estre agreable de mourroient tristes, ny les ennemis pour aucune diffameur sen alloient marris ny complaignans.

www.libtool.com.cn

De la feste que celebroident les Romains au Dieu Ianus en Rome. Et de ce qui aduint au temps de ce bon Empereur en icelle. CHAP. XVI.

Les festes solennelles que les anciens Romains ont inuenté, fut vne du Dieu Ianus, & se celebroit le premier iour de lan, qui à ceste heure est le premier iour de Ianuier. On le peingnoit avec deux visages, pour demonstrier que cestoit la fin de lan passé, & commencement du present. A cestuy Dieu estoit dedié vn temple somptueux en Rome, auquel mit le nom Numa Pompilius, le Temple de Paix. Estoit tenu hors le temple de Iupiter, en plus de reuerence que tous. Quand les Empereurs Romains alloient ou venoient à Rome visiter le hault Capitole, & les vierges Vestales,

stales; incontinent alloient prier, adorer & offrir au temple du Dieu Ianus. Celuy iour que se celebroit la feste, se resiouissoit toute Rome, vestoient les meilleures robes quilz eussent, allumoient force de lumieres par toutes les maisons, faisans plusieurs farles les farseurs, & plusieurs ieux les ioueurs: lon veilloit toute la nuit es temples, lon deliuroit tous les prisonniers qui estoient prisonniers pour debtes, & estoient payees du tresor public. Tenoient des tables pour manger à leurs portes avec grande abondance de viures, de telle maniere que valloit plus ce que demouroit que ce que lon auoit mangé. Lon cherchoit par toute Rome les pources, à fin que iceluy iour fussent bien pourueuz. Pensoient les Romains que si iceluy iour eussent despendu en abondance, que le Dieu Ianus, qui estoit Dieu de tous les tēps les remunereroit de double loyer. Disoient les Romains que ce Dieu Ianns estoit vn Dieu qui nestoit point ingrat, pource que silz despendoient & gastoient vn peu, il leur en donnoit beaucoup. Faisoient grandes processions en ceste feste chacune maniere de gens par soy. Le Senat alloit à part: Les Prestres à part: Les Censeurs à part: Les Plebeyens à part: Les Marones & ieunes filles par soy.

Les Vierges Vestales par soy, & les Ambassadeurs alloient en procession avec tous les captifs & prisonniers. Nalloient ensemble toutes ces processions, sinon de deux en deux : & la fin des vnes estoit commencement des autres. failloient du temple de Janus, & faisoient vn tour par tous les temples de Romme, & par la porte Latine failloient aux champs, & faisoient vn tour alentour des murs de Rôme. Et pource que le circuit que tenoit Romme estoit grand, nalloit chacune procession plus de ce qui estoit dune porte à autre: De telle maniere, que quãd la nuit venoit de toutes les processions allas chacune sa piece, toute Romme demouroit allee : & ce fait, retournoient tous au temple de là où ilz estoient faillis, & chacun illec offroit ce quil pouuoit. Et en celles processions estoit accoustumé que les Empereurs fussent accompagnés des Senateurs : mais ce bon Empereur estoit tant familier, que comme tous lappelloient vouloit honorer & accompagner tous. Estoit coustume en Romme, q̃ iceluy iour L'empereur vestoit la robe ou mâteau imperial, & tous prisonniers & captifs q̃ le pouuoient toucher avec la main estoient liberez, & pardonnoit à tous malfaieteurs, & tous les bannis estoient absous & rappellez. Et cest
Emper

Empereur pour vser de sa clemence, & laisser de soy perpetuelle memoire, laissa la procçsion des Senateurs, se mettant sans garde aucune en la procçsion des prisonniers & captifs. Laquelle chose fut occasiõ quil laissa de soy perpetuelle memoire, & aux Princes aduenir grand exemple de clemence. Et dautant quil ny ha chose bonne faite par aucun bon que incontinent ne soit contrariee d'aucun mauuais, fut celuy exemple tant blasme des mauuais que loue des bons. Et ainsi que entre les bons tousiours est vn noté pour fort bon, ainsi entre les mauuais se signe & note vn pour fort mauuais. Et le pis de tout est, que ne tient tant de gloire le vertueux de la vertu, quest deshonneur le malicieux par sa malice. Cecy se dit, pource que au Senat auoit vn Senateur nomme Fuluius, lequel estoit tant noir par ses malices que blanc par ses cheueux. Iceluy trauailla fort au temps de Adrian pour estre Empereur, & tousiours ha eu Marc Aurele pour competeur. Et comme soit chose naturelle à ceux qui ont mauuais cœurs, en petites choses monstrent ses malices, ianais cest Empereur ne fit chose bone en public dequoy ce Fuluius ne murmurast en secret: au fait de liberer les prisonniers fut fort renommé, ne peut auoir

prudence iceluy Sénateur pour le souffrir. Et moitié en moqueries, & moitié à bon escient & de verité, en presence du Senat dit ces paroles à L'empereur : Pourquoi te donnes tu à tous?

*Que les Princes ne soient trop superbes.
Et ce que Marc Empereur respondit
à un Sénateur en ce cas.*

C H A P. X V I I.

OVy par Marc Aurele Empereur ice que en presence de tous le dessudit Sénateur luy avoit dit: Cest à savor, pourquoy il se donnoit à tous, Luy respondit: Amy ie me donne à tous, pource que tous se donnent à moy. Croyez moy q̄ la fort grande aspreté du Prince luy cause vne desamour de peuple. Ny le vœillent les Dieux, ny le permettent les loix, ny le souffre le gré de la Republique, que les Princes soient Seigneurs de plusieurs, & ne se communiquent sinon avecques peu. Je lay leues liures, & en moymêmes lay expérimenté, que la-mour des subietz, la seureté du Prince, & autorité de L'empire, & l'honneur du Senat conservent les Princes, avec extrême rigueur, sinon avec agreable conversation. Le

Le Pêcheur ne va à tout vn seul engin
 pêcher diuers poissons du fleue de la ri-
 uiere, ny le Marinier avec vn seul netz entre
 en la mer. Le vœux dire que nous deuons
 gagner les volestez profondes des cœurs
 profonds, des vns avecques dōs, des autres
 avecques paroles, ceux cy avecques pro-
 messes, & ceux là avecques faueurs. Les en-
 ragez auaricieux ne se contentent de des-
 couvrir les affectations, & d'œrmer leurs tre-
 sors. Et ceux qui seruēt avec amour, moins
 se contentent que lon leur ouure les tresors,
 & ferre lon leurs volūtez. Antique prouer-
 be fut de Pythagoras, Amour se payer avec
 autre amour. O quant mal fortuné est le
 Prince, & quant non bien heureuse la cho-
 se Publique, en laquelle le peuple ne sert au
 Seigneur sinon pour les loyers, & le Sei-
 gneur ne les entretient ny maintient sinon
 pour les seruices. De plusieurs pierres &
 dunc clef se fabrique ledifice, & de diuer-
 ses gens & duri Seigneur se cōpose la cho-
 se Publique. Et si Geometrie ne me trom-
 pe, la chaux qui ioint lune pierre à lautre,
 doit estre meslee avec la chaux viue, &
 avec la clef la maison: car separees les pier-
 res se outre la paroy, mais cheant la clef pe-
 rit ledifice. Celuy qui est sage ia me aura
 entendu. Lamour entre les voisins seuffre

g s destre

destre mitigué deau, mais est requins que
 celuy du Prince avec le peuple soit pur. Pla-
 sieurs passions entre plusieurs & par di-
 uers temps entre les quantons de Rome
 iay veu en vn iour en esmeues & appaisées,
 & vne seule qui se lieue entre le Seigneur
 & la chose Publique iusques à la mort n'est
 chose accordée. Cest chose difficile ap-
 pointer plusieurs avec plusieurs, & plus dif-
 ficile concorder vn avec vn autre: mais sans
 comparaison est plus d'appointer plusieurs
 avec vn, que vn avec plusieurs. Et en ce cas
 ne veux sauuer le Prince ny laisser de con-
 demner le peuple. De là ou pensez vous
 que vient auioirdhui que les Seigneurs
 avec ennuis commandassent choses inus-
 tes, & les subietz ne les obeir es choses
 iustes? Donques oyez de ie le vous diray.
 Le Prince faisant de fait & non de droit
 veut fonder les voluntiez de tous en un
 sel de son entendement, & tirer de soy
 & de tous vn seul son semblant & vouloir.
 Et par le contraire, la multitude des gens
 méprisant l'entendement de son Seigneur
 veut quil vueille, non ce quil veut pour
 tous, sinon ce que vn chacun desire pour
 soy. Pour certain cest chose gracie, enco-
 res quelle soit fort accoustumée, de vou-
 loir que les robbes de tous soient propres
 à vn,

à vn, & est tant terrible vouloir que les armes d'un soient pour armer tous. Donques que ferons nous que ainsi nous ont laissez noz Peres au monde, ainsi le tenons qui sommes leurs enfans, & encores qui pis est le laisserons à noz heritiers. O quants de Princes de mes predecesseurs iay leu sestre perdus pour se monstrier trop estrangés & de nul estre aymez! Je vous veux dire aucuns exemples de ceux que iay leuz en mes liures, à fin que les Princes voyent quilz gaignent en lamiable conuersation, & quilz perdent en la trop grande estrange. Iceuluy Royaume des Asiens plus grand en armes que celuy des Chaldecens, & moins en auantage & antiquité que celuy des Assyriens, vne forme de Roys leur dura deux cens vingt ans, pource que tous furent de louable conuersation. Et dautre forme & maniere (selon le dis d'Homere) ne dura sinon quarante ans, pource que leurs Roys firent de mauuaise condition. Et le neuf Epifanus des Egyptiens fut denombree & deffait, pource quil estoit Loy que aux Temples tous fussent deschaux es iours de festes, & celuy Roy fut vne fois chetuant & se mit deuant Dieu Apis que estoit le Dieu des Egyptiens, laquelle chose ne fut soufferte, car

car avec ce qu'on luy osta le Royaume fut
 incontinent chastié. Le sixieme : Arsacidas
 invincible Roy des Parthes, non seulement
 fut priué, mais encóres banny du Royau-
 me, pource quil se conuia aux noces dun
 Cheualier, & ne voulut aller estant conuié
 aux noces dun Plebeien. Entre les Latins,
 encóres que le Royaume fust estroit, si
 estoient les coeurs grans, come vn de leurs
 Marranes (car ainsi appelloiét leurs Roys)
 eust fermé les portes de nuict pour dormir
 seurement, fut priué du Royaume, pource
 que cestoit Loy que nul Prince à nul, ny á
 aucune heure de la nuict, ny du iour, tint
 la porte fermee & quilz lauoient creé Roy
 pour fuir, & enchasser les ennemis, & non
 pour les nourrir lauoient eslu Roy. Tar-
 quin le dernier Roy des Rómainz fut in-
 grat á son beaupere, infame á son sang &
 ses parens, traytre á son païs, cruel á sa per-
 sonne, & adultere avec Lucresse, mais pour-
 ce ne lappelloit lon ingrat, ny infame, ny
 cruel, ny traytre, ny adultere, sinon Tar-
 quin orgueilleux et superbe, pour auoir esté
 mal conditionné & complexionné. Et en-
 cores par la Loy dhomme de bien, ie vous
 iure q si le malheureux Tarquin en Rom-
 me eust esté bien voulu, pour ladultere de
 Lucresse iamaís du Royaume neust esté
 priué,

priné, par ce que autres plus grandes man-
naistiez, plus grienes auant que luy, & plus
grauissimes depuis luy se sont commises
par Empereurs vieilz en Lempire, lesquel-
les estoient telles quelles faisoient bien pe-
tites celles de ce ieune homme leger. Pour
certaine chose tiennent les Princes, que silz
donnét plusieurs occasions pour leur vou-
loir mal, depuis vne & fort petite fustit à
ses subietz pour les luy remonstrer: & la
hayne que tient le Seigneur avec son serui-
teur, sil ne luy monstre, cest pour non vou-
loir, mais celle du subiet avec son Seigneur,
est par non pouuoir. Iule Cesar le dernier
Dictateur, & premier Empereur, pour ce
quil soublia destre homme entre les hom-
mes, péfiant desia estre Dieu entre les dieux;
Estant vne louable coustume, que le Senat
saluoit Lempereur à genoux, & Lempereur
se leuoit à ses mesures. Pour ne vou-
loir par presumptuosité garder ceste ceri-
monie, merita avec vingt & trois coups de
garniets perdre la vie. Et comme ie dis de
ce peu de nombre, ainsi pourrois dire de
plusieurs autres. Les Medecins avec peu de
Reubarbe purgent plusieurs humeurs du
corps, & les Empereurs avec vn peu de be-
niuolence ostét plusieurs passions de lestomac
de leurs subietz. Le peuple à son Prin-
ce

ce doit obeïſſance à ſes mandemens, & grande reuerence à ſa perſonne : & le Prince doit egale Juſtice à vn chacun, & douce cōuerſation à tous. Marcus Porcius diſoit pluſieurs fois dedens Rome: Iceſle choſe publique eſt perpetuelle & ſans aucun ſecret de repétine cheute, en laquelle le Prince trouue obeïſſance, & tout le Peuple trouue amour au Prince. Car de l'amour du Seigneur naiſt la bonne obeïſſance au ſubiet, & de l'obeïſſance du ſubiet naiſt la bonne amour au Seigneur. L'empereur en Rome eſt comme vne Aragne qui eſt au mylieu de ſa toile, là on ſi l'adite toile eſt touchée de la pointe d'une aiguille, incontinent le ſent Laragnee. Je veux dire que toutes les œuvres q̄ fait L'empereur en Rome, ſont incontinent publices en toute la terre. Je croy bien que aujourd'hui iay eſté iugé de la malice humaine pour auoir eſté compagné la proceſſion des captifs, & me laſſer toucher d'eux à fin qu'ilz iouiſſent du priuilege de ſtre libres. Je donc grâces à nos Dieux de mon bon heur, pour ce qu'ilz m'ont fait piteable pour deliurer les priſonniers, & non cruel tyrant pour pendre les libres. Et comme dit le prouerbe, que d'un ſallet ſe peut tuer deux oiſeaux : Ainſi ha eſté aujourd'hui en ce cas, car le benefice

ha

ha esté seulement pour ces miserables, mais la faueur pōir toutes leurs nations. Et ne saluez vous que ostant les fers à ces prisonniers, leur ay tiré les cœurs de leurs Roy+ aumes ? Finablement ie dis estre plus seur au Prince se seruir des cœurs liberez avec amour, que non pas de vassaux forcez par crainte.

www.libtool.com.cn

Comme Marc Empereur départoit les heures du iour pour accomplir toutes les ne- goces de L'empire. CHAP. XVIII.

Nous auons dit cy dessus cōme ce bon Empereur auoit grande inimitié avec les hommes qui nestoient de bonne vie, & qui en mauuais exercices passaient leur vie. Ne sçait au Philosophe reprendre le vice par paroles es autres, mais est necessaire que luy mesmes mette en ceuvre ce que es autres repréd. Cest raison de dire à ceste heure comme par sa grande prudence la multitude des negoces vniuerselz de L'empire, & les particuliers de sa maison, la recreation de sa personne, & l'exercice de son estude, les vns & les autres qui estoient in- termez avec la peine, & bréf temps les depar- tait & cōpassoit. En cela estoit tant dextre, &

& estoit si aduisé, quil ne luy restoit temps pour en mal le despandre, ny luy defailloit pour despescher les negoces de L'empire. Et pourtant que le temps est glorieux, qui glorieusement est gasté, & iceluy est maudie, qui à nostre dommage & sans proufit d'autres se passe, & ignoras comme bestes brutes nous laisse, tenoit le temps de par tout temps, & estoit lordre de ceste maniere. Sept heures dormoit de nuict, & en repositoit vne de iour. En disner & soupper seulement gastoit deux heures. Auoit vne heure deputeé pour les negoces d'Asie. Autres deux pour les negoces d'Europe & d'Afrique. En conuersation de sa maison avec les enfans, femme, famille, & amis estant retien, autres deux heures gastoit : pour les negoces extrauagans, comme estoient ouyr les griez des greuez, les querelles des poutiers sans iustice, les vesues, les larcins des equins & belistres, auoit vne autre heure deputeé. Tout le reste du iour & de la nuict à lire les liures, escrire ouures, composer metres, estudier antiquitez, pratiques avec les Sages, disputer avec les Philosophes. On passoit ordinairement en Yuer. Et en Esté si cruelles guerres ne le destournoient, quil ne fust empesché de fort grand, & de tous negoces. Tousiours se couchoit à neuf heures

heures, & s'esveilloit à quatre. Estoit de cõstume que les Empereurs tenoient tousiours en leur chambre des eierges allumez. Et pource quand il s'esveilloit pour nestre oiseux, tenoit derriere son cheuet un liure, & ce que demourroit de la nuict, le despendoit à lire insques au iour; il se lenoit à six heures, se vestoit publiquemēt, non en melencolie, sinon avec grande ioye, demandant à tous ceux qui estoient presens, enquoy ilz auoient employé le temps toute la nuict. Et illec leur relatoit tout ce que toute la nuict auoit leu. Acheuē de se vestir, se lauoit deauues fort odoriferantes, car il estoit grandement amy de bonnes odeurs. Il auoit le sentemēt fort bon & vif, tant que luy donnoit peine. Incontinent au manz deuant tous prenoit trois, ou quatre morceaux delectuaire sticados, & deux traits deauue ardent. En Estē incontinent sen alloit à la riuierre à pied & se baignoit & negocioit par l'espace de deux heures. Incontinent que yenoit la chaleur, il alloit au bank Capitoie au Senat, lequel acheuē se retournoit au college ou estoient tous les Procureurs & Ambassadeurs des Prouinces. Et illec se tenoit grande partie du iour. Et quand il estoit vu peu plus tard, se retiroit au Temple des vierges Vestales, &

h

illec

illec oyoit chacune nation par soy, selon
 le temps que leur estoit deputé par son or-
 dre. Ne mangeoit plus d'une fois le iour, &
 aucunement tard. Et pour ce mangeoit fort
 bien & beaucoup, encores de peu de vian-
 des. Auoit de coutume aller chacune sep-
 maine en Romme, ou es citez ou il se trou-
 uoit deux iours sans sa garde ny cheual-
 rie : mais avec dix ou douze pages sen al-
 loit par les rues voir si aucun luy vouldroit
 aucunement parler, ou filz auoient querelle
 d'aucun officier de sa Court & de sa mai-
 son, & faisoit que quelqu'un le deman-
 doit aux autres. Et disoit ce bon Empereur
 plusieurs fois : Le bon Prince pour bien re-
 gir & gouverner, & ne tyranniser doit
 s'ir cecy : Qu'il ne soit couuoiteur des
 buts & tailles, ny superbe en ses manie-
 mens, ny ingrat aux seruites, ny audacieux
 es Temples, ny sourd aux greuez. En ac-
 complissant cela, il aura les Dieux en sa
 main, & le cour des homes à luy. En tout
 le temps qu'il ha esté Empereur iamaiz n'est
 à sa chambre portier, si es n'estoit es deux
 heures qu'il estoit retiré avecqs Faustine sa
 femme. Cela fait, ce bon Empereur se reti-
 roit en sa maison : en laquelle auoit vn ca-
 cret fermé à clef, que luy mesmes portoit
 & iamaiz inques au iour de sa mort ne sen
 fa

fia en aucun. Et illec l'ordonna & commanda bailler à Pomperianus assez prudent Baron & ancien marié avec sa fille. Auquel secret il auoit plusieurs & fort diuers liures en toutes les langues escrits, Grecs, Latins, Hebreux, & Chaldeens, & auoit histoires fort antiques.

www.libtool.com.cn

Comme Faustine demanda à L'empereur son mary la clef de son estude. & ce quil respondit sur ceste raison.

CHAP. XIX.



OMME soit chose naturelle aux femmes despriser ce que lon leur donne, & mourir pour ce que lon leur nie, ayant ce bon Empereur l'estude de sa maison en vn lieu du Palais fort secret, auquel ny sa femme, ny ses familiers amis laissez entrer: Aduint vn iour que Faustine L'empriere limportuna avec toutes les manieres dimportunité q'elle peut, quil luy monstrast icelle chambre, disant ces paroles: Laissez moy Seigneur, voir vostre chambre, regardez que ie suis grosse, & si mourray si ie ne la voy. Et tu scez q' cest Loy des Rommains, que aux femmes grosses lon ne leur puisse nier ce quelles desirent & dont leur prend en-

h 2

mic

nie : & si fais autre chose, tu le feras de fait, & non de droit, car iemourray de cest enfantemēt. Et dauantage penseray, que tu ayes vne amie enfermee en iceluy estude. Donq pour oster le peril de lenfantement, & pour asseurer mon cœur du pensement, ce nest pas grand chose, que me laisses entrer à ton estude. L'empereur voyant que Faustine le disoit de vray, pource que chacune parole baignoit en larmes, l'accorda de luy respondre au vray, & luy dit ces paroles : Chose est fort certaine, quand quelcun est content, il dit plus par la langue de ce quil tient au cœur : & par le contraire, quand est aucun triste, ne pleurent tant les yeux, ny le declaire tant la langue, que luy demeure enfermé dedens le cœur. Les hommes vains, avec paroles vaines demonstrent & publient leurs plaisirs vains : & les hommes prudens, avec paroles prudentes, dissimulent leurs passions cruelles. Entre les Sages, iceluy est fort sage, qui sçet beaucoup, & monstre sauoir peu : & entre les simples, iceluy est fort simple, qui sçet peu, & monstre sauoir beaucoup. Les prudens, encores que lon leur demande ne respondent : les simples, encores sans parler à eux parlent assez. Cecy iete dis Faustine, pource que mont tant blessé tes larmes, & tant tourmenté

ment tes esprits vains, que ie ne puis dire ce que ie sens, ny peux sentir ce que ie te dis. Plusieurs aduertissemens ont escrit ceux qui de mariage ont escrit, mais nont escrit tant de trauaux en tous leurs liures que vne femme à vn mary seule fait souffrir en vn seul iour. Pour certain cest chose fort douce seshour des petites enfances des enfans, mais cest chose fort cruelle de souffrir les importunités de leurs meres. Les enfans font de tant à quant vne chose avec laquelle auons plaisir: mais vous autres iamais ne faites chose avec laquelle ne nous donnez desplaisir. Je acheueray avec tous les hommes mariez qui pardonnent les plaisirs de leurs enfans pour les ennuis que leur donnent leurs meres. Vne chose ay veu, & iamais en elle ne me suis trompé, que les iustes Dieux aux iniustes hommes tous les maux quilz font les remettent aux furies de lautre monde. Mais si pour le plaisir daucune femme nous commettons aucune coulpe, commandent les Dieux que de la main dicelle mesme femme en ce monde, & non en lautre, nous en receuions la peine. Ny ha plus fier ny perilleux ennemy de lhomme quest la femme quil ha. Et lhomme sil ne sct viure avec elle comme homme, voit que iamais homme ne vis si

leger, qui fait avecques vne femme vicieux
 en aucun vice, que de celle mesme femme,
 au bout du temps avecques la mort, ne re-
 ceust infamie, ou chastiment. D'une chose
 ie suis fort certain, & ne le dis pource que
 ne lay veu, sinon en moy experimenté, que
 le mary qui fait tout ce que sa femme veut,
 elle ne fera iamais rien de ce que son mary
 voudra. Grande cruauté est entre les Bar-
 bares tenir leurs femmes pour esclaves: Et
 non moindre legereté est es Rômaines de
 les tenir pour dames. La chair ne doit estre
 si maigre quelle ennuie: ny si grasse quelle
 empesche: sinon moyenne & entrelardée
 à fin quelle donne saueur. Ie veux dire, que
 le Baron sage, ne baille si forte bride à sa
 femme, quelle semble serue & chamberie-
 re. Ie luy lasche tant la bride, quelle se haul-
 se pour maistresse. Regarde Faustine, que
 vo^s autres femmes estes si extremes en tou-
 te extremite precipitantes, que avec peu de
 saueur vous haulsez, augmētez & croissez
 en grād orgueil, & en peu de dissaueur re-
 couurez grāde inimitié. Ny ha amour par-
 faite, ou ny ayt egalité entre ceux qui sen-
 treayment. Et vous autres comme estes im-
 parfaites, vostre amour est imparfait. Ie sçay
 assez bien, q^u tu ne mentens pas. Donques
 entens à moy Faustine, que plus ie dis, que
 ne pen

ne penſes. Ny ha femme qui de ſa volunté ſouffre autre plus grâde. Ny ha femme qui ſe ſouffre avecques ſon egale, pource que filz tiennent mil de rente, en ont dix mil de folies en leurs teſtes. Et le pis de tout eſt, que ſouuentefois ſe meurt leur Mary, & perdent toute la rente: mais non pour celâ acheue leur folie. Donq eſcoute moy, & ie te diray plus: Toute les femmes veulent parler, & que tous ſe taſſent: veulent commander, & que nul leur commande: veulent liberté, & que nul ſoit libre: veulent gouter, & q̄ de nul ſoient gouuérnees. Vne choſe ſeule deſirent, qui eſt, de voir & eſtre veues. Et de ce vient, que les legers qui ſuyuent leurs legeretez les tiennent ſubiettes comme eſclaues, & les ſages qui retirent leurs appetis, pourſuiuent comme amis. Es Annales Pompeiennes iay trouué vne choſe digne deſtre ſcene, & eſt, que quâd Gnae Pompee paſſa en Orient, auz haults des montaignes Riſces trouua vne gent que lon apelloit Maſſagettes, leſquelz auoient vne Loy, que chacun habitant & voiſin euſt deux enues, par ce que en icelles montaignes y auoir faute de maiſons, en lute eſtoit le Mary, les filz & ſeruiteurs: & en l'autre la femme, les filles & ſervantes. Mangeoient & ſeſtoient enſemble, & dormoient

vne fois en la semaine ensemble. Interro-
 guez par iceluy grand Pompee, qui estoit
 cause de viure en ceste maniere, par ce que
 en tout le monde ne se trouuaist ny leust
 chose si extreme, luy respondit lun deus
 Regarde Pompee, les Dieux nous ont don-
 né peu de vie que nul peut passer soixante
 ans au plus, & cent traillons viure en
 paix. Tenant noz femmes avec nous, nous
 viurons en mourant: car les nuits se passe-
 roient doury leurs quereles & complain-
 tes, & les iours à souffrir leurs rechigne-
 ries. De ceste maniere les tenés separees, se
 nourrissent plus en paix les enfans euitans
 les ennemis qui tuent leurs Peres. Je te dis
 de vray Faustine, que encores q̄ les Massar-
 getes que nous appellōs Barbares en ce cas
 plus sauent que les Latins. Vne chose te
 veux dire, & desirerois fort q̄ le voüiffies
 entēdre: Si le bestial mouuemēt de la chair
 ne forçoit le vouloir des hōmes, à ce quilz
 veulēt, encores quilz ne desirassent les fem-
 mes, ie doute si la femme le souffriroit, &
 non moins laymeroit. Pour certain si les
 Dieux eussent fait cest amour volontaie-
 ment cōme ilz ont fait naturel, de maniere
 quen voulāt nous peussions, nō cōme à ce-
 ste heure que nous voulōs, & ne pouuons,
 avecques grieues peines auroient de cha-
 stice

Mais! l'homme qui pour aucune femme se fait osté perdre. C'est vn grand secret des Dieux, & grâde misere celle des hommes, que la chair si debile face force au cœur qui est tant libre quil ayme ce quil hayt, loue ce qui lendommage. Cecy est vn secret que les hommes le sauent sentir chascune heure comme hommes, mais iamais ny peuvent remedier comme discretz. le nay eue aux Dieux viuans, ny aux hommes morts, sinon de deux choses, et sont cestes cy, Que les Dieux viuent sans crainte des malicieux, et les morts sont en paix sans necessité de femmes. L'air est tant corrompu, que tous corrompt de deux pestes tant mortelles que la chair, & le cœur acheuent. O Faustine, est tant naturel l'amour de la chair, que quand la chair suit par moquerie, laissons le cœur en prise pour vray. Et si la raison comme raison se met en fuite, la chair comme chair se donne à vous incontinent pour prisonniere.

*L'empereur poursuit son propos avec
Faustine. Et en quelz perilz sont
les hommes qui traittent cy fré-
quentent fort avec les femmes.*

CHAP.

X.X.

h 5

Poet

Poursuivant L'empereur son propos, vient à particulariser les dommages vniuersels que faisoient les hommes de traicter & conuerser souuent avec les femmes. Et apres auoir dit aucuns cas particuliers quil auoit soufferts avec sa femme Faustine, à ceste heure dit L'empereur : Je me recorde que plusieurs fois en mon ieune age ie me suis torpé en la chair avec propos de iamais y retourner, & pource ie confesse ; que si vn iour y ay eu aucuns bös desirs, en lieu ie y ay eu dix mil iours de mauuaises ceuures : ont raison de fuir vous femmes ceux qui vous suient, se cacher ceux qui se cachent, vous laisser ceux qui vous laissent, se separer de vous ceux qui sen separent, vous oublier ceux qui vous oublient : car les vns s'eschappent de voz mains infames pour esfeminez, et les autres blessés de voz lāgues. Plusieurs persecutez des ceuures, & pour mieux en eschapper libres viennent tous abhorrez de voz cœurs, & serfs de voz legeretez. Donquès qui cela sent, que ha il datteindre le ne scay qui est le fol qui vous veut seruir. O à quants perilz se offre celui qui avec les femmes traicte & conuerses ! Si ne les ayne, le tiennēt pour vn nyais. Si les ayne, pour leger : Si les laisse, pour couard :

eduard : Sil les fuit, pour perdu. Sil les sert,
ne lestiment point: Sil ne les sert, le hayent.
Sil les veult, ne le veulent : Sil ne les desire,
le poursuivent : Sil les frequente, il les infame.
Sil ne les frequente, est moins que vn
homme. Que fera le malheureux? Tiennent
vne chose pour certain les hommes : que
encores que vn Mary face pour sa femme
tout ce quil peut comme homme, & tout
ce quil doit comme Mary, & de la debili-
té tire les forces comme bon, & à la pource-
té remede avec son travail, & chacune heu-
re pour elle se mette en peril, encores tout
ec ne sera agreable à sa femme : Disant que
le traytre tient ses amours avec autre, &
que ce quil fait est seulement pour l'accom-
plir avec elle. Il y ha plusieurs iours Fausti-
ne que ie desirois tanoir dir cecy, & le tay
différé iusques à ceste heure, esperant que
tu me donnasses occasion pour le te dire:
mais tant y ha, que me las donné pour le
sentir. Ce nest pas dhommes sages toutes
les fois quilz ont ennuy avec leurs fem-
mes, incontinent les blesser avec paroles:
car entre les sages icelles paroles sont plus
estimées que au ppos daucune chose sont
fort bien appropriées & dites. Je me rcor-
de quil y ha six ans que Antoine Pic ton
Pere me elut pour son gendre, & toy moy
pour

pour Mary, & moy toy pour ma Femme,
mes tristes fatales destinees le permettant,
& Adrian mon Seigneur le me comman-
dant. Mon beau Pere à moy vo⁹ qui estia
sa fille donna, & fort belle pour femme, &
son Empire fort graue & pondereux en
mariage: le pense que tous auons esté trom-
pez, luy à me prendre pour filz, & moy à
te eslire pour femme. Il sappelloit Anroi-
ne Pie, par ce que en tout fut pitoyable si-
non avecques moy ou il fut cruel: car en
peu de chair me donna beaucoup dos. Et
te confesse la verité, que ie ne tiens aucu-
nes dens pour le ronger, ny chaleur dedes-
le stomac pour le digerer, & plusieurs fois
avec luy me suis pensé perdre. Le te veulx
dire vne parole, encôres que tu reçoines
peine pour elle. Par la beauté estois desirée
de beaucoup: mais par tes mauuaises con-
sumes tu estois en horreur à tous. O. quâ
malheureuses sont tes destinees Faustine,
& que mal ont party avec toy les Dieux!
Ilz tont donné beauté & richesse pour te
perdre: & tont nié & refusé le meilleur, qui
est bonne cōdition, complexion & sagesse
pour la soustenir. Le te retourne à dire, que
les Dieux ont esté fort cruelz avecques
toy, puis quilz ton adressee au gouffre. Et
ou toutes les mauuaises perissent, & tont
osté

osté les voiles & les aurons avecques lequelz toutes les bonnes eschappét. Trente & huit ans iay esté sans femme, qui ne m'ôt semblé trente & huit iours. En six ans de mariage me semble que iay passé six cens ans de ma vie. Dune chose te veux certifier, que si ieunesse atteint cy deuant ce que iay fait à ceste heure, & de ce que ie sens fort ieusse senti lors. encores que les Dieux le me commandassent, & Adrian mon Seigneur le me priast, ie ne changerois ma pourteté & mon repos à ton mariage & L'empire, mais te desire en ta fortune, & moy en ma mauuaise fortune. I'en tais beau coup, & en souffre plus. Iay dissimulé par long temps, & ne le puis plus dissimuler. Nul homme souffre à sa femme tant quil ne soit obligé den souffrir dauantage. Considerant à la fin lhomme qui est homme, & au bout la femme qui est femme, celle est audacieuse qui se prend à son Mary : mais est fol le Mary qui prend querrels publiques avecques sa femme : car si elle est bonne, il la doit fauoriser, à fin que elle soit meilleure : si elle est mauuaise, la doit souffrir, à fin qu'elle ne se tourne pire. Sachant tous les hommes, que toutes choses souffrent chastiment, sinon la femme, qui come femme veut estre price. Croy moy Fausti-

ne,

ne, que si la crainte des Dieux, l'infamie de sa personne, & le dire des gens ne retire la mauuaise femme du mal, ne la pourra superer tout le chastimét du monde. Le cœur de l'homme est fort noble, & celuy de la femme fort delicat, & vult pour peu de grand loyer, & pour grand mal nufstiemment. L'homme sage regarde ce qu'il doit de faire deuant quil ayt de se marier. Mais puis quil se determine de prendre compagnie par femme, doit faire son cœur large pour receuoir tout ce que avec elle luy peut venir. Grãde petitesse ha l'homme de faire grand conte des petites fantasies de la femme, chastiant en public ce que se passe entre eux en secret. Celuy qui est prudent, sil veut viure en paix avec sa femme, doit garder ceste reigle: Ladmonnester souvent, & peu la reprendre: & ne mettre les mains en elle: Car d'autre maniere ny d'elle fidelité, ny d'elle aucun bon traitement, ny de leurs enfans bonne nourriture, ny des Dieux aucun seruice, ny les hommes aucun profit peument esperer. Et en ceste maniere Faustine ie ne te veux plus dire, si ce n'est que tu sentes ce que ie sens, & saches ce que ie voy, & que la dissimulation m'en deuroit suffire damander ta vie.

L'empereur

*L'empereur respond à Faustine en ce quelle
luy avoit dit, quelle estoit enceinte.*

CHAP.

XXI.



Ceste heure que j'ay ouvert & exprimé le venin ancien, ie te veux respondre à la demande presente, A fin que proufiter les medecines au malade, est necessaire, que se despoillent les opilations & empeschemens de l'estomach. Par semblable, nul ne peut parler cōme il conuient à son amy, si premier ne luy dit de ce quil est ennuyé. Tu me demandes la clef de mon estude, & m'emassles que si ie ne la te donne tu seras gaste & blessée avec ton fruit. Bon hostage vous autres femmes tenez, qui estes enceintes, souz couleur que vous auez de auorter, vous voulez que tous voz appetis ayons à accomplir. Quand le sacré Senat & temps fort heureux fait la Loy en faueur des Matrones Rōmaines, ne estoient alors les femmes si desirantes. A ceste heure ie ne soy que cest, que toutes de tout biens estes enuies, & auez s'achoré & toutes de tout le mal auez enuie, & estes appetissantes. Si ma memoire ne me trompe, quand Camille fit le veu à la Mere des Dieux Cybele, à fin quelle luy donnast victoire en vne bataille,

bataille, & comme il eust la victoire, estoit tant pour Rome, quelle nauoit. Or ay Argent pour faire la statue de sa promesse. Et comme les Matrones diceux tēps veissent que leurs Maris en icelle guerre offrirent leurs vies, elles vouldrent au sacré Sēat présenter leurs ioyaux. Fut chose merueilleuse à voir, que sans que nul leur dist, un homme delles se recorder, determineront toutes ensemble daller au hault Capitole & illec en presence de tous présenter ena, & offriront les affiquets qui pendoient à leurs oreilles, les anneaux de leurs doigts, les bracelets de leurs bras, les Perles de leurs accoustremens de tētes, les colliers de leurs colz, les ioyaux de leurs estomacs, les ceintures de leurs corps, & les cereles de leurs robbes. Et encores que ce quelles donnerent fust estimé à beaucoup, sans comparaison fust estimée beaucoup plus la volonté avec laquelle le donnerēt. Furent si grandes les richesses quelles offrirent illec, que non seulement y en eut pour accomplir le veu de la statue, mais encores pour poursuivre la guerre. En ainsi que Rome tenoit pour coustume de ne recevoir un seruite, sans que pour iceluy ne feissent incontinēt grans biens & recompenses: en iceluy idēt que les Matrones offrirent leurs ioyaux

au

au capitolé, leur furent cōcedées cinq choses au Senat. La première: Que en leur mort peussent orer & p̄fcher les Orateurs, & illec relater & referer leurs bonnes vies.

La i i. Quelles se peussent asseoir aux tēples, cōtre au parauāt elles fussent debout.

La i i i. Quelles peussent tenir pour leurs personnes robes fourrees et doubles, cōme au parauāt ne les eussent sinon simples.

La i i i i. Que en leur grieve maladie peussent boire du vin, cōbien que au parauāt, encores, que de cela depēdist leur vie, ne buuoient que de leaue. La v. Que à matrone Rōmaine estāt grosse & enceinte ne luy peut lon refuser aucune chose. Furent pour certain ces cinq choses fort iustes & de bōne volonté par le Senat ottroyees. Et ceste loy, que cōmande ne refuser rien à la femme enceinte, je te veux dire que fut location plus particulieremēt qui meut le Senat à la faire. Estāt Fuluius Torquatus Cōsul en la guerre des Volſques, amenerēt en Rōme les cheualiers de Mauritaine vn hōme sauvage, nayāt que vn œil, quilz auoient prins à la chassē, es deserts d'Egypte. Et comme en iceux tēps les matrones Rōmaines fussent autant honnestes, que celles de nostre tēps sont audacieuses & legeres: la femme dudit Torquatus, qui estoit de-

i mouree:

mourée encéinte près des iours de son part
& enfantement, estoit pour certain femme
tant honneste, que non moindre gloire te-
noit pour la solitaireté & retraite quelle
auoit en Rôme; que pour la vaillance que
auoit son mary en la guerre. Et fut espro-
ué: Car en quatorze ans que Torquatus
son mary fut en Asie en la guerre, la pre-
miere fois quil passa en icelle, iamaïs hom-
me ne la vid à la fenestre. Et non seulement
en cela fut regardee, mais en tous iceux
quatorze ans iamaïs masse au dessus de
huit ans, nentra par sa porte. Et non cōten-
te avec ce quelle faisoit pour donner exem-
ple à toute Romme, & pour soy atteindre
perpetuelle memoire, comme luy fussent
demouré trois filz, desquelz le plus aagé na-
noit que trois ans: & accomplissant laage
de huit ans incontinent les enuoyoit hors
de sa maison, chez leurs grans Peres. Et ce-
cy faisoit celle excellente Romaine, à fin
que souz couleur de ses enfans, nentrassent
en sa maison autres ieunes enfans. Don-
ques passez iceux temps, le bon homme
vieil Torquatus retournât de la guerre des
Volsques, passant par deuant la porte de sa
femme, iceluy sauuago Monceil, comme
vne sienne chamberiere luy en fit relation
que cestoit vne chose merueilleuse de voir
iceluy

iceluy monstre, luy print grand desir de le voir. Et nayant qui luy menast, fut si grand son desir, quelle mourut denuie de le voir. Pour certain assez de fois auoit passé ledit sauage par sa rue, & iamais elle ne voulut saillir à la porte, ny moins se mettre à la fenestre, Fut sa mort en Romme fort sentie & plourée, pource que en Rôme estoit la plus aymee, & auoit lon raison : car long temps auoit que en Rôme ne festoit nourry telle Romaine. Et par commandemēt du Senat en son sepulchre meirent ces vers :

ICY GIST LA GLORIEUSE MA-
TRONE FEMME DE TORQUA-
TVS, LAQUELLE VOULEVT
ADVENTVRER SA VIE POUR
ASSEVRER SA RENOMMEE.

Regarde Faustine, ne se fit ceste Loy pour remedier à la mort dicelle Matrone, sinon à fin que à vous autres demourast exemple de sa vie, & à tout le monde memoire de sa mort. Il est iuste puis que la Loy ha esté ordonnée à cause dune enceinte honneste, quelle ne soit gardee sinō avecques femme vertueuse. Et aux femmes qui demandent que lon leur garde la Loy des enceintes. par icelle mesme Loy lon leur demāde si el les sont fort hōnestes. En la septieme table de noz Loix est dit : Nous mandons, que

i 2 la ou

là où il y aura corruption de coustumes,
lon ne leur garde leurs libertez.

*Côme au temps de Marc Empereur vindrēt
les Mauritains avec une flotte à conquieser
la grand Bretagne.* CHAP. XXII.

EN lan cinquantequatrieme de
laage de Marc Empereur, & dix
ans de lection de son Empe-
re, au moys de Iuillet, estant en
la cité de Naples, & non bien disposé de sa
santé & salut : (car il estoit trauillé de la
goutte en vn pied) luy vint vn Centurion
en maniere de messager, avec grande furie
luy disant, comme en la grād Bretagne re-
pentinement estoit arriué vne armee. Inter-
rogué le Centurion, dit que estoient arri-
uees cent trente nauires du Royaume de
Mauritaine, & en quantité de vingt mil
hommes depied, & deux mil hommes dar-
mes à cheual. Et dit plus, que venoit pour
Capitaine vn frere du Roy de Mauritaine,
appelle Asclapius, lequel auoit prins terre
en vn port de lisle, qui sappelloit Arpinex &
que pour resister à si grand'puissance, y
auoit peu de gens en garnison en ladite
isle. Le bon Empereur ouy le message &
ambassade, combien quil le sentist dedens
comme homme, toutefois par dehors le
disim

disimuloit comme discret, montrant au visage serenité & repos es paroles. Voyant donques que le negoce ne souffroit dilation, dit ces paroles: Je me voy avecques peu de gens & sans aucun denier: Neantmoins ie feray ce que ie pourray, & incontinent. Car plus vault moyen secours qui se enuoye avecques le temps, que fort accompli & quil arriua à tard. Donques incontinent le bon Empereur pourueut que tous ceux de son palais se partissent pour aller en Bretaigne, sans que nul demourast pour son seruice. Estoit coustume que les Empereurs Rômainz eussent telz hommes en leur maison, quilz fussent pour estre enuoyez à quelque bon affaire qui suruenist de la guerre. Et apres quilz furent embarquez, arriua vn brigantin de Bretaigne, lequel dit, que les Mauritains sen estoient retournez. & quilz pouuoient estre ieurement, & ny auoit homme en l'Isle. Côme le bon Empereur menast sa maison si bien appointee, & peu doccasion suffisoit à ceux qui de nature ont mauuaises inclinations de se separer & esprendre par le pais pour mal faire, alloient tous les siens tant deliures que pour occasion de la guerre aucuns menoient mauuaise vie. Veu par Lempereur la dissolution de sa court: & laudace des

officiers de sa maison , à fin quilz ne abandonnassent la vertu, & creussent en malice, se determina de les appeller vn iour tous en secret, & leur dire ces paroles.

Ce que Marc Empereur dit à ceux de sa Court : en quoy parle du mal destre ocieux.

CHAP. XXIII.



Le plus grand signe de l'homme vertueux, est en œuvres vertueuses vertueusement despendre & gaster le temps: Et le plus grand signe de l'homme perdu, est en œuvres perdues perdre le temps. Le plus grand heur de tous, & le plus grand desir des hommes, est de viure long temps, car les diuers cas qui aduenient en brief espace se seuffrent, & se y remedie par long temps. Disoit Platon, que l'homme qui sans vtilité passe les iours de sa vie, comme indigne de viure, lon doit oster ce que luy demeure de la vie. Les chābres secretes des maisons, les sentines des nauires, les ordures des Citez ne corrompent tant l'air, que font les hommes ocieux, le Peuple: Ainsi cōme d'un homme qui occupe bien le temps, ny ha vertu que de luy ne se cree & naisse: Ainsi de l'homme qui occupe mal le temps ny ha vilenie de qui ne soit soupçonné. L'homme qui est bien

bien occupé, tousiours lon le doit tenir pour bon. Et lhomme ocieux, sans plus senquerir, doit estre condemné pour mauuais. Dites moy, & ie vous demande: Qui nourrit les herbes inutiles, les horties qui hortient, les espines qui piquent, sinon la terre qui default de culture & estre bechee, & les champs pleins de chaulmes que ne les visite la charrue. O Rôme sans Rôme, que ia malheureuse ne tiens sinon le nom de Rôme, pource que tu es tant chere de vertus, & fais bon marché de vices: Oy by & ie le te diray: scez tu pourquoy tu es telle? Pource que tu as despeuplé les quantons & les rues d'ouuriers et officiers: et as peuplé tous les enuiron de infinis vagabonds. Le scay certainement, que nont fait tant de dommages les Samnites, Vuisgots, Estragots, & Penrens esparduz par vostre champagne, que font les ocieux & perduz iettez par ces ouurouers. Ne me nieront tous les escriuains; que toutes les nations voulans conquerir Rôme ne peurent luy oster vn creneau des murs: et ces vagabonds ont abaissé jusques aux piedz sa renommée. Infaillible règle est, lhomme donné à exercices estre vertueux, & celuy donné à paresse estre vicieux. Quelle chose tant diuine fut voir iceux siecles diuins de nos predecesseurs,

esquelz depuis Tulle Hostile iusques à
 Quintus Cincinnatus dictateur. Et depuis
 Cincinnatus iusques aux réps Cincinnais,
 qui furent de Sylla & Marius, iamais n'est
 cōsul à Rōme, quil ne sceust quelque estat;
 office ou mestier, auquel depuis auoir a-
 cheué son office de Senat passoit le temps.
 Les vns sauoient peindre en plate peinture,
 les autres sculper & tirer en terre, bois, ou
 autres choses images, autres labouter en
 argent, les autres lire es escolles: de manie-
 re que nul en principal officier du sacré Sei-
 nat lon ne pouuoit eslire, sinō que premie-
 rement en aucun office manuel le veissent
 exercer. Je mente, si es Annales qui sont
 demōurees du liure lesquelles me donnerēt
 les flamines Vulcanales nay trouué tout ce
 que dessus: & illecques estoit vne loy anti-
 que, encores que en ce réps ne soit gardee,
 que vn meulnier, vn marschal, & vn bou-
 lenger & vn contrepointeur ne puissent te-
 nir office au Senat, pource que les hommes
 de cest office ou mestier se trouuerēt auoir
 fait aucunes trahisons. Donques regardez
 la muance & changement des temps, & la
 corruptiō des coustumes, que es trois cens
 ans en la renōmee Rōme tous trauailloiet,
 & à ceste heure ha huit cens ans en l'infame
 Rōme que tous se reposent. Autre chose
 trouuay

trouuay assez digne de eternelle memoire en iceux annales, encores que de plus anciens ne peussent estre bien leues, ayant le peuple Romain quatre guerres fort perilleuses ensemble, Scipion le ieune contre les Peniens, Mutius contre les Cayens, Metellus contre Alexandre Roy de Macedoine, & autre Metellus son frere contre les Celtiberes d'Espagne. Et comme fust loy fort gardée, que nul autrui pour nulle chose ne peust oster de son mestier et office en quoy il estoit occupé, auoit extreme necessité le Senat deuoyer des messagers aux guerres. Trois iours allerēt les Senateurs & Cēseurs par Romme, & iamais peurent trouuer vn homme ocieux pour lenuoyer porter leurs lettres. Je pleure deuie que iay dicelle felicité antique. Et ie pleure pour cōpassiō de nostre misere presente. Cest confusion de le dire, mais ie le diray. Vingt ans iay eu office au Senat, & dix en y ha que ie regis & gouuerne Lempire, qui sont trente en tout, esquelz ie iure aux Dieux immortelz que ien ay fait fouetter, ietter en puits, enterrer vifz, pēdre, & piquer & bannir plus de trente mille vagabonds, & dix mille femmes perdues. Donq quelle cōparaison y ha il de ceste vie à celle mort, dicelle gloire à ceste peine, dicelui or à lordure qui demeure di-

i 5

celuy

celuy antique Romain à la féminine ociosité de la iuétude Romaine. Es loix des Lacedemoniens estoient ces paroles dedens la table des ocieux Mandoins comme Roys, prions comme serfs, enseignons & endoctrinons cōme Philosophes, admonestons cōme Peres. Que les Peres premierement enseignent leurs enfans à labourer chāps, avec lesquelz par travail viuront, & nō les places de là ou par ociosité se pourroient prendre. Et disoit plus la Loy : Si les ieunes comme ieunes ny obeissent, voulons que les vieilz comme vieilz les corrigent & repriment. Et si par cas les Peres sont negligens de leur commander, ou lesdits enfans rebelles dy obeir : mādons que le Prince lors soit fort foliciteux de les chastier. Pour certain furent paroles dignes de noter : par lesquelles Licurgus Roy merite eternelle meinoire pour sa personne : & iceluy fort fortuné Royaume par perpetuelle pour sa Republique. O Rōme que fais tu, pourquoy ne regardes tu les loix des Lacedemoniens, lesquelles avec ses amiables coustumes se moquent de tes brutalitez? Dors tu, ou veilles? O Rōme, tu esueille tout le monde à laisser les doux travaux, & dors es iniustes ociositez : Tu es serue des ennemis, & te fœcis des ocieux

uetez & pareſſes. Puis donq que ceux qui ſont loing te ſont veiller, pour ceux que tu tiens avec toy tu deyrois cueiller. Le vous ay voulu parler à tous ceux de mon palais enſemble, & y auoit ia long temps que ien auois voulenté, ſinon que la multitude des negoces eſtrangeres contrainſt aucunesfois l'homme mettre en oubli les ſiennes propres.

www.libtool.com.cn

Combien perilleuſe eſt la vie de la Court à ceux qui continuellement la frequentent.

CHAP. XXIIII.



Enant donques L'empereur à ce quil vouloit dire : adiouſta à ce que dit eſt, ces paroles: Pluſieurs choſes ay veu, & de perſonnes veritables ay ſceu, leſquelles pluſieurs m'ont ſemblé mauuaiſes, & nulle d'elles bien : notamment vne, laquelle offeſſe les Dieux, ſcandalife le monde, & peruertit la choſe publique, & endommage la propre perſonne. Ceſt ceſte maudite Pareſſe & Oiſiueté, qui deſtruit les bons, & acheue de perdre les mauuais. Pluſieurs fois en ſecret, & moitié meſbatant en public, aucuns dentre vous ay admonneſtez & chaſtiez, & à nul ay veu prouiſter iceluy chaſtigmet. Par vne
part

part le stimulate & aguillon de la raison me contraint à vous chastier : Par autre part considérât la malice humaine combien elle est prompte à mal, aucunesfois me determine vous souffrir. Plusieurs fois ie voudrois avec furie vous chastier comme enfans, mais ie la refrene & retire, me recordât q̄ vous estes ieunes & ne cōgnoissez encores les trōperies du monde, car ilz tiēēt si grāde depēdence les maux avec les maux, & si grande ligne faite entre soy les vices avec les vices. Et y en ha tant qui trompent & se laissent tromper, q̄ quād nous eschappons dune petite tromperie, & congnoissons le trompeur, desia nous tient trompez avec autres plus grādes trōperies. Iay merueilleusement grande compassion de vous autres mes seruiteurs, parlant comme Seigneur : & de vous autres mes enfans, parlāt cōme pere, pour vous voir tout le iour & la nuit aller par Rome perdus. Et le pis de tout ce q̄ ie sens, que ne sentez & congnoissez vostre perdition. Quelle plus grāde bestialité peult estre que vous voir aller comme folz de atre en atre, de regard en regard, de quarefour en quarefour, de termes en termes, de ieux en ieux, de places en places, de basteteurs en basteteurs ? Et ce que plus est, que ne saluez ce que demādez,

ny

ny que vous voulez, de là ou allez, ny dou vous venez, que vous plaist, ou que vous desplaist : que vous est proufitable, ou nuisible, ne vous recordans q̄ vous naquistes hommes rationaux, viuez comme sauuages entre les hommes, & apres mourrez cōme bestes brutes. Dou pensez vous q̄ ce vient? Cela se cause de desirer les bestiaux mouuemens, & de ne résister aux iuueniles desirs, & sur tout de ne occuper voz sens & esprits. Regardez entre vous de ma Court & ne mettez en oubli cecy. Ne vous souciez q̄ de chercher passetēps nouueaux, & empruntez chacū iour. Nul hōme de quelque condition qui soit, sil nha les armes, ou aucune leçon en aucun ordinaire exercice, tousiours aura le corps trauaillé, & lesprit alteré, & de toutes choses aura fācherie, & de rue en rue sen ira vagabond. Et retourne à dire vne autrefois, que comme le cœur de lhomme est noble, & en ses operations. tient puissance continuelle pour tous les actes de tous les passetēps du corps à trois iours ha fācherie, & de luy seul & avec luy au seul louable exercice se repose. Comme ie suis Empereur de tout le monde, cest raison, & ne peult estre moins, sinon que de toutes les nations ayt gens en mon Palais. Et tel que sera le Prince, telle sera sa maison:

. - &

& quelle sa maison, telle sa Court : quelle sa Court, tel sera son Empire. Pour ceste cause le Roy doit estre fort honneste, sa maison bien ordonnee & reiglee, ses Officiers bien endoctrinez, & sa Court fort corrigee. De ma bonne vie depēdent leurs bonnes vies, & par consequent mauuaises. Chacune nation apprend en leurs particulieres escoles. Les Syriēs en Babylone, les Perles en Dorque, les Indes en Olympe, les Chaldecens en Thebes, les Grecs en Athenes, les Hebreux en Elie, les Latins en Samie, les Gaulois & François à Orleans, les Espagnolz en Gades, & tous ceux là ensemble en Rome. L'escole vniuerselle de tout le monde, cest la personne, la maison, & la Court des Princes. Ce q̄ nous Empereurs dirons, iceluy mesmes diront noz subietz: Ce q̄ nous ferons, ilz feront: Et si nous nous abandonnons, sabandonneront : Si nous nous perdons, ilz se perdront: Si nous gagnons, ilz gagneront. Et finalement nostre bien est leur bien, & nostre mal sera leur mal. Pour certain le Prince est obligé de tenir sa personne propre, honneste & bien regardée: sa maison & sa Court tant reiglee, que tous ceux qui le verront, ayent enuie de l'ensuivre & imiter, & à ceux qui en orront parler mette enuie de le voir. Regardez & regardons,

dons, pensez y & y pensons, que ceux qui de terres estranges, par terres estranges, à terres estranges, nous viennent pour leurs grans tranaux à nous demander remede, ne remportent de noz mauuaises coustumes aucun scandale. Quelle plus grande monstruosité entre les hommes pourroit passer, si auenoit quilz vinsent à se complaindre des larrons de leurs pais aux larrons de ma Court? Quelle plus grãd honte & inconuenient peult estre, que demander Iustice de leurs homicides, aux homicides de ma Court & maison? Quelle cruauté tant crüe, se complaindre des vagabons de leurs terres, aux paresseux & oisieux de ma maison? Quelle chose peult estre plus infame, que venir accuser ceux qui ont dit mal des Empereurs deuant ceux qui chacun iour blasphemement les Dieux? Quelle chose peult estre plus inhumaine, que venir à demander Iustice, de ce luy qui n'a sinon transgressé vn pas deuant iceluy qui iamais n'ont fait bonne ceuvre? Pour certain en tel cas les pources hommes s'en retourneront avec leur ignorance trompez, & nous autres demoustrerons avec nostre cruelle malice infames aux hommes, & coupables aux Dieux. O quantes petites choses chastions es hommes de basse condition,

dition, lesquelles sans rompre Iustice
pourrions dissimuler! Et quantes ch
grandes aux haults Princes & Seigne
souffrēt les Dieux, pour lesquelles ne le
sans sans Iustice, les pourroient fort grieu
ment punir! Et pource donq que à la fin
les hommes cruelz comme cruelz ne peu
uent jamais pardonner aucune chose, & les
Dieux piteables comme piteables quasi ne
vueillent chastier. Et pour cery ie ne vueil
que nul se trompe, que si les Dieux dissi
mulent leurs iniures, non pource laisseront
de les chastier sans Iustice estrange. Les
Dieux en leurs chastimens sont comme ce
luy qui donne vn soufflet à vn autre, lequel
tant plus haulte la main tant plus fort frap
pe la ioue. Par semblable, quand plus dan
nees dissimulent noz coupes, tant plus en
apres nous blecent de leurs peines. Pour
certain iay veu les Dieux plusieurs fois à
plusieurs, plusieurs coupes dissimuler long
temps, mais aussi bien les ay veuz quand
ilz ne sen donnoient garde les chastier
toutes dun chastiment.

*L'empereur poursuit son propos, & de
clare son intention comme doinent
niure ceux qui haussent sa maison &
sa Court.*

CHAP. XXV.

Depuis.



Depuis que les Dieux lordonno-
 rent, & mes destinees fatales le
 permirent que fuz eslu Empe-
 reur, pour nestre paresseux iay
 trauaillé le plus que iay peu de visiter Lem-
 pire. Vous autres petis qui estes icy, voz pe-
 res vous ont donnez à moy, à fin que vous
 nourrisse en mon Palais, & des plus grans
 les vns mont prié que vous receussie espe-
 rant des dons & loyers, & autres ay eslu
 pour mon seruice. L'intention des peres,
 quand ilz meinent leurs enfans à la Court
 des Princes est pour les oster de la faueur
 de leurs parés: & les bannir de la inignon-
 nise de leurs meres. Et me semble que cest
 bien fait: car les enfans de leur enfance se
 donnent aux trauaux fort trauailleux, es-
 quelz ilz doiuent viure, & aux deffaueurs
 & renuerses quilz doiuent auoir de la for-
 tune. Vous nestes point venus de vostre ter-
 re apprendre les vices de Romme, sinon à
 apprédre plusieurs bonnes coustumes qui
 sont en Rōme, & laisser les mauuaïses cou-
 stumes de vostre terre. Pensez vous autres
 que defaille icy, qui oste & recule le trauail
 se donne à oisueté de vray. La miserable
 Romme ha plus necessité de Laboureurs
 qui labourent, q̄ non de Seigneurs & habi-
 tans Patriciens qui se reposcat. Je vous iure
 k que

que pour ne fatiguer les bras es mestiers de
 tixture, & les poulces es quenouilles sont au
 jourd'hui les bordeaux plus pleins de mau-
 uaises femmes, que les Eglises de bons Pre-
 stres. Et retourne à iurer, que plus facile-
 ment nous eussions trouué dix mille fem-
 mes mauuaises en Romme pour plaisir des
 vices, que dix mille hommes bons pour ser-
 uir es Eglises. Ie vous demande, Qui tue les
 marchands par les chemins? Qui despoil-
 le les viateurs & pelerins par les montai-
 gnes? Qui crochette, ou rompt les portes
 des voisins? Qui defrobe par force les Egli-
 ses, sinon les corsaires larrons, lesquelz pour
 ne trauailler de iour se determinent defro-
 ber de nuit? O Romme, quants maux te
 viennent pour vn seul mal! Qui ha peuplé
 l'Italie de tant de perduz, les Palais de tant
 dinhabiles, les montaignes de tant de lar-
 rons, les Theatres de tant de bastleurs, les
 bordeaux de tant de mauuaises femmes, les
 places de tant de vagabonds: sinon le chan-
 cre de dissuete & paresse, qui ha plus destruit
 tes bonnes coustumes, que n'ha pas les
 vents & les caues tes anciennes murailles.
 Croient tous vne chose: car ie say que dis
 vray en icelle, que le mestier de tixtre, ou
 se tixtent toutes les vilennies & mauui-
 stiez, & la semence de tous les vices, & le
 gliff

glissement & coulement de tous les bons, la cheute de tous les mauuais, & le'reueil de tous les larrôs, n'est sinon oisueté & paresse. Et derechef ie dis, quil ny ha vice entre tous les vices, qui es ieunes nourrisse si grand feu, es vieilz engendre vne maladie là ou on dort tousiours, & les bons mette en de si grâs perilz, & au mauuais face tant de dommage, comme fait oisueté. Qui met sedition es Peuples, scandales es Royaumes, sinon ceux qui se reposent & ne font rien, par ce quilz veulent manger la sueur de ceux qui traiaillent? Qui est ce qui trouue nouuelle inuention des tributs forains, sinon les hommes vagabonds, lesquels pour ne vouloir traualier de leurs mains trouuét proufits d'exactions infinis? Qui met dissention entre les voisins, sinon les hommes oiseux, lesquels de ce quilz ne parlent mal de leurs voisins occupent leurs forces en bonnes ceuures, desenfrennent leurs langues es vies d'autrui? Qui peult imaginer auourd'hui tant de malices & meschancetez en Rome, lesquelles iamaïs ne furent ouyes de noz Peres, ny lues en noz liures, sinon les oiseux & vagabonds, lesquels comme ne tiennent leur esprit occupé, iamaïs ne pensent sinon au dommage d'autrui. L'empereur qui pour-

roit bannir tous les oïseux de son Empire, se pourroit bien louer dauoir dissipé tous les vices du monde. Que pleut aux Dieux immortelz, que de quant de triumphes iay euz en Romme des estrangers occupez en bons exercices, ien eusse veu vn de ces vagabonds de Rôme iettez par ces ouurouers. Je veux dire vne antiquité digne de telle memoire. Estoit Loy ancienne, Que nul ne peust estre prins & receu en Romme pour citoyen & voisin, sil nestoit premier par le Censeur fort examiné. Es temps de Caton Censorin, quād aucun vouloit estre citoyé, & se auoisiner en Romme, cecy estoit lexamen que luy faisoit: Ne luy demandoit de là ou il estoit, ny quil estoit, ny de là ou il venoit, ny pourquoy il venoit, ny de quel lignage, ou antiquité descédoit, sinon quil prenoit ses mains entre les siennes: Et sil les trouuoit douces & souefues, incontînēt comme homme vagabond le depeschoit & renuoyoit: & sil les trouuoit dures & pleines de neuz & duretez, incōtinēt pour citoyen & voisin de Romme le receuoit. Non content de cecy, quand ses officiers prenoient aucun malfaëteur, & le mettoient en la prison Marmotine, qui sappelloit ainsi en lieu dinformation: La premiere chose quil luy regardoit, cestoit les mains. Et sil
les

les auoit d'homme trauaillieur & laborieux, encores que le crime fust grief, se refouilloit de temperer & moderer le chastiemēt. Et si dauenture le malheureux prisonnier auoit les mains d'homme oïseux, pour peu de coulpe luy donnoit fort grieve peine. Souloit dire plusieurs fois : homme qui tiēt bonnes mains, ne peut estre quil n'ayt bonnes coustumes. Et autres fois disoit : Jamais ne chastiaiy le Laboureur de quoy ne m'en despleust, ny feïs fouetter vn vagabōd quil ne me pleust. Je vous diray plus de ce Caton Censorin lequel estoit fort craint : car ainsi comme les enfans es escoles quād entre le maistre tous prēnent leurs liures, ainsi quād Caton alloit par Rome, en mettant les piedz en la place, tous mettoïēt la main à lecture. O bienheureux Baron, au deuant duquel plus craingnoiēt les hommes estre oïseux, q̄ deuant autres commettre aucuns vices ! Donq regardez à ceste heure vous autres quand force tient la vertu, & quand vaillant est l'homme vertueux, que craingnāt tout le monde Rome seule pour ses armes, toute Rome seulemēt craingnoit Caton pour ses vertus. Sont tant diverses les aduētures des hommes, & en iceux tant de renuerses la soupçonnée fortune, que quād à la fin de fort long tēps nous donne

k 3 auc

aucuns plaisirs, incontînét ilz nous adiont
 nent quelle nous visitera avec subits & re-
 pentins travaux. O bienheureux Caton
 Censorin, lequel avec ceux qui ont suiuy
 son enseigne est ia seur des abbais de fortu-
 ne ! Donq qui voudra auoir gloire en la
 vie, & atteindre renommee en la mort, &
 estre aymé de plusieurs, & craindre de tous,
 soit vertueux de fait avec oeures, & ne
 trompe avec paroles. Par la Loy d'homme
 de bien ie vous iure, & ainsi les Dieux ac-
 complissent mon desir, que pour moy iay
 merois mieux estre Caton avec les gran-
 des vertus quil meit en deure en Rome,
 que non Scipion avec labondance de sang
 quil espendit en Aphrique. Bien nous sa-
 uons tous que Scipion se fait renomé, abra-
 sant les Citez, & couppant la gorge aux In-
 nocens. Et Caton ha atteint eternelle me-
 moire reformant les Peuples, pardonnant
 aux coupables, & enseignant les ignorans.
 Donq regardent tous si iay raison de desi-
 rer plus estre Caton avec Caton au prouffit
 de plusieurs, que nestre Scipion avec Sci-
 pion au preindice de tant. Ces choses vous
 ay dites, amis, pour ce que voy que noz pre-
 decesseurs les uns en leurs terres, autres en
 terres estranges, les uns estans ieunes, & en
 tres vieux en leurs fiefs ont iour de grand
 gloire

gloire leurs personnes pour foy, & aux fiedes futurs ont laifé non moindre memoire pour leurs fucceffeurs & defcédās. Tout cecy faisons nous autres au contraire, moy eftant Empereur avec ennuy ie commande mal, & mes officiers pour intereft le font pis. Et mis à plaifirs par plusieurs de noz vices cheons chacune heure en plusieurs miseres, & sommes notez de grandes infamies. Pour quelle occafion les iuftes Dieux par noz iniuftes œuures, donnant iufte fentence, commandent que nous viuons avecques fufpition, mourons avecques infamie, & lon nous enterre avecques vne oubliance à iamais fans memoire.

Donques ouurez tous voz fens ceux de ma court en tout ce que ie vous ay dit, pource que dorefinauant quel quil foit, des que ie le verray ocieux, fe tienne pour depesché & auoir congé. Ceux qui eftes Doctes ponnez efcire & lire: ceux qui font Genfdarmes & Chenaliers vous exercitez en armes: & ceux qui eftes officiers vous occuper en voz offices. Et tenez vne chofe pour certaine, que fi ne prenez l'aduertiffement que vous ay donné en fecret; le chaftiement fera publiq. Et à fin que le tenez plus en vofre memoire, & que pour les Princes aduenir demoure pour doctrine,

ia y ceste pratique & remonstrance escrite en toutes les langues, & mise au hault Capitole, avecques autres plusieurs de mes escriptures. Les Dieux soient garde de vous, & me gardent de la sinistre fortune.

Dun monstre espouventable qui fut uen en Sicile, et ce quil escrivit avec les lettres de sang en une porte. CHAP. XLVI.

EN L'annee de la foundation de Rome sept cens vingt, & XLII. de laage de Marc Empereur, deux ans deuant quil prinst la possession de L'empire aux vingt iours passez du Moys sextil, qui à ceste heure est appelle Aoust; quasi à l'heure que se remettoit le Soleil au Royaume de Trinacrie, qui à ceste heure est appellee Sicile, en vne cite qui ha nom Belline la maritime. qui en nostre temps se nomme Palerme port de mer, aduint vn cas assez perilleux de voir à ceux qui le virent lors, & non moins espouventable à ceux qui louyrent à ceste heure. Estans donques les Bellins ou ceux de Palerme celebrans vne feste avec grand ioye, pour la ioyeuseté que leurs Pirates auoient enuahi avec vne armee des Numidiens, & auoient prins dix nefz. & en
iecté

ietté au fond x x x i i. par ce que en iceux
temps estoiet fort ennemis les vns avec les
autres , & pour leurs mauuaises œuures
quilz faisoient monstroient les grandes
passions que passoiét entre eux. Et comme
estoit de coustume ce que les Pirates , ou
Coursiers saccageoient en la Mer depuis
assemblez au haure le departoient entre
eux seulz , & faillis tous en terre diuisoient
avec grand ioye ce quilz auoient gaigné
avec grand trauail. Fut chose digne de no-
ter là ou tous bons & mauuais cœurs a-
uoient bien que employer. Les bōs auoiēt
grāde enuie en leur triōphe, & les couuoit-
eux à leurs richesses : & pource que ainsi
doiuent aymer les hommes cōmme si en
briefle deussent haïr , & ainsi doiuent haïr
comme si en briefle deussent aymer. Man-
derent les gouuerneurs de la Cité que tou-
tes icelles nefz & richesses fussent seque-
strées dentre les mains diceux mesmes Pi-
rates, à fin que ny eux losassent vendre, ny
les couuoiteux se auantageassent de lache-
ter. La cause fut, pource que cestoit la cou-
stume entre les Insulains, toutes les choses
qui se prenoient durant la guerre les depo-
siter iusques à la fin dicelles, ou iusques que
lon fust retourné à la paix antique, & pour
certain estoit vne iuste Loy. Car plusieurs
k 1 fois

fois se laissoit de fermer grans appointemens entre grans ennemis, non tant pour les inimitiez anciēnes, que pour nauoir de quoy satisfaire aux dōmages prēsens. Retirec ia toute la gēt en leurs maisons pour estre à heure de soupper: car cestoit en estē, subitemēt vint vn Monstre par le milieu de la Cité en ceste forme. Il sembloit estre de trois couldees de hault: nauoit que vn œil, la teste toute pelée en sorte que le testz apparoissoit. Nauoit point d'oreilles, sinō vn peu, la fosse du col ouuerte par ou il sembloit que il oyoit. Auoit deux cornes comme vne cheure entortillees. De ses bras le dextre estoit plus long que le fenestre. Il auoit les mains à la semblance d'apied d'un cheual, Nauoit point de gorge, & auoit le col egal à la teste. Les espaules luy reluysoient comme poix. La poitrine & lestomac auoit tout plein de poil. Auoit la face à la semblance d'homme, sinōn quil nauoit que vn œil au milieu du front, & nauoit que vne fenestre es narines. De la ceinture à bas n'apparoissoit, pource quil estoit couuert. Alloit sur vn chariot à quatre roues, auquel alloient deux Lyons vniz ensemble au deuant, & deux Ours en la derriere, & ne pouuoit lon determiner de quelle maniere estoit le chariot. En la façon ne différoit

roit à aucune chose des autres communes
d'ont les hommes vsent. Au milieu de celuy
chariot estoit vne chaudiere en maniere de
cuue, avec deux nausses, dedens laquelle e-
stoit iceluy monstre, & pour ce n'apparois-
soit que de la ceinture en hault. Il trauersa
par le milieu de la Cité assez despace, de
porte en porte alloit centillât estincelles de
feu. Fut si grand espouuement que plu-
sieurs femmes grosses en enfanterent mal,
& autres dames de cœurs delicats cheurēt
esvanouies, & ensemblement coururent
grans & petis, hommes & femmes aux tem-
ples de Iupiter, Mars & de Phebus & avec
leurs voix & cris les cieux importunoient.
Estoient à la saison tous les Pirates logez
& couchez au Palais du gouuerneur qui
s'appelloit Solin, lequel estoit de nation de
Capue, & illec tenoit les richesses deposi-
tees. Apres auoir esté par toute la Cité, ou
par la plus grand part dicelle, iceluy Mon-
stre avec son chariot, ses Lyons & Ours al-
lerent aux portes du Palais ou estoient les
dits Pirates, lesquelles estoient fermées. Et
arriué ledit Monstre fort pres, couppa la
reille à vn des Lyons, & du sang qui en sor-
toit escriuit ces lettres R. A. S. P. I. P. Furēt
ces lettres vne preuue pour tous ceux de
haut espris pour dōner declaratiō dicelles.

Et

Et furent plus les interpretations que non les lettres. Et finalement vne femme deuineresse assez tenue en reputation par les arts, donna la vraye declaration dicelles lettres, disant de ceste maniere R. R eddite, A. Aliena, s. Si vultis, P. Propria, i. In pace, P. Possidere. Qui veulēt dire toutes ensemble: Rendez ce qui est à autrui si voulez en paix posseder le vostre propre. Pour certain furent les Pirates fort espouventez de tant espouuētable mandemēt, & la femme fort louee de tant haulte declaration. Cela fait, incontīnēt le mōstre icelle nuit sen alla en vne haulte mōtagne q lors sappelloit lamicia. Et illec demoura par l'espace de trois iours à la vue de toute la Cité. Auq̄l tēps les Lyons donnoīēt fort braues hurlemēs. Et des Ours & du Monstre sailloient fort espouuentables flammes. En tout ce tēps la napparoissoit oiseau en lair, ne aucune beste es chāps: & tous les hommes offroient grans sacrifices aux Dieux, en telle maniere quilz rōpoient les veines de leurs piedz & de leurs mains, & imoloiēt le sang pour voir filz pourroient appaiser leurs Dieux. Passez les trois iours, subitement apparut vne nuee aucunement obscure sur la tēte & incontinent commença à tonner & à clairer, & fut fait grand tremblement de la terre.

scrie

terre en la Cité, tant que ilz en cheurēt plusieurs maisons , & moururent non peu de habitans & Citoyens. Et ce que plus est, subitement vint vne bluette & scintelle de feu de la montaigne ou estoit iceluy monstre, & brula tout le Palais ou estoient iceux Pirates, & les richesses qui estoient dedens. En telle maniere q̄ consommé ce qui estoit dedens, bruloient les viues pierres. Et fut le dommage tant grād, quilz en cheurēt plus de deux mille maisons, & moururent bien dix mille personnes. Et en iceluy lieu ou estoit iceluy Monstre au hault de la montaigne, pour memoire de iceluy fait, māda L'empereur que se edifiast vn temple au Dieu Iupiter, lequel tēple, depuis Alexādre Empereur ayant guerre avec ceux du Royaume en firent vn chasteau assez fort.

Ce qui aduint à un Citoyē de Romme, appelé Antigonus au temps de ce bon Empereur.

CHAP. XXVII.

A La saison que cecy aduint en lisle, estoit en icelle Cité Citoyen & habitāt vn Rommain appelé Antigonus, Baron, de nobles Parens en sang, & aucunement entré en aage : auoit deux ans peu plus ou moins quil auoit esté banni de Romme, sa femme,

femme, & vne fiennne fille, & ne furent bannis ses filz. Et fut ceste occasion. Estoit fort louable & antique coustume depuis Quintus Cincinnatus dictateur, de aller au moys de Decembre deux Senateurs des plus anciens ensemble avec le Censeur créé nouveau, & le precedét visiter toute Rôme. De ceste maniere ilz appelloient chacun un Romain à part seul, & luy monstroient les douze tables de leurs Loix & Edies particuliers du Senat : & leur demandoient filz fauoient point que en leur quartier & voisinage quelque vn les eust rompres. Et cela fait: donnoient ceste information au Senat. Et illec ensemblement ordonnoient toutes les peines selon la diuersité des coulpes: Ne pouuoient aucun chastier pour les coulpes quil eust commises en l'annee presente, sinon l'aduertir quil se amendast par apres. Et celuy qui auoit esté admonnesté, & en lautre visitation ne le trouuoit sestre amendé, estoit griuement puni, & auquesfois banni. Cestoient les paroles de la Loy en la cinquieme table, au troisieme chapitre : **ORDONNE** le sacre Senat, consent l'heureux Peuple receuant les anciènes Colonies & voisinages, que filz hōmes pour estre hōmes en vn an pechèt, les hommes cōme les hommes pour icelle

annee

annee le dissimulēt:mais si les mauuais cō
me mauuais ne samendēt, les bons comme
bons grieuement les chastient. Disoit plus
la Loy : L E S premiers maux se souf-
frent,pource q̄ lon les commet avec debile
ignorance:mais filz les continuent,que lon
les chastie par ce q̄ iā ce nest sinon paresse
ou malice. Ceste inquisition se faisoit au
moys de Decembre, à cause q̄ incontinent
au moys de Ianuier se departoient les offi-
ces en Rōme. Et cestoit raison quilz sceuf-
sent à qui se doiuent donner ou denier les
dignitez,à fin que ne fussent esluz les bons
pour mauuais,ny mauuais pour bōs. Le cas
particulier pour lequel ilz bānirent le Ma-
ry,& la femme,& la fille,fust cestuy. Le se-
cond Empereur de Rōme Auguste ordō-
na, Que nul Rōmain fust si hardi de vriner
& pifler aux portes des tēples. Et Caligu-
la quatriēne Empereur,manda, Que nulle
femme ne donnast des breuets & cedules
pour mettre au col pour oster & guerir les
fieures quartes. Et Caton Censorin feit vne
Loy, Que nul ieune hōme avec aucune ie-
une fille fust osē ny hardi parler,ny estre en-
semble aux fontaines ou lon alloit querir
leau,ny aux ruisſeaux ou lon lauoit la lessi-
ue & les draps,ny es fōurs là on lou cuisoit
le pain,pource q̄ toute la ieunesse de Rōme
courroit

courroit là comme les Milans à la trippaille.
 Aduint que visitant les Censeurs & Con-
 sulz en Romme, le quartier & voisinage ap-
 pellé le mont Celius, fut accusé vn voisin
 qui sappelloit Antigonus, q̄ on auoit veu
 vriner & pisser contre les murs du tēple de
 Mars. Et ainsi mesme fut accusée sa propre
 femme, que elle donnoit & yēdoit des co-
 dules & breuets pour les sieurs quarten-
 par semblable fut veue vne sienne fille
 fontaines, ruisseaux & fours parler & rire
 avec les ieunes hommes de Rōme, laquelle
 chose estoit de grande infamie entre les
 ieunes filles Rommaines. Donques voyās
 les Cēseurs le mauuais ordre quilz auoient
 trouué en la maison dudit Antigonus par
 les registres, & comme desia dicelles choses
 auoient esté aduertis & aduisez, les ban-
 rent aux isles de Sicile pour tant de temps
 que seroit la vouldenté du Senat. Et comme
 es edifices renōmez desquelz lon fait effi-
 me iamaïs pierre sans que laisse mouuoir
 autre pierre ne se esbranle, par semblable
 sont diuerses les aduentures des hōmes: car
 iamaïs ne vient vne malheureté sans que
 nous laisse adiourner pour vne autre. Et
 ce dis ie pource que cest Antigonus Rom-
 main, non seulement perdit lhonneur &
 son bien en son pais: mais encores au ban-
 nissement

nissement denuieuse fortune avec le tremblement de la terre luy fit cheoir & deroqua vne maison & le tua, & vne sienne fille quil aymoit fort. En tout cetéps que cela se feit en Rôme, & de ce que aduint diceluy monstre en Sicile, Marc Empereur estoit en la guerre contre les Argonautes, auquel comme lon luy donnaist vne lettre de Antigonus, en laquelle relatoit son bannissement, print grande compalsion, & pour le consoler luy rescriuit autre lettre.

Dune grande pestilence qui fut en toute l'Italie es temps de Marc Empereur.

C H A P. X X V I I I.

Cinq ans apres la mort de Antoine le piteable Empereur, beau Pere de Marc Aurcle, & Pere de Faustine, vint vne pestilence en Italie, & fut vne des cinq grandes pestilences qui feirent au peuple Rommain si grand dommage. Ceste mortalité dura par l'espace de deux ans, & fut vniuerselle par toute Italie, & meit'grand espouuante-ment au peuple Rommain, pource quilz pensoiét que les Dieux les voussissent acheuer pour aucū ennuy queilz eussent d'eux, Moururét tant & tant grans personnages, de riches, de poures, de grans & petis, & de
l ieunes

ieunes & de vieux, que les escriuains ont trouué moins de travail deſcrire le peu de nombre que demoura, que la multitude de ceux qui moururent. Ainſi comme quand quelque grand edifice veult choir, premierement ſesbranle & deſſait quelque pierre: Par ſemblable, iamais les Rômainſ ne virét aucune grieue peſtilence en leur temps, que ne fuſſent premieremēt menacēz avec aucun prodige ou ſigne au ciel. Deux ans auant que Hannibal entraſt en Italie, vn ſoir eſtant le ciel ſerain virent plouuoir ſang & laiēt en Rôme. Et fut declairē par vne femme, que le ſang demonſtroit cruelle guerre, & le laiēt mortelle peſtilence. Quand Sylla ſen retourna de Champagne pour ietter Marius ſon ennemy de Rôme, virét les gēſdarmes & cheualiers vne nuit vne fontaine de laquelle couroit ſang: & tout ce que illec baignoit, ſembloit que ce fuſt tout poiſon & venin. Duquel prodige enſuiuit, que de deux cens cinquante mille voiſins & habitāſ de Romme de ceux qui moururent deſpees & couteaux, & les autres conſumez par peſtilence des Proſcrits par Sylla, & de ceux qui ſenſuirent avec Marius, de tant grande multitude de Romainſ ne demourerent quarante mille voiſins & habitāſ. Pour certain iamais Rôme en ſix

en six cens ans ne recent tant de dommage de ses ennemis, quāt en vingt seulz souffrit de ses propres enfāns. Tous les tyrās ne furent onques tant cruelz contre les terres estranges, que ont esté eux mesmes Romains contre leurs terres propres. Semble cecy estre verité, pource que le iour que Sylla passa le couteau par Romme, luy dit vn Capitaine sien ceste parole: Dis moy Sylla, si ceux qui portent armes nous tuons en guerre, & ceux qui nont armes nous tuons en leurs maisons, avec qui viurons nous? le te conieure par les Dieux, que puis q̄ sommes nayz de femmes ne tuons point les femmes, & puis que sommes hommes ne tuons point les hommes. Tu penses que tuant tous les Rōmains de Rōme as de faire vne chose publique des bestes de la montagne. Tu entres avec vn cry de defendre la Republique, & à dcietter les tyrās, & destruits la chose publique demourans nous autres tyrans. A mon entendement merita cestuy Capitaine tant de gloire pour les bonnes paroles quil dit; cōme Sylla meritoit chastiment pour les cruauetz quil faisoit. Nous auons dit cecy, pource que si au parauāt dicteux dommages precederent aucuns signes: non moins à la mortalité qui fut au temps de ce bon Empereur prouint

aucune chose espouuantable. Fut le cas tel, que cōme vn iour Lempereur fust au tēple des Vierges Vestales, subitement entrèrent deux Porceaux, lesquelz acoururent à ses piedz, & acheuant darriner, & acheuant de mourir tout fut vn. Dedens peu de iours venant du hault Capitoile pour sortir par la porte Salaria, repentinement lon vid deux Millans ioints ensemble avec les ongles cheoir aux piedz de Lempereur, & acheuāt de cheoir, & acheuant dexpirer ce fut tout vn. Dedens peu de iours apres venāt de la chasse à grosses bestes, les chiens ayans rouru vne beste, entre autre auoit deux leuriers fors, legers & dextres, & pource estoient fort aymez de Lempereur: lesquelz venans de courir la beste, leur donna en ses propres mains de leue. Aduint que beuans en ses propres mains, subitemēt chourrent en terre tous morts. Se recordant des Pourceaux & des Millans, luy meit grant espouuātēmēt la mort des Chiens. Et assembles tous les prestres Magiciens & diuins, leur manda quilz dissent tous ce que leur en sembloit: lesquelz par les choses passees iugeans iceluy fait present, determineront que dedens deux ans les Dieux feroient en Rome fort griez chastiemens. Ne passerent plusieurs iours, que se leua la guerre des

des Parthes, à laquelle ensuiuit lan ensui-
uāt famine & pestilēce entre les Rōmains,
Fut icelle pestilence d'apostumes qui vient
souz les esselles. L'empereur encorres que
tout le Senat sen fut fuy demoura touf-
iours en Romme sans partir du Capitole.
Lair depuis venant tout corrompu, enco-
res quil ne fut blecé d'apostume, fut malade
de fieures. Pour quelle occasiō laissée Rom-
me print le chemin de Champagne. Fina-
blement en la Cité de Naples feit le plus de
sa demeure tout le tēps que dura en Rom-
me la pestilence.

*Ce que Marc Aurele Empereur respon-
dit à aucuns medecins qui le tensoient,
que estant malade ne laissoit les liures.*

C H A P . X X I X .

Estant L'empereur en icelle Cité
de Naples, comme autres cher-
choient passetemps pour con-
seruer la vie, ainsi se occupoit en
ses liures pour augmenter la science. Ny
auoit chose avec laquelle aucun luy peult
faire aucun grād seruice, comme estoit luy
cherchet aucun liure nouveau. Nous ne di-
sons nouveau de ceux que lon escriuoit en
son tēps, sinon des fort anciens qui estoiet
publicz pour estre vicilz. Estoit amy non
1 3 seule

seulement des liures antiques, mais encores des vieilles antiquitez, & pour iceux faisoit grand loyer. Estant en icelle Cité fort mal, luy apportèrent dune Cité qui sappelle Helia & Hierusalem aucuns Hebreux un liure escrit en Hebreu, auquel print tant de goust en le lire, & tant de courroux pour le paracheuer, que plusieurs fois sur le manger se mettoit à estudier, & estant avec la fièvre, ne vouloit laisser à le lire. Et comme les medecins ladmonnestassent, & ses amis le priaissent, & ses prieux le tenassent pourquoy il oublioit le salut de sa personne, & s'occupoit tant en lescriture: Respondit, Par les Dieux que nous adorons ie vous coniure, & par l'amitié que nous auons ie vous prie que me laissez. Bien sauez que nont tât de sollicitude ceux qui sont de sang delicat, comme ont les rustiques qui ont les nerfs fort durs. Par semblable maniere ont de mestier de medecine ceux de clers entendemens. Et avec autres syrops se doiuent guerir ceux de gros entendemens. Cest la difference que iay de lun à lautre, que l'idiot tient diste de liures & sarreste à manger, & le Sage hayt le manger & se retire aux liures. Si fauoient ceux qui ne sauent quelle chose est fauoir, le vous iure quilz verroient
comme

comme vault plus le peu que scet le Sage, que la grande richesse que tient le riche. Car le miserable riche d'autant quil augmente en richesses, diminue en amis, & croit en ennemis pour son dommage. Et celuy qui est sage, tant plus est sage, tant plus est aymé des bons, & craint des mauvais pour son proufit. Vne des choses en quoy me tiens plus obligé aux Dieux, cest de mauoir fait cōpassé, qui n'est petit don pour l'homme qui vit en ce monde. Je dis pource que iay grāde compassion des pources fort pources, des veufues, des tristes & malheureux, & des orphelins, mais sans comparaison ie lay plus grande des nyais & non sçauans, car les Dieux faisant les hōmes ignorans par naturalité, se pourroiet faire Dieux par leur sauoir, & comme paresseux se sont tournez moins que hommes avec leur nécessité. Pour certain, benoist est l'homme qui ne se contēte destre homme, sinon quil procure estre plus que homme par la vertu: & maudit est l'homme qui ne scet estre homme, sinon quil se tourne moins que homme pour vice. Au iugement de tous les plus grans Philosophes, vne est la premiere cause, & vn est seul Dieu immortel. Et sil y ha plusieurs Dieux au Ciel, cest pource quil y eut plusieurs vertueux en la

l 4

terre.

terre. En i ceux siecles passez quand les simples estoient serfs, & les bons dominateurs & Seigneurs estoient en tant tenus & estimez, les bons par ce quilz auoient esté notez en fameuses & renommées oeures quand ilz viuoient, quilz estoient tenus pour Dieux apres leur mort, par ce que cest le droit de la vertu qui se donne pour icelle. Cest chose consonante à raison, que ceux qui se font efforcez destre bons entre tāt de maus de ceste vie, soient fort honnorez avec les dieux apres leur mort. Vous autres estes mal avec moy, pource que tousiours me voyez lire. Et ie suis pis avecques vous, pource que ie ne vous voy iamais prendre ny tenir en voz mains aucun liure. Vous autres tenez pour trauail à lhōme malade lire, & ie tiens pour fort perilleux celuy qui est sain reposer. Vous autres dites, que la lecture en ma chair cause la fieure quarte, & ie dis que lociosité en voz ames engendre grand pestilence. Ce pendant que ie pourray proufiter de liures, nul ne tienne compassion de mes trauaux, car ie desire plus mourir comme Sage entre les Sages, que viure cōme simple entre les hommes. Ie vous demande vne chose : Lhomme qui presume estre homme, & nha lettres, quelle difference y ha il de luy aux bestes ? Pour
cert

certain sont plus proufitables les bestes pour labourer la terre, q̄ non les hommes simples pour seruir la chose publique. Vn simple bœuf donne son cuir pour faire des souliers, sa chair pour manger, & ses forces pour labourer. Et dunc ouaille innocente proufite sa toison & laine pour faire des draps, & son lait pour faire des fromages. Mais l'homme nyais, à quoy proufite il sinon quil offend les Dieux, scandalise les innocens, mange le pain des petis, & est chef de vagabonds ? De verité sil estoit en main, ie donneroie plus voluntiers la vie à vn bœuf simple, que à vn idiot malicieux. Par ce que icelle beste vit pour l'utilité de plusieurs, & sans faire dommage à autrui : & l'homme idiot vit au dommage de tous, & sans proufiter à aucun. Donques pensez, pourquoy ie suis mal avec les ignorans, & iayme tant les doctes. Oycz ie le vous diray : Il me semble bon l'homme qui est mansuet en sa condition, doux en ses paroles, reposé en sa personne, & gracieux en sa conuersation. Et du contraire, fort me desplaist l'homme qui est aspre en ses paroles, esmu en ses œuvres, riotieux en sa condition, double en promesses, & dur au cœur. Et oultre ie veux dire autre chose que ie sens, que ainsi comme le Sage ce

que luy default du naturel supplie avec bñ-
ne science: Ainsi celuy qui est simple, ce qui
luy default de discretion suppliee avec ma-
lice. Tenez cecy pour certain, & de leger
mal se fie daucun: car lhōme pour ce que le
croyons, ha destre tant vaillāt & vertueux,
que de vertueux se tourne sage. Et celuy
qui fera dautre maniere, gardez vous de
luy, car il va pour vendre malice. Celuy qui
veult trōper autrui, la premiere chose quil
fait, cest se mettre en possession de simple:
car ayant credit dhomme de bien pourra
espancre seurement sa malice. Les teignes
& vers doux persent la robe, & les fleurs
lentes se mettent es os: & hommes fort
doux trompent tout le monde.

*Icy est dit cy traité comme es Princes, plus
que en tous les autres, est fort perilleuse
lignorance.*

CHAP. XXX.

Poursuiuāt L'empereur ses pro-
pos, adionsta ces paroles aux
choses dessusdites: Regardez
amis au cas quen tous est dōm-
mageuse lignorance, & en chacun il y a
faulte de sçauoir: Le plus grand est au Pē-
re, lequel ne se doit contenter avec ce quil
sçet, & ce que sçet vn Sage, sinon quil doit
sçauoir

Sauoir tout ce que sauent tous, puis quil est
Seigneur de tous. A mon iugement ne se fî-
sent les Princes pour penser quilz doiuent
manger plus que tous, se vestir de plus ri-
ches habillemens que tous, courir plus que
tous, sinon avec presuppôsition quilz doi-
uent sauoir plus que tous. Le Prince quand
sa sensualité se veult desenfrenner, regarde
que en sa personne ha destre fort honneste,
& se doit recorder de ceste parole qui est,
que, *Quand plus est grâd son pouuoir, que
tant plus grâde doit estre sa vertu de tous.*
Pour certain cest grande infamie de voir
vn homme estre plus pondereux de tous
les puissans, & plus riche de tous les riches,
& par autre part lon le congnoisse estre le
plus nyais & non sauant de tous. Tous les
defaults & debilitiez so petuent couvrir en
celuy qui gouuerne, sinon lignorance: car
fil est mauuais, seulemēt sera mauuais pour
soy: mais lignorance au Prince, est pesti-
lence qui le fiert, tue plusieurs, & infecte
tous, depeuple les Royaumes, chasse les
amis, donne cœur aux ennemis, espouuante
les nations estrâges, & finablement addom-
mage la personne, & scâdalise tous. Quand
Camille triompha des François, le iour de
son triomphe escriuit ces paroles au hault
Capitole: O Rôme, tu as esté mere des Sa-
ges,

ges, & marastre des nyais : Furent paroles dignes de tel Baron. Si ne me trompe ma memoire, pour certain plus renommee fust Rôme pour les Sages qui en icelle entroïent que pour les exercites qui dicelle faillioient. Les nostres anciens Romainns plus furent trains par leur saviour, q̄ non par leurs conquestes. Toute la terre plus craignoit ceux qui estoient decorez de liures en Rômme, q̄ non ceux qui alloient tous chargez darmes. Pour cela iamais fut vaincue Rômme, car si se diuisoient & rompoient leurs exercites, iamais ny auoit faulte de Sages. Non sans larmes ie le dis, que Rômme est cheute du plus hault comble de son estat, non par faulte de deniers & darmes pour batailler, sinon pour nauoir sages & hommes vertueux pour se gouverner. Noz Peres l'ont gaigné comme Sages, & nous autres enfans le perdons cômme simples. Toutes les choses qui par les hommes sont fort desirées se atteignent avec trauail, se soustiennent avec tristesse, & se separent avec ennuy. Et la raison de cecy est : Car ny ha chose tant bonne & tant aymee que le discours du temps ne nous fasse ou de la haïr, ou de la despriser, ou haïr, ou auoir celle fascherie. Et la vanité tant vaine, & le monde si monde, et les perdus tant perdus, que

que avec desir iuuenil desenfrenāt leurs desirs veillent plusieurs fois pour atteindre vne chose, & depuis seueillent pour saillir dicelle. Et pour mōstrer plus leur legeretē, ce q̄ couste beaucoup, donnent à moindre prys : Ce quilz aymoient pour lors hayent à ceste heure : Et ce q̄ avec grand serueur ont atteint, avecques grand furie le laissent. Et me semble que ce soit entendement des Dieux, puis que celuy qui aymoist ha dacheuer, & ce qui estoit aymē ha de prendre fin, & le temps auquel lon ayme ha de finir, cest iuste que lamour avec lequel on aime ayt dacheuer. Donq est tant deshonneſte nostre appetit, que en voyant vne chose nous la desirons, & en la procurant nous latteingnōs, & en latteingnāt nous hayōs, & en hayant nous la laissons, & incontīnēt procurōns autre chose, & de nouveau procuree la hayons, de maniere q̄ quand commençons daymer cecy, acheuons de hair lautre, comēmēçons daymer lautre, & finalement sacheue premicrement nostre vie, que nostre couuoitise. Ce nest ainsi de la sagesse, & du sauoir laquelle si au cœur de lhomme vne fois elle entre, fait oublier le travail avec lequel elle sest atteinte, & tient pour bon le temps passé, seſiouit avec veritable liesse du temps present, est ennuiex
doisi

doifueret, ne se contente auecques ce quil
 fect, esueille son appetit à plus sauoir, ayue
 ce que les autres laissent, & laisse ce que les
 autres ayment. Finablement celuy qui est
 vray Sage, se reposant au monde, traualier
 & traueillant en ses liures, repose. Et com-
 me de toutes les choses nous nauons de di-
 re, sinon ce que nous sentons dicelles. Car
 dautre maniere parlerions par le semblant
 dun estranger, & non par experience pro-
 pre. En ce cas ie dis, q̄ encores quil ne sespe-
 rast guerdon des Dieux, ny honneur entre
 les hommes, ny memoire es siecles adue-
 nir: Ie serois fort ioyeux destre Philoso-
 phe, seulemēt pour voir comment glorieu-
 sement le Philosophe passe son temps. Ie
 vous demande vne chose: Quand mon en-
 tēdemēt est offusqué en ce quil ha de faire,
 quand ma memoire est troublee en ce q̄ il
 ha de se determiner, quand mon corps est
 enuironné de douleurs, quand mon cœur
 est chargé de soucis, quand ie suis sans sa-
 uoir, quand ie suis tout enuironné de perils,
 de là ou me puis ie mieux trouuer q̄ destre
 accompaigné de Sages, ou mis entre les li-
 ures? Es liures ie trouue de Sages de qui ie
 puis apprédre, ie trouue des vaillans pour
 les imiter & ensuiure, ie trouue des prudēs
 pour me cōseiller, ie trouue des tristes auec
 qui

qui plourer, ie trouue des ioyeux avec qui
me, ie trouue des simples avec qui gaudir,
ie trouue le bon de qui iay mestier, ie trou-
ue le mauuais de qui iay de me garder. Et
finablement es escritures ie trouue cōme en
la prosperité ie me dois gouuerner, & cōme
en l'aduersité ie me dois conualeicer. O que
biheureux est l'homme qui ha bien leu, &
plus heureux, si pour beaucoup quil sache
s'arreste à conseil ! Et au cas que tout cecy
ayt de tenir verité entre tous, beaucoup
plus est necessaire en celuy qui est gouuer-
neur de tous. Infallible reigle est, q̄ le Prin-
ce sage iamaïs ne peult estre simplement bō,
sinō fort bon : Et le Prince ignorāt ne peult
estre simplement mauuais, sinon fort mau-
uais. Au Prince q̄ n'est biē fortuné, grāde ex-
cuse lui est la sagesse pour sexcuser avec son
Peuple de toutes les réuerses q̄ luy donne
la fortune. Quand le Prince est fort aymé de
sa chose publique, & est vertueux de sa per-
sonne, incontīnēt disent tous quand ne luy
succede bien la fortune : A nostre Prince si
luy default la fortune, ne luy default la ver-
tu & vaillance. Et sil n'est heureux en ses
fins, au moins il se monstre estre sage en ses
moyens, & ce q̄ luy nie à ceste heure la for-
tune, autre iour luy retournera sa sagesse.
Et par le cōtraire, le Prince qui n'est sage, &
avec

avec cela est haï du Peuple, pour certaines
 sinistres de la fortune il encourt en peril,
 pource que si es choses graues luy succede
 mal, incontinent disent, q̄ ce ha esté l'igno-
 rance de sa personne, ou pour le mauvais
 conseil de sa maison. Et si par cas luy succede
 de bien, attribuât cela, non au bien guider
 & gouuernement, sinon que la fortune luy
 ainsi permis : Non à la sagacité quil ha es
 ses moyens, sinon en la pitié que ont eu de
 luy tous les Dieux. Puis donq̄ que ainsi est,
 le Prince vertueux & vaillant au temps quil
 sera oïseux, doit en sçret lire ses liures, et en
 publiq̄ communiquer, & se conseiller avec
 les Sages. Et au cas q̄ sa mauuaise fortune
 permette, quil ne prenne leurs conseilz, à
 tout le moins recourera credit de Sage
 entre ses vassaux. Ne vous veux plus rien
 dire, sinon que iestime tant le sauoir & le
 Sage qui le sçet, q̄ sil y auoit boutiques de
 scièces, comme de marchandises, je donne-
 rois tout mon bien, seulement pour ce que
 apprend vn Sage en vn iour. Finablement
 dis que ce peu que iapprés en vne heure, ie
 ne donneroie pour tout lor qui est en la
 terre. Et plus de gloire iay des liures q̄ iay
 leuz & passez, & des oeures que iay com-
 posez, que non des batailles que iay vain-
 cues, ny des Royaumes que iay gaignez.

Dum

Dun parlement que feit un Vilain aux Senateurs de Rome en la présence de Marc Aurele Empereur. CHAP. XXXI.

Estant malade iceluy Empereur, comme au chapitre passé auons dit, vn iour estans avec luy plusieurs Medecins, Orateurs, & Senateurs, fesmunt vn propos de parler combien Romaine estoit chagée, non seulement es edifices, mais encores es coustumes, & quant peuplee estoit de flateurs, & depueplee de gens qui osassent dire les veritez. Alors print le propos Lempereur, & dit ces paroles : Au premier an que ie fuz Consul, vint à Rome vn poure Vilain du riuage du Danube à demâder iustice au Senat contre vn Censeur qui faisoit plusieurs exactions au peuple : & de verité sceut si biē proposer sa complainte, & declarer les folies & torts que les Iuges faisoient en son païs, que ie doute que Marc Tulle Cicero ne les sceust mieux dire, ny le feu renommé Homere escrire. Tenoit ce Vilain le visage petit, les lours grosses, les yeux profonds, la couleur aduste, les cheveux herissez, la teste decouverte, les souliers de cuir de porc espic, le fape de poil de chieure, la ceinture de ioncs marins, & la barbe lōgue & espesse, les sourcilz qui luy couuroient les yeux, lestomac

m

&

& le col couverts de poil, & veluz comme vn Ours, & vn baston en la main. Pour certain quand ie le vis entrer au Senat, imaginay q̄ cestoit aucune beste en figure dhomme. Et apres q̄ icuz ouy ce quil dit, iugeay estre l'un des Dieux. fil y ha Dieux entre les hommes, car si ce fut chose espouuantable voir sa personne, non moins fut chose monstrueuse d'ouir ses propos. Estoiẽt pour lors & à la saison attendans à la porte du Senat beaucoup & diuerses personnes pour negocier des affaires de leurs Prouinces. Non pource, parlà premier ce Vilain que les autres, lun pour voir ce que diroit tel homme monstrueux, & encores pour ce que tenoient ceste coustume les Senateurs, que en leur Senat. fussent ouyes les querelles & cōplaintes des pources, plustot q̄ les demandes des riches. Mis en apres au mylieu du Senat iceluy Rustique commença à proposer son affaire, & fort bien compasser ses propos, disant les causes pourquoy il estoit là venu : auquel raisonnement il se monstra tant hardi comme il estoit extreme & espouuantable de foy & de ses vestemens; & leur dit ainsi : O peres conscripts ! O Peuple heureux ! Moy rustique habitant & voisin des riuieres & citez du Danube, salue vous autres Senateurs de Rome,

me, qui estes en ce Senat assemblez, & prie
aux Dieux immortelz quilz gouuernent &
reignent aujourdhui ma langue, à fin que ie
die ce quil conuiét, & est necessaire à mon
païs, & aydent vous autres à bien gouuer-
ner la Republique, par ce que sans volun-
té & contentement des Dieux ne pouuons
apprendre le bien, ny nous separer du mal.
Les tristes destinees, la fortune le permet-
tant, & noz Dieux courroucez, nous de-
laissans, fut telle nostre desaduenture, & se
monstra à vous autres tant fauorable la for-
tune, que les superbes Capitaines de Rom-
me prindrent par force darmes nostre ter-
re de Germanie, & non sans cause ie le dis,
que à la saison les Dieux estoient lors cour-
roucez contre nous autres, par ce q̄ si nous
autres eussions appaisé noz Dieux, vous
pouuez bien excuser de nous y pouuoir
vaincre. Grande est vostre gloire Rômain
pour les victoires que vous auez eues, &
pour les triumphes que de plusieurs Roy-
aumes auez triomphé, non pour ce plus
grâde sera vostre infamie es siecles aduenir
pour les cruautéz que vous auez faites. Et
vous faits sauoir, si ne le sauez, q̄ au temps
que les malheureux vont deuant les chars
trionphaux, disans, viue, viue linuincible
Rôme, dautre part vont les pources captifs,

m 2

disans

disans en leurs cœurs Iustice, Iustice. Mes predecesseurs peuplerét iulques aupres du Danube, à cause que leur faisant mal la terre seiche, se retirassent & recreassent à leue humide, & si par cas leur ennuyast leue inconsistante sen retournaissent à seureté à la terre ferme : & comme soient variables les appetits & conditions des hommes, il y ha temps, q̄ fuyans de la terre, nous refreschissons en leue : & en autre temps, que espouuantez de leue nous retirions à la terre, Mais comment diray'ie Rommains, ce q̄ ie veux dire : Ha esté tant grande vostre couuoitise de prédre des biens estranges, & ha esté tant desordonnee vostre superbité de commander aux terres estranges, que ny la Mer vous peult proufiter en ses abismes, ny la terre asseurer en ses champs. O quelle grande consolation est pour les hommes troublez penser & tenir pour certain quil y ha Dieux iustes, lesquelz leur feront Iustice des hommes iniustes, par ce que si les troublez ne tenoient pour certain, que les Dieux de leurs ennemis ne prinsissent vengeance, eux mesmes se osteroyent la vie. La fin pourquoy ie veux dire cecy, est par ce que iespere aux iustes Dieux, que comme vous autres sans raison nous auez iettez hors de noz maisons, autres viendront qui
auec

avec raison ietteront vous autres d'Italie & de Romme. Là en ma terre de Germanie & d'Allemagne, tenōs pour infallible veigle, q̄ l'homme qui prend par force le bien d'autrui perde le droit quil tient au sien propre & espere es Dieux, que ce que nous tenons pour proverbe en nostre pais, tiédrez par experiēce cy en Romme. Es grosses paroles que ie dis, & es vestemens monstrueux que ie porte pouuez bien deuiner, que ie suis vn fort rustiq vilain, mais pource avec tout cecy ie ne laisse de cōgnoître ce quest en celuy qui est iuste, & ce quest en ce que possede le tyrant. Car les rustiques de nostre profession, encores q̄ ne sachons dire ce que nous voudrions par bon style, non pource ne le laissons de congnoître lequel doit estre approuué pour bon, & ce que doit estre condēné pour mauuais. Je dirois plus en ce cas, que tout ce que les mauuais accumulerōt avec leur tyrānie en plusieurs iours, les Dieux leur osteront tout en vn iour: & au contraire, tout ce que les bons perdront en diuers ans, leur rendront les Dieux en vne heure. Car parlant à la verité, estre les mauuais riches de p̄sperer, ce n'est pource q̄ les Dieux le vueillēt, sinon quilz le permettent: & si nous complaignons q̄ à ceste heure dissimulās, beaucoup souffrōs;

m 3 que

que les tēps viendra quilz chastieront tous. Croyez moy dune chose, Rōmains, & ne doutez en icelle, qui est, que de iniuste gaing des peres, vient en apres la iuste perdition es enfans. Beaucoup plusieursfois seſmer ueillent en mon païs, qui est la cause que les Dieux ne ostent aux mauuais ce quilz gagnent incontinent quilz le gagnent : & pour moy la raison de cecy est, par ce que diſſimulāt avecques eux, assemblent peu à peu plusieurs choses, & apres lors quilz ny pensent, & sont sans fouci, les leur ostent toutes ensemble : car le iuste iugement des Dieux est, que puis quilz ont fait ainsi sans raison mal à plusieurs, viennent aucun qui leur facent mal par raison. Pour certain lhomme vaillant & sage, & qui en ses faits presume du sage, impossible est, que en ce quil tient de lautrui prenne goust, & dautre maniere que de nulle chose, tiennne contentement, se recordant, que ce quil possede est mal gagné. Je ne scay pas, Rommains, si vous mentendez, mais à celle fin que mieux mentendiez, ie dis que suis bien espouuanté, & encorē pluſtot ie dirois scandalisé, comme lhomme qui tient quelque chose dautruy se peult reposer ny dormir vne seule heure, puis quil void auoir iniurié les Dieux, les voisins

voisins scandalisez, ses ennemis contés, ses amis perdus, & ceux quil ha robbez endommagez, & qui est le pis de tout, tient sa personne mise en peril, & dis quil la tient mise en peril dautât que le iour que aucun se determina de me oster mes biens, iceluy iour me determine de luy oster la vie. Cest chose coupable aux hommes, & fort infame entre eux, lhomme qui tient tant les desirs chers en son cœur, & tant abandonnees les rennes de ses œuvres, que la misere estrange luy semble richesse. Ne me chault fil est Grec, Barbare, Rommain, present ou absent: ie dis & afferme quil est & sera maudit des Dieux, & haï des hommes celuy qui sans plus de consideration veult chager la renommee avecques linfame, la iustice avec linjustice, le droit avec la tyrannie, la verité avec la menterie, le certain pour le douteux, ayant en hayne le sien propre, & soupirant pour le bien dautruy. Celuy qui tient pour principale intention accumuler des biens pour ses enfans & non destre renommé entre les renommez, cest iuste raison que celuy tel non seulement perde les biens accumulez, mais encores que sans renommee demeure infame entre les mauuais. Côme vous autres les Rommains naturellement estes superbes, & vous auugle lorgueil,

guen, vous tenez pour bien. heureux que pour auoir cōme vous auez plus q̄ tous, pour celà soyez plus hōnorez que tous: ce que n'est pas pour certain ainsi: par ce que si de fait ne voulez ouurir les yeux, & ne cōgnoître voz propres erreurs, verrez q̄ si vous vo' louez deſtre Seigneurs de Prouinces eſtrāges, vo' vous trouuerez faits esclaves de voz propres richesses. Accumulez tout ce q̄ vous voudrez, & q̄ lon face tout ce que commāderez, selon quil me semble biē peu proufitē auoir les maisons pleines de biens, & par autre part estre les cœurs possēdez de couuoitise, par ce que les richesses qui se accumulent par couuoitise, & se gardent par couuoitise, ostent au possesseur la renommee, & ne luy proufitēt pour sustanter & soustenir sa vie. Ne se pourra souffrir plusieurs iours, ny moins estre cachē plusieurs ans, estre lhomme tenu pour riche entre les riches, & pour honorē entre les hōnorez; par ce que lhomme qui est beaucoup amy de ses biens, est impossible quil ne soit ennemy de bonne renommee. O si les couuoiteux auoiēt autant de couuoitise de leur honneur propre comme ilz ont des biens d'autrui, ie vous iure par les Dieux immortelz, que la petite teigne d'au couuoitise ne leur rongeroit le repos de la vie;

vic, ay le chancre de l'infamie leur destrui-
 rois leur bonne renommée. Oyez Rômain,
 oyez ce cy q'ie vo^s veux dire, & pleust aux
 Dieux que le sceussiez bien entendre: car
 d'autre maniere ie perdrois mon travail, &
 vous autres ne tireriez de mes ppos aucun
 fruit. Je voy que tous hayent orgueil, &
 nul veult suivre humilité, tous condemnēt
 l'adultere & nul voy continent, tous maud-
 disent l'intemperance & ie ne voy nul tem-
 peré, tous louent patience & ie ne voy nul
 qui souffre, tous renient paresse & ie voy
 que tous se reposent, tous blasphemēt aua-
 rice & ie voy que tous desrobēt. Vne cho-
 se ie dis, & non sans larmes, ie le dis publi-
 quemēt en ce Senat, qui est, que avec la lan-
 gue tous ou la pluspart blasonnēt des ver-
 tus, & apres avec tous leurs mēbres seruent
 aux vices. Ne pēsez que ie die cecy pour les
 Rômain q' sont en Illyrique, sinō pour les
 Sénateurs q' ie voy en ce Senat. Vous autres
 Rômais en voz enseignes portez pour dé-
 mōse ces paroles: ROMANORVM EST
 DEBELLARE SVPERBOS, ET PAR-
 CERE SVBIECTIS. Pour certain direz
 mieux: ROMANORVM EST EXPOLIARE IN-
 NOCENTES, ET INQUIETARE QUIETOS:
 car vo^s autres Rômain nestes sinon pour
 tourmēter les peuples de repoiz, & larronē

m 5 des

des sueurs estranges & labeurs d'autrui.

Le Rustique suivant son propos, argue contre les Rommains, que sans raison ont conquis leurs peuples : & prouue par bonnes raisons que pour auoir ennuyé leurs Dieux, ont esté vaincus des Rommains.

CHAP. XXXII.

E vous demãde, Rõmains, quel le action auez vous eũs nourris aupres du Tybre, à nostre fleuve ou estions en paix à la riuiera du Danube? Par aduẽture nous auez veuz amis de voz ennẽmis, ou nous declarer voz ennẽmis, par aduẽture ouĩstes cy en Romme dire, que delaisẽces noz terres propres, nous allasmes conquerir terres estranges. Par aduẽture fustes aduertis, que nous esleuans contre noz Seigneurs, nous donnasmes loberẽssance aux Barbares indomptez. Par aduẽture auez enuoyẽ quelque Ambassadeur qui nous conuioit destre voz amis, ou vint aucun de nostre pais en Rõme vous deffier cõme noz ennẽmis. Par aduẽture mourut aucun Roy en noz Royaumes, qui en son testament vous laissa ses heritiers, à fin que avec ce tiltre nous contraingnissiez destre voz vassaux. Par aduẽture auez trouuẽ aucune Loy antique, ou aucune coustume moderne,

ne, en laquelle appert clairement que la noble et genereuse Germanie de necessité doit estre subiette à la superbe Romme. Par aduenture nous auons destruit voz exercites, nous auons gasté voz champs, saccagé voz subietz, auons donné faueur à voz ennemis à fin que pour venger ces iniures, destruisissiez noz terres. Si vous autres de no^r autres, ou nous autres de vous autres eussions esté voisins, ce neust esté merueille que les vns par les autres fussions destruits: car souventesfois aduient, que pour occasion de departir vne pource terre se esleue entre deux peuples vne prolixie querelle. Nō pour certain y ha eu chose de cestes entre vous autres Rōmains & nous autres Germains, par ce que en Allemaigne aussi tost auons senti vostre tyrannie, comme nous auons ouy vostre renommee. Si vous ennuyez de ce que ie vous ay dit, ie vous prie que vous desennuyez avecques ce que ie vous diray, qui est, que le nom des Rommains & les cruautez des Rommains en vn iour arriuerent à nostre peuple: & ne scay que dire plus Rōmains du peu de soucy que en ont les Dieux, & de laudace des hommes; pource que ie voy que celuy qui possede beaucoup tyrānise celuy qui ha peu, & celuy qui tient peu sera celuy qui ne veult ce-
luy.

luy qui tiét beaucoup: & la couuoitise desordonnee debat avec la malice secrete: & la malice secrete dōne lieu au larrecin public: & au larrecin public ny ha psonne qui voi se de fait à lencontre: & de là viét pour resouldre en apres, q̄ la couuoitise de lhomme maling se doit accomplir au preiudice de tout vnpeuple. Oyez Rōmains oyez, & par les Dieux immortelz vo⁹ cōiure, loyez attentifs à ce que ie vous veux dire, qui est regarder bien ce que vous auez fait: car les Dieux sen doinent soucier ou le monde en bref finir, ou le monde se doit bien tost acheuer, ou le monde ne seta monde, ou la fortune fichera le clou, ou se verra ce que iamais ne fut veu, ou ce que auez gaigné en huit cens ans viendrez à le perdre en huit iours, par ce que ne peult estre chose plus iuste que puis que vous estes faits tyrans par force, vous tournent les Dieux esclaves par iustice. Ne pensez pas vous autres Roinnains, que si vous auez prins & vous estes Seigneurs de nostre Germanie, que ce ayt esté par aucune industrie de guerre: car vous nestes plus belliqueux, ny plus courageux, ny plus hardis, ny encorés plus vaillans que nous autres, sinon q̄ comme nous autres auons offensez noz Dieux, et donnerent eux en leurs secretz iugement que

que pour chastier noz desordonnez vices, vous fussiez les cruelz bourreaux. Ne vous estimez vous autres pour tant fors, ny tenez nous autres pour tât debiles: que si les Dieux eussent esté pour lors autant pour lun que pour lautre, pourroit estre que vo^s neussiez emporté cōme feistes les despouilles du camp: car parlant à la verité natteingnistes la victoire par armes que portastes de Romme, sinon pour tant de vices qui estoient en Germanie. Donques si nous sommes perdus nō pour estre couards, nō pour estre debiles, non pour estre craintifs sinon seulement pour estre mauuais, & nauoir les Dieux propices, que esperez vous que sera de vous autres Rommains estans comme vous estes vicieux, & tenans comme vous tenez les Dieux corroucez? Ny pour que assemblez grans exercites, ny pour que vous louez des grans tresors, ny pour que ayez plus grans Dieux à vostre ayde, ny pour que edifiez si grans temples, ny pour que vous offrez si grans sacrifices, ne pensez Rōmains pour celà estre plus victorieux. Pource vous fais sauoir, si ne le sauez, que nul tient plus de part avecques les Dieux de quant il aura paix avecques les vertus. Si les triumphes des vainqueurs nestoient en plus que dauoir subtilz entendemens,

demens, Capitaines dextres, hommes val-
lans, & gros exercites, pour certain seroit
assez peu daduis peurer de porter tout ce-
cy à la guerre. Puis q̄ dirons en apres, qui
voyons par experience, que les hommes ne
peuuet donner plus que les batailles, et que
les Dieux seulz sont qui donnēt les victoi-
res. Si ie ne me trompe, & que nous autres
contre noz Dieux auons offensē, ie pense
que nous y auons satisfait : mais aussi bien
ie croy que les cruautéz que vous autres
auez faites à nous autres, & lingratitude
que auez eue aux Dieux, encores que ne
layez payee, ie tiēs pour chose certaine que
vous le payerez vne autre fois, & en ce cas
pourroit estre cōme à ceste heure no^r trait-
tez comme esclaués, aucuns iours nous re-
cōgnoîtrez pour Seigneurs. Depuis quen
ce chemin iay veu les braues mōtaignes, di-
uerses Prouinces, plusieurs nations, le pais
tant aspre, les gēs tant barbares, tant & tant
de milles quil y ha de Germanie-en Rōme,
ie ne scay quelle folie print Romme den-
uoyer conquerir Germanie, pource que si
la couuoitise de ses tresors en ha esté cause,
sans cōparaison lon ha despēdu plus dar-
gēt à la conquerir, & de present se despēd
à les maintenir, que non ce que monēt les
rētes de Germanie, ny pourront mōter en
plusieurs

plusieurs années, & pourra estre que premierement lon la perdra avant que lon en ayt retiré ce quelle ha cousté à cōquerir. Si me dites Rōmains q̄ non pour iamais ha esté conquise Germanie de Rōme, sinon à fin que Romme eust ceste gloire de se voir Dame de Germanie, aussi bien cecy est vanité & folie, par ce que biē peu proufite tenir les murs & places fortes des Peuples gaignez, & auoir les cœurs des habitāz diceux perdus. Si vous dites q̄ pour celā conquistes Germanie pour amplifier & agrandir les fins & termes de Romme, aussi biē me semble cecy estre vne frivole cause, pource que ce nest dhommes sages & vaillāz augmenter en terres & diminuer en honneur. Si dites que nous enuoyastes conquerir à fin q̄ ne fussions barbares, ne vesquissions comme tyrās, sinon que voulez nous faire viure au deffous de bonnes Loix & costumes, & telle soit ma vie si la chose succedoit ainsi : mais comme est il possible que vous autres dōnez ordre de viure aux estrāgers, puis que rōpez les Loix de voz predecesseurs? Grāde vergongne doiuet auoir de corriger autrui ceux qui voient quil y ha beaucoup à corriger en eux mesmes, par ce que lhōme boiteux ne doit prédre pour ayde vn aueugle. Si cecy est vray, cōme de fait

fait est verité, conuient à fauoir que n'est
iamais occasion ny moins raison la super-
be Rôme de conquerir ny prendre linno-
cente Germanie. Allons doncques tous à
robber, tuer, conquerir, & brigander puis
que nous voyons le monde ia si corrompu
& tant aliene, & separé de lamour de Dieu
que chacun (ainsi que on peut euidem-
ment cōgnoître) prend ce quil peut, & tue
celuy quil veut : & ce qui est pis de tout,
que à tant & tant grans maux, qui se com-
mettent par chacun iour, ny ceux qui gou-
uernēt y veulent remedier, ny ceux qui sont
greuez osent de eux se complandre. Vous
estes auourd'hui tant inexorables, les sou-
uerains Iuges, & auez si peu de regard aux
misérables pources, quilz tiēēt pour moins
mal souffrir en leurs maisons les tribula-
tions, que non mettre deuant vous aucunes
complaintes ny quereles. Et la cause de ce-
cy est, pource que la en leur terre par ad-
uenture ne les pourfist sinon vn, & cy en
ce Senat est en deffaveur de tous, & tout ce
cy, pour estre celuy qui querde & se com-
plaint, pource : & celuy de qui lon se com-
plaint, riche. Puis doncques que ce ha esté
vostre fortune, & que est cheu en nostre
desaduēture, que la superbe Rôme fust Da-
me de nostre Germanie, il est tres raison-
nable

nable que nous gardez en iustice, & maintenez en paix & tranquillité la terre. Non pour certain, sinon que iceux qui vont là nous prennent les biens, & vous autres qui estes icy, nous desrobez la renommee, disans, que puis que nous sommes vne gent sans loy, sans raison, & sans Roy, que comme Barbares incōgnuz nous pouuez prendre pour esclaves. Vous vivez en ce cas fort trompez, Rommains : car il me semble que avecques raison ne nous pouuez appeller gens sans raison, puis que telz quelz, nous ont creez les Dieux. Nous estions en nos terres propres, sans desirer, ny chercher, ny prendre terres estranges : Par plus forte raison pourrons nous dire estre vous autres sans raison, puis que non estans contents de la douce & fertile Italie, vous allez espendant le sang humain par toute la terre. Que vous diez, nous autres meriter estre esclaves, à cause que nous n'auons Prince qui nous commande, ny Senat qui nous gouverne, ny exerce qui nous defende, à cecy ie vous veulx bien respondre, que puis que nous n'auons ennemis, nous n'auons soucy d'exercites : & puis que chaqu' estoit content avecques son sort & fortune, nous n'auons necessité dun superbe Senat qui gouverne : & que estans, comme nous estions,

R. TOUS.

tous egaux, ne deuions consentir dauoir entre nous autres aucuns Princes, pource que lofficie des Princes est, de supprimer les tyrans, & conseruer en paix le peuple. Que vous diez dauantage nauoir en nostre terre Republique ny police, sinon que nous viuons cōme les bestes brutes en vne montagne, aussi peu en cecy comme en l'autre auez raison, pource que nous autres ne consentimes en nostre pais ceux qui traittent menteries, ny mutins & balicieux, ny hommes qui dautres terres nous apportassent des appareilz pour estre vicieux, de maniere que comme es vestemens nous estions honnestes, & au manger nous louyons destre sobres, nous nauions besoing de beaucoup meilleurs traitemens, pource que en nostre terre ny ha marchands de Carthage, huile de Mauritaine, acier de Cantabrie, odeur & senteur de Asie, or d'Espaigne, argent de Bretagne, ambre de Sydoine, soye de Damaz, fromens de Sicile, vin de Candie, pourpre d'Arabie, ny pour cela sommes brutaux en ceste terre, ny delaissons dauoir vne Republique, pource que cestes & autres semblables choses tiennēt plus doccasion desuciller plusieurs vices, que non pour viure avecques les hommes vertueux. Heureuse & bien adu-

uent

menturee est la Republique, non celle en qui sont plusieurs traytres, sinon la ou vivent plusieurs vertueux : non en ce que abonde de beaucoup de richesses, sinon en ce que lon estime pour beaucoup de vertus : non ou vivent plusieurs esuentez & iracundieux, sinon ou resident hommes pacifiques. de là sensuit, que à la police de Rōme, pour estre riche, nous deuons pitié & compassion, & à la police de Germanie (pour estre poure) vous deuez auoir enuie. Pleust à Dieu immortel que le contentement que nous auions avecques la pourté celle mesmes eussiez vous autres avecques labondance, par ce que en ceste maniere ne à nous vous neussiez lors desrobé noz terres, ny viendriens à ceste heure à nous complandre en Romme. Je voy bien Rōmains quil va beaucoup de lun à lautre, pource que vous autres encores que oyez noz trauaux, non pour cela perdrez voz passetemps, mais à nous autres iamais pouuōs essuyer les larmes de noz yeux, ny iamais cessons de plourer noz infortunes.

* Vous penserez bien que iaye dit tout ce que deuois dire, & certainement nest pas ainsi. Auant me demeurēt aucunes choses à dire, desquelles scerez fort espouuanter de les ouyr. Et soyez certain, que ie ne

n 2 craind

craindray point de les dire, puis que vous autres n'avez vergongne de les faire, pour ce que la cōpce publique ne souffre correction secrète. Je suis espouuanté de vous autres Rōmains, de nous enuoyer cōment vous nous avez enuoyé iuges tant ignorans & bouuiers, qui par les Dieux immortelz ie vous iure, quilz ne fassent nous declarer voz loix, ny beaucoup moins entendre les nostres : & le dommage de tout cecy procede de nous enuoyer là, non ceux qui sont plus habiles pour administrer iustice, sinon ceux qui tiennent plus d'amis en Rōme. Presupposé que à ceux de ce Senat donnez les offices de iudicature plus par importunité que non par leur habilité. Cest bien peu ce que lon en peut dire au respect de ce quilz osent faire là. Ce que vous leur commâdez icy, ie ne le scay : mais ce quilz font là, ie vous diray, & est cecy : Voz iuges prennent tout ce que lon leur donne en publiq, tirent & accumulent le plus que ilz peuuent en secret, chastient grieuemēt les pures, & dissimulent avecques les coupes du riche, consentent plusieurs maux pour auoir occasion de faire plus grans larcins, oubliēt le gouuernemēt du peuple pour prendre leurs plaisirs en vices : estans pour mitiguer les scandales, sont

eux

eux qui sont plus scâdaleux. Celuy qui n'a pas beaucoup de biés, pour neant leur demande iustice. Finablement souz couleur quilz sont de Rôme, nont aucune crainte de rober toute la terre. Quest cecy Romains ? iamaïs naura fin vostre orgueil de commander, ny vostre couuoitise à desrober? Dites nous ce que vous voudrez, & ne nous donnez tant de travaux. Si le faites pour noz enfans, chargez les de fers, & les prenez pour esclaves, par ce q̄ vous ne les chargerez de plus quilz pourront porter. Mais de cōmandemens, & de tributs, vous nous en dōnez plus q̄ ne pouuons porter ny souffrir. Si le faites pour noz biens, allez, & les prenez tous, pource q̄ en nostre païs de Germanie, nous nauons telles conditions que auez icy en Romme: cest à sauoir, vous resiouissez de viute poutes, de peur que vous auez de ne mourir riches? Si vous craingnez que nous esleuions auecques toute la terre, ie mesmerueillerois si vous pensiez telle chose: par ce que selon que vous nous auez spoliez, robez, & maltraitez, assurez moy vous autres, que ne nous depeuplerez; & ie vous assureray que ne nous esleuerons. Si ne vous cōtentez noz seruices, cōmandez que lon nous trenche les testes comme à hommes mau-

nais , par ce que (pour vous en dire la vérité) ne sera tant cruel le couteau en noz gorges cōme sont voz tyrānies en noz cœurs. Sauvez vous que vous auez fait Rōmains? que nous auons tous iuré ceux de ce-miserable Royaume de iamais habiter avec noz femmes , & de tuer noz propres enfans , & cecy pour ne les laisser es mains de si mauuais tyrās comme estes vous autres, car nous desirons plus quilz meurēt avecques liberté , que non quilz viuēt avecques seruitude. Comme hōmes desesperez auōs déterminé de souffrir les bestiaux mouuemens de la chair , en tout ce tēps que nous reste pour viure, & cela à fin que nulle femme se fasse enciente , par ce que nous desirons plus estre continens vingt ou trente ans , que non de laisser noz enfans esclaves perpetuelz. Sil est vray que les enfans doiuent endurer ce que souffrēt les pources tristes Peres , non seulement est bon de ne les laisser viure, mais encores seroit beaucoup meilleur ne cōsentir quilz naissent. Vous ne deuez faire ainsi Rōmains, sinon que la terre prinse par force, doit estre beaucoup mieux gouvernee : car voyans les misérables captifs quelon leur administre droit iustice, oublieront la tyrannie passée, & dompteront leurs cœurs à la seruitude perpetuel

pétuelle. Puis que cela est verité que si nous venons à nous complaindre de griefz que font voz censeurs là au Danube, que nous orrez vous qui estes cy en ce Senat? & quand ia determinerez de nous ouyr, vous estes fort long à y pourvoir, de maniere que quand commencez à remedier à vne mauuaise coustume, ia est perdue toute la Republique. Je vous veux dire aucunes choses de celle, à fin que les sachez & que vous les corrigiez. Vient vn pource à vous demander icy iustice, & comme il nha argét que bail-
ler, ny vin que presenter, ny huile que pro-
mettre, ny purpure que offrir, ny faueur pour se ayder, ny reuenu pour se secourir & soustenir en despenſe & entretenir, depuis que au Senat ha proposé sa cōplainte; lon accomplit avecques luy par parole, luy disant que en bref se verra son droit de iustice. Que voulez vous que ie vous die, si non que au pource complainnant luy font despendre ce quil ha, & ne luy rendent aucune chose de ce quil demande: luy donnent bonne esperance, & luy font gaster le meilleur de sa vie chacun deux luy promettent faueur, & apres tous ensemble le perdent, ruinent & destruisent. La plus grād part luy disent quil ha bon droit, & apres donnent contre luy sentence, de maniere que le mi-

serable qui est venu à se complaindre d'un, sen retourne se complaignant en son pais de tous, maudissant sa triste fortune, & reclamant les Dieux iustes & pitoyables. Ad- uient aussi bien, que aucunesfois se viennent à cōplaindre en ce Senat aucuns bulicieux & esuëtez plus par malice que non par rai- son de droit & iustice, & vous autres So- nateurs adioustans foy à leurs paroles dou- bles & à leurs larmes feintes, incontinent pouruoyez dun Censeur pour aller deter- miner & sentencier leurs quezeles & com- plaintes. Lequel allé & retourné, vous en- sendez plus à remedier & dōner ordre aux complaints de iceluy Iuge, que non es scandales qui estoient en celuy peuple. Je veux Rōmains vous conter ma vie, & par elle verrez quelle vie passent ceux de mon pais. Je viz damasser du gland en yuer, de scyer les bleds en esté, aucunesfois je pesche tant par necessité comme par passe- temps, de maniere que tout le plus de ma vie ie passe seul es chāps ou en la montai- gne. Et si vous ne sauez pourquoy, oyez & ie le vous ditay : le roy tant de tyrānies en voz Censeurs, se font tant de larcins aux miserables pourer, y ha tant de dissensions en iceluy Royaume, se permettent tant de dōmāges en icelle terre, est tant desrobé la miser

miserable Republique, y ha tant peu qui
ayent zeile au bien, & espere tant peu de re-
mede de ce Senat, que ie me determine,
comme malheureux, me bannir de ma pro-
pre maison & de ma douce compaignie, à
fin que ie ne voye de mes yeux chose tant
miserable & dommageable, Mais ie men
veux aller seul par les champs, plustot que
devoir mes voisins par chacune heure plou-
rans. Et au contraire de cecy, les bestes cru-
elles ne moffendent si ie ne les assaulx, mais
les hommes maudits, encores que ie les ser-
ne, memuyent. Certainemēt cest vn grand
travail de souffrir vn reuers de la fortune,
mais beaucoup pis quand se commence le
mal à sentir & ne se y peut remedier: Pour-
ce, sans comparaison est beaucoup plus
grand mal quand ma perdition emporte
le remede, que de celuy qui le peut reme-
dier ne le veult, & celuy qui le veult ne le
peut faire. O cruelz Rômaines, vous ne sen-
tez aucune chose de ce qu'onous sentons,
en especial moy qui le dis verrez comme ie
le sens, puis que seulement de le reduire à
memoire, mes yeux sen aveuglent, ma lan-
gue sengrossist, mes membres se desioin-
gnent, mon cœur se fuanouit, mes entrail-
les se rompent, ma chair se consume: que
sera là en mon païs le voir avec mes yeux,

a s louyr

louyr auecques mes aureilles , & le toucher
auecques les mains ? Sont pour certain tel-
les & tant grieues les choses que seuffre la
triste Germanie , que les pitoyables Dieux
encores ont cōpalsion de nous. Je ne veux
vous prier que de mes paroles prenez ou
ne prenez scandale , sinon seulement vous
supplie que entendiez bien ce que ie dis ,
par ce que vous presumans comme vous
presumez estre discretz , vous verrez bien
que les trauaux qui nous viennent des hom-
mes entre les hommes , auecques les hom-
mes , & par les mains des hommes ce n'est
pas beaucoup que les sentions cōme hom-
mes : Parlât à la verité , & encores auecques
liberté , si deuoïs conter par le menu tou-
tes les inaduertences qui procedent de ce
Senat , & toutes les tyrānies que voz Iuges
font en ce miserable Royaume , l'une de
deux choses deuroit estre , ou me chastier si
ie mēts , ou vous priner vous autres de voz
offices si ie dis vray. Vne chose seule me
console , laquelle auecques aucuns malheu-
reux comme moy mets aucunesfois en pro-
pos , cest , que ie me estime pour heureux
de connoitre les Dieux estre tant iustes
que leurs braues chastiemēs ne procedent
sinon de noz mauuaises cruelles , & q̄ no-
stre coulpe secrette est icelle qui les esuil-
le,

le, à ce quilz facent de nous autres publique iustice. Dune chose seule ie suis troublé & qui semble que les Dieux sont cruelz, cest pourquoy à vn homme de bien pour petite coulpe donnent beaucoup de peine, & à vn homme mauuais pour beaucoup ne luy donnent grief tourment, de maniere quilz dissimulent avecques les vns & ne pardonnent aucune chose aux autres. O se cretz iugemens des Dieux ! & si comme ie suis obligé à louer voz œuvres que ieusse congé de les condamner, ie oserois dire, q̄ nous faites souffrir grieues peines nous voulans persecuter par les mains de telz Ingés, lesquelz si iustice auoit lieu au monde, quand nous chastient avecques les mains, ne meriteroiét auoir les testes sur les espaulles. La cause pourquoy à ceste heure de nouveau ie exclame aux Dieux immortelz, cest de voir quil ny ha seulement que quinze iours q̄ suis entré en Romme, ie y ay veu faire & pourueoir à telles & grâdes choses en ce Senat, que si la moindre dicelles se faisoit sur les riuages du Danube, les gibets seroiét plus peuplez de larrons que les vignes de raisins. Ie me suis appareillé à voir vostre maniere de faire à parler, vostre deshonesteté es vestemens, vostre peu de temperance à manger, vostre desordre
à neg

à negocier, & voz plaisirs à viure : & par
autre part ie voy q̄ quand arriue en nostre
païs vne prouision de vous, nous la por-
tons au Temple, nous loffrons aux Dieux,
nous la mettons sur les testes, de maniere
que costoyans lun aupres de lautre, nous
accomplissons ce que nest commandé, &
est blasphemé daller au contraire. Et puis
donques que mon desir sest veu ou il desi-
roit, & mon cœur sest reposé espandant la
poison quil auoit, si en aucune chose vous
ha offensé ma langue, ie mestends cy en ce
lieu à fin que me coupez la teste, pour ce
que ie desire plustot gagner lhonneur, me
offrant à la mort, que vous autres ne gai-
gnez avec moy en instant la vie. Icy don-
na fin le Rustique, à son propos non rusti-
que. Dit incontinct apres Lempereur Marc
Aurele à ceux qui avecques luy estoient:
Que vous semble amis quel noyau de la
noix, quel or de la mine, quel grain de pail-
le, quelle rose despines, quelle mouelle dos,
& quel homme tant noble & vaillant là se
descouurit, q̄lles raisons tant haultes, quel-
les paroles si bien ordonnees, quelles sen-
tences tant bien dites, quelles veritez tant
veritables, & encores quelles malices tant
descouuertes descouurit illecques ? A loy
dhomme de bien ie vous iure, & ainsi me
voye

voye libre du mal que iay, que le Vilain fut vne heure estendu en terre, & tous nous autres les testes baissées espouuantez ne luy peusmes respondre vne parole, par ce que à la verité iceluy Rustique nous confondit avec son propos, & nous espouuanta de voir le peu destime quil auoit de sa vie. Ayans prins determination au Senat, le iour suuant pourueusmes de iuges de nouveau aux riuages du Danube, & commandasmes quil nous donnast par escrit tout iceluy raisonnement, à fin quil fust mis au liure des Bons dits des Estrangers, qui estoient au Senat. Se pouruent aussi mesmes que celuy Rustique fust fait en Romme Patrice, & des Libertins de Romme fust lun, & que du Tresor public fust pour tousioursmais sustanté & nourry, pour ce mesmes q nostre mere Romme tousiours sest estimee & louee de payer non tant seulement les seruices louables que lon luy faisoit, mais encores les bonnes paroles que au Senat se disoient.

Comme Marc Aurele Empereur disoit quil noulloit fort grand bien à son Peuple, & son Peuple disoit quil luy en noulloit encores plus.

CHAP. XXXIII.

Am



V second an que fut eslu Empereur, & en lan quarantecinquiesme de son aage, cōme il retournaist de la guerre ou il conquist les Germains, & les Argonautes, de laquelle il apportoit grand gloire pour luy, & richesse pour Lempire Rommain, se detint en Salon aucuns iours pour se reposer & adresser son exercite, & à fin que en Romme ilz eussent temps de appareiller le triomphe fort glorieux, & non moins riche : Fut faite vne chose avec luy, laquelle iamais au parauāt, ny depuis fut veüe en Romme, & est ceste cy : Le iour de son triomphe, fut eslu par tout le Peuple, & y consentit tout le Senat, pour Empereur vniuersel apres la mort dudit Marc Aurele, Commodus son filz. Ne fut pour certain eslu à la petitiō de son pere, mais le destournoit, à tout son pouuoir, disant : que Lempire nestoit chose qui se deuoit donner pour le loyer des morts, sinon pour les bonnes œuures que eussēt faits les enfans. Plusieurs fois souloit dire ce bon Empereur : Lors sera perdue Rōme, quād lelection sera ostee au Senat, & Lempereur heritera de Lempire par patrioine. Retournāt à ce que dessus, estant Lempereur à Salon veilloit fort pour entrer bien en ordre en Romme, & Rōme se

refacil

reueilloit pour mieux le recevoir cōme appartenoit à triomphateur de telle guerre fut fort voulu de tout L'empire, et tousiours pensoit en quoy feroit plaisir au Peuple, & le Peuple mouroit pour luy faire seruice. Plusieurs fois au Senat scismouuoit vne question assez douce, & estoit, lequel de ces deux aymoit plus, ou L'empereur le Peuple de L'empire, ou le Peuple de L'empire L'empereur. Vindrent à tant quilz determinerēt vn iour de mettre Iuges en ce cas, & furent les Ambassadeurs des Parthes, & de Rhodes, & pour cest effect donnerent leurs escrits. L'empereur racōtoit illec les biēs quil auoit faits, & les maux quil auoit ostez. Les Senateurs disoient les seruices que en son absence luy auoient faits, & les signes d'amour q̄ en leur presence luy auoient monstré. Ainsi mesmes L'empereur meut autre iour vne autre question au Senat, disant, que plus grād gloire luy estoit dauoir telz subietz & vassaux, que non la gloire du Senat pour auoir tel Empereur. Le Senat contredisoit, affirmant que plus grande gloire ilz auoient pour luy, que non luy d'eux. Et de ceste maniere L'empereur donnant la gloire au Peuple, & le Peuple à L'empereur entre ieux & moqueries prindrēt autre fois Iuges. Fut chose merueilleuse à voir la ioye &

& plaisir que tous portoient pour chacun prouuer son intétion; & le bon Empereur donna pour memoire la grande obediéce & grans seruices, & lamour extreme quil auoit trouué en eux : & le biéheureux Peuple, raconte la grande clemence en pardonnant la vertu, & vaillâce à gouverner lhonesteté en son viure, & sa force & vaillance à conquerir. Fut grád chose de voir lhonneur que donnoit le Peuple à Lempereur, & la bonne renommee que Lempereur tribuoit à son Peuple. Furét ces escrits pris de tous les Ambassadeurs estrangers, à ce que les Peuples apprinssent à obeir à leurs Princes, & les Princes à aymer leur Peuple, à fin que avec tel exemple cestoit raison que les bons sefforçassent, & les mauvais se retirassent. Donques radressé Lempereur avec les Capitaines & captifs pour l'entree, & appareillce Róme avecques les Senateurs & le Peuple pour le receuoir fut chose fort estráge, tant de ceux qui estoiet à Romme pour aller au deuant, q̄ ceux qui estoiet avec Lempereur pour entrer. Ceux qui estoient en Salon auoient illec les yeux & le cœur en Romme. Et ceux qui estoiet en Romme, auoiet le cœur à Salon, de maniere que les yeux se aucugloient avec ce qu'ilz veoyent, & le cœur penoit de ce qu'ilz

ciper

esperoit voir. Ny ha tant grand peine, que comme celle du cœur quand il luy est differé ce quil espere.

Comme pour la priere de plusieurs intercesseurs L'empereur donna licence que sa fille Lucilla fust amenee aux festes de la maison de sa gouvernante.

CHAP. XXXIII.

IL est de sauoir, q̄ les Rommains auoient vne coustume au moys de Iānier donner les triumphes à leurs Empereurs. Et aduint en ce temps que sapparcilloit le triomphe, que Faustine Lempriere feit aller plusieurs prier L'empereur de donner licence & congé à vne sienne fille que ostees ses gouuernantes vinst au Palais à se resiouir des festes. La fille sappelloit Lucie, ou Lucille, laquelle estoit plus grande que le Prince Commodus, fort belle au geste, & fort proportionnee au corps, & fort bien voulue de sa mere, à laquelle sembloit, non seulement à la beauté, mais encores en la vie. Donq comme la demande estoit fort piteable, & ceux qui la demandoient priuez, & celuy à qui lon la demandoit pere, & qui la demandoit estoit mere, & pour qui elle se demandoit estoit

estoit fille, le conceda L'empereur non sans grand desplaisir. Pour ceste cause fut Faustine fort ioyeuse, & incontinent cōme elle eut atteint le congé & licence la mena en sa maison. Apres venuz les iours de si grandes festes, & le iour de si hault & renommé triomphe, l'infante Lucille eschappée destre estroitemēt gardee, & se voyant si eslargie, se confiant en son innocence propre, ne se donnant garde de la malice estrange, ryoit avec ceux qui rioyēt, parloit à ceux qui luy parloiet, regardoit ceux qui la regardoiet, estant sans soucy que nulle delle iugeroit puis q̃lle ne iugeoit aucun. Estoit en iceux temps rire vne ieune fille avec les hommes, autāt que vne femme commettre adultere avec les Prestres de Grece. Estoit en tant tenue & estimee lhonnesteté des femmes Rommaines, & estoit tant infame la legereté entre les ieunes filles, que plus grand chastiment se donnoit pour vne legereté publique, que pour deux coulpes secrètes. Entre les autres choses, de ces sept se gardoient fort les femmes Rommaines : con-
nient asauoir, Parler beaucoup es festes, Manger oultrageusemēt es conuiues, Boire vin estans saines, Parler à part avec les hommes, Haulser les yeux es Temples, Estre beaucoup de temps es fenestres, Et
sortir

sortir dehors leurs maisons sans leurs marrys. La femme qui estoit prinse en ces choses deshonestes, pour iamais estoit tenue infame. Plusieurs choses se sceuffrent es personnes de petite cōdition, nulle desquelles se permet en celles qui sont mises en honneur: car les nobles Dames ne peuuent conseruer la reputation de leur estat, sin on ayās leurs personnes en grande retraite, & bon ordre. Toutes les choses quand de leur naturel se dementent, meritent coulpes, mais la femme deshoneste tousiours demeure avecques infamie. Les nobles Dames si de verité veulent estre tēues pour Dames, quant plus excèdent les autres en richesses, tant moins de licēce doiuent prendre pour aller vagabondes. Pour certain labondante des biens, & la liberté des personnes ne doiuent estre esperon pour aller, sinon la bride pour les retenir en leurs cabinets. Et ha esté ce dit, pource que passées les festes l'infante Lucille comme estant bien ieune, & sa mere Faustine, qui n'estoit encores fort vicille, aucunesfois à pied, autresfois à cheual, à ceste heure publiquement, à ceste heure secrettement, & souuentesfois accompagnées, autresfois non, vne fois de beau iour, vne autresfois de belle nuit: sen alloient pourmener par les rues de la

ville de Rōme à voir les champs Vulcains, sesbarre par le riuage du Tibre, cucillir der fruits es iardins Saturniēs, à soupper es conduits de leau de Neron, & sen alloient à tous autres passetemps, lesquelz demandoit son aage. Et combien que le temps de la primeure & Printemps les y conuioit, toutesfois en la grauité de telles Dames ne se-souffroit. Je veux dire vne chose à fin que plusieurs nobles Dames prennent aduertissement d'elle, & est, Que ie ne scay qui fut plus grand, la dissolution q̄ auoient Faustine & Lucille, en allant par les rues & places, ou la hardiesse que prenoient les mauuais en parlant de leurs personnes & renommées: la retraite des femmes cest vne bride pour les langues de tous les hommes. La femme qui nest retiree, donne fort grand peril à sa renommee. Pour certain la femme de mauuaise renommee ne deuroit estre nee. Entre les Rommains ha esté tenu pour fort heureux & bien fortuné le lignage des Cornelies, pource que iamais entre les hômes trouuerēt vn Corneliē couard, ny entre les Cornelies, femmes infames. Disent les Historiēs que à vne Dame dice-luy lignage, seulemēt pourtant quelle estoit prophane, par la main de ses parens fut mise au gibet. De verité cela fut bien fait, & bon

bon effect des Rommains, à fin q̄ vne femme mauuaise ne soit soufferte vne infamie de toute vne parenté. Ou y ha il noblesse sans honte? Les choses qui touchent lhonneur lon ne les doit engarder de les remedier par Iustice, sinon à lhôme ou à la femme q̄ à tous leur ostans la renommee, tous leur ostét la vie. Ne suffist que vne personne soit bonne, sinon quil est necessaire quil oste les occasions, qui le tiennent pour mauuais. Toutes les pertes q̄ les hommes peuent auoir des biés temporelz en ceste vie, ne se peuuent faire egales avec la moindre perte de la renommee. Lhomme qui met pour vn blâc en vne butte de ce monde sa renommee, de cent traits à grande peine en tirera vn droit. Et par le contraire, Lhomme qui perd la honte, & ne veut auoir en reputation sa personne, ne se espere de luy iamais bonne œuure. Donques Lempereur comme vn Coursaire nauigant, lequel en la plus grande serenité & temps calme souffre craignant la tempeste, entre les festes de sa grand gloire estoit en surault de celles femmes, pourtant que ne suyrist aucune infamie. Et pour certain auoit raison: Car cest infallible reigle de lenuieuse fortune, que la presente felicité nous donne pour aguillon de aucune repentine cheute

& desfortune. Es choses naturelles plusieurs fois se void calme en la Mer, en laquelle sensuit incontinent perilleuse fortune. Et par consequēt, la grād chaleur du sus iour est signe de grand tommoirre sur le tard. Je veux dire, que quand la fortune nous amingonne avecques aucuns presens, delits, ou plaisirs, est signe que là ou elle nous ablandist elle nous tient les laqz appareillez. Le Mounier quand est seur, lors redresse la voye de leue. Et le Laboureur quand il ne pleut, il accoustre la couuerte de sa maison avecques penssemēt que aucun iour se troubleront les nuees & plouura dessus. Par semblable maniere l'homme vaillant & vertueux doit penser, que pendant quil viura en ceste vie, il tient la felicitē pour empruntē, & l'aduersitē pour son naturel patrimoine. Entre ceux qui ont sceu s'esonir de la prosperitē, & sen ayder en l'aduersitē fut cestuy Marc Aurele Empereur, lequel pour plusieurs flateries que la fortune luy fist, i'auais ne la creut, ny pour plusieurs reuerses quil receust en ceste vie i'auais sen desespera.

De ce que Marc Empereur dit à un Senatour pourquoy lonoit si fort les festes du triumphe.

CHAP. XXXV.
Passees

PAssées les festes selon que dit
Sextus Cheroneſe, luy dist vn
Seneateur par nom Albinus, icel
le nuit que se acheua le triom-
phe: Seigneur resioûs toy, puis que au-
jourd'hui tu as donné tant de richesse au
tresor public de Rôme, & ta personne iay
veu au triomphe de gloire, & pour les sie-
cles aduenir de toy & de ta maison laissé
as perpetuelle memoire. Ouyes ces paro-
les par Lempereur, respondit en ceste ma-
niere: Iuste chose est amy, que on croye,
en la ferocité des bestes le Chasseur, & le
Medecin es proprietéz des herbes, le Ma-
rinier es perilz des roches, & le Capitaine
es fouraux de la guerre, & Lempereur
qui triomphe es enuies quil ha des triom-
phes. Ainsi les Dieux immortelz tousiours
me voyent, & puisse auoir la benediction
de mes predecesseurs, & les mauuaises
fortunes me destinent à iamais, si la tri-
stesse que iay eue de ces festes n'ha esté
plus grâde que la crainte que mont mis les
tournees des batailles declairées. Et la rai-
son de cecy est fort claire là où les entende-
mens sont clers: car des cruelles batailles
tousiours iay esperé en auoir & rapporter
gloire, & entre ces mignonnemens ie ne
suis craint d'aucun reuers de fortune. Que

pourrois'ie perdre es barailles sinon la vie qui est la moindre chose que les hommes ayent. Et en ces triôphes tousiours ie crains perdre la renommee, qui est le plus grand don que les Dieux mont donné. O q̄ bien heureux est l'homme qui perd la vie, si en la perdant laisse de soy perpetuelle renômee: Sente chacun quil le voudra sentir, & die chacun ce quil voudra dire, que entre les nobles & vaillans Barons ne meurt celuy qui perd la vie & qui laisse bonne renommee: ny moins vit celuy qui ha mauuaise renômee, encôres quil ayt lōgs ans de vie. Et tourne à dire autre fois, que les Philosophes anciens ne contoïent les vies des hommes pour beaucoup dās quilz eussent vecu, sinon pour les bōnes œuures quilz eussent faites. Iay esté fort importuné du Senat que ie voulusse prendre ce triomphe, & ne scay lequel fut le plus grand comme tu le scez bien, ou leur priere, ou ma resistance. Tu ne scez pour quoy: de verité ie te dis, que ie ne lay fait pour que ne soye ambicieux & couuoiteux de toute gloire, sinon que ie crains la malice humaine. Au iour du triomphe nest tant grande la ioye que monstrent les petis, quant est lenuie que cachent les plus grans. Se passe icelle gloire en vn iour, & demoure pour toute Lannée lenuie.

lenuie. Iceluy opulent Royaume d'Egypte tant heureux au sang de leur ennemis, comme es eues du Nile, tenoit pour inuiolable Loy, que iamais se denioit la clemence aux captifs vaincus, ny se donoit triomphe aux Capitaines vainqueurs. Se mocquent les Chaldeens des triomphes Rômaines, affirmans que ne donne tant de chastiment le Royaume d'Egypte au Capitaine vaincu, comme donne L'empire Romain au Capitaine vainqueur, quand luy donne vn triomphe. Et de verité ont raison: car le triste Capitaine ayant chassé les ennemis que Romme auoit, les terres estranges avec sa propre Lance en payement de son travail luy donnent ennemis en sa propre terre. Le vous iureray que tous les Capitaines Rômaines n'ont laissé tât d'ennemis morts à lespee quant par enuie ont recouert le iour de leur triomphe. Laissons les Chaldeens, & prenons noz anciens Rômaines, lesquelz si au iourdhui retournassent au monde, plus voudroient aller attachez apres les chariots comme captifs, que non aller sur lesdits chariots comme Capitaines vainqueurs. Et la cause de cecy est, pource que les voyans aller comme captifs icelle misere esmouuera les cœurs de leurs voisins à les faire libres, cōme la gloire de leur triomphe

o s

phe les esmeult à ce que ilz soient par eux
 pourſuiuis & pſecutez. Touſiours lay les
 es eſcritures, & lay ouy de mes predeceſ-
 ſeurs, & lay veu en mes voiſins, que labon-
 dante felicité d'une, cauſe cruelle enuie en
 pluſieurs. O entre quants perilz ſont mis
 ceux qui avec particulier hōneur ſe veulent
 ſigner et exaulcer entre autres! Es pl⁹ haults
 arbres monſtrent leurs forces les vents, &
 es plus ſomptueux edifices ſe p̄cipitent plu-
 ſieurs fois les foudres, & es fort aſpres buiſ-
 ſons ſallument & embrasent plus les feux.
 Je veux dire que en ceux que fortune tient
 plus eſleuez, en eux reſpand plus grande
 poiſon l'enuie. Cecy tienent pour certain
 les vertueux tous, que quād plus d'ennemis
 ſubietteront à la choſe publique, tant plus
 d'enuieux recouurerōt de leur renommee.
 Lon doit auoir grāde cōpaſſion de l'hōme
 vertueux, pource au deuant de ce quil tra-
 uaille pour eſtre bon luy demeure vne cho-
 ſe, de laquelle ſeulement en la mort il void
 la fin. Et eſt, q̄ quand plus recouure de re-
 nommee entre les eſtrangers, tant plus le
 perſecutent avec enuie les ſiens. Homere
 conte en ſes Iliades que Caluicius Roy des
 Argines eſtoit ſage en lettres, vaillant en
 armes, doué de pluſieurs graces, aymant
 ſon peuple, & ſur tout grand Amateu-
 reur

culteur des Dieux. Ce bon Roy auoit de coustume q̄ en toutes les choses quil auoit à faire, premierement es temples avec ses Dieux sen alloit cōseiller. Ne commençoit guerres cōtre autres, ny ordōnoit Loy ny coustume en ses Royaumes, ne dōnoit response aux Ambassadeurs, ne ostoit la vie à aucūs malfaiçteurs, ny mettoit tribut sur son peuple sans que premieremēt avec plusieurs sacrifices offers es temples il sceust la volunté de ses Dieux. Et cōme tant de fois enuoyast ou allast en psonne aux oracles, ininterrogué que cestoit quil demādoit illec, & pourquoy les Dieux en secret tant de fois importunoit, Respondit : Le demande quilz ne me donnent tant peu que tous me puissent abattre & abaisser, ny me donnent tant que tous me hayent, sinon vn moyen estat avec lequel tous mayment : car iayme mieux estre Compagnon de plusieurs par amour, que Roy de tous avec enuie.

*Dune griene reprehension et aduertissement
que Marc Aurele donna à Faustine sa
femme et à sa fille. CHAP. XXXVI.*

PAssées les festes du dessusdict triōphe, ce bon Empereur voulāt à son cœur satisfaire & Faustine aduertir, & sa fille innocēte endoctr

endoctriner, sans que nul en sceust riens les manda appeller à part, & leur dist ces paroles: Ne me agree Faustine ce que fait ta fille, ny moins ce que tu fais qui es sa Mere. Les filles pour estre bonnes filles doiuent sauoir obeir fort bien à leurs Meres, & les Meres pour estre bones Meres doiuent sauoir de nourrir fort bien leurs filles. Le Pere est excusé donner cōseil quand la Mere est vertueuse, & la Fille honteuse. Cest vne grand vergongne le Pere estant noble Baron, que la femme estât femme chastie. son Filz: & vn grand inconuenient de la Mere estât Mere, que les mains de l'homme chastient sa Fille. Fut Loy entre les Rhodiens ordōnee, que ny le Pere avec sa fille, si elle auoit Mere, ny la Mere avec le filz, puis quil estoit hōme, ny entēdisent. Seulement hommes avec hōmes, & femmes avec femmes se doiuent nourrir. Et estoit tellement ceste extremite, que demourās en vne maison sembloient les Peres nauoir filles & les Meres nauoir filz. O Romme, ie ne te pleure pour voir tes rues despuees, ny en tes maisons tant de goutieres, ny les creneaux cheuz, ny les habitans diminuez! Car tout cecy le temps lha antenē, & le tēps lha emporté. Ie te pleure & retourne à te pleurer pour te voir depuelee de bons Peres, & de
desam

descimentec en la nourriture de leurs filz,
Illec nostre païs se acheua de perdre quand
la doctrine des filz & des filles se commen
ça à eslargir & lascher le frain. Est desia tât
laudace des enfans & le deshontement des
filles, & encores la deshonesté des Meres,
que là ou suffisoit vn Pere pour vingt en
fans, & vne Mere pour trente filles : à ceste
heure vingt Peres vn filz, ny trente Meres
vne fille n'oseroient entreprédre à nourrir
bien. Je te dis cecy Faustine, ne te recordât
que estant Mere donne plus de liberté que
en fille se souffre. Et toy Lucille, ne te recor
dant que tu es fille, te môstres plus libre de
ce que se requiert à ieunes filles. Le plus
grand don que les Dieux ont donné aux
Matrones Romaines est, q̄ pour estre fem
mes fussent retirees : & se recordant que el
les estoïét Romaines fussent honteuses.
Le jour que faudra es femmes crainte des
Dieux en secret, & honte des hommes en
publiq, me'croient toutes que ou elles au
monde, ou le monde à elles doiuent faillir.
Tât de necessité tiét la chose publique que
les femmes qui en icelles demeurent soient
honnestes, cōme les Capitaines qui dicel
les faillent soient vaillans : car lesdits Cap
itaines allans en guerre la defendent, & les
femmes y demourans la conseruent. Y ha
quatre

quatre ans passez de la pestilence que vistes,
Je manday à conter le peuple, & trouuay
que de cent & quarante mille femmes bien
viuantes, les quatre vingts mil moururent
& de dix mille mauuaises femmes borde-
lieres quasi toutes eschapperent. Je ne scay
lequel ie doie plourer premier, ou la faulte
que nous font les homes en la chose pu-
blique, ou le dommage que font les mau-
uaises en iuuentude Romaine. Ne fait tant
de dommage le feu de la mōtaigne Etna
à ceux qui demourēt en Sicile, comme vne
seule mauuaise femme fait es quantons de
Rōme. Fiere beste & perilleux ennemy est
la deshōneste femme en la chose publique:
Car elle est assez puissante pour faire beau-
coup de mal, & si n'est capable pour enche-
miner à aucun bien. O quants Royaumes
& Roys nous lisons estre perdus pour le
mauuais gouuernemēt dune femme! Pour
ausquelz remedier, ha esté mestier de la sa-
gesse, peril, argēt, force, & vaillance de plu-
sieurs hommes. Tous les vices en vne fem-
me sont comme vne barre verte qui ploye
mais la liberte & deshontement est comme
vn pau sec qui rompt, de maniere que telles
quant plus se pourront deliurer, tant plus
iamais se pourront radresser. Regarde Fas-
tine, ny ha creature qui plus desire lhon-
neur,

neur, & moins tiennne avec quoy le gagner, que la femme. Que cecy soit vray, se voye par iustice vn homme, par Oratoire, par escrire, par voyager & acquérir se fait renommé : mais la femme ie ne scay avec quoy si ce n'est par fabler & parler. Iusques à ceste heure es escritures antiques de peu ou de nulles lisons que pour escrire, lire, labourer de lesguille, filer, coudre, tistre, paistrir, ont laissé de soy grande renommee: mais cōme ie dis lun, ie diray lautre. Pour certain de plusieurs lisons que pour estre retirées en leurs maisons, occupées en leurs offices, temperées en leurs paroles, seables à leurs Marys, bien ordonnées en leurs personnes, pacifiques entre leurs voisines : & finablement estans honnestes entre les siens, & honteuses entre les estranges, ont atteint grāde renommee en la vie, & laissé de soy eternelle memoire en la mort. Le vous diray vne antiquité tant proufitable pour arrester à ceste heure noz vices, comme fut lors pour augmenter les vertus, & est ceste cy: Le Royaume des Lacedemoniens, selon que conte le diuin Platon, fut en vn temps tant dissolu pour la dissolution des femmes, comme infame pour la cruauté des hommes. Et estoit en telle maniere, que de toutes les nations estoient

estoyent appelez Barbares, comme la mere
Grece appelloient Philosophe des Philoso-
phes. Licurge fort sage Philosophe au fa-
voir : & fort iuste Roy en gouverner lun
auec sa doctrine fort proufitable, & lautre
auec sa vie pure & nette, feit Loix en iceluy
Royaume, auecques lesquelles extirpa tous
les vices, & enta ou planta toutes les ver-
tus. Je ne scay lequel des deux fut plus heu-
reux, le Roy ayant peuple si obediens, &
le Royaume dauoir atteint le Roy si in-
fatiuable. Entre les autres Loix des femmes
feit ceste cy fort renommee : Commanda
que le Pere qui mouroit ne laissast aucun
dot à sa fille, ny en mourant ou viuant luy
donnast mariage, à fin que lon ne les ma-
riast pour estre riches, sinon pour bonnes
non par leur beauté, sinon pour leurs ver-
tus. Et comme à ceste heure demourent de-
stre mariees plusieurs pour estre pources :
ainsi lors demouroient celles qui estoient
vicieuses & infames. O temps digne destre
desiré, auquel les femmes nesperoient pour
les biens de leurs Peres estre mariees sinon
par leurs vertus acquises de leurs person-
nes ! Et retourne à dire q estoit iceluy tēps
& siecle doré, auquel ny la fille craingnoit
destre desheritee du Pere en la vie, ny le
Pere mouroit auec grād regret de la laisser
sans

sans remede en la mort. O Rôme ! maudit
soit celuy premier qui en ta maison appor-
ta lor : & mandit soit premier qui ha com-
mencé à faire tresors ! Qui ha fait Romme
estre riche de tant de richesses , & tant po-
ure de vertus ? Qui ha fait que se mariét les
filles des vilains , & demieurent à marier les
filles des Senateurs ? Qui ha fait que lon
demâde la fille du riche ne la voulant : & la
fille du pource nul ne la veult en la priant ?
Qui ha fait que deuant se marier ha vne
folle avec cinq cens sexterces, que vne autre
avec dix mil vertus ? Donq nous dirés que
iey la chair vainc la chair , & deuant est
vaincue la vanité de la malice. Pourquoy
est ce que vn couuoiteux plustot veult au-
jourd'hui vne femme riche & vilaine , que
vne pource & belle ? O malheureuses fem-
mes qui enfantez , & plus malheureuses les
filles qui naissent , ausquelles pour les de-
voir marier ne leur met lon rien en cōte le
sang de ses predecesseurs , ny la faueur de
ses parens , ny la vaillance de ses ceuvres , ny
la beauté de leurs personnes , ny la netteté
de leurs vie ! O siecle maudit auquel la fil-
le du bon par edit fil nha deniers ne doit
trouver mary : Mais il ne fouloit estre ainsi :
car es temps anciens quand se traitoiét ma-
riages , premicrement lon parloit des per-
son

P

sonnes, & apres lon entendoit aux biens. Non pas comme à ceste heure, en ce maudit temps, auquel premietement lon parle des biens, au dernier de la personne. Par semblable en iceluy siecle doré premiere-
 ment lon parloit des vertus de la personne, & apres quilz estoient mariez, comme par moqueries lon parloit des biens. Quand Camille triompha des Gaulx & François, n'uoit plus dun filz : & estoit tel, que pource quil meritoit de sa personne, & pour la renommee de son Pere, desiroient plusieurs Roys le prendre pour filz, & plusieurs Senateurs le eslire pour gendre. Estant doncques le filz de laage de trente ans & plus, estoit fort importuné des parens naturelz & des Roys estrangers quil se voulist marier, & tousiours reiettoit les cōseilz de ses amis, & les importunitiez des estrangers. Interrogué pourquoy ne se determinoit en aucun mariage, puis q̄ diceluy sensuyuroit la vie reposée du ieune homme, & le repos en la vieillesse du vieil : respondit ces paroles : Je ne marieray mon filz pource que les vns mont offert filles riches, autres nobles, autres ieunes, autres belles, & nul ha die. Je vous donneray vne fille vertueuse. Pour certain Camille merita celuy triôphe pour ce quil feit, & merita eternelle memoire pour

pource quil dit. Je veux dire Faustine, que tout ce que dessus iay dit, dautant que ie voy que tu meines ta fille aux theatres, & la fais monter au Capitole, tu la baillies à garder aux Gladiateurs, tu la laisses voir des Basteleurs, & sur tout ne te recordant quelle est ieune & tu nes pas vieille, vous allez sans cōgé par les rues & riuages. Je ne trouue cela vilain pource que ie pense que ta fille soit mauuaise, sinon pource que luy donne occasion quelle ne soit bōne: Croy moy Faustine, que en ce cas de la chair ne te confies es ieunes, ny ayes esperance es vieillards: car il ny ha plus de verité en tous que de fuir loccasiō de tous: Pour cecy les Vierges Vestales sont enfermées entre les parois pour fuyr les occasions des places. Non pour estre plus legeres & soles, sinon cōme plus vertueuses fuyent les occasions. Ne die le ieune, le suis ieune & vertueux. Ne die le vieillard, le suis vicil & fort rompu: car il est necessaire que les estoupes seiches se brulent entre les braises: & le pau verd fumer entre les flammes. Je veux dire, que lhomme encorres que soit dyamant enchaissé entre les hommes, de necessité se doit regaillardir avec les femmes. Et cōme la cyre fond au chauld, nous ne pouuons nier que le feu, encorres que lon luy oste le

p 2 bois,

bois, & tue lon les braisés, tousiours demeurent les pierres chaudes, & souuentefois ardantes. Par semblable maniere ceste chair encorres que lon la chastie avec les maladies, & seiche pour beaucoup de travaux, & se consume par plusieurs ans, tousiours demeure le reschauld de la concupiscence dedens les os. Quel mestier est il blasonner la vertu & nier nostre naturalité? Pour certain ny ha cheual tant soit il boiteux, espaulé ou desolé, que veuës les iumens ne donne vn couple de harnissemens. Ny ha vieillard tant soit il vieil, ny ieune tant soit il vertueux, que veuës les ieunes filles ne donne vn couple de souspirs. Es choses voluntaires ie ne nie que vn ne puisse estre vertueux, mais es choses naturelles ie confesse chacun estre debile. Quand lon osterá le bois du feu laissera de bruler: quand viendra lesté, laissera lyuer la froidure: quand fera calme en la mer, laisseront les eaues de seismounoir: quand se remet le soleil, delaisse allumer au monde. Je veux dire que lors & non deuât nous laissera la chair de donner peine, que la verrons cachée en la sepulture. De la chair nous naissons, en la chair nous viuons: & en la chair nous mourrons: de la ou sensuit que auât se acheuera nostre bonne vie, que
non

non nostre chair mauuaïse. Souuientesfois
quelque bonne chair se corrompt en quel-
que mauuais pot : & les bons vins sentent
aucunefois le fust. Je veux dire , que pour
bien acheuinees, heroïques, & vertueuses
que soient les œuvres de nostre vie, tous-
iours sentiront la puanteur de ceste chair
debile. Je dis cecy Faustine, pour autant
que se augmentant la chair ne peut resi-
ster lempriñse faite de chaux & de sable
des vicilz , comme luy resistera la liaison
tixue & faite de membres fort tendres ? Le
ioug que nha peu souffrir le bœuf, moins
le souffrira vn Veau. Et par semblable si tu
ny vas de fait estant Mere, elle estant ta fil-
le ne ira pas. Les Matrones Rommaines si
elles veulent bien nourrir leurs filles, doi-
uent garder ces regles. Quand on les void
aller, leur rompre les iambes : Si elles veu-
lent regarder, leur tirer les yeux : Si elles
veulent ouyr, leur estoupper les oreilles : Si
elles veulent donner ou prendre, leur coup-
per les mains : Si elles osent parler, leur
couldrè la bouche : Si elles veulent inten-
ter quelque legereté, les enterrer viues : car
à la mauuaïse fille luy doit lon donner en
dot la mort, & en dōs & en presens de no-
ces les vers, & pour son manoir la sepul-
ture. Regarde Faustine, Je te cōseille si veux

auoir grand ioye de ta fille; ofte luy les occasions avec lesquelles elle peult estre mauuaise. Pour bien appuyer vne maison, il est mestier de plusieurs posteaux : à laquelle luy ostant vne colonne, cherra en terre. le vous veux dire, que les femmes sont si debiles, que avec mille graces à grand peine se gardent : & avec vne fort petite occasion toutes se perdent. O quantes ont esté mauuaises, non pource quelles le vouloient estre, sinon pource q'elles se sont mises en telles occasions, esquelles nont peu moins faire ! En moy est dentendre en la bataille, mais pource nest en moy datteindre la victoire. En moy est dentrer en la mer, mais ce nest en ma main deschapper de peril : en la main de la femme est de se mettre en occasion, mais depuis dy estre mise, pardonne quesi nest en sa main de se deliurer de coulpe.

L'empereur poursuit son propos, & conseille Faustine quelle oste les occasions à sa fille. CHAP. XXXVII.

PAraduenture diras Faustine, que nul ne peult parler à ta fille Lucille sinon que tu loyes, ny la voir sans que le voyes, ny se cacher sans que la trouues, ny faire aucun appoint

appointment sans que le saches : & à ceste
 heure ne scez tu que ceux qui se hayent &
 qui se veulent mal, lun avec la langue se
 deshonnorent : & ceux qui sentrecayment
 de bon cœur seulement avec le cœur sen-
 treparent. Le nouuel amour en vn sang
 ieune qui florit au printemps de la ieunes-
 se, cest poison qui incontinent se pand par-
 my les veines : Vne herbe qui prend in-
 continent es entrailles, vn esuanouissement
 qui incontinent amortit tous les membres :
 Vne peste qui tue incontinent les cœurs.
 & la fin qui donne fin à tous les vertueux.
 Je ne scay que ie dis encores que ie sache ce
 que ie veux dire. Car iamais ie ne blason-
 ne amour avec la langue, que ie ne feuf-
 se fort blessé en mon entendement. *Dit
 Ovide en son liure de lart daymer: Amour
 cest ie ne scay quoy, qui vient par ie ne scay
 ou : qui lennoye, ie ne scay : qui lengendre,
 ie ne scay comment : se contente avec ie ne
 scay quoy : se sent ie ne scay quād, & ne scay
 pourquoy. Et finalement enracine lamour
 sans rompre la chair par dehors, nous des-
 fire les entrailles dedens. Je ne scay que
 vouloit dire icy Ovide, mais ie croy que
 quand dit ces paroles estoit son cœur au-
 tant banni de soy que ie suis à ceste heure
 de moy. O Faustine, ceux qui sentrecayment

monstrent les enseignes de leurs cœurs par la fumee, en dormant raisonnent & parlent, & par signes sentendent. Les grandes voix de dehors est vn signe de peu d'amour dedens, & le grand amour dedens met silence par dehors. Les entrailles embrasées dedens en amour fait estre muets les langues par dehors. Celuy qui passe sa vie en amours, doit auoir la bouche cousue. Et à fin que ne penſes que ie te dic aucunes fables : ie te veux prouuer cecy par fort anciennes histoires. Nous trouuons par noz antiquitez, que en lan c c l x. de la fondation de Rôme Estracus ieune Romain qui estoit muet, & Veronne belle dame Latine aussi qui estoit muette, lorsquez deux sentreueoyent au mont Celius en vne feste se enamouracherent. Et furent tant deslibres de leurs cœurs pour les amours, que estoient liees leurs langues par leurs paroles. Chose merueilleuse de voir lors & espouuantable icy de noter, que la ieune dame venoit de Salon à Romme, & luy alloit de Romme à Salon par l'espace de trente ans ensemble sans que nulle sceust, ny iamais eux deux se parlassent iusques à ce que mourut le mary de Veronne Latine & la femme d'Estracus, & descouuert le negot traiterent entre eux mariage. Eux deux

deux firent vn filz duquel descédit le bien-
heureux lignage de noz Scipions, lesquelz
furent plus deslibres en armes, que leur Pe-
re & Mere en leurs lāgues. Donques regar-
de Faustine, ceste chose si hauke, que à ces
deux muets pour remedier leurs amours
peu eust proufité leur couper les langues,
& ne leur tirer leurs cœurs. Et vous diray
dauantage, que Masinissa noble cheualier
de Numidie, & Sopharise renommee dame
de Chartage de sentreuoir seulz en vne es-
chelle, declarant son desir à elle, & elle con-
gnoissant le desir de luy rompuz les aui-
rons de la peur, & haulsées les ancrs de la
honte, incontinent accoustrent les voiles
de leurs cœurs, & les nefz de leurs person-
nes lune contre lautre se ioingnirent. Puis
sans de la cueillir que la premiere veuë des
yeux & la congnoissance de leurs person-
nes, & la ligue de leurs cœurs, & le maria-
ge de leurs corps, & la perdition de leurs
estats, & l'infamie de leurs renommées en
vn iour, en vne heure, en vn moment, & en
vn passage deschelle se appointerent. Que
voulez vous plus que ie vous die à ce pro-
pos ? Ne sauez que Helene Grecque, & Pa-
ris Troyen, estans tous deux destranges
nations, & de si loingtaines terres, d'une
seule veuë quilz sentreueirent en vn tem-

p s ple,

ple, demourerent leurs volūtez tant conglutinees, que pour par luy estre captiue, & elle fa prisonniere, en Paris apparut peu de force, & en elle peu de resistance. Demaniere que iceux deux ieunes gens, lun procurant vaincre, & lautre se laissant vaincre. Paris fut cause de la fin de son Pere, & Helene de l'infamie de son mary, & eux deux de leur mort: perte pour leurs Royaumes, scandale pour tout le monde ont causé d'une seule veuë. Quant le grand Alexandre voulut donner la bataille aux Amazones, venant la Roync Capitaine dicelles non moins belle que forte & vertueuse, à la veuë dun riuage à lautre par l'espace d'une heure se regarderent de leurs yeux, sans auoir parole de leurs langues, & retournez que furēt en leurs tentes, la ferocité des Capitaines tournèrent en mignonnemēt & douces paroles damoureux. Quand Pyrrhus feable defenseur des Tarentins, et renomé Roy des Epirotes estoit en Italie vint à Naples en laquelle se trouua deuant, & depuis ny ayant esté que vn iour, à la saison y estoit vne dame dicelle Cité nommee Gemelicie de hault lignage en sang, & fort estimée en beauté, diceluy seul iour la malheureuse demoura grosse, & infame par toute l'Italie, & fut deist-

rec

tee de toute la Cité. Encores depuis quel-
 le cut enfanté fut tuee de lun'de ses freres.
 Cleopatra, en la prouince de Bithynie au
 bois de Sephim feit vn fort beau banquet
 à Marc Antoine son amy. Et encores que
 e'le ne fust pas fort honneste, toutefois y
 menoit ses femmes fort chastes & retirees.
 Et comme dura le banquet iusques à gran-
 de partie de la nuit, & au bois y eust gran-
 de espaisseur, furent si fines & si canteleuses
 les ieunes en se cacher, & les ieunes hom-
 mes Rommains de les trouuer, que de soi-
 xante filles de Senateurs, les cinquante cinq,
 entre les espines se feirent enceintes, la-
 quelle chose meit grand scandale au peu-
 ple, & augmenta l'infamie de Cleopatra, &
 diminua le credit dudit Marc Antoine.
 Donques comme ie dis de ce peu de nom-
 bre, ie pourrois dire de plusieurs autres.
 Non pas tous les homes sont homes, ne
 toutes les femmes femmes. Je le dis pource
 que ie veux dire, touche à celles qui pour-
 ra toucher, & mentèdent celles qui le pour-
 ront. Il y ha aucunes nefs qui sont tant le-
 geres, que auecques peu de vent nauignent.
 Et y ha des moulins tant subtilz que auec
 bien peu deaue meulent. Je veux dire, quil
 y ha certaines femmes tant perilleuses, qui
 comme vn verre par vne chiquenaude, se
 rom

rompent, & têtes, en bié peu de boue gissent. Tu me diras Faustine, que ne laisses parler ta fille sinon à ses oncles, & l'accompagner sinon de ses cousins. Je te dis en ce cas, q̄ tant de tromperie tient la mere, comme la fille ha dencourir en perilz. Et ne scez tu encores que le feu de brases viues non seulemēt ne pardonne au bois verd ny sec, mais encores les pierres dures cōsume? Ne scez tu que la faim repentine des bestes fait quelles mettent en pieces de leurs dents ce quilz ont enfanté de leurs entrailles? Ne scez tu que en toutes les choses les Dieux donneurs de la Loy, ont par tout mis Loy, si nō es amoureux, pource quilz ne la peuēt souffrir? Et pour certain il est iuste que puis que Romme ne condēne les folz innocens, pource quilz nont point. dentendement, les Dieux ne donnent aucune peine aux amoureux puis quilz les ont priuez de sentement. Ne scez tu que quand iestois Censeur vne fille enfanta de son pere, vne mere de son propre filz, vne niece de son propre oncle, & donnay pour sentēce, que les peres fussent iettez aux Lyons, & que lon enterrast les enfans tous vifs, & ce que d'eux naistroit fust brulé en chāp de Mars? Fut le cas si horrible douyr, que de mes yeux ie ne peuz voir iceux hommes mandits.

edits. Et si commanday par mes edits, que nul en telz cas n'osast plus parler. Et si aux hommes fut ce cas espouuatable, pour certain es matrones Romaines doit estre chastiet. Douq si le feu du perc-eschauffe, la fille infame les parens & brule seymesmes: entens que fil trouue aupres aucune courfine, ou belle soeur, icelles flammes tant vives de la concupiscence ne laisseront de s'enuestrir & loger en icelle pour estre parente. Si ceste chair riotieuse se assubietta à la raison, pourroit estre que ta fille parleroit librement avec ses cousins: mais puis que la passion donne tant de coups de pied à la raison, ie te conseille que tu ne ten fies encores en ses freres. Tu verras par experience que dedens le bois se nourrist vn ver qui mesmes mège ledit bois, & es robbes naist la taigne qui ronge icelle mesme robbe. Ie veux dire, que l'homme aucunesfois en sa mesme maison nourrist quelquun qui luy oste la vie & l'honneur. Tout ce que dessus, prens Faustine pour aduertissement, & ces dernieres paroles te donne pour conseil. Si ta te veux oster de soucy, & ta fille de peril, occupe la tousiours en aucũ trauail. Quand les mains sont occupees en aucuns bons exercices, lors sont les cœurs libres, exépts de tous vagabonds pensémés. Chacune legereté

gereté commise en ieunesse deroque vatreneau de la defense de nostre vie : mais loisiueté là ou est, entre cest ennemy qui ouure la porte à tous les vices. Veux tu satioir Faustine là ou ie voy aujourd'hui la perdition es ieunes filles Romaines ? pour ce que auant quelles soient nees presument desia comme amoureuses. Donq oy & ie le te diray. Dessouciees avec le nonchalloir du pere, & avec le mignonnemét de la mere laissent le iuste trauail & prennent linuiste repos. Des oiseux mouuemés & outrageux pensemens les yeux prennent licence sans congé, l'entendement se altere, & la volunté se blece. Et finablement pensant estre le blanc ou tirent les amoureux demeurent pour vne butte de tous les vices. Et concluds, quil ny ha chose que plus rechasse, en ce ioug, la pelotte du pensément qui est la main mise en oeuvre.

De soncy que auoit Marc Empereur de marier ses filles. CHAP. XXXVIII.



Onques le bon Empereur Marc ayant l'entendement fort cler, & le sens fort reposé, estoit fort bié regardant es choses passees, prudent es presentes, & cault en celles de l'adue

laduenir, voyant que la perdition des Princes estoit en vouloir totalement le donner aux choses estranges oubliees les leurs propres, ou pour entendre en leurs propres ne se souciant des estrangers. Estoit tant reciproque son cœur, que ny les haults negociés de Lempire le diuertissoient de nentendre es basses affaires de sa maison, ny pour tous ceux de sa maison laissoit dexpedier lun de Lempire. Le dis cecy pource que cest Empereur eut quatre filles, ayans nom Lucille, Porcena, Matrina, & Domitia, lesquelles semblerent à la mere en fort grande beauté, encores quelles ne ressemblassent au pere en cas destre honnestes & vertueuses. Et mis que les auoit avecques leurs gouvernantes & maistresses hors de sa presence, pour certain tousiours les tenoit en sa memoire : & quant plus d'ans auoit en aage la fille, tant plus grans soucis croissoient au cœur du pere. Et quand les filles venoient en aage complet, le pere les attendoit avecques le remede. Estoit louable coustume, encores que ce ne fust Loy, que les filles des officiers du Senat se mariassent avecques licence de Lempereur, & les filles de Lempereur en leurs mariages se prinst lopinion du Senat. Donques cōme lune des Princesses, & filles eust aage, & encores

sores bonne volonté de se marier, & Marc Empereur son pere vid l'opportunité pour son desir accomplir, pource quil estoit malade manda à Faustine quelle le communiquast au Senat. Laquelle de tout son pouvoir luy contredit, pource que secrettement elle traitoit autre mariage, & en public excusoit sa coulpe, disant sa fille estre de trop tendre & ieune age, & que donnans vie les Dieux au pere, assez d'age deueniroit à la fille. Laquelle chose comme L'empereur l'entendit l'appella aupres du liét on il estoit malade, & luy dit ces paroles : Plusieurs choses se dissimulent es personnes particulieres, la moindre desquelles ne se souffre en ceux qui sont pour enseigne de tous. Iamais nest bien obeï le Prince, sil n'a bon credit entre son Peuple. Je le dis Faustine pource que tu fais l'un en secret, & dis autre chose en public. Ce que deffait le credit de si haute Dame, & met inconuenient en l'autorité de si grand Empereur. Si mes bons desirs se trouuent en ton cœur sinistres pour le bien de tes enfans propres, comme esperera lon rié de tes bonnes oeures pour les enfans des estranges ? Il t'a semblé quil est meilleur donner ta fille à ceux qui la demandent à sa mere, & la refuser à ceux que le pere ha eslu. Certes pour estre

estre femme tu merites pardon : mais en
estant mere tu augmentes la coulpe. Et ne
scez tu que ces mariages sont guidez par
fortunes, & les autres par vertus & sagesse.
De ceux qui demandent les filles à leurs pe-
res, croy moy que plus ont les yeux en leur
vtilité propre, que au bien d'autrui. Je l'ay
ouy dire vne fois que tu enfantois les fil-
les, mais les Dieux les marioyent puis quilz
les dotoiét de si admirable beauté. Ne sciez
tu que la beauté des femmes es estrangers
met desir, es voisins suspicion, es grans for-
ce, es moindres enuie, es parens infamie, &
en la mesme personne peril ? Auec grand
travail se garde ce que par plusieurs se de-
sire. Pour certain ie te redis, que la beauté
des femmes n'est sinon vne enseigne des va-
gabonds, & vn refucille marin des legers, là
ou des desirs estranges depend la propre
renommee. Et ne nie que les legers plustot
chercheront pour leur mariage vne femme
de beau visage, q̄ vne autre dhonneste vie:
mais' aussi bien ie dis, que la femme qui se
marie pour seule beauté, espere en vieillesse
tenir mauuaise vie. Infallible reigle est ce
que ha esté fort aymé pour beau estre, fort
hâ pour laid. O à quant travail se offre ce-
luy qui se marie avec vne belle femme!
Faut quil luy souffre son orgueil, car beau-

te & folie tousiours vont en vne compagnie. Fault quil souffre ses despences : car folie en la teste, & en la face beauté, soit deux vers qui rongent la vie, & gastent les biens. Fault quil luy souffre ses riotes : car toute femme belle veut seulement commander en la maison. Fault quil luy souffre ses mignonmises ; car toute femme belle en plaisirs veut passer sa vie. Fault quil luy souffre sa presumption : car toute femme belle veut estre mise deuant tous en preeminence. Finablement celuy qui se marie avec vne belle femme, se appareille à fort grand aduventure, & ie te diray pourquoy. Pour certain ne fut iamais tant environnée Carthage des Scipions, comme la maison de la belle femme, de legers. O malheureux mary estant en repos son esprit, & dormant son corps, vont environnés sa maison, asiegeans sa personne par ialousie, iectans leurs yeux aux fenestres, eschellās les murs, chantans des motets, sonnans des Guitermes & des Lutz, veillans aux portes, traitans avec maquereaux, descourās les tectz aux maisons, gardans aux quātons &, quātesfontes! Toutes lesquelles choses au cas quilz tiennent au blanc de la beauté de la femme, pour ce ne laissent pas à descharger en la butte de la renommee du triste mary. Et que cecy soit

soit verité, qu'on le demande à moy qu'il me
mariay avecques ta beauté, & qu'on le de-
mande à ma renommee qui telle va par
Rome. Ien dis beaucoup, mais croyez
moy q'ien sens plus. Nul se complaint des
Dieux pource que luy ont donné vne fem-
me laide entre les destinees. L'argent blanc
ne se met en œuvre, sinon en poix fort noi-
re. Et l'arbre fort tendre ne se conserve, si-
non avec l'escorce fort dure. Je veux dire
que l'homme ayant femme laide, tient sa ré-
nommee seur, & eslite chacun ce qu'il vou-
dra. Je dis que l'homme qui se marie avec
vne belle femme, iette à l'encamp sa renom-
mee, & met en peril sa vie. Toute infamie
de noz predecesseurs estoit de ne s'oy
habiter en armes. Auiourd'hui tout le pas-
setemps de la ieunesse Romaine est de ser-
uir aux Dames. Le iour q' lune est publice
belle, depuis iceluy iour tous les tiennent
en requeste eux travaillans de la servir, &
elles ne refusans d'estre veues. Je te dis Fau-
stine, q' iamaiz tu ne vis en icune fille Rom-
maine grande renommee de beauté, que
de fait, ou de soupçon ne luy fuinist infamie.
En ce peu que iay lei, iay ven faire
mention des belles femmes Grecques, La-
tines, de Parthe, d'Egypte, & Romaines, &
ne les met lon point en memoire, pource
q' 2 quell

quelles ont esté belles, sinon pour les grâs
perilz à elles, & tristes cas à autres, qui
pour leurs beautez en iceux siecles aduin-
drent, de maniere que pour leur grande
beauté estoient visitées en leurs terres, &
par leur infamie infames par tout le mon-
de. Quand iceluy Royaume de Carthage
tant beau en richesses, comme malheureux
en armes gouvernoit sa Republique par
fort sages Philosophes, & se soustenoit par
fort discretz nauigans en mer, Arminius
Philosophe tant estimé fut auprès des Ro-
niens, comme Homere entre les Grecs, &
Cicéron entre les Rommains. Des que les
Dieux les presterent au monde par la vie,
& les osterent par la mort passerent six
vingts deux ans. Les quatre vingts desquelz
icelle heureuse aage fut regie & gouuernée
pour estre Baron de si reposé entendement.
Fut tant estrâge des femmes, que prochain
des Liures. Donques voyant le Senat tout
rompu es choses publiques, retiré & dé-
joind des recreations naturelles, le prierent
avec grande instance quil se voulust ma-
rier, pour ce que de tant vertueux Sage de-
mourast memoire pour les siecles aduenir.
Et comme fust aussi grande limportunité
du Senat q̄ sa resistance, respondit: Je ne me
veux marier: car si elle est laide, ie la haïray,
si

si elle est riche, iay à souffrir d'elle : si elle est
poure, de la maintenir : si elle est belle de la
garder. Et la moindre de toutes ces peſtes
eſt aſſez ſuffiſante pour tuer mille hom-
mes. Auec ſes paroles ſe excuſa iceluy Sage,
lequel en la vicilleſſe par ſon grand eſtu-
de perdit la veuë. Et la ſolitaireté des doux
Liures le contraingnit à prendre compa-
gnie de femme qui fut fort trauailleuſe, &
de luy enfanta ſa femme vne fille, de laquel-
le deſcendirent les Amilcàres Cathargi-
niës compẽtiteurs des Scipions Rõmains,
leſquelz neurent moindre vaillance pour
deſendre Carthage, que les noſtres fortune
pour augmẽter Rõme. Me diras Fauſtine,
que en tes filles ne peut choir tel ſouſpe-
çon, pource que leur vertu ſecourra au pe-
ril, & leur honeſteté aſſeurera leurs per-
ſonnes. Je te veux deſcouurir vn ſecret : Ny
ha choſe qui tant viuement ſoit commiſe,
comme la femme qui auecques chaſtes gar-
des, & honte feminin eſt enuironnée. Fer-
mement ſe deſirent, & auecques grande li-
berté ſe procurent les choſes qui facilement
ſe atteindẽt. Ny ha choſe plus certaine le
bien d'autruy eſtre matièrẽ pour le propre
mal. Et tu ſceſ à ceſte heure Fauſtine, que
les Dames plus honeſtes ſont par noſtre
malice les plus requiſes. Pour certain leur

honte & retraite fliches cōtre nostre hon-
nesteté. Nous ne faisons que le sang, richesse
ny beauté de la malheureuse matrone Lu-
cresse conuist riens à la desirer: mais ault,
la fermeté au visage, la granité en la pos-
sonne, la pureté en la vie, le retiremēt en sa
maison, l'exercice du temps: le credit entre
ses voisins, & la grande renommee avec les
estrangers esueillirent le fol Tarquin à
commettre l'adultere & forcerie. Et don-
penfes tu q̄ vient cela? le le se diray: Som-
mes tant mauvais que nous vsons mal de
bien des bons. Et cecy n'est pas coulpe aux
dames Rōmaines quand avec les immor-
telz Dieux leur serene honnesteté accusa
nostre cruelle malice. Tu me dis Faustine,
quelle est fort ieune pour estre marice: Ne
sçez tu q̄ le bon Pere doit endoctriner ses
enfans des le ieune aage, & remedier à ses
filles lesquelles sont ieunes? Pour certain
si les Peres fussent Peres, & les Meres fus-
sent Meres, le iour que les Dieux leur don-
nent vne fille au monde, incontinent luy
deuroient donner au cœur vn neu frere,
lequel iamais ne se deuroit destacher, insi
ques au iour quilz donnassent à leur fille
vn mary pour ne les vouloir les Peres. Or-
ter dauaricieux, & les Meres de haulte pe-
rété pour les mieux marier l'un pour vn, &
l'autre

l'autre pour autre se passe le tēps & enuieil-
lissent les filles. Et de ceste maniere pour
estre mariees sont trop vieilles, pour de-
mourer seules sōt pucelles, pour seruir sōt
femmes, elles viuent avec peine, les Peres
avec soucy, & les Patens avec souspeçon
quelles se perdent. O quant grandes Da-
mes iay congnu filles de grans Senateurs
non par faulte de dot & de biens ny de ver-
tu en la personne, sinon que pour le peu de
soucy plus subitement apparut la mort es
Peres que napparut le remede es filles? de
maniere q̄ les vns furēt avec la terre couuē-
te estans morts & les autres enseuelis avec
oubli! Mēte si ie nay leu es Loix des Rhō-
diens parlans de marier les Filz, ces paro-
les: Mandons que le Pere pour marier dix
Filz ne traueille vn iour: mais pour marier
vne fille vertueuse traueille dix ans, souffre
leue iusques à la bouche, sue gouttes de
sang, traueille de lestomac, desherite tous
les Filz, perde son bien, & aduētūre sa per-
sonne. Paroles furent cestes de celle Loy
piteable pour les filles, & non moins grie-
ues aux Filz. Pource que dix filz en la Loy
des hommes se obligēt à descourir & al-
ler par tout le mōde: mais vne fille en Loy
de bone fille ne doit saillir de vne maison.
le te diray plus; Que comme les choses in-

stables menacent cheute, cecy aduient ~~par~~
 ment es ieunes filles de peu d'age, ~~les~~
 quelles tiennēt tout le temps pour superbes
 & mauuais, iusq's au iour de leur mariage.
 Homere dit estre coustume es Dames de
 Grece conter les ans de leur vie, non des
 quelles sont nees, mais des quelles sont ma-
 rices. De maniere q̄ interroguee vne Gre-
 ciane cōbien auoit d'ans respondit: Vingt,
 fil y auoit vingt ans quelle fust mariee, &
 non quarāte fil y auoit quarante ans quelle
 fust nec. Affirmāt que des quelles ont mai-
 son de gouverner & cōmander, des iceluy
 iour commencemēt à viure. Le Melon qui
 depuis destre meur demeure en la Melon-
 ere & au lardin, ne peult eschapper destre
 pourri ou desrobé. Je veux dire que la fil-
 le qui demeure beaucoup destre mariee, ne
 peult eschapper destre ou desrobee ou infā-
 me. Je ne te veux plus dire, sinon q̄ comme
 en meurissant la vigne, incontīnēt luy met
 vn pesseau & l'atache lon: ainsi par sembla-
 ble, arriuee son aage la femme ha necessitē
 de Mary & de garde. Et le Pere q̄ fait cela,
 hors de sa maison iette le peril, & de soy ti-
 re le soucy, & à sa fille donne contentemēt.

Dune maladie, de laquelle mourut Mare

Empereur: & de son aage, & la ou il
mourut.

CHAP.

XXXIX.

Estant



Estant ie vieil Marc Empereur
non seulement pour laage, mais
encore pour les grans travaux
quil auoit soufferts es guerres,

en L'ānce xviij. de son Empire, & l'xij.
de son aage, & de la fondatiō Rommaine.
six cens & quarante. Comme il fust en la
guerre de Pānonie, qui à ceste heure est ap-
pellee Hongrie, avec son ost, & Commo-
dus son Filz sur vne Cité qui sappelloit Vé
debonne ceste Cité estoit sur vne riuere,
& auoit quatre mil feux. Et comme ce fust
en yuer & les eues fussent grandes, & lhu-
midité plus grāde, & fussent en champ en-
uiron le trentieme iour de Decembre: subi-
tement vne nui&t allant avec les Lanternes
à lentour de son Camp, luy print vne ma-
ladie de paralytie sur vn bras, de maniere-
que nō seulement ne pouuoit dōner coup
de Lance, mais ny encores tirer lespéc, ny
vestir sa robbe. Chargé dōques le bon Em-
pereur de iours, & non moins de soucis,
senforçant de plus fort lyuer, suruenās plu-
sieurs neiges, et se refroidissant de plus fort
la terre, luy augméta vne autre maladie qui
se appelloit litargie, laquelle chose meit es
Barbares grāde hardiesse, en son ost grā de
tristesse, en sa personne peril, & en ses amis
suspeçon de sault. Faites donq en luy tou-

q s tes

res les experiences que par Medecins se
peuent trouuer, & comme en semblables
& si haults Princes & Seigneurs est accou-
stumé faire, ne luy proufisoit aucune cho-
se, & la raison de ce estoit; dautant que la
maladie estoit grieue, L'empereur chargé
daage, & lair de la terre luy estoit contrai-
re, le temps ne luy aydoit point, & encores
il ne se gouuernoit pas bien. Et comme les
hommes dhonneur tiennent en plus lhon-
neur que la vie, & veulent plus tost mourir
avec lhonneur que non viure deshonno-
rez, & pour assseurer leur honneur aduen-
turent chacune heure la vie, & veulent plus
vne heure dhonneur que cent mille ans de
vie: Par plusieurs nuits, se faisoit porter par
son Camp, & alloit voir les escarmouches,
& vouloit dormir aux champs: toutes les-
quelles choses nestoiét sans grand peril de
sa vie, & sans grand travail de sa personne.
Aduint vn iour que éstât L'empereur avec
vne grande fièvre, apres auoir esté saigné
ouyt vn grand bruit au Camp de voix &
darmes, & estoit que ses gens amenoient
tout plein de fourrage, & les Barbares leurs
enemis saillirent deslus pour leur oster,
les vns pour le defendre, & autres pour
léporter. Les Rômains pour la faim quilz
auoient la vouloient emporter, les Hon-
gres

grès pource quilz leur auoient osté la vou
loient defendre & leur resister. Ilz se mesle
rent les vns avec les autres, & trauersa de
telle maniere le bruit, & fut si cruel debat,
& ce que lun & lautre des parties faisoit,
que des Rommains moururent cinq Capi
taines, le moindre desquelz valoit plus en
son enseigne q̄ tout le fourrage & gaing.
De la part des Hongres sans comparaison
furent plus de gens morts que ne valloit le
gaing qu'on leur auoit osté. Pour certain
selon la cruauté qui illec se feit, & le peu de
proufit qui dillec en sortit, estoit peu de
chose aux Rommains, & y alloit bien peu
en amenant le fourrage & le gaing, & aux
Hongres encores moins de la defendre &
y resister. Veu par L'empereur le mauuais
ordre, et que pour auoir esté saigné & estre
avec vne grand fièvre ne se estoit peu trou
uer en iceluy conflict luy donna subitement
tant de tristesse au cœur, que luy vint vne
grande & merueilleuse perturbatiō d'esprit,
duquel lon pensoit quil fust mort. Et fut
ainsi trois nuits & deux iours, sans vou
loir voir lumiere du Ciel, ny parler à per
sonne de la terre. La chaleur estoit grande
dedens son corps, les anxietez plus grâdes,
beaucoup de soif, peu de manger, & ne pou
uoit dormir aucunement. La face iaune, &
labou

la bouche noire. Aucun temps hauffoit les yeux, autres fois ioingnoit les mains. Ne parloit point & continuellemēt souspiroit. Auoit la gorge fort sèche quil ne pouuoit cracher, & les yeux fort humides de plover. Cestoit grande cōpasion de voir sa mort, & grande playe de voir la confusion de sa maison & perdicion de la guerre: & nosant personne le voir ny moins luy parler, Pannucius son secretaire se doulant de cœur de sa mort, vne nuit en presence de tous luy dit ces paroles.

*De ce que dist Pannucius secretaire à Marc
Empereur à l'heure de la mort.*

CHAP. XL.



Marc mon Seigneur, ia ny ha langue qui taie, ny cœur qui souffre, ny yeux qui le dissimulent, ny sens qui le permette: Le sang me gele, les nerfz se seichent, les pierres se ouurent & l'ame sen veult partir, les iointures se desioingnent, & l'esprit se trouble pour ne prendre pour toy qui es Sage le conseil que dennois à autres simples. Ie te voy, Seigneur, mourir, & voy bien qu'il à moy me peult & doit desplaire de ta mort. Et pource, cela que ie sens au cœur est, que as vescu cōme sage, & à ceste heure meurs

meurs comme simple. Dix ans donne vn Cheualier à manger à son cheual, à fin que quelque iour le tire de peril. Et ce que estude le Sage en beaucoup de tēps, doit estre pour passer sa vie avec honneur, & prendre la mort avec grande vertu. Le te demande, serenissime Prince & Seigneur, q̄ proufite au Pilote sauoir la carte marine, & apres perir en la tourmēte? Que proufite au Capitaine parler beaucoup de la guerre, & en apres ne sauoir donner la bataille? Que proufite à vn Cheualier auoir bon cheual, & choir en la carriere? Que proufite enseigner à vn autre le chemin plain & se perdre par les guerets? Le veux dire que proufite en la force de ta vie que tu estimasse. Si pen ta vie, que plusieurs fois tu cherchasse la mort, & à ceste heure que tu as trouué la mort tu pleures pource quelle te veult oster la vie? Quelles choses ay ie escrites estant ton secretaire de ma ppre main ordonnees par ton hault entendemēt touchant le fait de la mort? Quelle chose fut ce de voir icelle lettre, que enuoyas à Claudine sur la mort de son Mary? Quelles choses escriuis à Antigonus quand te mouut l'enfant Verissime, en laquelle ta vertu cōsoloit sa tristesse? Quelles tant hautes choses escriuis au liure, que enuoyas au Senat en l'annee de la pesti

la pestilence, le consolant de la grand mortalité passée, là où tu mettois en quant peu de temps se doit tenir la mort, & quel profit vous suruient dicelle? Er moy qui t'ay veu blasonner de la mort en la vie, te voy plorer à ceste heure cōme si tu tinsses pour perpetuelle la vie. Puis que les Dieux le m'adent, ton aage le requiert, ta maladie la cause, naturalité le permet, cōme le merite, la fortune le consent. En destinee fatale de nous autres chet quil fault que tu meures. Les travaux que de necessité viennent avec effortement de cœur se doivent attendre: car le cœur fort ne sent si fort le combat, & celui qui est debile est premierement cheut que combattu. Tu es vn homme & non dieu & dois vne mort aux Dieux & non deux. Donq pourquoy veux tu pour vne vie prendre deux morts enterrant le corps & tant l'esprit par soupirs? Apres tant de perils du temps de prendre pot & seoir, veux tu hausser les veilles pour te ngoulir? L'autrefois en Mer tu as couru le mortel & eschappé de sa fureur, & à ceste heure tu refuses d'entrer dedens le parc là où tu le tueras sicuramente. Tu saulx avec victoire de la vie, & veux mourir en atteignant la mort. Tu as combattu soixante deux ans en Camp de misere, & crains à ceste heure t'enfermer en la

en la sepulture. Tu tes esté des buissons & des épines esquelz tu estois enfermé, & à ceste heure tu trebuches en beau chemin. Tu as cu pour certain le dommage de la vie, & à ceste heure tu mets en doute le proufit de la mort. Tu es entré en Camp de defflement avec le monde, & veux tourner les espauls au téps de mettre la main aux armes. Soixante & deux ans as combattu contre fortune, tu fermes les yeux quand fortune ne te veult faire aucune playe. Je veux dire que puis que de volûté ne te voyons prendre la mort presente, nous auons suspicion de ta vie passe. Que as tu, serenissime Prince, pourquoy pleures côme enfant, & pourquoy souspires côme desesperé? Si tu pleures pource q tu meurs, ne ryois tu pas quâd tu viuois, en sorte que de rire beaucoup en la vie viét le beaucoup pleurer en la mort. Veux tu ce que ne peux, & ne te contentes avec ce que tu peux? Les pastures qui sont au cōmun tu veux adiouter à tes prez. Les reuenus de la chose Publique appelles propre heritage. Dun subside de vêt tu en veux faire droit perpétuel. Je veux dire que sont inuits, meurent & mourront tous, & entre tous tu veux viure seul. Veux tu des Dieux ce pourquoy ilz sont Dieux? Cest que estant mortel veux que te fassent immortel.

immortel, & que tu ayes pour privilege ce-
 quitz ont par naturalité? Moy qui suis sim-
 ple, ie demande vne chose à toy mon Sei-
 gneur qui es sage & ancien : Quel est plus
 grād ou pour mieux dire moins, Biē mou-
 rir ou mal viure? Bien viure nul peult at-
 teindre pour certain que faim, froid, soif,
 solitaireté, persecution, deffortunes, mala-
 dies & deffaueurs. Cey ne se peult appel-
 ler vie, sinon vne mort prolixē. Si vn hōme
 ancien faisoit vne monstre de sa vie, des-
 quil est failli des entrailles de sa Mere in-
 ques quil entre es entrailles de la terre, & le
 corps disoit toutes les douleurs ql ha souf-
 fertes, & le cœur descouurist to⁹ les coups
 de la fortune, ie imagine que les Dieux sen
 esmeruilleroient, & les hōmes s'esprouten-
 teroient du corps qui auroit tant souffert,
 & du cœur qui auroit tāt dissimulé. Le tiēs,
 pour plus sages les Grecs qui pleurēt quād
 naissent les enfans, & chātent quand men-
 rent les vicilz, que non les Rommains qui
 chantēt quād naissent leurs enfans, & pleu-
 rent quand meurent les vicilz. Pour cer-
 tain rire de la mort des vicilz puis quitz
 meurent pour rire, & de pleurer à la nais-
 sance des enfans puis quilz naissent pour
 pleurer, que la vie demeure sentētiee pour
 mauuaise, ne demeure sinon que approu-
 uons

tion tous la mort estre bõne. Veux tu que ie te die vne verité? Iay tousiours veu que lhomme plus sage, plus tost luy default conseil. Tous ceux qui veulent gouverner toutes choses par leurs opinions & semblant, de neceßité en aucunes ou en la plus part faillent & errent. O Marc mon Seigneur, nauois tu pas deuiné que ainsi comme tu en as tant enterré, aucun te deuoit enterrer, q̃ si tu as veu la fin de leurs iours autres verroient la fin de tes ans? Donques il me semble quil vault beaucoup mieux que tu meures & ten ailles pour auoir tant de biés, que non eschappes & viues en tant de maux. Si tu fents la mort, ie ne men esmerueille, pource que tu es homme; mais ie mesmerueille cõme tu ne la dissimules puis que tu es discret. Ceux qui sont dentendemens clers, plusieurs choses sentét au cœur qui leur donne peine, laquelle ilz dissimulent par dehors pour la presumption de lhonneur. Si toute la poison qui est opilee en vn cœur triste sespandoit en petis grains par la chair debile, ne suffiroient les parois pour nous appuyer, ny les ongles pour gratter. Pour certain la mort est vn ieu, auquel si les ioueurs sont dextres, aduenturent peu pour gagner beaucoup. Et regardent bien ceux qui le ieuent, que cest ieu de finesse &

non de force. Et que âussi bien perdent les vns pour vne carte de moins, en ne craignant la mort, cōme les autres par vne carte de plus en ayment beaucoup la vie. Quelle autre chose est ce la mort, sinon vne trappe, avec laquelle se ferme la tente là ou se vendent toutes les miseres de nostre vie, & que par entendemēt nous font les Dieux sinon dune orde maison nous changer, en vne maison neuue? Et quelle autre chose est ce sepulture sinon vn chasteau auquel nous enfermons cōtre les assaux de la vie, & cōtre les abbayz de la fortune? Pour certain plus de couuoitise te doit mettre ce que tu trouues en la mort, que blessure de ce que tu laisseras en la vie. Je te demande serenissime Prince, quest ce qui plus te pene pour lequel tu penes laisser la vie? Si tu penes pour Helie Fabrice ta femme pource que tu la laisses ieune, ne ten fatigues: car elle est bien dessouciee en Rōme du peril auquel est ta vie. Et des que elle le saura ie suis certain que elle ne plourera beaucoup, pource que ten vois, ny ne dois plourer pource q̄ la laisses. Les ieunes femmes marices avec vicillards tiennent les yeux en ce quelles doiuent desrober, & le cœur aux qui se deuront marier. Et si plourēt avec les yeux, fessouissent dedens le cœur: & ne se
fies

fies en ce quelle est Emperiere, & quelle ne
trouuera autre Empereur pour se marier:
car si telles se detournent, chageront le fa-
tin broché avec vne robe de poil. Je veux
dire que plus desiront vn pasteur icune que
vn Empereur vicil. Si tu as peine pour les
enfans que tu laisses, ie scay pourquoy: car
sil te desplait pource que tu meurs, plus
leur desplait de ce que tu viuois tant.
A grand peine y ha enfant qui ne desire la
mort de son Pere. Sil est pource pour peü
de le maintenir, sil est riche pour estre son
harnier. Ilz chantent & tu ploures. Tu crains
la mort & ploures pource que tu laisses la
vie. Et ne sçez tu que apres la nuit prolixie,
vient la matinee humide: & apres la mati-
nee humide, vient le Soleil clair: & apres le
Soleil clair, vient la nuee obscure: & apres
la nuee obscure, vient leclair repentin: &
apres leclair, viennent les rayons perilleux:
& apres viennent les tonnoirres espouuä-
bles, & apres les tonnoirres, vient la foudre
importante: & apres vient la ioyeuse fere-
me & beau temps: Je veux dire que apres
l'enfance, vient la puerilité: & apres la pueri-
lité, vient la iuuetude: & apres la iuuetude,
vient la vieillesse: & apres la vieillesse, vient
la mort: & apres la mort craintive, esperons
la vie seure. Croy moy vne chose Seigneur,

que commencent, moyen & fin, tiennent
& doiuent tenir tous les hommes. Il me
semble que ce n'est aux hommes fort sages
desirer viure plusieurs ans. Pour certain si
lon te prenoit en la fleur de l'herbe, si lon te
coupoit verd de l'arbre, si lon te scyoit des
le printemps, si lon te mangeoit en aigreur
de la vigne. Je te veux dire se au premier
somme de la iuuentude quand est donnee la
vie la mort eust touché au marcadu de la
porte tu eusse eu raison de te complandre,
mais à ceste heure que la paroy sen va es-
branlee pour choir, la fleur est fectee, le ri-
fin pourri, la lance amoullie, & le coura-
ge sen peut tirer de la gaine. En cey tu
as desir du monde, come si iamais tu neusses
eongnu le monde. Soixante & deux ans tu
as esté prisonnier, en la prison du corps : &
ia te veult lon oster des gresillons. Et toy
Seigneur, veux faire de nouueau aultres ne-
ualitez. Qui ne se arrestera & poura suffi-
sance de soixante & deux ans de viure en
cette mort, ou de mourir en ceste vie, sans
assez de soixante mille. Auguste Empereur
disoit que depuis que les hommes viuent
cinquante ans, ilz deuient mourir ou fain-
que lon les tuast : pource que iusques là est
le comble de la felicité humaine. Tout ce
que lon vit dauantage, le pour vieil le passé
en

en tristesse, en grieues maladies, en mort de
 ses enfans, en perte de biens, en importuni-
 tez de gendres, en enterret sex amis, en sou-
 fferir des procès, en payer debtes, & en au-
 tres infiniz travaux, leſqz vandroit inieuz
 les yeux ferrez les attendre en la ſepulture,
 que non les yeux ouiers les entēdre en ce-
 ſte vie. Pour certain fortuné entre les fortu-
 nez, & fort priué eſt avec les Dieux, celuy
 qui au cōble de cinquante ans perd la vie,
 pour ce que tout ce queſt de plus ſen va de
 coſté en abaiffant, roulant, trebuchant &
 cheant. O Marc mon Seigneur, ne ſceez que
 par le chemin que va la vie, vient la mort
 ne ſceez quil y ha ſoixāte ans que vous cher-
 chez l'un & lautre? Et toy partant de Rom-
 me ou tu laiffas ta maiſon, & ſaillant de
 Illyrique ou laiffas vne grande peſtilence
 vous vous eſtes récontrez icy en Hongrie.
 Et tu ne ſceez que quand tu ſailliz des en-
 traillies de ta Mere pour Scigneurier la ter-
 re, incontinent, la mort ſaillit de la ſepultu-
 re en queſte pour trouuer ta vie? Et ne ſceez
 tu que ſi honnorois les Ambaſſadeurs des
 Roys eſtrangers, tu dois honorer ceſte
 cy qui vient des Dieux? Quelle Scigneurie
 pers aujourdhui en la vie, que tu la trou-
 ues plus grande en la mort? Ne te recordes
 quand Vulcain mon gendre mempoison-

na pource quil defiroit plus mes biens que ma vie ? Et toy mon Seigneur fus avec la-
mour que me portois à cōsoler la mort de
ma triste iuēitude, & me dis que les Dieux
estoiēt cruelz en tuant les ieunes, & pitoya-
bles quand ilz enleuoient de ceste vie les
vieilz, & me dis plus : console toy Pan-
cius, car si tu n'asquis pour mourir, à ceste
heure tu meurs pour viure. Donques se-
nissime Seigneur ie te dis ce que tu me dis,
& te conseille ce que tu me conseillass, & ce
que me donnas ie le te redonne. Finable-
ment de ceste vendange prens ceste rechat-
che qui en est demourec.

*Comme L'empereur demanda à son secré-
taire quil lui donnast par escrit tout
son propos.*

CHAP. XLII.

ET comme du contentement
de la volente plusieurs fois pro-
cede salut & soulagement du
corps, fut fort satisfait L'empereur
du propos, car Panncius se monstra
en leloquence grand, en conseil profond,
deuant celuy qui le dict hardi, en la mode
& maniere de le dire Prince, & en temps
quil est dit bon amy. Grande compas-
sion est en ceux qui veulent mourir quand
ilz

ilz ont qui leur die ce quilz doiuent faire. Tous ceux qui sont à lentour du liè, les vns luy ro bent son argent, les autres luy font seruice & biens faits. Les vns tiennent lieu quilz doiuent heriter, autres qui leur dōnera. Les vns plourēt pource quilz perdent, & autres rient pource quilz gagnent. Et de ceste maniere le triste & malheureux ayant plusieurs qui luy heritent nha personne qui luy conseille. Chacun iour le voyons, que les seruiteurs quand voyent que se acheue la chandelle de la vie à leurs Seigneurs, nont cure de nettoyer les vices. Et de là vient, que achené de mourir, incontinent commence à puyr. Ie veux dire, que la fin de sa vie est commencement de son infamie. Tous ceux qui estoient illec, ainsi des anciens seruiteurs de Lempereur comme des nouveaux Capitaines de la guerre furent non moins exbahis que esmerueillez. Et tous louerent ce quil dit, & quil meritoit de demourer gouuerneur de Lempire. Le bon Empereur tout le temps que dura le propos de Panacius ne fit sinon que espadre larmes & dōner souspirs. Et pource quil estoit fort trauaillé ne peut incontinent respondre. Et appellant Panacius luy commanda que incontinent il escriuist, & luy donnast ce propos, pource quil le vou-

loit

loit ruminer, car ce n'estoit raison de oublier choses si bien dites. Tout le reste qui demoura de nuict occupa le secretaire en escrire ce quil auoit dit : & le iour ensuyuant le donna à L'empereur, lequel il print, & fut tout vn iour dessus que ne luy cheut des mains, ny cesserent les yeux de le lire. La nuict ensuiuant manda L'empereur appeller le secretaire, & en presence de tous luy dit ces paroles:

Ce que respondit L'empereur à Pannucius son secretaire.

CHAP. LXII,

Bienheureux est le laict que alaittas en Dace, & le pain que mangeas en Rome, & l'enseignement que as eu en Athenes, & la nourriture que as prinse en ma maison. Car en la vie mas serui, & en la mort mas conseillé. Le commande à mon filz Commodus quil te paye tes seruices : & prie aux Dieux quilz te recompensent tes conseilz. Le payemēt de plusieurs seruices peut vn homme faire: mais pour vn bon conseil payer, est besoing de tous les Dieux. Le plus grand & plus hault benefice que vn amy peut faire à autre amy, est en aucun grand & ardu. affaire le. secourir avec vn bon conseil. Tous les travaux de la vie sont ardu

ardus : mais celuy de la mort est plus ardu.
 Tous sont grans : mais cestuy est fort grâd.
 Tous sont perilleux : mais cestuy est fort
 perilleux. Tous à la fin en la mort ont fin,
 sinon celuy de la mort, duquel ne sauons
 quest la fin. Celuy qui est blecé de la mort
 est cōme celuy qui est malade d'endormie,
 que ayant l'entendement vis ne peut con-
 gnoitre personne : se offrant à luy plusieurs
 choses ne se peut determiner en aucune.
 Il retourne autre fois à dire, quil est scable
 & vray amy celuy qui en tel temps à son
 amy secourt avec vn bon conseil, & ce que
 ie dis tous ceux qui l'orront diront, quil est
 vray : mais ie vous iure, que parfaitement
 nul ne le peut congnoitre, sinon celuy qui
 se verra comme ie voy à ceste heure mou-
 rir. Soixante & deux ans ha que ie cours la
 poste de la vie, & achemant à ceste heure de
 la courir on memâde de nouveau que les
 yeux fermez ie cours la poste de la mort.
 Avec tous cecy comme tu ne congnois-
 ses le mal tu approches de la cure & santé.
 Ce n'est pas la douleur ou tu as mis desce-
 fiffz : ce n'est pas la fistule ou tu as donné le
 cantere : ce n'est pas l'opilation ou tu as ap-
 pliqué les syrops : ce n'estoient pas les vei-
 nes ou tu mas donné la saignée. Tu nas
 pas bié accoustre la playe ou tu mas conse-

ces

ces points. Je veux dire, que plus & encores plus dedens de moy, en moy deuois entrer pour cōgnoître mon mal. Les souspirs que donne le cœur les donnant du profond au cœur ne pense point celuy qui les oye que incōtinent les entēde. Les Dieux seulz congnoissent les anxietez de cœurs. Pour certain plusieurs choses iay en moy que ie ne congnois de moy non plus q̄ celuy qui est hors de soy. O Panucius, tu me accuses que ie crains fort la mort : la craindre fort ie le nie, mais la craindre comme homme, ie le confesse. Pour certain nier que ie ne crains la mort, seroit nier que ie ne suis de chair. Nous voyōs que l'Elephāt craint le Lion, & l'Ours l'Elephant, & le Loup l'Ours, & l'Agneau le Loup, le Rat le Chat, & le Chat le Chien, & le Chien l'homme : & seulement se craignent de peur quilz se tuent. Donques si les bestes brutes refusent la mort, lesquelles ne craignent batailler avec les furies, ne fesiour avec les Dieux, quand plus nous autres deuons craindre qui mourons en doute si nous mettrons en piēces les furies avec leurs peines, ou si nous receurons les Dieux en leurs plaisirs ? Donques ie te fais sauoir, que de la crainte naturelle de mourir, ie lay dompté avec les libertez & frein de la raison. Penses tu Panucius que

que ie ne voye pas que desia mon herbe est
 gastee, & que ma vigne est vendangee, que
 se rompt ma maison, & que ia ie nay que la
 rappe, ou marc du raisin, & la peau de la
 chair, & seulement vn soufflet de toute ma
 vie. Tu sçez bien que des lenseigne lon
 void lexercite, & dedés les riuieres lon iet-
 te les rhetz, & depuis le parc lon court les
 Taureaux. Je veux dire, que les emors de la
 mort tenant en sauueté la vie que iay triste
 de moy à ceste heure armé de ce quil fault
 tōtre la mort, ie seray armes avec la mort.
 A ceste heure desnué de la vie entreray au
 bas de la sepulture. A ceste heure ientreray
 au camp là ou ie ne seray choqué des Tau-
 reaux, mais de vers ie seray mangé. Et fina-
 blement ie me voy de là ou ie ne peux au-
 cunement fuir, & si ie sperer iattens de mou-
 rir. Je dis cecy à celle fin que tu saches que
 ie le scay, & sentes que ie le sentis. Et à fin
 que tu ne viues trompé, ie te desconjuray
 vn secret. Les monuclletez que tu as veu en
 moy, qui sont haïr le manger, estre banny
 de dormir, aymer solitaireté, me donner
 peine la cōpagnie au repos en soupirs,
 & passetemps en larmes. Ia peux bien pen-
 ser quelle tourmente doit aller en la mer
 de mon cuer, quand telz tremblemens &
 motions de terre, & pluyes nous voyōs en
 la

la terre de mon corps. Veux tu que ie te dise pourquoy est desia en pêsémēt mon corps & tant soucié & trouble mon cœur? Le ie fais sauoir que pour cela ie fents tant la mort pource que ie laisse mon filz Commodus en ceste vie en aage perilleuse pour luy, & souspeçonneuse pour L'empire. En fleur se congnoissent les fruits, en bouter se congnoissent les vignes, de poulain se congnoit le cheual, fil sera doux pour la charge, ou desembouché pour la rariere. Et des enfance se congnoit le ieune homme: en ce peu quest mon filz Commodus en ma vie, ie le voy en beaucoup moins quil sera apres ma mort. Tu ne scez pourquoy ie le dis, & ie ne le dis pas sans cause. Est le Prince Commodus mon filz fort ieune en aage, & ieune & beaucoup plus en sens. Il ha mauuaise inclination ou ne se peut faire force. Il se gouuerne par son sens & entendement, comme fil fust homme experimenté. Il scet peu & ne se donne de rien, du passé n'ha rien veu, au present seulement se occupe. Finablement par ce que ie voy à ceste heure des yeux, & que ie souspeçonne au cœur, ie deuine que bien tost la personne de mon filz perira, & la methoie & maison de son pere periront. Lha nourri Faustine sa mere delicatement, & par chemins

ains pierreux fort aspres luy fault aller grand chemin. Il entre à ceste heure en la sente de la ieunesse seul & sans guide, ie me crains quil demeure esgaré es buissons fort espais des vices. O Panucius oy cecy que ie te dis, q̄ non sans larmes ie le dis. Tu vois que mon filz demeure riche, demeure ieune, demeure libre. Richesse, ieunesse, solitaireté & liberté sont quatre pestes qui empoisonnent le Prince & gastent la chose publique, tuét les vifs, & infamét les morts. Crois moy vne chose, que plusieurs graces sont requises pour soustenir plusieurs vertus. Des plus belles femmes se peuplent les bordaux, les plus dispostz se font ruffiens, les plus vaillans sont brigans, ceux de plus vif entendement tournent folz, & les plus subtilz nous voyons se faire larrons. Je veux dire, que ceux qui sont vostuz de plusieurs graces naturelles : si dent fault la fourrute des vertus acquises, nous pourrions dire, quilz tiennent vn contour en la main, avecques lequel se blescent, sen aux espaulles avecques lequel se brutalent, la corde au col avec la quelle se pendent, poignards en lestomac avec lesquels se taent, espines aux piedz avec lesquelles se pinent, & vn chemin pierreux denant les yeux là ou ilz trebuchent, & rebuchans chient, & cheant perd

perdent la vie, & gagnent la mort. Les arbres gros desquelz nous espérons auoir le fruit en Lyuer, & l'ombre en L'esté, premierement lon plante leurs racines fermes es entrailles de la terre auant que leurs rameaux variens lon aduenture aux vents. Note Panucius note: L'homme qui des son enfance ha mis deuant soy la crainte des Dieux, la honte des hommes, est habitude à vertus, & s'accompagne de vertueux, maintient la verité à tous, & vit sans preiudice d'aucuns. Autel arbre pourra la malicieuse fortune fendre le d'ore de son salut, fener la fleur de sa ieunesse, rompre les faucilles de ses faueurs, cueillir le fruit de ses travaux, desmembrer vn rameau de ses offices, decliner le plus hault de ses priuez. Mais pour beaucoup que de tous les vents soit combatu, i'amaïs pour i'amaïs sera desfeuillé ny arraché. Pour certainlle pure qui ha son filz d'oté de graces, & le filz de sa ruine les emploie toutes en vices ne deuoir maistre au moride, & depuis estre nay deuoir en vie estre ementé. Car les peres suent de iour, & veillent de nuict pour laisser honneur à leurs enfans, lesquelz les peres achètent des Dieux avec soupairs, & l'enfantent les meres avec douleurs, & les nourrissent avecques travaux, & l'enfant fault tel que leur donner

mau

mauvaise vieillesse en la vie, & grande infamie apres la mort. Je me recorde, que le Prince Commodus estant ieune, & moy vicil, contre sa volunté luy detestions les vices. Je crains que apres ma mort il haïsse les vertus. Je me recorde de plusieurs qui de son aage heriterent tous à L'empire, lesquels tous furent tant audacieux en la vie, quilz meriterent renom des Tyrans en la mort. Je me recorde de Denis renommé Tyrân de Sicile, lequel ainsi donnoit loyer à ceux qui inuentoient les vices, comme nostre Romaine à ceux qui vainquoient les Royaumes. Quelle plus grande tyrannie pouuoit estre au Tyrant, que les plus vicieux fussent ses plus priuez? Je me recorde des quatre Roys qui succederent au grand Alexandre, Ptolomee, Antiochus, Syllius, & Antigonus, lesquels semblablement appellent les Grecs grâs Tyrâs, comme aussi leur Seigneur grand Empereur. Ce que Alexandre auoit gagné avecques renommez triumphes, ilz le perdirent pour estre fort vicieux. Et de ceste maniere le monde, que Alexandre departit, & diuisa entre eux quatre, vint es mains de plus de quatre cens. Je me recorde que Antigonus tenant en si peu ce que à son Seigneur Alexandre auoit cousté beaucoup, estoit tant leger en son

son aage, & tant audacieux en son Royauté, que par moquerie en lieu de couronne dor portoit vne de hierre, en lieu de sceptre portoit vnes horties en la main dextre, & de ceste maniere se estoit avecques les siens, & quand il parloit avec les estrangers. Me scandalise le ieune de le faire, mais mespou-
 nante la grantité des Sages de Grece de le souffrir. Je me recorde de Caligula quart
 Empereur de Romaine, & ieune, au temps
 duquel ie ne scay quel fut plus grād, la des-
 obéissance que eut le Peuple au Seigneur,
 ou de la hayne que auoit le Seigneur au
 Peuple. Et tant hors du chemin alloit ioc-
 luy ioune en ses ieunesses, & tant sans rai-
 sonny pouuoir en ses tyrānies, que si tous
 ne veilloient pour luy oster la vie, il se-
 uilloit pour donner à tous la mort. En
 vne medaille dor portoit en escript ces pa-
 roles: VTI NAM OMNIS POPVLVS
 VNAM HABERET FRACISE
 SERVICEM, VT VNO IGTV O-
 MNES NECAREM. Qui veut dire
 Pleust aux Dieux que toute Romaine neust
 que vne teste, a fin que dun coup ie la cou-
 passe. Je me recorde de Tiberius filz ado-
 ptif du bon Auguste: lon lappelloit Augu-
 ste pource quil augmenta grandement Romaine,
 mais ne augmenta le bon vicillard d'au-
 cun.

en sa vie, que ce ienne son successeur destruisit apres sa mort. La hayne que auoit le peuple Romain avec Tiberius en la vie, apres luy monstret et fort bien en la mort: car le iour que mourut Tiberius ou que lon le tua, le Peuple feit plusieurs processions, & les Senateurs offroient aux Temples grans dons, & les Prestres offroient aux Dieux sacrifices, à fin quilz ne receussent avec eux l'ame dudit Tiberius, mais lenuoyassent aux Furies d'Enfer. Je me recorde de Patrocle second Roy de Corinthe, qui herita au Royaume en laage de seize ans: & fut tât discontinet en la chair, & tant defrené en la bouche, que comme son pere tint le Royaume quarante ans, ne le posseda son filz sinon trente iours. Je me recorde du fort ancié Tarquin le superbe, septieme Roy de Romme, lequel en geste fut fort beau, en armes vaillant, & en sang fort net. Cemaheureux auilenna toutes ses vertus avecques force de mauuaistiez, en sorte ql conuertit sa beauté en luxure, ses forces en tyrannies. Pour la tradition & violence quil feit à Lucrese chaste Romaine, non seulement perdit le Royaume, mais le nom de Tarquin pour iamais de Rôme fut banni. Ie me recorde de Neron le cruel qui herita, & mourut ieune, auquel se acheua la me-

moire des nobles Cefars, & se renouuella la memoire des Antigones Tyrans. A qui penfes tu que ce Tyrant eult donné la vie, quād à fa mere donnoit la mort ? Dy moy ie te prie, quel cœur eft ce qui tue la mere qui lha enfanté, ouurit les mammelles quil allaite, refpandit le fang de là ou il eft nay, lia les bras entre lefquelz fut nourry, vid les entrailles là ou il fe forma ? Que penfes tu quil neuft fait, puis quil commettoit telle mauuaiftie ? Le iour que Neron tua fa mere, dit orant vn Orateur au Senat : Par Iuftice meritoit la mort Agripine, puis quelle ha enfanté tel mauuais enfant en Romme. Depuis ces trois iours que tu mas veu ainfi efleué & aliené, de mon entendement, toutes ces chofes me font offerres, & au parfond de mon cœur avec moy les ay traitées & difputées. Me tient cest enfant engouffré entre les vagues de la crainte, & les ancores deſperance quil fera bon, car ie lay bien nourry : & ie crains quil fera mauuais, pource q̄ fa mere Fauſtine lha nourry mal, & le ieune eft enclin à mal. Et comme nous voyons ce qui eft fait par artifice perir, & le naturel durer, iay grād peur que apres que ie ſeray mort le ieune ſe tourne à ce en quoy fa mere lha enfanté, & non à ce avec quoy ie lay nourry. O que heureux ſeroit
ceſuy

celuy qui iamais neut enfant pour ne luy
 laisser L'empire! & lors ielirois entre les
 enfans de fort bons peres, & ne serois atta-
 ché à cestuy que mont donné les Dieux. Ie
 te demande vne chose Panucius, lequel ap-
 pellois plus fortuné ou Vespasian pere na-
 turel de Domitian, ou Nerua pere adoptif
 de Traian. Vespasian fut bon, & Nerua fort
 bon, & Domitian fut le chef de cruauté, &
 Traian mirouer de toute clemence. Donq
 regarde cōme Vespasian en la fortune da-
 uoir enfans fut malheureux : & Nerua en la
 mauuaise fortune de nauoir enfans fut heu-
 reux. Ie ne scay pourquoy les peres desirēt
 auoir des enfans, puis quilz sont occasion
 de tant de trauaux. O Panucius ie te veux
 dire vne chose comme dāny à amy, à fin q̃
 tu saches qui nous sommes, & que cest du
 monde. Iay vescu soixāte deux ans, esquelz
 iay leu beaucoup, ay ouy, veu, desiré, atteint,
 possédé, souffert et reposé beaucoup, & me
 voy à ceste heure mourir, & de tout ie ne
 emporte rien, pour ce que eux & moy ne
 sommes rien. Grand foucy ha le cœur de
 chercher ces biens, grād trauail sent de ve-
 nir à iceux, mais sans comparaison est plus
 grande douleur en l'heure de la mort de les
 laisser. Quelle plus grāde maladie du corps
 est ce, que le soursault & surprinse des en-

nemis? Quel peril de mer ny perdition d'admis peult estre egale avec celle de voir vn homme vertueux au trait de la mort laisser la sueur de sa face, l'auctorité de L'empire, l'honneur de sa personne, l'abbry de ses amis, le remede de ses debtors, & la paye de ses seruiteurs, à vn enfant quil ne lha meritè, ny ha le pouuoir le vouloit meriter? En la neuuieime table des Loix estoient escriptes ces paroles : M A N D O N S & ordonnons q tout pere q en opinion de tous sera bon, puisse desheriter son filz qui en opinion de tous sera mauuais. Item, Q V E L Q V E enfant q ce soit, qui aura desobeï à son pere, robbè aucun Temple, blessé femme vefue iusques à sang, fuy de la bataille, & fait aucune trahison à vn estranger, quiconques en lun de ces cinq cas sera prins, pour iamais de lhabitation de Romme & lheritage de son pere, soit banni & deietté. Pour certain la Loy fut bonne, & au temps de *Quintus Cincinnatus* ordonnee, encores que desia par noz malheuretez soit mise en oubli. Je suis, *Panucius*, sans doute fort lassé, & avec l'empeschement de lestomac ie ne puis auoir l'aleine. Dautre maniere ie te conterois par ordre si ne me failloit la memoite, quant *Parthes*, *Mediens*, *Assyriens*, *Chaldeens*, *Indiens*, *Egyptiens*, *Grecs*, *Hebreux*, & *Rom*

Romain ont laissé leurs enfans pources, les pouués laisser riches, dautant quilz estoient vicioux? & autres enfans estans pources, les laisser riches. dautant quilz estoient vertueux? Le te iure par les Dieux immortelz que quâd ie vins de la guerre des Parthes, & Rôme me donna le triomphe, & à mon filz confirma Lempire, ieusse voulu que le Senat meust laissé Commodus mon filz pource avec ses vices, & le Senat ieusse fait heritier de Lempire, car ce luy eust esté chastement, & à tout le monde exemple. le te fais sauoir que iemporte de ce monde cinq choses entrelacees ce iour avec grand douleur en mon cœur. *La premiere, pour nauoir determiné & iugé le plaïd & proces de la noble vefue Drusia avec le Senat, dautant quelle est pource ny. aura personne qui luy fasse iustice. *La seconde, pour ce que ie ne meurs en Romme, à fin q ie feisse crier deuant que mourusse pour sauoir sil y auoit aucun qui se cōplaignist de moy.

* La tierce, que comme ie tuay quatorze Tyrâs qui tyrannisoient la terre; ie ne bannis tous les Pirates & Courfaires qui alloient par la mer. * La quatrieme, pour ce que ie laisse mon cher filz Verissime mort.

* Et la cinquieme, pour ce que ie laisse vif & pour heritier de Lempire le Prince

Commodus. O Panucius le plus grãd heur que les Dieux puissent donner à l'homme non contioiteux, finon vertueux, est luy donner bonne renomnee en la vie, & luy donner bon heritier qui le conserue en la mort. Finablement avec cecy ie concluds, que ie prie aux Dieux, si iay aucune part avec eux, que filz sont par luy offensez, R ô me scãdalisee, & ma renomnee par luy diminuee, & ma maison se doieue perdre par sa mauuaise vie, luy ostët la vie auant quilz me donnent la mort.

Ce que dit L'empereur aux Adaisires de son filz, & Gouverneurs de L'empire.

CHAP. XLIII.



E voyez ô parës Nobles & anciens R ô mains, & mes fort feables seruiteurs se departir l'ame, me rendre à la mort, laisser la vie, & traiter avec la sepulture, vous douloir de ma douleur, vous tourmenter de mon angustie, pener de ma peine. Ce n'est de merueilles pource que bon entëdement cler, net sang, damis de cœur feables & tendres est doublier leurs trauaux, & plourer ceux d'autrui. Si vne beste brute se complaint dun autre brute, tant plus vn humain dun autre humain. Et ce ie dis, pour

te que es larmes de voz yeux ie congnois
le sentement de voz cœurs. Et puis que la
plus grande paye du benefice est le recon-
gnoître, & en fauoir bon gré, tant que ie
puis ie vous en scay bon gré. Et si mon de-
bile regradciement ne correspond à voz pi-
teables larmes, ie requiers aux Dieux puis
quilz mostent si tost la vie, payent pour
moy ceste debte. Cest grand plaisir à la fa-
mille & aux siens sen aller homme avec
les Dieux, & grand peine laisser les siens.
Car cōpagnies de lōgues annes est grand
fatigue se laisser en vie. En ma vie iay fait
avec vous autres ce que ie deuois. A ceste
heure ie fais ce que ie peux. Les Dieux me
osteront l'ame. Commodus mon filz L'em-
pire, & la sepulture mon corps, & vous au-
tres mes speciaux amis mon cœur. Et pour
certain il est iuste que puis que vous autres
auez esté à luy en vie, il soit vostre aps ma
mort. En ce que de plus ie veux parler en
particulier ie feray ceste nuit le raisonne-
ment. Desia voyez, mes cordiaux amis, cō-
me ie suis au bout de la dernière iournee
des hommes, & au commencement de la
premiere iournee des Dieux. Cest raison
que puis que ie vous ay aymé par le passé,
vous me croyez pour le present: car nous
sommes venus au tēps auquel ne me pou-

uez rien demander, ny nay rien, que vous offrir. Ne pouuent de present mes oreilles ouir flateries, ny mon cœur souffrir importunitez. Si ne mauez cōgnu congnoissez moy, iay esté celuy que ie suis, & suis celuy que ay esté, à vous semblable. au temps passé iay esté qlque chose, vous me voyez icy que ie suis bien peu, & dicy à vn peu ne seray rien : à Marc le vieil vostre amy, au iourdhui sacheue la vie : à Marc vostre parent, au iourdhui sacheuent les destinees fatales : à Marc vostre Seigneur au iourdhui sacheue la Seignerie : à Marc vostre Empereur au iourdhui luy acheue Lempire. Iay vaincu plusieurs, à ceste heure ie suis vaincu de la mort. Ie suis celuy qui ay fait mourir plusieurs, & ne puis au iourdhui me donner vn iour de vie. Ie suis celuy qui ay entré en chariots d'Or, & tous au iourdhui me tireront en biere de bois. Ie suis celuy pour qui ont chanté plusieurs, & au iourdhui tous pleureront. Ie suis celuy qui ay esté accōpaigné d'exercites, & au iourdhui seray donné aux vers familleux. Ie suis Marc le fort renommé qui avec fameux triomphe montois au hault Capitole, & au iourdhui avec oubli descendray en la sepulture. Ie voy par les yeux de pres ce que estoit caché en mon cœur de loing. Ainsi les Dieux

VOUS

vous soient fauorables en ce monde, & à
moy propices en lautre, que iamais ma
chair print plaisir passer ceste vie, que mon
cœur ne tinst surfault de lheure de la mort.
Donques nayezy peine: car ou vous autres
de moy, ou vo' de moy à la fin, nous auïôs
de voir la fin. Je donne grands graces aux
Dieux pource quilz ostet ce vicillard pour
aller reposer avec eux, & laissent vous au-
tres ieunes à fin que en Lempire vous puis-
sez seruir. Je ne vueil nier que ie ne crain-
gne la mort cōme mortel: car il ny ha cōpa-
raison de parler de la mort en la vie, ne cui-
ter la mort en la mort. Quand se perd la vie,
ny ha prudence de prudēt, ny vertu de ver-
tueux, ny seigneuries de Seigneur tant soit
hault Seigneur, qui puisse oster la crainte
de lesprit, & la douleur de la chair. A ceste
heure est tant coniointe & conglutinee, &
en si prochaine parenté coniointe l'ame a-
vec la chair, & Lesprit avec le sang, que le
separer lun de lautre cest le plus terrible, &
le dernier terrible de toutes les terribilitez.
Pour certain chet en raison que l'ame sen
parte avec vne douleur pour laisser la chair
avec les vers, & le corps demeure avec en-
nie pour voir l'ame aller seshoir avec les
Dieux. O quant nous sommes peu souciez
en la vie iusques à ce que nous trebuchans
s s & don

& donnans des yeux en la mort ! Croyez moy ce que ie veux dire, puis que iay passé en ce ou vous estes, & à ceste heure expérimenté ce que voyez: car sont tât accordées les vanitez aux vains, que quand nous començons la vie, nous imaginons quelle dure vn monde: & quand nous faillons d'elle, semble que ce ayt esté vn soufflet de vent. Et pource q la sensualité pene pour le sensible, & la chair pour la chair, la raison, guide des mortelz, me dit, quelle ne pene avec la departie. Si iay vescu comme beste brute, cest raison que ie meure comme homme distret doit mourir. Je mourray, mourront auioirdhui mes inaladies, mourra la faim, mourra le froid, mourront mes anxietez, mourront mes tristesses, mourront mes desplaisirs & tout ce que me donne peine. Auioirdhui se oste la nuit, et sera le Soleil cler au Ciel: auioirdhui se oste la toile de deuant mes yeux, & verray clairement le Soleil. Auioirdhui sapplanie le chemin pour aller le droit chemin. Auioirdhui est le iour auquel sacheuera la iournee en laquelle ie ne craindray les abbais de fortune. Je donne graces aux Dieux immortelz pource quilz mont laissé viure si nettement & si long tēps, que à la fin les fatales destinees malheureuses de moy, sinon moy des
les

tes & de la fortune enuieuse, auioürd'hui
ien auray la fin. Pour certain si les Dieux
mandassent cacher ma chair en la sepulture
pour estre mortelle; eux pour estre iustes
seront pour bien, que ma renõmee demeu
re immortelle pour auoir bien vescu. Puis
donq de la ou se chäge lenuieuse vie & cõ-
pagnie des hommes pour la douceur des
Dieux, & pour lestat seur la fortune dou-
teuse, & la crante continuelle pour la paix
perpetuelle, & la mauuaise vie pour la bon-
ne renõmee, ne me semble que ce soit mal
changé. Soixantedeux ans ha que la terre
ha nourry ceste terre: il est tẽps desia quelle
me recõgnoisse pour Filz, et moy elle pour
Mere. Pour certain est Mere fort pitoyable
que layant foulee souz les piedz tant de
temps, elle me reçoie à ceste heure en ses
entrailles pour iamais. Et encores que ie
soye celuy que ie suis pour estre celle quel-
le est, ie suis certain quelle me tiendra plus
asseuré entre les vers que Rõme entre les
Senateurs. Encóres que à vous autres pe-
nast sil plaisoit à mes Dieux que puis quil
se doit faire ne se peult excuser, ie serois
fort aise que ceste toile fust coupee, & le
tistre se deffist, & me donnassent la posses-
sion en la sepulture, & seroit la premiere
chose mienne propre & perpetuelle sans
tenir,

sentir, jamais auoir peur de la perdre. Toutes choses mortelles que ont les mortelz, & l'enue des enuieux sont desirées, sinon la mort & la sepulture, qui sont priuilegies de lonragee faim denuie. Le vous voy bien espandre larme des yeux, & donner tristes souspirs du profond du cœur pour ce que ie dis: comment ne voulez vous que desirer la mort, puis q̃ les medecins ne me donnent que trois heures de vie, & sont en moy cōpilces trois mil ans danxietez, longuent desquelles est vn cyronesme de la mort, encores que soit debile nostre debilité, toutesfois est tant sensible nostre honneur que au iour de la mort quant plus se deschargent les os de la chair, tant plus se charge le cœur de soucis. De maniere que quand se deslient les nerfs & les os au corps, alors pouent & lient avec vn fort neu le cœur, Donq laissant ce qui touche à moy en particulier, ie vous veux parler en general de ce qui conuient au Prince ieune, & à vous autres questes maistres & vicilz. Vo⁹ voyez icy mon filz Commodus vnique Prince heritier qui s'attend d'heriter à L'empire, ny pour estre bon merite louenge, ny pour estre mauuais reprehension: car il ha prins la naturalité des Dieux & la nourriture de vous autres. Plusieurs fois quand il estoit enfant

enfant le mettois en voz bras à fin que à ceste heure, quil est hōme le meüssiez en voz cœurs, iusques icy vous tenoit pour maistres à ceste heure vous tiendra pour Peres, Vous autres estant moy vif le teniez pour Prince pour le nourrir: pour Lempereur pour le seruir, pour parens pour luy ayder, pour filz pour l'endocriner: Iusques icy le tenez à charge de Pere, de Mere, & de Maistres vous autres seulz, demeure cōme vne nau neuue que lon commet aujourdhui à la braue Mer & se ha degouffrer au gouffre qui ne tient fons là où les voiles de la prosperité le feront cheoir, & les roes des malheurs le feront noyer. Donq entre tant de vents importuns & caues instables tient necessité de bons aurons. Pour certain ie tiens grand douleur de Lempire, & non moins compassion de ce ieune, & qui bien luy veult plus pleurera sa vie que non ma mort: car eschappant de la Mer ie ne voy à port seur & terre ferme; & luy laissant le seur que à ceste heure ne cōgnoit sadventure à nauiger la Mer que ne scet de sa tendre aage, & de ma longue experience se feroit vn Empereur raisonnable: Mais que fera la triste Rōme que quād elle ha nourry vn Prince bon, ou les destinees fatales acheuent, ou lenuie des mauuais le tue, ou la

la cruauté des Dieux l'emporte, le corps de sa propre main se haulte, de maniere que à experimenter Princes, sen va toute la vie pleurant les ieunesses des ieunes, & souspirent pour la grauité de leurs vieillards passez. O si creussent les Princes qui commencent en Lempire aux Roys qui faillent du moindre, cōment les enseigneroient quant insupportable est vn seul homme sans charger de tant de Royaumes, & comme il ne pould sinon prédre les biens & eux luy desrober la renommee, bānir leurs personnes, affliger ses entrailles, & luy acheuer sa vie, & à ses subietz augmenter leurs douleurs? Luy sōme il est seul ne pould faire plus que dun, ne cōme sont plusieurs q esperēt quil ha de faire pour tous. Regarde en quelle desaduenture vit le Prince, que le moindre vilain d'Italie pense que pour luy seul & en luy seul tient ses yeux. Et comme le monde soit tant chatoilleux, & le peuple tant desfrené, le iour q le Prince se couure de couronnes, & sacoustre de sceptres, iceluy iour submet ses biens aux couuoiteux, & tout son estat au semblāt dautrui. Donq en cecy mōstrēt les Dieux leur pouuoir, que les entendemens sont attachez à vn seul libre, le semblāt de tous condēnent, & vn louent dōnent la Scigneurie à vn, & la subiection à tant,

à tant, à vn donnét le chastiment de tous
non à tous le chastiment de vn. Pour le
goust de tant donnent à vn seul manger, la
sueur duquel aux vns est doux & aux au-
tres aigre. Aux vns demourét les os, aux au-
tres la chair, & au bout les vns demourent
noyez, & autres empeschez, & à la fin tous
prennent fin, le voudrois demāder au fort
familleux, que cest que de couronne Dem-
pereur, que sceptre d'Or ou collier de Per-
les, q̄ medalle Dagate, quelles robes d'Ale-
xandrie, quelle vaisselle de Corinthe, quelz
chariots triomphans, ny quelz offices de
Consulz ou Dictateurs desirent auoir au
change de leurs repos? Comme soit certain
que ne se peult atteindre de lun sans perdre
l'autre, & ce soit la cause de estre mauuais
mariniers & trop audacieux pilotes, que
doiuent fuir de la Mer à la terre, & fuyons
de la terre à la mer : vne chose diray, enco-
res quelle soit contre moy, que tous haïss-
sent la guerre & nul procure la paix, tous se
deulent dun qui est uinu, & nul se conten-
te du reposé, tous publient & tiennent en
cōmandant, nul ne veult que lon luy com-
mande. Tousiours ha esté es siecles passez,
& est à ceste heure presente q̄ sont tant le-
gers les legers, que deuant eslisent le com-
mandement avec peril, q̄ lobeissance avec
repos.

repos. Voyant que mes iours se diminuent,
 mes maladies se augmentent, soupçonnant
 lors ce que ie voy à ceste heure, retournant
 de la guerre de Sicile me determinay de
 faire mon testament, & est celuy que voyez
 cy, ouurez le & regardez par iceluy, voyez
 comme ie laisse vous autres pour Maistres
 de mon Filz, & gouuerneurs de Lempire.
 Regardez que si estes plusieurs Peres de
 mon Filz en lamour, entre vo^r autres fide-
 lité avec luy ne soyez pl^r dun. Grand peril
 tient le Prince & néantmoins mal aduér-
 re la chose publique ou sont tant les inten-
 tions que les Conseillers. Pour certain sap-
 pellent Princes glorieux & gent bien for-
 tunez, le Senat bien heureux de là ou de
 tous se prend vn conseil & les Conseillers
 sont anciens, & dont les Conseillers sont
 plusieurs & l'intention de tous en tout n'est
 pl^r dunc. Lors Rôme estoit serue & crain-
 te de Tyrans, quand en ces determinées cō-
 sultations entroient trois cens approuuez
 Barons, lesquels à dōner des moyses estoient
 diuers, pour certain en volūtē & bonne fin
 de la chose publique tous estoient vn. Je
 vous prie biē fort, & par les Dieux se vou-
 cōiure, que vous soyez fort amis en la cō-
 uersation & conformes en conseil. Toute
 les foibleses & debilitiez au Prince se per-
 uent

sent souffrir finō le mauuais cōseil, & tous
 les defaults es Cōseillers sont tolerables, si-
 non lenuie & passion. Quād ce ver appellē
 teigne entre en eux, cause peril en la iusti-
 ce, deshonneur au Prince, scandale es petis,
 & partialité es plus grās. Le priuē qui tient
 l'entendement offusqué avec passion, & ha
 le cœur occupé avec ire, & les paroles oul-
 trageuses à loeil dhōme debien, il est iuste
 que avec les Dieux perde fauēur, avec le
 Prince la priuauté, & avec le Pople le cre-
 dit. Et tournera à dire quil est troiuste,
 pource que iceluy presume offēdre les
 Dieux avec sa mauuaise intention, & ne ser-
 uir aux Princes avec son mauuais conseil,
 & offēser la chose publique avec son am-
 bition. O que ignorās sont les Princes qui
 se gardēt des herbes & venins par lesquelz
 en leurs viandes on les peult empoison-
 ner, & ne se soucient du poison que leurs
 priuez en leur conseil leur peuuent donner!
 Et pour certain ny ha comparaison, par ce
 que les herbes & venins nē peuuent don-
 ner sinon vne fois au iour, mais le venin de
 mauuais conseil chascune heure. Le regar-
 tient defensif de la licorne, & remede de
 triacle & vomissemens, mais à la poison de
 mauuais cōseil ne se sent remede ny moins
 defensif: & finalement ie vous dis, que le
 ven

venin de lennemy donné au manger ne peut finon tuer vn Empereur de Romme, mais la poison que donne le priué au mauvais conseil, tue Lempereur, & destruit la chose Publique. Et comme tout Prince vertueux tient plus la renommee perpetuelle, que la vie caduque: estans vous autres gouuerneurs de Lépire: & maistres de mon filz ne tiennent tant de pouuoir ceux qui luy veulent mal sur sa vie, comme vous autres sur sa renommee. Et pource fil sesueille par les ennemis estrangers, il se doit plus esueille entre les priuez & amis domestiques. Vne chose vous commande comme à mes seruiteurs, & vous prie comme mes amis, qui est, que ne vous monstrez tât priuez en publiq comme estes en secret, à fin que les vns ne semblent filz naturelz, & les autres cōme seruiteurs achetez. Celuy qui est vertueux doit tenir grande contenâce en ce quil veult proufiter de son Seigneur en secret, & douce conuersation avec tous en publiq, car autrement la priuauté avec luy durera peu, & hayne du Prince avec le Peuple beaucoup plus. Tousiours iay les des predecesseurs, & lay veu es presens Rō mains, que quand plusieurs tiennent beaucoup avec vn, iceluy tiét peu avec plusieurs, & moins avec beaucoup, lesquelz tiennent
autant

autant eslongnees les voluntez que les personnes prochaines. Et cōme la mauuaise du temps, l'instabilité de la fortune ne laissent les choses en vn estre, sinon au sommeil plus seur chet celuy qui se sucille de peril: alors les Princes quand ont passez leurs plaisirs entremeslez es traux chorchent tous, & nen trouuent vn: Cela vient que les uns avec crainte presente veulent se retirer, & les autres avec deffaueur absente ne veulent venir. Le vous veux dire vne parole, laquelle tiédrez tousiours à mon filz en memoire: Ceux quen noz traux auons delibéré employer, de fort loing deuons gagner leurs voluntez. Le cault laboureur en vn an laboure ses guerets, & en autre scye & cueille. Ne vous prennent en possession de presumptueux, car la presumption du privé ancien deffait l'autorité du ieune Prince. Ny pour cela vous desprisez ny retirez, que le peu de maniere en l'estat du Seigneur engendre deshontement & audace du seruiteur. Je laisse par testament à Commodus le Prince pour vostre filz, & vous autres pour ses Peres, mais aussi bié ie veux & commande que tous le reconnoissent estre vostre Seigneur au cōmandement, & vous autres mes seruiteurs vassaux siens en lobeissance, es negoces fort, haultes & ar-

dues, amis, pour estre bien guidez. La iustice se doit voir par sages Orateurs, & opinion & semblant par vous autres ses gouverneurs, mais la determination se doit prédre du Prince qui est Seigneur de tous. Vn conseil vous donneray, & si mal vous en trouuez cōplaingnez vous de moy aux Dieux: Alors sera fixe & permanent L'empire de mon filz en Rōme, & seurc vostre priuauté en sa maison, quand voz conseilz seront moyennex par la raison: & sa volonté reglee par voz cōseilz. Je vous prie bien fort ne soyez couuoiteux. Et pource vous ay fait plusieurs dons & mercys en ma vie, pour vous ostet oy apres ma mort la couuoitise. Chose seroit monstrueuse, & espouuantable, que ceux qui doiuent refrener les couuoitises des estrangers, eussent tousiours les mains ouuertes pour leurs vtilitez propres. Les vertueux priuez ne doiuent faire tout le mal quilz peuuent faire, ny demander tout ce quilz peuuent atteindre, à fin que le Prince ne leur donne tant de biens pour leurs maisons, comme passion & enuie du peuple pour leurs personnes. Et comme de moyennes nefz lon eschappe plus en moyenne mer que des grandes carraques engouffrees en la braue & impetueuse mer: ainsi ceux qui sont es moyens estats entre
moyens

moÿens enuieux, viuēt plus leurs que ceux
constituez es grans estats & riches priuez
entre les ennemis emulateurs & appassio-
nez. Cest vne regle notee entre les Sages, &
experience infaillible entre les bons, & pen-
se que de ouyr dire le sauront les mauuais,
que la gloire dun es grans met contemne-
ment, es egaux suspicion, & es moindres &
petis enuie. Vne des choses que doiuet te-
nir ceux qui veulēt gouuerner, cest liberali-
té, quād moins vous ferez couuoiteux tant
plus ferez liberaux, car avec la rage de la
couuoitise se diminue le droit de la iustice.
Il y ha long tēps que me determinay vous
recommāder le gouuernemēt de L'empire,
& la nourriture de mon filz. Et incōtinent,
pourueu de doter voz maisons largement
vous donnant du mien pour vous oster la
couuoitise du bien d'autrui. Croyez moy
vne chose, q̄ si auez couuoitise entre vous,
& passion avec voz voisins, tousiours vi-
urez en peine, & es negoces d'autrui les
cœurs seront passionnez, & l'entendement
en suspens. Et de là en apres encheuinez
la iustice d'autrui la ou vous verrez vostre
propre utilité. Vn conseil finablement vous
veux donner, lequel tousiours iay prins
pour moy: lamais ne commettez voz hon-
neurs aux infortunez de la fortune: ny

vous offrez au peril avec esperance d're-
mede, car la suspicionnee fortune tient touf-
iours les portes larges pour le peril, & les
murs haults, & les guichets estroits pour
chercher le remede. Et pource que ie me
sents trauaillé, laissez moy reposer vn peu.

*Marc Empereur à l'heure de la mort com-
mande appeller Commodus son filz, Et
cōme il declaira ceux quil n'ouloit estre
gouuerneurs de L'empire.*

CHAP. XLIIII.



Asses grande espace de la nuit,
& desia vouloit rompre le iour,
& encores que à ce bon Empo-
reur s'approchast le tēps de ache-
uer sa vie, non pour cela perdoit le soucy
d'ordonner les choses que lon deuoit faire
apres sa mort. Estoit illec à la saison en
la guerre plusieurs forts excellens hommes
des Senateurs de Romme. Entre toutes les
choses en ceste se monstra fort sage, que ia-
mais voulut auoir en sa maison homme vi-
cieux. Menoit entre autres cinquante gen-
tilz hommes cheualiers en sa compagnie,
en chacun desquelz il se pouoit fier du
gouuernement de Romme. Plusieurs fois il
souloit dire, que les Princes viuoient plus
seurs assemblans en leurs maisons trespas-
sant d'hom

dhommes de bonne vie & conuersation, q non en leurs coffres trefors de deniers. Malheureux est le Prince qui se estime & prise dauoir ses coffres pleins de trefors, & ses conseilz pleins dhommes de perdition. Les hommes malicieux & mauuais font les Princes pources. Et vn homme de bien fuffit à faire vn Royaume riche. Pour certain disoit fort bien ce bon Empereur. Carnous voyons chacun iour ce que vn Pere seul assemble en cinquante ans, que leurs enfans le perdent en demy an. Estifant donq de plusieurs peu, de peu les meilleurs, en signa fix fort notables barons, les trois desquelz fussent maistres de son filz, & les autres trois gouuerneurs de Lempire. Lun fut pertinax, lequel fut depuis Empereur. Lautre sappelloit Pompeian marié avec sa fille, baron plus meur en conseil que non es ans de vieillesse. Le troisieme fut Gneus Patrocle de lancien lignage des Pompeians, duquel non moins estoit nette la vie que ses cheueux blancs. Lautre sappelloit Andriscus auquel en beauté de geste, haulteur de corps, vertu de courage, sagesse & conscience nul se pouuoit egaler en Romme. Le cinquieme se nommoit Bononius, lequel à la saison estoit Consul, & es loix anciennes fort dextre. Le dernier

sappelloit Iuan Varius le bon, & estoit appelé le Bon, par ce que iamais en soixante ans homme luy vid faire mauuaise ceuvre, ny dire parole ocieuse, ny faire chose qui ne fust au proufit de la chose publique, au cas q̄ tous demourerent egaux au gouuernement. Je dis ces trois derniers : mais ce Iuan Varius particulieremēt laissa pour Capitaine de l'exercite, & comāda luy baillez tous ses tresors, & en ses mains meit le testamēt, & avec plusieurs larmes luy recommanda le prince Commodus. Apres cōme fut grieve la maladie, & chacune heure de la vie se esperat l'heure de la mort, comāda esueiller son filz Cōmodus, lequel sans soucy dormoit son sommeil. Mené en la presence de son Pere estoit grand pitié de voir les yeux du bon vieil Empereur tous mattez de plourer, & les yeux du filz encores ferrez du dormir. Le filz ne le pouuoit esueiller avec son peu de soucy, & le Pere ne pouuoit prendre le dormir pour le soucy. En apres mené en sa presence, veu en quant peu tenoit le Filz la mort de son Pere, & en quant desiroit le Pere la bonne vie du filz, fermurēt les cœurs de tous les grās Seigneurs qui là estoient en leur compaignie au bon vieillard, & non moins à prendre ennuy du ieune. Alors le bon Empereur

reur dirigeant les paroles à son filz dit:

Ce que dit L'empereur à son filz Commodus à l'heure de la mort.

CHAP. XLV.



Tes maistres & mes gouuerneurs ay dit comme te doiuent conseiller. A toy mon filz veur à ceste heure dire comme toy par cux qui sont deu, & tous par toy seul vous auez de gouuerner, & n'est de le tenir en peu destime: car la chose plus facile au monde cest donner conseil à vn autre, & la plus ardue & haulte est de le prédre pour soy. Ny ha homme pour simple que soit qui ne donne vn conseil encores quil nen soit mestier. Et ny ha Sage pour fort bon sage quil soit, que ne refuse conseil encores quil en ayt necessité. Le voy vne chose, que tous tenez conseil pour tous, & à la fin finale nul ne le tient pour soymesme. Le pense bié mon filz que selon que sont mes destinees fatales tristes, & tes coustumes mauuaises ne te proufitera de rien, car ce que tu mas fait avec crainte & presence de ma vie, i'espere moins que le feras des que auras mis en oubli ma mort. Le fais plus cecy pour complaire à mon desir, & satisfaire à la chose publique que non pour que

t s

i'espere

iespere amendement de ta vie. Ny hayre
complainte que celle que l'homme tient de
soymesme. Si toy mon filz es mauuais, se
complaingne Rôme aux Dieux qui te ont
donné si mauuaises inclinations, se cōplain
gne de Faustine ta Mere qui tha nourri si
mignonnemēt, se complaingne de toymes
me qui ne te peux esuertuer contre les vic
tes, & ne se cōplaingne de ce bon vieillard
ton Pere quil ne t'ayt donné bons conseilz.
Je suis certain que tu nas si grande douleur
de voir que se acheue la huiet de ma vie,
comme est le plaisir de voir que se vient le
iour auquel tu as destre Empereur de Rô
me. Et ie ne men esmerueille. Car là ou sen
sualité regne, la raison se donne pour des
peschee. Plusieurs choses sont aimees pour
ce que au certain ne sont congnues. O
quant des choses y ha si de verité estoient
congnues, de verité seroient laissées ! mais
nous sommes en toutes les choses si dou
teux, & allons en noz œuures si variables
& sans constance, que vne fois noz esprits
se rompent la pointe, & autrefois ne nous
ostent rien des troubles & empeschemens
que nous auons. Je veux dire que pour le
mal nous sommes si vistes que nous per
dons par vne carte de plus, & au bien som
mes tant simples que nous perdons par
vne

vne carte de moins, & à la fin ne faisons que perdre. Je te veux mon filz aduertir par paroles ce q̄ en soixantedeux ans iay congny par longue experience. Et puis que tu es mon filz & ieune, cest raison que croyes à celuy qui est ton pere & vieil: cōme nous Princes soyōs aux regards de tous, & nous regardons tous, & nous tous autres nous regardons auiourdhui tu herites de L'empire du monde & la court de Romme. Je scay bien quil y ha assez es courts des Princes qui ne sauent quelle chose est, se faire valoir, & se maintenir entre tant de tromperies comme se traitent es maisons des Princes. Je te fais sauoir que en la court y ha partialitez antiquies, dissensions presentes, entendemens temeraires, tesinoignages euidens, entrailles de serpens, & langues de queues de scorpions, plusieurs detracteurs & peu de pacifiques, là ou tous prennent la voix de la chose publique & chacun cherche lutilité propre. Tous publiēt bons desirs, & tous s'occupēt en mauuaises ceuures, & finablement tous viuent en extrēmité, en sorte que les vns par auarice en tirant perdent leur renommee, & autres comme prodigues despendent & perdent leurs biens. Que veux tu plus que ie die? En la court chacun iour muent les Seigneurs,

renou

renouellent les Loix, esueillēt les passions,
lieuent bruits, abbaissent les nobles, exaltent
les indignes, bannissent les innocens,
honnorent les lamons, aymēt les flatteurs,
mesprisent les vertueux, embrassent les delits,
& foulent aux piedz la vertu, pleurent
pour les mauvais, & se rient des bons, & finalement
tiennent pour mere legerete, & pour marastre la vertu. Et te diray plus,
mon filz, la Court de laquelle herites aujour d'hui, nest sinon vne boutique de merciers,
& vne maison de vagabonds, là ou les vns
vendent les choses viles, & autres achètent les menteries : les vns le credit, & les autres
la renominee : autres les biens, & les autres la vie : & tous ensemble perdent
temps, et le pis de tous est, quilz sont si folz & estourdis
que lors sentent la beffeur, quand dedens le cœur est desia la poison.
Rome tient les murs fort haults, & les vertus sont fort abbaissées. Se vante Rome
q̃lle est fort grande en nombre dhabitans, & en apres pleure Rome
que elle est plus peuplee, & sans côte des vices. En vn moys
pourra conter vn homme toutes les pierres de ses superbes edifices,
& en mille ans ne pourra comprendre les malices de ses
coustumes. Par les Dieux immortelz ie te iure, que en trois ans
iay fait reparer tout
cc

ce qui estoit cheut de Rome, & en trente ans ie nay peu à bien viure reformer vn quanton ny vn quartier. Croy moy, mon filz, que les grandes citez de bons habitans & non de grans edifices se doiuent louer. Noz predecesseurs ont triomphé des estrangers, comme de foibles, & à ceste heure les estrangers peuuent triompher de nous autres, comme dhommes plus vaincus de vices que nulz autres. Par la prouesse de noz predecesseurs sont fort honnorez les presens, & par le peu destime des presens seront infames ceux qui viendront en apres. Pour certain cest vne grande honte de le dire, & non moindre infamie de le faire, Que les biens & sueurs des Anciens soient tournees & conuerties es presens en folies & presumptions. Regarde bié sur toy mon filz, & q le frein de la ieunesse, & la liberté de Lempire ne te fassent commettre aucun vice. Ne se appelle libre celuy qui naist en liberté, sinon celuy qui meurt en icelle. O combien sont nayz esclaués qui depuis sont morts libres pour estre bons! Et combien sont morts esclaués qui ont esté nayz libres pour estre manuais. Illec est la liberté li ou demeure noblesse. Plus grande hardiesse, & liberté te donneront les prouesses de ta personne, que lauctorité de Lempire. Cest

meux, tu ferois seruite aux Dieux, à toy
donnerois bonne renommée, aux tiens don
nerois plaisir, & es estrangers engendrerois
amour & finablement tout le monde te tie
dra amour & crainte. Je me recorde q̄ es an
nales de la guerre Tarétine ie trouue que le
renommé Pyrrhus Roy des Epirotiés por
toit en vn anneau ces paroles, qui disoient :

AV VERTVEUX EST PEV DE
PAYEMENT DESTRE SEIGNEVR
DE TOVTE LA TERRE, ET AV
VICIEUX EST PEV DE CHASTI
MENT DE LVY OSTER LA VIE.

Pour certain ce fut sentence digne de tel
Baron. Quelle chose tāt difficile peult estre
par vn vertueux commencee, de laquelle
ne se espere en icelle auoir bonne issue ? Je
mente si ie nay veu en diuerses parties de
mon Empire plusieurs hōmes fort obscurs
de renommée, fort abbaissez de biens, fort
incongnuz de parentage & de sang, entre
prendre si grandes choses, que me sembloit
temeraireté & audace de les commēcer, &
apres avec les aësses de la vertu seulement
leur donner fameuse & renommée fin. Par
les Dieux immortelz, & ainsi le Dieu Iupi
ter m'emporte en sa maison, & toy mon filz
confirme en la mienne, si ny auoit vn ias
finier & vn portier en Rōme, lesquelz seu
lement

lement pour estre vertueux furent cause de ietter du Senat dix Senateurs vicieux. Et la premiere occasion fut, que à l'une des hayes faites des pines, & à l'autre des pots ne voulurent payer. Le le dis mon filz, pource que le Vice soucie le hardi & audacieux. Et la Vertu celuy que est en soucy efforce & esuertue. De deux choses me suis gardé en ma vie, & sont : * Ne plaidoyer à l'encontre de claire Iustice, & ne me prendre à la personne vertueuse : car avec la vertu nous soustient Dieu, & avecques la Iustice se gouuerne le Peuple.

Autres plus particuliers conseilz que donna L'empereur à Commodus son filz.

CHAP. XLVI.



Enant à choses plus particulieres, voyant q tu demeures ieune, & que le naturel ne se peut nier : & comme pour les ardues affaires sont necessaires meurs cōseilz, non moins pour souzleuer la charge de la vie desirons aucunes recreations. Pour ta ieunesse ie te laisse enfans de grans Seigneurs avec lesquels tu passeras temps : Pour ta doctrine te laisse vieilz Romainns, qui sont nourry, & mont. serui, avec lesquels tu te cōseilleras. Inuéter des Theatres & ieux de farces,

farces, pescher aux estangs, tuer les bestes
sauuages, courir aux champs, voler aux oi-
seaux, exercer les armes, sont choses que
la ieunesse demande, & avec la ieunesse des
ieunes se doit accomplir & faire. Mais re-
garde mon filz, que ordonner exercites, in-
teter guerres, poursuire victoire, accepter
tresues, confirmer la paix, leuer tributs, faire
Loix, promouoir les vns, & demettre les
autres : chastier les mauuais, & recompen-
ser les bons : Le conseil de toutes ces cho-
ses qui sont fort ardues, de entendemens fort
clairs, de corps ia fort trauaillez et rompus,
& de cheueux fort blancs se doiuent pren-
dre. Et puis q tu es ieune de corps resiois
toy & tesbats avec les ieunes, & pour estre
Empereur en tes secrets retire toy à pren-
dre conseil avec les vieilz. Garde toy mon
filz de toute extremite. Car tât mauuais est
le Prince souz couleur de grauite se gou-
uerner de tout en tout par les vieilz, com-
me souz espee de passetemps se accompa-
gner tousiours de ieunes. Ce n'est pas reigle
generale q tous les ieunes tousiours soient
ieunes & legers, ny q tous les vieilz soient
tousiours vieilz & sages. Je suis certain d'une
chose, que si les ieunes naissent avec folie,
les vieilz viuent & meurent avec cou-
uoitise. Donq ie te retourne à dire que tu
u gard

gardes, mon filz, deſtre extremie en ceſte extremité: car les ieunes te corromproient avec leur legereté, & les vitz te deprimeroient lentendement avec leurs courtoiſies.

Quelle choſe plus monſtrueuſe peult eſtre que le Prince qui commande à tous, ſe laiſſe commander dun ſeul? Pour certain le gouuernement de pluſieurs à tard ſe gouuerne bien par l'opinion & ſemblant dun ſeul. Le Prince qui ha de gouuerner pluſieurs, doit prendre l'attention & opinion de pluſieurs. Es annalles Pompeians me recorde auoir trouué vn petit liure de memoires q̄ portoit avec ſoy le grād Pōpe, auquel eſtoient pluſieurs choſes quil auoit de par luy leuēs & tirees de pluſieurs bons cōſeilz & aduerſiſſemens, que par diuerſes parties du monde ſe eſtoient autresfois donnez. Entre ſcuelles ie trouuay ces paroles, qui diſoient:

* Celuy qui gouuerne la choſe Publique, & commet tout le gouuernement aux vieilz ſe monſtre eſtre inhabile. Celuy qui la ſie aux ieunes eſt leger. Et celuy qui la gouuerne par ſoy ſeul, eſt audacieux & temeraire. Et celuy qui par ſoy & autres la gouuerne, eſt ſage. Pour certain furent paroles dignes de tel Baron. Repoſe toy donques mon filz de prendre conſeil, & plus es choſes ardues, & que autrement ne ſe deter-

min

minent. Et comme de plusieurs est le bon conseil, ainsi se departira par tous la coulpe. Encores que la determination es negoces soit pour vn peu, prens le conseil de plusieurs. Entre autres ayes ce bien & tiens le cōseil commun: Car lun te dira tout linconuenient, lautre le peril, lautre le moyen, lautre le dommage, lautre le proufit, & lautre le remede, & tiens autaut les yeux es inconueniēs quilz te mettront, que au remede quilz souffriront. Quand commenceras choses ardues, estime en tāt les dommages petis pour aller au deuant, & les arrester incontīnēt, comme les grandes infortunes pour y remedier en apres. Pour certain plusieursfois la forte & puissante nef par le peu de soing du Pilote se effondre en petite eue. Et autre nef aussi forte se sauue en vn grand gouffre avecques diligence, & ne tenuie de prendre conseil en petites choses chacun heure. Car plusieurs choses requierent incontīnent le fait, & s'endommagent attendant conseil. Ce que tu pourras depescher par ton auctorité propre, & sans dommage de la chose Publique, ne le remetz à autre personne, & cela est fort iuste. Car puis que ton seruice depend seulement des tiens, son loyer depend de toy seul. En lan six cens & trente, de la fondation de

Rôme, après les cruelles guerres faites contre le Roy de Numidie, le iour que Marius triompha, sans mettre aucune chose des richesses quil apportoit dedens le tresor publicque le diuisa tout en exercite. Et comme de ce fust grieuemēt accusé, pourquoy il nauoit premierement prins lopinion du Senat, respondit : Ceux qui nont prins lopinion dautres pour me faire seruice, il nest pas iuste que ie prenne conseil avec autres pour leur faire recompenses & loyers. Dautres choses mon filz te veux aduertir, & sont q̄ plusieurs te donneront conseil sans q̄ le demandes. Et en ce cas tient ceste reigle generale : Iamais nattens second conseil dhomme qui ten ayt donné vn premier au preiudice dun autre : car celuy là offre les paroles en ton seruice, & enchemine la negoce à son proufit. O mon filz quil y ha beaucoup à congnoitre aux hommes ! En quinze ans iay esté Senateur, Consul, Censeur, Capitaine, & Tribune, & dixhuit iay esté Empereur de Rôme, esquelz plusieurs mont parlé au preiudice dautres, & beaucoup plus dautres pour leur proufit : & nul nettemēt mha parlé au proufit dau truy, ny pour mon seruice. Grāde compas sion lon doit auoir aux Princes, que tous pour leur proufit, & nul pour son amour & seruice le suiuent.

fuiuét. Vn conseil' iay prins pour moy tout le temps q̄ iay gouuerné Romme : Iamais en ma maison ay tenu homme depuis que ie lay cōgnu estre odieux à la chose publique. En l'année de la fondation de Romme DCLIX. ans, en l'Olympiade CLXVII. allant Luculus Patricius grand amy de Sylla à la guerre de Mithridates, aduint que en Tygaono Cité des Chaldeens trouua vne lamine de cuiure à la porte du palais du Roy, en laquelle estoient vnes lettres que lon disoit auoir esté illec insculpees par le precepteur d'Alexandre le grand. Les lettres estoient Chaldees, & contenoient ces sentences. * N'est sage le Prince qui veut tenir en peril sa vie pour soustenir la priuauté dun homme, & ne veut assseurer sa vie & estat avecques l'ainour de tous. * N'est vertueux le Prince qui pour dōner à vn beaucoup, veult que tous ayent peu. * N'est tant soit peu iuste le Prince qui veut plus satisfaire à la couuōitise dun que aux vies de tous. * Le Prince est fol qui desprise le conseil de tous, & seul se fie de l'opinion dun: & finalement le Prince est audacieux & téméraire qui pour en aymer vn veult estre hai de tous. Furent paroles dignes d'eternelle mémoire. Et pour certain les Princes les deuroient faire porter en leur présence.

Je te diray plus mon Filz, que Lucullus Patricius met en présence du Senat tous les tresors quil apportoit, & dautre part la lamine en laquelle estoient ces paroles, à fin quilz eussent lun, & laissassent lautre. Et le Senat mesprisant tous les tresors eslut la table des conseilz.

Les particulieres recommandations que

L'empereur commande à son filz Commo-

du.

CHAP.

XLVII.

IE t'ay dit comme Pere à Filz ce que touche à ton proufit : Je te veux à ceste heure dire ce que deuras faire apres ma mort pour mon seruice. Les choses que i'ay ay-mées en ma vie, si tu veux estre filz de ton pere, tu les tiendras en estime apres ma mort, Je te recōmande, mon filz, la veneration des Tēples, la reuerence aux Prestres, & lhonneur des Dieux. Tant dura lhonneur des Rōmains quand perseuererēt au seruice des Dieux. Ne perit le Royaume des Carthaginiēs pour estre moins riche & plus couard q̄ celuy des Rommains, sinon pour aymer trop les tresors, & moins estre culteurs & amateurs des temples. Je te recommande, mon filz, Helia ta marastre, & te recordes, que si elle nest ta mere, elle est ma femme. Sur peine de ma malediction

Etion ne permets quelle soit mal traitée: car le dommage quelle souffrira de ton consentement, donnera à congnoître le peu de soucy que tu auras de ma mort, & iniurieras ta vie. Je laisse les tributs, & reuenus d'Hostie pour son maintenir, & les iardins Vlcains que iay fait planter pour sa recreation. Ne sois si hardi de luy oster: car les luy ostant monstrerois ta mauuaise, & en les luy laissant cōme ie le te commande ton obeïssance: & en luy donnant ta bonté & largesse. Recorde toy quelle est femme Romaine, ieune vefue, & de la maison de Traian mon Seigneur, & quelle est ta Mere adoptiue, & ma femme naturelle, & que ie la te laisse bien fort recommandee. Je te recommande tes beaux Freres & mes Gendres, & tes Sœurs mes Filles: ie les laisse toutes mariees, non avec Roys estrangers, sinon habitans naturels & Citoyens de Romme. Tous demeurent au dedens des murs de Rōme, là ou te peuuent faire service, & tu leur peux faire des biens & loyers. Tiens mon filz grande contenance à les traiter, de telle maniere que ny pour que soit mort leur bon vieil Pere soient sans faueurs, ny pour quelles voient leur frere Empereur soient folles. Sont de fort tendre condition les femmes

que de peu d'occasion se cōplaignent, & de beaucoup moins s'eslieuent & enorgueillissent. Tu les dois cōserver apres ma mort comincie faisois en ma vie: car d'autre maniere sera leur cōservatiō chatouilleuse au peuple & importune à toy. Je te recomāde Lipula ta sœur quest avec les vierges Vestales. Recorde toy quelle est fille de ta Mere Faustine que iay beaucoup ayimée en ma vie, & iusques à ma mort iay pleuré la sienne. Chacun an ie donnois à ta sœur deux mil sextiers pour ses necessitez. Je leussé ausst biē mariee que les autres si elle ne se fust brulee au visage, ce que toutes les autres ont tenu à mal aduventure, speciale-mēt sa Mere, qui tousiours la pleuroit, mais iestime la mal aduventure pour bonne fortune: car ne fut tant brulee sa face des braises, que eust esté en ce monde abrasee sa renommée de plusieurs langues. Je te iure mon Filz, que pour le seruice des Dieux & pour la renommée des hommes elle est plus seure avec les vierges Vestales au temple que ne es avec les Senateurs au Senat. Depuis ceste heure ie deuine que au bout de la iournee elle se trouue beaucoup mieux en son enserrement que non toy en la liberté. En la Prouince de Lucanie ie luy laisse les deux mil sextiers, ne les luy vueilles oster. Je te

recom

recommande Drusia veſue Rommaine qui porte vn grand proces avec le Senat, par ce que es eſmotions paſſees ſon Mary fut bāni. Iay fort grāde cōpaſſion d'elle, dautant quil y ha trois moys paſſez quelle ha baillē ſa demande, & pour mes grandes guerres ie nay peu declairer ſa iuſtice. Tu trouueras pour vray mon Filz que en x x x v. ans que iay gouuernē Rommē, iamais femme veſue de plus de huit iours ha tenu deuant moy proces ny querēles. Tiens; mon Filz; compaſſion de telles, par ce que ſont fort perilleuſes les femmes neceſſiteuſes. Et leur alongeāt le proces, diminuent de leur credit: & à la fin allant la negoce à la longue ne recouureront tāt de leurs biens quelles perdront de leur renommee. Ayes compaſſion des hommes pources, & la tiendrōt de toy les Dieux fort riches. Ie te recōmande; mon Filz, mes bons anciens ſeruiteurs, auquelz mes lōgues annees, mes guerres cruelles, mes beaucoup de neceſſitez, le deſplaiſir de mon corps & ma maladie lōgue ont eſté occaſion de beaucoup de peine, leſquelz comme feables pour me dōner la vie prenoient la mort. Il eſt iuſte puis que iay prins leur mort ilz heritent de ma vie. Vne choſe ie tiēs pour certaine au cas que mon corps demeure en la ſepulture avec les vers

ie tiendray deuât les Dieux tousiours me-
moire d'eux. En cecy sembleras estre bon
enfant si tu satisfais bien ceux qui ont ser-
ui ton Pere. Regarde mon Filz, tout Prince
qui fait iustice, tousiours acquiert & recon-
ure ennemis à l'exécution dicelle. Et com-
me cecy se face par la main de ceux qui
vont pres de luy, quant plus sont priuez
du Prince tant plus sont odieux au peuple.
Et comme chacun ayme la iustice en ge-
neral, & tous hayent l'exécution dicelle en
particulier, mort le Prince iuste, le Peuple
veult prendre la vengeance de ses seruiteurs
iniustes. Quand tu estois enfant, mes serui-
teurs te nourrissoient, à fin q̄ les sustenta-
sses quand ilz seroient vieilz. Pour certain
grande infamie seroit à L'empire, & offense
aux Dieux, iniure à moy, & à toy ingrat-
tude, que les ayans trouuez dixhuit ans les
bras ouuerts ilz trouuassent vn iour ta por-
te fermee. Ces choses ie t'ay voulu recom-
māder en particulier, & les tiens tousiours
en la memoire, que puis que ie m'en recor-
de en la mort, penfes de quel cœur ie les
aymois en ma vie.

*Les dernieres paroles que dit Marc Aure-
le à son Filz, & d'une table des conseilz
quil luy donna.* CHAP. XLVIII.
Acheues



Cheues les recommandations
 que L'empereur à son filz Com-
 modus recommanda, venant ia
 laube du iour, se commencerēt
 à rompre les yeux, la langue à troubler &
 les mains à trembler. Et cōme ce bienheu-
 reux Empereur le sentist tirāt de la debilité
 & de cœur foible forcé, cōmanda à son se-
 cretaire Panucius quil allast à son Cabinet,
 & luy apportast vn grand coffre illec en sa
 presence, & louurant tira vn petit tableau
 large de trois piedz & deux de long, estoit
 de bois de lyban, & tout à lentour garni de
 licorne: se fermoit avec deux portes fort
 subtiles dun bois rouge q̄ lon disoit estre
 de l'arbre auquel se crec & nourrist le Phe-
 nix qui sappelle Rasin. Et cōme ny ha plus
 dun oiseau Phenix au monde qui croit en
 Arabie, ainsi ny ha autre arbre au monde
 de telle maniere. De lune des parties de de-
 hors estoit peint & insculpé en lune des ta-
 bles le Dieu Iupiter, & en lautre la deesse
 Venus. Et en la partie de dedens es tables
 qui se fermoient estoient le Dieu Mars &
 la Deesse Ceres. En la mesme table princi-
 pale au hault dicelle estoit vn Tourneau fait
 & entretailé à merueilles fort au naturel.
 Et au pl^r bas estoit vn Roy peint ainsi que
 lon disoit estre de la main du fort renom-
 mé

me Apelles ancien peintre. Donques prenant L'empereur la table entre les mains à grand peine pouuant parler dit : la tu vois, mon Filz, comme des abbayes de fortune suis eschappé, & es tristes aduentures de la mort i'entre. Je ne scay pourquoy les Dieux nous ont creez, puis quil y ha tant dennuy en la vie, & tant de peril en la mort. Je nentens rien avec les Dieux de ce quilz ont vsé de si grande cruauté avec les creatures. Soixantedeux ans iay nauigué avec grans travaux par le grand peril de ceste vie, & à ceste heure me cōmandent desembarker de la chair, & prendre terre en la sepulture. Desia se deslie le deuidouer, desia se defait la tixture de la toile, desia se coupe la toile, desia sacheue ma vie, & desia suis esueillé de la maladie de dormir. Me recordant de ce que iay passé en la vie, ie nay plus envie de viure. Et dautant que ie ne scay le chemin par ou nous enchemine la mort, ie la refuse. Que feray ie? Je me determine de me laisser en la main des Dieux de ma propre volunté, puis quil le fault par necessité, auquelz ie requiers que filz mont créé pour aucun bien, par mes desmerites ne me priuent diceluy. Desia ie suis en la derniere vallee, & pour ceste derniere heure iay gardé le plus grand & plus excellent royaume que

que i'ay peu trouuer en ma vie. Saches que en lan dixieme de mon Empire se leua vne guerre contre les Parthes, Pour laquelle cause en propre personne me determinay leur bailler la bataille. La guerre acheuee ie men vins par l'ancienne Thebes d'Egypte pour voir aucune antiquité. Entre lesquelles ie trouuay en la maison dun prestre ceste table, laquelle le iour quilz esleuoient vn Roy en Egypte incontinent au cheuet de son liēt la pendoient. Et me dit iceluy prestre auoir esté faite dun Roy d'Egypte nommé Ptolomee Arsacides qui fut fort vertueux. Et pour memoire de luy & pour exemple des autres la tenoient fort gardee les prestres. Je lay tenue, mon Filz, tousiours avec moy. Et prie aux Dieux que telles soient tes œuures que en icelle tu trouueras les conseilz. Comme Empereur ie te laisse heritier de tant de Royaumes, & cōme Pere ie te donne ceste table de cōseilz. Soit ceste derniere parole que avec L'empire seras craint, & avec les conseilz de ceste table seras aymé. Cela dit & la table bailee à son Filz, tourna L'empereur les yeux, & dedens l'espace dun quart d'heure rendit l'esprit. Tournant apres à la susdite escriture, estoit en icelle table entre le Tōureau & le Roy vn escrit de lettres Grecques, quasi
par

par maniere de vers heroïques, qui voloient dire en nostre vulgaire. * Iamais eleuay riche Tirāt, ny ay haï le pource iuste. * Iamais niay la iustice au pource pour pource, ny pardonnay au riche pour riche. * Iamais ay fait des biens & loyer pour affection, ny donnay chastement pour seule passion. * Iamais laissay mal sans chastement, ny bien sans recompense. * Iamais ay commis à autre claire iustice, ny lobscur ay déterminé par moy seul. * Iamais ay nié iustice à qui me la demandast, ny misericorde à qui le meritoit. * Iamais ay fait chastement par ennuy, ny ay promis des biens estant ioyeux. * Iamais laissay de me soucier en la prosperité, ny me desespérer en l'aduersité. * Iamais ay fait mal par malice, ny ay commis vilennie par auarice. * Iamais ay donné la porte au flatteur, ny prestay l'oreille aux murmurcurs. * Toujours ay trauaillé destre aymé des bons, & craint des mauuais. * Et finalement ay favorisé les pources qui pouuoient peu, & ay esté favorisé des Dieux qui pouuoient beaucoup.

Iusques icy ha esté conté en brief sommaire ce que sest peu compenser de la milonable & digne de memoire, de L'empereur Marc Aurele, & de sa mort.

Les



Les lettres que Lem-

PEREVR MARC AVRE-

le enuoyoit à ses

amis.

*Lettre premiere enuoyee par Marc Aure-
le à Piraion son special amy, lequel estoit
en grande tribulation.*

M Arc Orateur Romain, nay du
mont Celijs, à toy Piraion de
Lyon mon grand amy, desire
salut à ta personne, & force con-
tre la sinistre fortune. Es trois kalendes de
Januier ay receu vne lettre tienne, par la-
quelle semble que tu ayes receu vne autre
lettre mienne. Le ne fais conte de tes paro-
les : mais iestime beaucoup ce que tu veux
dire par icelles. Donques sans te declarer,
& seulement par colere t'ay entendu. Rai-
son seroit que par ce q' ie t'ay souuent escrit
ia tu meussie entédu, mais tu es si paresseux
que t'appellant ne veux ouir, ny te frappant
peux sentir. Venant apres au cas, ia tu scez
Piraion quant prochains nous sommes
en parentage, anciens en l'amitié, fermes en
l'amour, & tendres es cœurs, & quant expe-
rimentez

rimentez en ce que se produent les vray-
amis. Bien te recorderas quand estions en
Rhodes que en vne maison demourions,
en vne table mangions, ce q̄ tu pensois ie
le mettois par œuvre, & ce que ie disois ne
le contredisois. Pour certain tu estois en
mō cœur, & iestois en tes entrailles, iestois
tien & tu estois mien, estans deux au sem-
blér de tous, nestions plus dun en vn vou-
loir. Quest ce cy mon amy Piramon? tu
escripts que tu es triste, & ne mescripts point
pourquoy. Tu te plains que tu es à la
mort, & ne dis point qui te oste la vie. Si tu
ne me veux donner part de tes mal desti-
nees, puis que tu es mon amy, ie te fais sa-
voir que ie te les demanderay par droit. Si
ne scez, saches que les Dieux pitoyables
ont determiné que les plaisirs et proufits se
separent de ma maison, & tous les domma-
ges & tristesses senregistrent en ma person-
ne, depuis q̄ ie suis Prince de tout honneur
estant en tribulation, encores que ie vucil-
le ne puis eschapper de ma Seigneurie: car
si tu te plains estre malheureux & for-
tuné, ie m'estime estre heureux en malheu-
retez. Je te demâde vne chose: Quand mas
tu veu suffisance & que tu eusse faim? quant
mas tu veu dormir & tu veillasses? & quant
tu travaillois me reposasse? Pour certain
encores

encores que les biens & personnes estoient propres, les trauaux & males aduentures ont tousiours esté communes. Vne chose tu dois faire si en mon amitié as de perséuerer, que mes biens soient tiens, & que tes maux soient miens, puis que tu es nay pour mignonnie & pour estre traité doucement, & ie vis pour travailler. Ie ne dis cecy par feintise, car tu las en moy expérimente, que quand mourut la maria ta sœur laquelle estoit non moins vertueuse que belle, tu vis bien quand lon lenterroit morte que on mensecussistoit viue, & que au son de mes larmes dansoient tes yeux. Puis que tu tiens tant de seureté de ma personne, seurement me peux decouvrir ta peine toutes les fois que ie te lay demandé, iamais te ont failli raisons, feintes & simulees? Ie te prie bien fort, & te tourne à prier, & par les Dieux ie te prie, & par eux mesmes te conuie, que toutes tes tristesses tu disposes en mes entrailles; car par le chemin que tu iras ie ne failliray dun pas seul. Si tu cheshines, cheminoray: si aristes, arresteray: si travailles, travailleray: si reposes, reposeray: si tu veux la mort, tu congnois bien que ie ne veux la vie. Regarde ce que tu veux mon amy Piramon, & les pands comme tu vouldras. Car tes maux & les miens tourmentent vs seul

x cœuf:

cœur : & si tu veux auoir desplairir toutes choses me desplairont : si tu veux plourer, des icy ie iure de iamais rire. Si tu te veux descharger de peine, des icy ie la prens toute pour miennce. Si tu veux aller seul, ie fais la compagnie incontinent & demande la solitaires. Que veux donq que ie desires car tout ce que tu voudras ie voudray. Tu te plains que entre tant de travaux tu ne treuves parent qui te remedie, ny amy qui te conseille. A loy d'homme de bien ie te iure, mon amy Piramon, que de ces deux choses iay tant de pourceté en ma maison, comme tu as de tristesse en la tienne. Bien scay que le remede doit venir des riches, & la consolation des Sages. Et comme par mes tristes destinees paresse me oste le sa- uoir, & fortune ne permet auoir aucuns biens, ie scay certainement que ie ploure ta misere, & le peu de remede pour moy. Tu dis par ta lettre que les voisins & amis se promettent te promettent beaucoup de choses, & au donner ne ten donnent aucunes. De cecy ie ne men esmerueille, car la vertueuse main n'est obligée de faire ce que la langue seule prononce. Pour certain si nos piedz dansoient, nos mains ouuressent en son de la langue, en peu de iours s'achèveroit la vie, & on beaucoup moins la renommée.

race. Office est desjà fort ancien entre les
 enfans de vanité, & accoustume la langue
 parler hastiuement, & les mains ouuer à
 loisir. Parlant en apres plus partienlicremēt
 ne te dois complandre pource que tu ne
 trouues en bien peu ce que plusieurs ont
 trouué en toy seul. Coustume est de rece-
 uoir incontinct & ioyeuement & donner
 tardiuement & à regret. En l'un le font les
 presumptueux, & en l'autre les paresseux.
 Les Grecs disent q̄ celuy qui promet, enco-
 res quil cōplisse à tard est bon amy. Nous
 autres Rōmains disons, quil est beaucoup
 meilleur celuy qui incontinct nie, par ce
 quil ne trompe point celuy qui demande.
 En ce cas ie dis que, Celuy qui pourant
 donner ne donne est cler ennemy, & celuy
 qui promet incontinct & accomplit tard
 est amy soupçonneur. Quest il de me-
 sser de paroles avec noz amis, puis que les
 pouons secourir avec les œuures? N'est
 ilste que à celuy qui nous donne le cœur,
 qui est le meilleur de ses entrailles, luy don-
 nons la langue qui est le prys de tous noz
 vices. Pour certain ne le veulent les Dieux,
 ny ne souffre en lieu d'amitié, que quand ie
 demāde à mon amy vn recueil incontinct
 il se assiet à donner vn conseil fort long.

*Disoit le diuin Platon en ses Loix Com-

mandons quen nostre gouuernemēt & police, à ceux qui sont en prosperité, à fin quilz ne chcent donner conseil, & aux tristes à fin quilz ne se desesperent donner remède. Pour certain deffouz ces paroles sont plusieurs & fort granes sentences. Iate scez mon amy Piramon que au cœur estant en tribulation *peu cōsole la parole douce,* si ne la trouue en quelque bonne ceuvre. Je ne veux nier que à ceux à qui nous auōs donné noz voluntez en nostre temps prospere, nen soiet obligez à nous dōner leurs biens & faueurs en l'aduersité. Je te demande vne chose, pourquoy tu tiēs presumptueuse licence de demander, & reprens en l'autre la liberté de nier? Pour certain ainsi cōme la honte de demander met obligation en aucune chose le nier: par semblable l'homme importun est indigne de toute mercy. Saches si ne le scez mon amy Piramon, que atteindre tout ce que demande appartient seulement es Dieux. Donner tout ce qui se demande, n'est signe de seruitetur. Nier aucun chose de ce qui se demande, cest des libes. Plorer pource q se nie, cest des tyrans. Ne sçauoir grē de ce que lon donne, cest des Barbares. Estre ferme en courage pource que lon nie, cest des Rommains. Vne des choses en quoy Calus Cesar se mōstra estre de

de hault courage, fut quealors auoit plus grand ioye quand au Senat aucune chose luy estoit refusee. Plusieursfois il disoit: Ny ha chose en quoy Romaine me donne plus grand gloire, & en la personne renommee, que quand ie me monstreray fort hastif à demander, ilz se monstrent plus forts à me denier, à fin q̄ apres ilz congnoissent quant te ha esté ma puissance de l'attēdre, & quant petite leur force dy resister. Me semble, sil te semble, que seroit meilleur auoir recours aux Dieux avec vertu, que les indigner plus avec querelles. Pour donner contentement à ta reposce voulenté, quand tu te verras en tribulation, & de ce que tu demandes aux Dieux & aux hommes frustré, tu dois mesurer avec vne droite aulne, & peser avec vne droite balance le beaucoup quilz tont donné, & le peu quilz nont concedé. O que nous sommes ingrats aux Dieux, & peu recongnoissans aux homes, que nous diminuons avec oubli ce que nous auōs receu d'eux, & ce peu que nous refusent nous augmentons avec plaintes! Si ie ne me trompe mon amy Piramon tu as cinquante ans, esquelz iamais tu nas fait sinon recevoir dons, & pour tous ne t'ay veu faire vn iour de seruire. Pour certain ce n'est pas raison que te cōplaingues de huit

x 3 iours

iours mauuais de fortune estant de cinquante ans ingrat à icelle. Tu me dis par ta lettre que tu as beaucoup de peine, pource que tu congnois tous tes voisins estre ennemis. Pour certain iay grand peine de ta peine, & de tesmerueiller ie suis fort esmeruillé: car toute ladmiration ne procede sinon par surmonter lignorance, & faillir de experience. Est desia vis lentendement des hommes, & tant reiglee la vie des mortelz, que ne songent venir le trauail quand ilz tiennent en la main incontinent le remede. Silz ont faim mâgeussent, si froid sechaussent, si sommeil dorment, si las falsient, si malades se guerissent, si tristes se resiouissent, de maniere que toute la triste vie se passe, les vns à faire des lisses, autres à armer les eschafaux. Ceux cy à inuenter engins, & ceux la à reparer leurs boulcuers. Je veux dire que le monde & la chair ne soccupent sinon à nous combattre: & nous autres auons mestier de tout le tēps d'eux nous defendre. Tous ces remedes sentendent cōtre les trauaux de la chair. Mais que ferots nous que entre tous ceux cy ne sentend la mauuaistiē de lenuie? Maudit est le bien duquel tous ont ennie. Pour certain contre lēnie nul tient forteresse pour se defendre, caue pour se cacher, haultesse pour mont

monter, môtaigne pour se retirer, boscage pour se mausser, nef pour eschapper, cheual pour sen aller, & deniers pour se racheter. Lenuie est vn serpēt tant enuenimé, que iamais eut ny aura mortel entre les mortelz qui de ses dets naye esté mordu, de ses ongles esgratigné, de ses piedz foulé, & de sa poison empoisonné. Je te iure, mon amy Piramon, que à ceux que la fortune esleue avec grandes richesses, comme cruelle, leur donne plus parfondes morsures. Je retourne à raduerir autre fois, que lenuie est tant enuieuse, que de ceux qui d'elle sont plus deniez & eslongnez, à ceux là donne plus cruelz coups de piedz. Je te retourne à iurer autre fois, & ne tesbahis que la maudite enuie, pour ceux qui sont en repos, entre plusieurs plaisirs elle leur garde secrettemēt vn poison. Iay leu plusieurs liures Hebreux, Grecs, Latins, Chaldeens, et encores ay parlé avec hommes fort sages, pour voir si se pourroit trouuer aucun remede contre l'homme enuieux, Je te confesse vne verité, que le tout ce que se deuoit lire, regarder tout ce que se pouuoit regarder, demander tout ce que se deuoit demander, nay trouué autre cure pour le mal déuie, sinon nous bannir de prosperité, & nous asseoir avec la fortune aduersē. O malheureux ceux qui

sont en prosperité ! & iustes ceux qui sont es haults estats, constituez, quilz ne peunét fuir du peril de Scylla sans cheoir en celuy de Charybdis, ne peunét eschapper du peril sans ietter leurs tresors dedens la mer. Je veux dire, que la maladie denuie ne les eschappera de la mort, & la medecine que leur appliquons ne leur asscurera la vie. Ne saurois me determiner lequel est le meilleur, ou pour dire mieux est moins pire extreme misere sans abbais de fortune, ou extreme prosperité, qui tousiours menace la cheute : En ce cas pour estre si extreme pour à ceste heure ne me detormine, puis que en lun est la vie perilleuse, & en lautre est seur la renommee. Je tay de dire, mon amy Piramon, ce que disoit le fort sage Cicero, quand de plusieurs estoit pourfaini en Rôme : Regardez Rômain, ie ne vous tiens pour si bons, ny moy pour tant mauvais, que en tout dis verité, & en tout ie tais menteries. Je suis certain que ne me portez enuie pource que ie ne suis côme vous autres, sinon pource que vous autres ne pouuez comme moy estre. En ce cas ie veux plus que mes ennemis me tiennent enuie, que non mes amis poureté. Pour certain cest Orateur parle à lappetit de ceux qui sont en prosperité laissant de donner reme-
de

de aux tristes . En apres ie te iure, mon amy Piramon , que depuis que Cicero vid les champs de Farsalle, il print quelque conseil que bon luy pleut & remede en Rōme, car si Cesar luy ottroya les biens , ne luy tourna son credit & renommee. le ne scay pour certain, mon amy Piramon, quel remede ie te donne cōtre lenuie, puis que tu vois que tout le mōde est plein d'enuie. Nous voyons que sommes filz denuie, naissons avec enuie , viuons avec enuie , & mourrons avec enuie : & qui laissera plus grans biēs laissera plus grand enuie. Les anciens Sages conseillerent aux riches quilz ne tinsent pres d'eux les pōures , & admonnestoient les pōures quilz ne demourassent aupres des riches. Et pour certain anoiēt raison, pour ce que en la richesse du riche fait la sēmentee lenuie du pōure. Et de ce que defaut au pōure, & de ce que le riche ha trop se nourrit la discorde au peuple. Par les Dieux immortelz, mon amy Piramon, ie te iure, encores que les matuairs veulent que ie iurasse faulxement , quant riches & sans foucy nourrira la couuoitise, tant denuieux dicelle nourrira lenuie. le te conseille vne chose, qui est, que ce n'est pas bon conseil de fuyr lenuie, se reculer de la vertu qui est contraire à icelle. * Dit Homere que en son tēps

furent deux Grecs extremes en toutes extremitez. Lun fut extreme en biens, & pour ce fort persecuté denuie, & fut Achilles : & l'autre fort noté en malices, & jamais homme ne luy porta enuie, & fut Thiestes. Pour certain ie voudrois plus estre Achilles avec enuie, que non Thiestes sans elle. Tu scez bien, mon amy Piramon, que nous autres Rômainz ne cherchons sinon repos pour la vie, & hōneur apres la mort. Et puis que ainsi est, nest possible sinon q̄ l'homme de qui tous tienent enuie, doie auoir euect sa renommee en repos de sa vie. Et puis que ces deux choses nous voyons en toy qui sommes tes amis, pen auons de soucy que murmurēt de toy tes ennemis. Tu merites que là à Lyon tous se portent bien & ioyeux, sinon toy qui te porte mal & tristesse : & puis quilz ne montrent auoir plaisir de ton desplaisir, ne montre te desplaire de leur plaisir : car pourra estre que auēt iour ilz seront tristes & tu seras ioyeux, & ainsi eurez egalé la seignee. En vn mauvais ne peut auoir plus grand mauuaisiē, & en vn bon plus grand faulte, que de desplaire du bien d'autrui, & prendre plaisir du mal d'iceluy. Et en cas q̄ tous nous font damage avec enuie, toutefois le fait beaucoup plus l'amy que l'ennemy : car de l'ennemy

my ie me garde & luy avec crainte se reu-
le , mais lamy avec l'amié me trompe , &
moy pour la fidelité ne men apperçoy. En-
tre tous les mortelz ennemis ny ha pire en-
nemy , que lamy , qui de ma felicité est en-
nemy. Je concluds, mon amy Piramon, que
si tu te veilles des ennemis estrangers , te
desuilles entre les tiens domestiques. Ne
sçay plus q̄ t'escrire, sinon que de tout mon
cœur, ton mal me poise. La tu sauras com-
me ta niece Brusia fut de son mary occise
dun coup de poignard. Iay grâde compas-
sion de la perdition de sa vie, & à la renom-
mee quelle ha laissée. Lon ha creé Flavius
Priscus ton oncle Censeur de nouveau. Le
proces de ton frere Formyon avecques Bri-
tius ia se determine par le Senat. Me plaist
quilz sont amis & chacun d'eux m'ha dit,
que sen alloit content. Le liure intitulé, La
consolation des Tristes , desia lay acheué,
& mis au Capitole. Je lay escrit en Grec,
qui est la cause que ie ne le tenuoye. Vne
espec fort riche, & vne belle ceinture ie ten-
noye. Faustine ma femme te salue , & ten-
noye pour ta femme deux Esclaves. Les
Dieux me vueillent preseruer & garder , &
consolent en la presente tristesse & melan-
colie. Marc l'homme fortuné à toy amy Pi-
ramon fort desconsolé.

Lett

Lettre seconde enuoyee par Marc Empereur à Cornelius, en laquelle parle des trauaux de la guerre, & de la uenue des triumphes.

M Arc Empereur de Rōme à toy Cornelius son seable amy, Salut à ta personne, & bonne fortune à ta vie desirée. Comme tu ayes esté au temps passé compaignon de mes trauaux, ie t'ay enuoyé appeller pour te donner plaisir de mes triumphes, par labondance des richesses, pour la diuersité des captifs, par la ferocité des Capitaines q̄ nous auōs amenez à Rōme, pourras voir quā perilz nous auons soufferts en icelle guerre. Ie te fais sauoir, amy Cornelius, que les Parthes sont gés fort belliqueux, & es choses de la guerre determiniez & hardis : & comme se trouue en leurs terres chacun defend de grand cœur sa maison : & pour certain sont comme gens de bien, car sans raison nous mourons d'affection de prendre le bien d'autrui, & eux avec raison travaillent pour defendre le leur. Nul ayt enuie au Capitaine Romain du triomphe q̄ luy donne sa mere Rōme, car pour vn iour d'honneur mille fois se desespere de sa vie. Et me tais de ce que ie pourrois dire de
ceux

ceux qui sont en la guerre; & demeurent en Rome, sont Iuges cruelz de leur renommée. Et comme la renommée propre depéd de la langue d'autrui, cela n'est pas ieux pour ce que merite la personne, sinon pour ce que leur enseigne leur envie : mais est tant folle nostre folie, & la reputation des hommes tant vaine, que pour vn dire vain plus que pour proufit nostre, voulons mettre en danger la vie, & engager lhonneur avec travail, que viure & assicurer la renommée avec repos. Par les Dieux immortelz ie te iure, que le iour de mon triomphe estant dedens le chariot estoie autant pensif que est lentement de tous ceux du monde ebest. O Rome, Rôme maudite soit ta folie, & maudite soit celuy qui ha nourry en toy tant dorgueil, & mandit soit qui ha inuenté en toy ceste pompe ! Quelle plus grande ny egale legereté peult estre que d vn Capitaine Romain pour ce quil ha eüquesté les Royaumes, akoré les pacifiques, destruit les cités, rasé les forteresses, destrôbè les portez, & entriché les tyrans, espendu beaucoup de sang, fait infinité de veufues, & en payement de tout ce dommage le reçoit Rome avec grand triomphe ? Vain tu donc plus grand folie ? Les vns sont morts infinis en la guerre, & vn seul en emporte la gloire. Et
encor

encores queicieux miserables nayent meritè pour leurs corps auoir sepulture, ie menallois par les places de Rôme en triomphe. Par les Dieux immortelz ie te iure, & soit ce cy secret entre toy & moy, que quand on des que le chariot triomphal menoit les malheureux prisonniers chargez de fer, & ie contemplois infinis trefors estre mal gaignez, ie oyois les lamentations & soucis des veufues plorantes pour leurs maris, & ie me recordoiois de tant damis qui estoient morts, que si ie me resionissois en public, ie plorois goutte de sang en secret. Je ne scay quel est l'homme qui du dommage d'autruy prend propre plaisir. Et en ce cas ie ne loue les Assyriens, ny ay eue à eux de Perse, ny me satisfont les Lacedemoniens ny appreuue les Chaldeens, ny me contentent les Grecs. Je maudits les Troyens, & condemne ceux de Carthage, par ce que non avec le zele de Iustice, sinon avec rage d'orgueil en leurs temps à eux & à leurs Royaumes donneret scâdale, & à nous autres occasion de nous perdre. O Rôme maudite, maudite as esté, & seras maudite. Car si les destinees fatales ne me mentent, & l'entendement ne me trompe, & fortune ne fiche le clou, verra lon de Rôme au temps aduenir ce que nous voyons à ceste heure

des Royaumes passez, & est que comme avec tyrannie tu tes faite Dame des Seigneurs, avec iustice te retourneront serue des serfs. O mal fortunee Romaine ie te retourne à dire, pour ce que tu es aujourdhui tant chere de vertu, & fais si bon marthé de folie, par auenture tu es plus antique que Babylone, plus belle que Helie, plus riche que Carthage, plus forte que Troye, plus peuplee que Thebes, plus enuironnee de nauz que Corinthe, plus peuplee de tours que Capue, plus delicieuse que Thyrré, plus inexpugnable que Aquilee, plus heureuse que Numance. Nous voyons que toutes sont peries vestues de tant de vertus, & gardées de tant de vertueux: & esperes demonrer perpetuellement fourree & pleine de vices, & peuplee de tant de vicieux. Tient vne chose pour certaine, que la gloire qui est à ceste heure de toy, tu a esté premierement d'elles: & la destruction que est à ceste heure d'elles sera en apres de toy. O mon amy Corneilius, veux tu que ie te dis encolres que ce ne soit sans larmes la perdition du peuple Romain: le demande qui s'ont Empereur de Rome: mettre Edits de la guerre, d'autant que aucune terre s'est eslouee toucher la trompette pour faire gens, tirer les enseignes pour euer Capitaines. C'est chose

chose toute certaine à voir, que comme ils
 tiennent le sçavoir ilz ont eongé & licence
 pour assaillir quiconques vouldra guerre.
 Les enfans laissent leurs mœurs. Ceux qui
 estudiant laissent leurs études. Les seruiteurs
 leurs Seigneurs. Les Officiers leurs offices,
 à fin que sous couleur daller à la guerre ne
 les puisse chastier la Justice, ny tiennent
 crainte des Dieux, ny reuerence aux Tem-
 ples, ny à leurs peres obeissance, ny reue-
 rence aux gens. Aymant finiste oisiveté, &
 haïssent le iuste travail : & dauantage les
 exercices quilz font sont dommageables.
 Les uns desrobēt les Eglises, les autres font
 bruits & querelles, autres rompent les por-
 tes, & iceux desrobēt tout le bien. Aucuns
 font prisonniers ceux qui sont en liberté, au-
 cunes fois deliurent ceux qui devraient estre
 prisonniers. Les nuicts passent en ieux, & les
 iours en blasphemies. Finablement pour tout
 sont inhabiles à bien faire, & deliberez à
 faire tout mal. En apres que diray-je de
 leurs pateresses & negligences, lesquelles ny
 honte de les escrire : Laissent leurs propres
 femmes, & enliuent les femmes d'autres,
 des honniētes filles des gens de bien, & les
 ieunes bonnes filles trompent. Ny ha ho-
 nesté quilz ne forcent, ny voifinē quilz ne
 couuoient. Et le pis de tout, que celles qui

fy en vont mettent & laissent vne dent à celles qui demeurent. Et de ceste manière nulle eschappe q ne perde lhonneur, pour ce que elles sen vont, ou blessées dedens le cœur pour ce que elles demeurent. Penses Cornelius que petites soient les entreprin- ses des femmes qui vont à la guerre? Tu scez bien que les femmes Amazones ont fait plus grande guerre à Grece, que non les eruelz ennemis : non pour ce quil ny auoit assez de gens, mais pour ce quil y auoit plus de femmes fut vaincu le Roy Pyrrhus d'Alexandre le vaillant Capitaine, Hannibal tant de temps fut Seigneur d'Italie quil ne consentit quil vinst femme à la guerre. Et comme se amouracha dunc ieune fille de Capue incontinent lon luy vid tourner les espauls à Rome, pour ce que Rome nettoya le camp de luxure: pour co- cy fut ruié ius de terre Numanele. Et moy- ty eu en ceste guerre des Parthes dixsept mille homes de cheual, quatre vingts mille de pied, & trentecinq mille femmes, fut en telle maniere le negoce, que des lostien- uoyay Faustine ma femme, & aux autres Senateurs leurs femmes en leurs maisons à fin quelle seruissent aux vieilz, & nourris- sent les enfans. Et si cecy font les pources fore pources, que feront leurs Capitaines?

y

Le

Le iour que vn Patrice est approuné par le Senat en l'Amphitheatre, & le meine le Consul avec luy par Romme, luy met lon Laigle deuât lestomac, & le vest lon de rouge, croit tant en orgueil, que ne se recordât de la poureté passée incontinēt pense estre Empereur de Rōme. Et regarde qlz font, sentretortillent la barbe, herissent leurs cheueux, entonnent leurs paroles, muēt de vestemens, & tournent les yeux pour sembler à tous estre, fiers : Et finablement ayment destre crains, & hayent destre ayez. Et ne scez tu quilz veulent estre tant crains, que vn iour estant à Pantapolin vn Capitaine des miens, ne me voyant, ie louys renier & blasphemer, disant à vne femme vieille son hostesse : Vous autres Vilains ne congnoissez les Capitaines des exercices. Je te fais sauoir mere, que iamais ne tremble la terre, sinon quand elle est menassée d'aucun Capitaine Rōmain, & iamais Dieu renuoye le Soleil, sinon là ou nous sommes obeïs. Donc regarde, mon amy Cornelius, si tu as ouy le blason : oys la vertu & vaillance. Je te iure, que ce Capitaine donnant vne cruelle bataille, il fut le premier seul qui se retira du camp, & laissa l'en-seigne : lequel ayant fait, sur l'heure, estoit assez pour me faire perdre la bataille, laquelle

quelle acheuee ie luy feis couper la teste. Cest infallible reigle, que ceux qui se montrent les plus fiers, estre par effect plus couards. En plusieurs liures iay leu, & encores de plusieurs ay ouy, & en plusieurs veu, q ne peult faillir en homme qui souffre & est patient, vertu & force : ne autre qui ne peut souffrir à grād peine sera fort & vaillant. Que veux tu plus que ie te die, mon amy Cornelius, des griefz & dommages quilz font par les Royaumes ou ilz passent & des larcins qui desrobent es maisons ou ilz logent ? Le te fais sauoir que ne fait si grand dommage le petit vers dedens le bois, la petite teigne es robbes, ny la centille es estouppes, la lāgouste es bledz à scyer ny les coslons es poix, ny les mitrons es grains, comme vne seule compagnie de gens de guerre fait aux pources. Ne laissent beufz quilz ne tuent, ny iardin quilz ne desrobent, ny vin quilz ne boient, ny bestefauuage & Lieure quilz ne chassent, ny lard quilz nentamēt, ny ieune fille quilz ne forcent. Et encores sont pis, car ilz mangent sans payer, & ne veulent seruir sans estre payez, ny ha personne qui puisse avec eux conuerser ny durer. Si lon les paye iouent incontinct, si lon ne les paye desrobent, ou se mutinent. Et est venu le cas à si

y 2 gran

grāde corruption, que si les eusses veuz, tu neusses dit, sinon que chacun estoit teste de mutins, & origine de seditieux, poison de vertueux, Pyrates de Coursaires, & Capitaines de fort mauuais larrōs. Non sans larmes ie le dis, que cest la plus grāde moquerie des moqueries: & va la chose si perdue, que à ces malheureux encores que nous voyons quilz soiēt noz ennemis domestiques, ny ha Empereur qui les puisse seigneurier, ny Iustice qui les chastie, ny peur qui les reprime, ny Loy qui les subingue, ny honte qui les refrene, ny mort qui les tueet achete, sinon estās cōme hommes esquelz lon ne peult auoir remede les laissons manger tout. O triste de toy Romme, qui ne soulois auoir en toy ceste male aduventure! Pour certain es tēps anciēs, quand tu estois peuplee de vrays Rōmains, & non comme à ceste heure denfans bastards, estoient si bien disciplinez & moriginez les exercices qui sortoiēt de Romme, comme les Escolles des Philosophes questoiēt en Grece. Si les histoires ne meimentēt Philippe Roy de Macedone pour ce est tant renommées histoires, & son filz Alexandre fut heuroux es guerres, dautāt quilz tenoient leurs exercices si bien reiglez, que plus sembloit estre vn Senat qui gouuernoit, que vn camp qui
batail

batailloit. A Loy d'homme de bien ie te iure, que des le temps de Quintus Cincinnatus iusques au noble Marcus Marcellus, auquel courut la plus grande prosperité de Rome, tant eut le peuple Romain grand gloire quant fut la discipline militaire fort bien corrigeée. Et lors nous acheuâmes de perdre quand noz Capitaines se commencerent à deprauer & damner. O maudite soies Asie, & maudit soit le iour auquel avec toy auons prins conqueste ! Le bien q nous en est ensuiui iusques à ceste heure nous lauons veu & le dommage q de toy nous est venu pour iamais sera plouré. En toy nous auons gasté noz tresors : & tu as employé en nous autres tes vices. En échange d'hommes forts & vertueux, tu nous as enuoyé tes mignons. Nous auôs expugné tes citez, & tu as triomphé de noz vertus. Nous auons abbatu & aplani tes forteresses : & tu as destruit noz coustumes. De force tu as esté à nous, & de gré nous autres auons esté tiés. Iniustes Seigneurs sommes de tes Royaumes : & iustes vassaux de tes vices. Finablement Asie tu seras sepulcre de Rôme, & toy Rôme seras la sente & retrait d'ordures d'Asie. Certes se deuoit contenter Rôme avec les terres d'Italie, qui est le nombril du monde, sans conquerir les

y 3 Roy

Royaumes d'Asie pour prendre l'autre.
De toutes les choses que ie lys de mes pre-
decesseurs ie suis content, sinon que certain-
nement ilz ont esté orgueilleux, cōme nous
autres leurs successeurs sommes trop har-
dis. Et ie te iure que par auenture apres la
peine nous fera vertueux. Toutes les ri-
chesses & triomphes que noz premiers Pe-
res ont apporté d'Asie, elles & eux avec le
temps à la fin ont eu fin, sinon les mignon-
nises & vices qui en nous autres leurs en-
fans iusques au iourd'hui demeurent. O si
les Princes sauoient quelle chose cest diu-
nenter guerres en terres estranges, quels
travaux cherchent en leurs personnes, quel
soucy à leurs pensemens, quelle esmotion
en leurs vassaux, & la fin à leurs trefors,
quelle pource à leurs amis, quel plaisir à
leurs ennemis, quel dōmage à leurs Roy-
aumes naturelz, & quel poison laissent à
leurs propres heritiers! Ie te iure que si cō-
me ie le sens leussent cognu & senti, ie ne
dis pas que respendant le sang par force ie
les eusse prins, mais encores souffrās de leur
bon gré avec larmes ie ne les eusse voulu
prendre. Ie te dis vne chose, si ma memo-
re ne me trompe, que iamais noz Capitai-
nes tuerēt vingt mille hommes d'Asie avec
les armes quilz apportèrent d'Italie, quilz
ne

ne perdissent plus de deux cens mille hommes Rommains avec les vices quilz apportent à Rome, manger publiquement es palais Ausonois, souper en leurs maisons secretement : les femmes se vestir comme hommes, les hommes se farder cōme femmes : les Patriciens porter masques, les Plebeyens vser de senteurs, & les Empereurs de pourpre. Ces sept vices d'Asie, Asie enuoya en present à Rome. Sept fort nobles Capitaines les apportèrent, les noms desquelz ie tais pour ne les infamer avec leurs coupes puis quilz ont esté si nobles par leurs haults faits. Donques regardent les Princes guerroyans quel proufit tirent de prendre Royumes estrangers. Je laisse les vices quilz recourent, & les vertus quilz perdent, & la perte des deniers quilz aymēt. Pour certain ny ha Roy ny Royume mis en extreme pourcē, sinō quil prenne avec vn Royume estranger extreme & derniere cōqueste. Je te demande mon amy Cornelius, qui fait aux Princes perdre leurs tresors & demander ceux d'autrui, ne leur suffire les leurs & prēdre des Eglises, chercher des emprunts, mettre sus tributs, & inuenter nouueaux subides, donner que dire aux estrangers ; & se faire ennemi avec les siens, prier tous, & auoir necessitē dun

chacun, aduenturer sa personne & aduenturer sa renommée? Et si tu ne le scez, oy & ie le te diray. Les Princes comme se conseil lent avec hommes, viuent avec hommes, & à la fin finale sont hommes. A ceste heure par orgueil qui les surmonte, à ceste heure par conseil qui leur default les vns imaginans & fantasians, & les autres disans que fil ha de grans biens il doit faire sa renommée plus grande, & que de luy ne sera memoire fil ne inuente aucune guerre, & que L'empereur de Rōme de droit est Seignr de toute la terre. Et de ceste maniere comme est basse sa fortune & ses pensemens haults, permettēt les Dieux que pensant iustement prendre l'autrui iustement perdent le leur. O Princes, ie ne scay qui vous trompe, que pouuans estre avec plaisirs riches vous voulez auoc guerre estre pources! Je retourne à dire, que ie ne scay qui vo' trompe q̄ pouuans estre ayez voulez estre mal voulus. Je retourne à dire autre fois, que ie ne scay qui vous trompe, que pouuās vous reposer, & iouir de la vie seure vous vous voulez souzmettre aux abbois de fortune. Et finablement ayās tous necessité de vous autres, vous mettez en necessité de tous. Encores que le Prince ne print guerre sinō pour ne souffrir les gēs de guerre, vn cha-

cun

cun deuroit laisser la guerre. Je demande mon amy Cornelius, quel egal tranail à sa personne, ou plus grand dommage à son Royaume du Roy peuuent faire ses ennemis qui font ces exercites. Les ennemis desrobent la frontiere, mais les nostres robent toute la terre : aux ennemis lon peut resister, mais aux nostres nosons parler. Les ennemis viennent courir & assaillir vn iour & sen reuont, mais noz garnisons desrobent chacun iour & demeurent. Les barbares ont aucune crainte, mais ceux cy nont aucune honte. Et à la fin, les ennemis quant plus vôt se largissent : & noz exercites chacun iour deuiennent cruelz. Et de telle maniere q̄ aux Dieux sont coupables, & aux Princes importuns, & ennuyeux au Peuple, viuâs en dommage de tous & sans proufit de nully. Par le Dieu Mars ie te iure, & ainsi es guerres dirige & gouuerne ma main, q̄ iay plus de quereles chacun iour au Senat des Capitaines qui sont en Hlyrique que de tous les ennemis du peuple Romain. Iay plus grand peur de nourrir vn enseigne de cent hommes que donner vne bataille à cinquante mil ennemis, pource que icelle bataille bien ou mal les Dieux & la fortune la despeschent en vne heure, mais avec ces autres ie ne peux rien en toute ma vie.

y i

Donq

Donq que veux que ie face, mon amy Cornelius ? Ainsi ha esté, ainsi est, & ainsi sera : ainsi lay trouué, ainsi le tiens, & ainsi le laisseray. Noz Peres lont inuenté, les souste nōs nous autres qui sommes leurs enfans, et pour son mal demotrera à noz heritiers. Je te diray vne chose, & pése ne faillir beaucoup en icelle, que veu & cōsideré le grād dommage & nul proufit de ceste gēt de la souffrir, ie pense ou que ce soit grand folie des liōmes ou grief chastiement des Dieux. Sont les Dieux tant iustes en toute iustice, & si veritables en toute verité, quilz permettent que puis que nous autres sans raison en terres estranges nous faisons mal à qui iamais auons fait bien, en noz propres maisons nous facent mal ceux à qui nous auons tousiours fait bien. Ces choses iay escrites mon amy Cornelius, non pource quil y voise aucune chose, & soit besoing que le saches, sinon pource que mon esprit se repose en les disant. Panucius mon secretaire va visiter ceste terre, sur le chemin lay ay donné ceste lettre. Je tenuoye deux cheuaux, ie pense quilz sont bons. Les armes & ioyaux que iay prins sur les Parthes, ie les ay departies : mais toutesfois ie tenuoye vn chariot dicelles. Ma femme Faustine te salue, & ennoye à ta femme vn mirouer fort riche,

riche, & vn ioyau de pierrerie precieuse à ta fille. Je requiers aux Dieux quilz te donnent bonne vie, & à moy bonne mort. Marc ton amy escrit à toy Cornelius sien amy.

Lettre 111. enuoyee par Marc Empereur à Torquatus habitant de Gayette, le consolant à un bannissement.



Arc du mont Celius compaignon de Lempire, à toy Torquat habitant de Gayette patricié Rommain, salut à ta personne, & vertu & force contre laduerse fortune desire. Il y aura trois moys que lon vint mappporter ta lettre, laquelle ny mes yeux lont peu acheuer de lire, ny mes mains à icelle respondre. Me tient si triste ta tristesse, & tant trauaillé ta peine, & tant blessé ta playe, que ce que tu pleures avec tes yeux dehors ie le pleure avec mes entrailles dedens. Ic scay bien quant y ha de larbre à la cyme, & du songe à la verité tant y ha douyr les trauaux à la personne estrange, & les goustes par la personne propre: mais là ou sont les vrays amis, entre eux les peines sont communes. Pour vne chose doiuent estre souffertes les grandes infortunes, par ce quelles nous declairent qui sont les vrays amis. Icy iay sceu par la lettre

tre comme lon tha bāni de Rōme. & pro-
scrit, & confisqué tous tes biens., & que de
pure tristesse tu es fort malade en ton liēt.
Je voudrois aller voir & conseiller ta per-
sonne, à fin que yeisses de quel cœur & vo-
lunté ie pleure ta defaumenture: mais si tu me
tiens pour vray amy, crois de moy ce que
ie croyrois de toy, qui est combien ie senti
ceste tienne triste defaumenture. Pour cer-
tain si tu es banni au corps ie le suis dedens
le cœur, & si lon ha prins tes biēs lon mha
desrobé la bonne compaignie, & si tu es en
fante de tes amis, ie demeure entre mes en-
nemis : combien que ie peux remedier par
œuvre à ton bannissement, neantmoins ie
veux consoler ton Esprit avec aucune pa-
role. Si ne me trōpe ma memoire, iamaiz
tay veu contenter en ceste vie, pource que
en la prosperité estois tousiours empesché
& tenois tousiours en laduersité facheue.
Et le plus que ie sente à ceste heure, cest te
voir desesperé comme si à ceste heure tu
vinsses au monde. Et te retourne à dire, que
si ne me trompe mon entendement, ie tay
congnu trentedeux ans en grand repos, &
à ceste heure te complains de six moys que
la fortune ha tourné sa roue. ô Torquatus
& sçez tu à ceste heure que les hōmes ver-
tueux plus craingnent deux iours de pro-
sperité

esperité que deux cens de fortune aduersel
O quant & quantes fois, & en quant de Ci-
tez toy & moy auons veu de leurs prospé-
ritez eschapper avec charge d'autrui pro-
pres vices & inimitiez estranges ! de ma-
niere que la gloire vaine & prosperité ca-
duque leur dura deux iours, & la playe de
ce quilz ont perdu, & cruelles inimitiez
quilz recouurerét leur dure iusques au iour
d'hui en leurs heritiers. Par le cōtraire nous
voyōns autre mis au sommet des tribula-
tions, lesquelz eschappent despoillez de
vices & fouirez de vertus, ennuyeux du
mal, imitateurs du bien, amis de tous & en-
nemis de nul. Que veux tu plus que ie te
die, sinon que les heureux sont vaincus à la
paix, & les mal fortunez viennent vain-
queurs de la guerre? Donq me semble fil te
semble, amy Torquat, que nō moins de ne-
cessité tiennent de bon conseil les prospe-
res fort prosperes, que de remede les tristes
fort tristes: car nō moins se lassent ceux qui
vont le plain chemin, que se rompent ceux
qui chacune fois montēt la cōste de la mō-
tagne haute. Par ta lettre iay cōgnu com-
me au temps q tu esperois plus grand re-
pos en ta personne, test succedé pl^r de mal
au reuers de la fortune. Ne responduentes de
cela: car posé que toute mutation nouuelle
cause

cause nouveau soucy au present , pour cœ
est cause de plus grãde fermeté en l'auenir.
Pour certain l'arbre ne donne tant de fruit
là ou il est nay cōme si est de la trãsporté.
Et les odeurs & senteurs tãt plus sont odo-
riferees quelles sont meslees & moules
ensemble. Dy moy ie te prie demeurant au
monde, estant enfant diceluy & ayment le
monde, q̃ esperois tu du monde sinon che-
ses du mōde? Le mōde sera tousiours mon-
de, tu es à ceste heure monde & seras mon-
de, & seras traité comme le monde ha ac-
costumé de traiter ses mondains. Si tu te
cognoissois & ta debilité, si cōgnoissois la
fortune & la mutation, si cognoissois les
hommes & leurs malices, si cōgnoissois le
mōde & ses applaudissemēs, tu te leuerois
de la main avec honneur, & ne te chasser-
roient avec infamie. O quant nous esperōs
espendus à la fortune! O quant sans respect
& regard nous passons la vie! O comment
sans soucy nous prenons sommeil! O quant
en boubans nous fions du monde! Et tant
nous fions de la parole comme si jamais à
aucun neust fait aucune moquerie. Le ne le
dis pour que layons ouy dire, ny pour que
layons leu es liures, sinon q̃ nous le voyēs
chacun iour de noz yeux, aucuns hommes
traualler & perdre leurs biens, autres trebe-
cher

cher & perdre le credit , autres choir des
yeux & perdre lhonneur , autres s'esleuer &
perdre la vie. Et avec cela , présent tous estre
libres par priuilege là ou iamais nul fut pri
uilegié. O mon amy Torquat , dune chose
ie suis certain & tiennent tous pour aduer
tisement, q̄ sont de tant mauuaise engan
ce les hommes de qui nous naissions, & est
tant fier & cruel le monde auquel nous vi
uons, & est tāt enflée serpēt la fortune avec
laquelle nous traitons , que bleffez de ses
piedz, mordus de ses dents, ou esgraignez
de ses ongles, ou enfliez de son poison , nul
moins prend la mort ny passe la vie. Et au
cas que tu ayes veu à aucun passer longue
vie sans aucun reuers de fortune ne luy tiēs
entier: car ce n'est pour sa bonne aduenture,
finon pour sa plus grande male fortune.
Le monde est tāt malicieux, que quand ne
se garde se prepare & arme pour bailler la
gambette , là ou en apres la desfroque avec
plus grande playe. Beaucoup plustot men
rent ceux qui sont bien sains avec infirmi
tez & maladies de peu de iours, que les font
debiles avec leur mal de longues années. Je
dis cecy pource que ie tiens pour plus seur
que lhōme miserable puis quil ne peut pas
ser sans misere, est plus sage de goustier les
trauaux peu à peu , que non quil les sente
tous

tous ensemble. Plusieurs choses se mangent
par pieces, lesquelles si lon les mangeoit en-
semble estrangleroient. En semblable, en di-
uers iours nous souffrons diuers travaux,
lesquelz tous ensemble nous acheueroient
en vn iour. Et puis donques que les Dieux
l'ôt voulu permettre, & en ta defortune ha-
deu cheoir que la riuiere faillist de la sou-
ce, & ce q̃ tu pensois auoir plus seur à toy,
iceluy trouuasse en plus grand peril, nous
t'appliquerons aucun cyroncisme à fin que
ne perdes la bonne renommee puis que tu
as perdu les biens qui sont mauuais. Dy moy
ie te prie Torquat, pourquoy te cōplains
tu comme malade, pourquoy cries tu com-
me vn fol, pourquoy souspires tu coime
desesperé, pourquoy pleures cōme enfant
Tu as monté par vn mauuais chemin, & te
complains de ce que tu te reposes. Tu es
vestu pour aller par les rontes, & querres
que tes robes se rompent. Tu chemines par
sur les pierres, & pleures pource que tu es-
buches. Tu es voulu appuyer & pésois de
ne cheoir point, & finalement tu es assis
auec le monde & pésois estre libéré au ciel.
Veux tu sauſconduit de la fortune ennemie
de plusieurs ne le te pouuant donner natu-
ralité qui est Mere de tous ? Vne chose te
veux demãder: le prés le cas que la Mer t'a
promis

promis pour tousiours feureté d'elle, le Ciel
 serénité, leste des neiges, et l'hiuer des fleurs,
 non pour certain, ô Torquar, ce que ne tha
 peu promettre naturalité ta piteable Mere,
 pensois que le te deuoit donner la fortune
 qui est ton iniuste marastre. Celle reigle
 tiens pour certaine, & iamais la mets en
 oubli, que tous les cours naturelz sont sub-
 ietz à mutation: chacū an, & tous môdains
 qui rodent apres la fortune ont de souffrir
 eclipse chacun moment. Et puis donques
 q̄ les biens naturelz ne peuuent estre tous-
 iours en vn estre, estās necessaires, cest cau-
 se trefruste q̄ les biens de fortune perissent,
 puis quilz sont superflus. Fort iniustes eus-
 sent esté les Dieux iustes, si ce quest en dom-
 mage de tant eussent fait perpetuel & ce
 quest au proufit de tous eusēt creé caduq.
 Je ne veux parler plus en ta prosperité de
 tēps passé, sinon que venions à ceste heure
 au bannissement que souffres au temps pre-
 sent. La suspicioneuse fortune à ta porte
 fait vn marché de lancamp, sachant ce
 quelle vendoir, & tu ne sauois ce que tu
 achetois. Elle tha donné le marché cher, &
 tha réduit fort cher le marché. Elle tha don-
 né laigre pour le doux, & le doux rest tour-
 né en fort aigre. Elle tha donc le mal pour
 le bien, & tha tourné le bien en mal. En fi-

2. nab

nablement tha trompé au iuste prys ne pensant quelle teust fait dommage. Et mis le cas quelle ayt esté malicieuse au vèdre, non moins as esté nyais en achetant. Quant plus en la boutique de la fortune est suspicionneuse la marchandise? O malheureux nous autres! car ne se vendent sinon menteries en ceste Foire, & ne se fie lon sinon sur les gages de nostre renommee, & ne se paye à la fin sinon auecques lescot de nostre vie, & ce quest de plus grande playe. Sachent tous que auec toy on fortune doit perdre tous par tes dits & propos ou la maudite veullent acheter. Tu me tiens fort espouuanté Torquat. Je te tenois pour fort sage & vertueux, & à ceste heure te publies pour fol perdu. Pour certain quand ie te veiz que tu estois ieune en Gayette, ie te iugeay estre digne du gouuernement de Romme, & à ceste heure que tu es vieil ne merites sinon que lon te iette en vne galere. O quil y ha beaucoup deuant que congnoitre vn hōme! Ny ha si hault sommet de mōtaine que auec les piedz ne soit foullé: ny ha si profonde mer que à la fin auec le plomb ne soit sondee, & le cœur dun homme en cent ans ny ha qui le puisse atteindre. Dy moy ie te prie, que attendois tu de la fortune apres si grand fortune?

nc?

ne? Vnant au monde pensois estre dedens
monde. Vont & se pourmeinent les enfans
de vanité tant que à la fin leurs desirs des-
ordonnez nosterroient au monde les vilen-
nies & meschansfetez antiques. Ce que nha
fait fortune avec ceux quell'cha effeue iuf-
ques aux cieux, espères tu quelle fera avec
toy abbaisé iufques aux abysses? O fol
Torquat, pensois tu aller par la mer sans pe-
ri, manger chair sans os, boire vin sans lie,
cheminer sans trouuer pierre, acheter du
bled sans paille? Je veux dire, si tu pensois
acheter de mauuais biens sans detrimēt de
ta bonne renommee, & soustenir la bonne
renōmee sans perdre les biens mal acquis.
Je voudrois saoir de toy quest ce que tu
esperois, puis que tant de temps tu faisois
visage au monde? Trentedux ans tu as esté
en sa grace, il estoit temps desia que toy &
luy eussiez quelque discord & facherie.
Abel Roy des Assyriens nespera que sept
ans. prosperité: La Royne Semiramis seu-
lement six: Abel Roy des Lacedemoniens
cinq: Entretus Roy des Chaldeens quatre:
Alexandre Roy des Grecs trois: Amilcar
le grand de Carthage deux, & nostre Caius
Cesar Rommain seulement vn & à infi-
nis auât & depuis ne leur en ha donné au-
cun. Et puis que tu estois le plus incongnu

de lignage, le plus gros d'entendement, le plus peu de pouuoir en personne, le plus obscur en renommee, & le plus infirme en merite, & avec tout cecy thia esleué la fortune. Pourquoi donq te complaisais tu de la fortune ? Si tu eusses esté vertueux en tous les tréte ans, iamais tu neusses mangé sans soucy, ny eusses parlé sans suspicions, ny dormy sans surauil pensant en ce que tu pouuois faire, & en ce que fortune te pouuoit empêcher, ou en ce que les hommes mauuais te pouuoient tromper. Celuy qui de si long temps & de tant de menues estoit enuironné, ie ne scay cōment il pouuoit vn moment prendre de dormir sereinement. O Torquat Torquat, le monde tient tant de cheutes & facons tant mal nous contenir entre les mondains, que à peine nous sommes cheuts quand de piedz & de mains cōme esclaves nous tient liez & attachez. Et encores que nous voulions nous ne pouuons nous desliier & destacher, elle embouche noz personnes en vices, esfectue noz nerfs à maux, debilité noz courages vertus, & finalement nous rendant lespezait paüé, & nostre entendement tout endormi : & changeant nostre goust, permet que noz maux avec vn gémissement comme bestes nous demōstrōs les sentir, combien

bien que comme hommes, ne loſions di-
 re. Et que cecy ſoit verité. O quand nous
 voyons ſe ſavoir perdre, & quād & quand
 ſe ſavoir doulour & complaindre, & ia-
 mais nul ſe poulr ayder ! Ce peu de choſes
 ie t'ay eſcrit, à fin que dicy en auant tu vi-
 ues en plus grand ſoucy. Le poulain que
 mas enuoyé faulte fort bien, le chien eſpai-
 gnol eſt bien venu, & ſe porte bien ſinon
 quil eſt galleux. Le veau eſtoit fort gras,
 ie voulois que nous le mangiffions in-
 continent : mais ma femme Fauſtine me
 pria dimportunité de le garder, & penſe
 que lon le ayt deſrobé au iardin. Ie ten-
 uoye deux mille ſextercs pour le ſecours
 de tes travaux. En ce que touche ton ban-
 niſſement eue l'opportunité le depeſcheray
 au Senat. La conſolation des Dieux, & la-
 mour des hommes ſoit avec toy Torquat.
 La ſurpriſe des maux, & l'ire des furies ſe
 ſeparent de moy Marc. Ma femme Fauſti-
 ne te ſalue. Et de ſa part & de la noſtre à ta
 belle Mere & à ta femme fais les recom-
 mandations. Marc de Rome eſcrit à Tor-
 quat de Gayette.

*Lettre IIII envoyez par Marc Empe-
 reur à Domitius de Capue, le conſolant
 en ſon banniſſement.*

2 3

Marc

MArc Orateur Romain natif du mont Celius, à toy Domitius de Capue salut & consolation es Dieux cōsolateurs. En l'hiuer fort frilleux s'est leué en ceste terre un fort grand vent, & le grād vent ha osueillé grande quantité deauës, & les eaues ont causé plusieurs humiditez, & les grādes humiditez nourrissent plusieurs maladies. Et entre toutes les infirmitéz de ceste terre y en ha vne, la goutte de ma main; & la scyatique de ma iambe. Pour le salut de ma femme Faustine ie ne puis aller ny moins escrire. Je le dis pource que ie ne te puis escrire si longuement comme le cas le requeroit, & encores que ton merciment le merite, & mon desir le desire. Lon m'ha dit que pour occasion dun cheual as eu debat avec Patricius ton voisin, & que lon t'ha banni de Capue, & l'ha lon mis en la prison marmotine. Lon ha confisqué tes biens, & ha lon banni tes enfans, & ont abattu ta maison, & sur tout ont osté du Senat ton neveu, & t'ha lon priué pour dix ans du Senat. Lon m'ha dit que tu es tel, que de iour tu pleures, & veilles de nuit, tu meurs en compagnie, & avec solitaireté reposes, tu hays le plaisir & aymes tristesse. Et ie ne men esmerueille, car les cœurs tristes viuent en plourant, & rient

rient en mourant. Iay grand douleur pour
 te voir perdu, mais beaucoup plus grande
 pour si peu de chose la voir ainsi perdu, que
 pour vn cheual se leuast si grand bruit, &
 soit perdu tout ton estat. O quant est va-
 riable la fortune! & en quant peu aduient
 vne mesaduenture deuant les yeux. Nous
 mettons en auant les maux & ne les voyons.
 Avec les mains nous les touchons & ne les
 sentons : Nous les portons souz les piedz
 & ne les cōnoissons : A loreille nous par-
 lent & ne les oyons : Nous donnent grans
 crys & hautes voix, & ne les entendons
 point. Et cela est, pource que ne nous vou-
 lons pas. Et finablement lors nous sentōs le
 peril quand desia nous apporte le remede.
 Pour certain avec peu de vent chet le fruit
 de la rbre, avec vne petite centille de feu se
 abrase la maison, par peu de roche se fend la
 nef, par vne petite pierre est bleissé los de la
 jambe. Je veux dire, que souuentefois de ce
 que nous nauōs peur nous naist tout le pe-
 ril. En la fistule fermee plustot que en l'ou-
 uerte fait doute du peril le cyrurgien. Es
 basses ondes profondes plustot que es va-
 gues haultes craint le pilote. Et de lembu-
 che secrette plustot que de l'enseigne pu-
 blique se donne garde le bon homme de
 guerre. Je veux dire, que non des estrangers

finon des siens propres, non des ennemis
 finon des amis, nō de la guerre fort cruelle
 finon de la paix que semble estre plus seu-
 re, non du publicq domage sinō du secret
 & occulte peril se doit garder l'homme ver-
 tueux. O combien nous en auons veu les-
 quelz es cas aduenturez la fortune ne les ha
 peu desfroquet, & à peu de tēps pour estre
 sans souci, avec grand ignominie les ha fa-
 cheoir ! ie te demande, Quel repos peut
 auoir la personne, ny qui se fiera iamaïs de
 la prospere fortune, puis que pour vne si lo-
 gere & petite chose auons veu si grād bruït
 en Rōme, & telle perdition en la maison.
 Voyant ce que ie voy, ie ne veux craindre
 les vents des travaux, ny croire en la ser-
 nitē des plaisirs. Ne mespouuerter ont ses
 tonnoirres, ny me fieray de ses applaudisse-
 mens. Ny demande plaisir pour ce que de-
 meure, ny me tourmente pour ce quelle me
 oste. Ny veilleray pour qui me die verité,
 ny mesucilleray pour qui die mençerie, ny
 riray pour quelle me desire, ny ploureray
 pour quelle ne me dōne chēgē. Si ne serz la
 cause de cecy ie te le diray : Nostre vie est
 tant douloureuse, & la fortune tant repentine,
 que non tousiours menasse en frappant, ny
 frappe en menassant. L'homme vertueux ne
 va si tēperement que pense à chacun abbay-
 cheoir,

theoir, ny vit tant peu socié quil ne pense
encores en vn fort plain chemin trebucher.
Car souuentefois la faulx fortune double
& ne blesse, & autrefois fiert sans doubler.
Croy moy vne chose Domicius, que celle
part de la vie est plus perilleuse que le bien
peu de soucy fait sembler seure. Veux tu
voir cecy estre verité? Regarde Hercules
qui eschappa de tant de périlz par mer, &
par terre, & après vint mourir entre les mains
dune de ses amies. Laomedon ne perit
souz Troye, car lon le tua en sa maison.
Le fort heureux Alexandre ne mourut en
guerroyant toute la terre, car lacheua vn
peu de poison. Le courageux Caius Cesar
se deliura de cinquantedeux batailles, &
apres assis au Senat luy donnerent vingt &
trois coups de ganiuets. Asclapius frere de
Pompee ne perit allât vingtdeux ans cour-
saire par la mer, mais apres se noya en ti-
rant de loque dun puits. Dix capitaines que
tenoit Scipion avec luy en Afrique, les-
quelz vainquirét si heureuses guerres, souf-
peçonnerois tu que telles fussent leurs pes-
sonnes, que pour certain eux moquans
cheurent de dessus vn pont. & se noyerent?
Drusus le Bon, ayant vaincu les Parthes, le
jour de son triomphe allant au chariot,
eurent vne tuile qui luy fendit la teste, de

...

Z 5 man

maniere que icelle gloire vaine fut la fin de sa bonne vie. Que veux tu plux que ie die? Tu scez bien que Lucie ma sœur ayant vne aguille en la poictrine, & vn sien filz entre ses bras, donnant lenfant vn coup de poing se iouât à la Mere, par celle part assena que entra laguille par ou il tira lame de sa Mere. Gneus Ruffin Consul enuoyé & delegué contre les Germains, lequel encores quil fust en nostre temps, en vaillance & armes ne lesformoit nul de noz predecesseurs peignant ses cheueux blancs, le bon vieillard se meit vne des dents du peigne en la treste qui luy feit vne apostume pour quelle occasion sacheua sa vie honnoree par vn cas si petit. Que te semble Domicius? Que comme ie te dies de ce peu de nombres pourrois tirer à exemple infinis. Quelle infortune apres tant bonne fortune? Quelle ignominie apres si grande gloire? Quelle male aduenture apres si grand heur quilz apprenent si grand mal de la mort apres le commencement de si grād bien de vie. Moy estât eux ne scay que ie me desirerois, mais eux estans moy auant eslirois vie traualleuse & mort honnoree, que mauuaise mort & vie honnoree. A mon semblât celuy qui veult estre hōme entre les hommes, & non beste entre les bestes, doit beaucoup tra-
uail

uailles pour biē vivre & encores beaucoup pour mieux mourir. Car à la fin finale mauuaise mort met grand doute en la bonne vie : & la bonne mort est excuse de la mauuaise vie. Ietay escrit au commencement de ma lettre, que avec ces humiditez me mal traitoit la goutte, & pour satisfaire à ton desir, ie voudrois tescrire plus longuement de ma propre main. Deux iours ha que combatent lamour que ie te tiens, & la douleur que iay. Ma vouldentē desirer tescrire, & mes doigts ne peuuēt prendre la plume. Le remede de ceoy est, que puis que ie ne puis ce que ie veux, cōme tū te vueilles ce que ie puis, cōme mien. Ma femme Faustine te salue, laquelle avec mes maux ne va bien disposée. Lon luy ha dit q̄ tu as grand peine de la blessure de ton visage, elle tenuoye vn poix de baume à fin que nappaussent les points dicelle. Si tu trouues des anandes verdes, des noix nouuelles, & des noizilles, Faustine te prie que tu luy en enuoyes par ce porteur. Je me fais trouué avec peu d'argent, ie tenuoye vne robe, & à ta femme vne cotte : non plus, sinon q̄ ie prie aux Dieux quilz te donnent ce q̄ ie desirer pour toy, & à moy donnent ce q̄ tu me desires. Et encores que ie tescriue par vne autre main, ie te donne mon propre cœur.

Lettre

*Lettre cinquieme enuoyee par Marc Empe-
reur à Claudius & à Claudine, pour ce que
estans micilz uinoient comme ieunes.*



Arc du mont Célius à vous au-
 tres Claudius et Claudine may
 & femme demourans en mon
 cāton, salut vous desire & vous
 enuoye ceste lettre. Pour certain d'autāt que
 vous estes mes amis en charge, ie demande
 à tous ceux qui viennent, de voz personnes,
 & à tous ceux qui sen vont ie leur donne
 recommandations pour vous autres. Si de
 moy vous estes bien vouluz demādez le
 voz cœurs, & si en vostre estomac ie suis
 suspicieux amy, ie me donne pour tout
 fōdēmné. Le cruel oubli que peut cas-
 ser mon absence espere que bannira les fort
 bonnes ceuures que auez receuës là de ma
 personne. Si en aucune chose iay traité avec
 vous par méteries, en nulle chose vous do-
 mande que me traitez en verité : mais si
 tousiours vous ay esté bon voisin, si mon
 honneur là vous est mestier soyez luy bōs
 amis. Gayus Furius autant mon amy cōme
 vostre parent, passant icy allant en Alexan-
 drie mha dit plusieurs choses de là & de
 Rōme, & entre les autres fut vne, de laquel-
 le me causa vn grand ris quand ie l'ouy, &
 non

non moins vne playe, quand ie y ay plus
pensé. Aucunes choses nous prenons incon-
tinent en ieu & moquerie, lesquelles apres
bien regardees & considerees nous mettét
en grand peine. Il mha dit que vous estes
fort vieilz au semblant de tous, & fort ieu-
nes de vostre entendement, car ainsi vous
vestez de nouveaux habillemés comme si
vous deuiez aller derechef aux espouailles.
Et quád lon vous honnore comme vieilz,
vous en monstrez fort ennuyez. Et que á
voir courir les pailles vous autres nestes
les derniers, & quil ny ha legereté en Rom-
me qui ne soit enregistree en vostre mai-
son. Et que ainsi vous vous donnez à plaî-
sirs, comme celuy qui iamais espere auoir
desplaisir. Et finalement quand vous auez
de haulser vostre main vous entrez de nou-
ueau en la foulde du monde. Pour certain
mes voisins & amis, parlant avec deüé re-
uerence, iay grand honte de vostre deshon-
nêté; & nay peu de peine de vostre grand
coulpe. Plusieurs coupes y ha que enco-
rés soient grieues, honnesteté de leurs ra-
pports, les fait legeres. Et autres encores
q soient petites pour ne trouuer moyen de
se descoupler se font grandes. Par les Dieux
ie vous iure, que á voz coupes ie ne trouue
occasion avec laquelle les excuse encores
que

que i'en voye assez avec lesquelles les con-
damne. Pour cecy pardonnez moy, que si
ie ne suis si hōneste en parler, ce n'est beau-
coup puis que vous autres ne l'estes au vi-
ure. Pour certain ie ne nie, que toy Clau-
dius n'ayes esté fort libre en ta personne : &
toy Claudine fort belle en visage, & que de
tes fronz auoient enuie plusieurs, & la
beauté de Claudine estoit desirée de tous.
Mais ie demande à la ieunesse de lun, & à la
beauté de l'autre, qu'avez vous de la vanité
passée, & quel guerdon espérez vous en le-
stroit de la sepulture ? O grans folz & de-
rochef folz, & saluez vous encores de ceste
heure que le temps volle sans mouuoir les
aestes, achemine la vie sans haülser les piés
escrime la fortune sans mouuoir le bras, &
se depesche du monde sans en dire rien, se
consomme la chair sans que rien la sente, &
se passe nostre gloire, cōme si iamais nous
esté ? & finalement nous assaut la mort
sans frapper premierement au marteau de
la porte. Pour certain est impossible de
sang faire nerfz, des veines faire des os, de
un roche faire vn plain chemin, & du pos-
sible faire l'impossible. Je veux dire que nul
pense, que la fleur se feroit verte de la ieunesse
ne se fenne en la vieillesse. O monde &
comme tu es-mondo, est tant petite nostre
force,

force, & tant grande nostre debilité, que nous voulans, & ne te resistans au gouffre plus perilleux nous engouffres, & es montagnes plus espesses nous caches & embuches, & nous fortuoyes par les sentes fort estroites & serrees, & par les chemins plus pierreux nous addresses ! Je veux dire que es dangers de plus grandes faueurs nous mets en danger, à fin que apres dillec auecques vn coup de pied nous fasses choir. O monde auq̃l tout est mondé ! cinquantedeux ans ha que en toy ie suis nay esquelz iamais mas dit vne verité, & tay prins en deux mille méteries, iamais tay demandé chose, que ne le me promisses, iamais mas donné chose que me ayes promise, iamais ay traité auecques toy que ne inayes trompé, iamais arriué à toy que ne me perdasse, iamais en toy ay veu chose pour laquelle te deusse aymer, & tout ce que en toy voyons est bien digne d'estre haï, & auecques tout cecy ie nescay quil y ayt en toy monde. O quelle faulte y ha en nous aues tes mondains, car si tu nous haïs, nous te pouuons haïr : si nous tenes, faisons dissimuler : & si tu nous baille coups de pied, nous le voulons souffrir : si nous donne coup de baston, nous voulons taire ; & encores que tu nous donnes congé,
nous

nous ne voulons nous en aller. Et le pis de tout est, que plus voulons seruir à toy pour rien avec trauail, que aux Dieux avec loyer & repos. Par les Dieux immortelz ie te iure que plus souuentesfois ie fais conte avec mes ans du temps passé, autresfois ie renoue mes liures pour voir ce que iay leu. Et non moins aucunesfois ie demande à mes amis pourquoy me donnez aucun conseil, & est pour sauoir en quoy est ce que ie veut dire. Moy estant en Rhodes lisant rhetorique, me tenant illec Adrian monseigneur de laage de vingt & vn an, ma chair humaine, non moins debile que tendre mise en icelle Princeps se trouua en solitaireté, & la solitaireté avec liberte odora le monde, & lo dorant le sentit, le sentant le suinit, le suinant latteingnit, latteingnant le print, le prenant lesprouua, lesprouuant le goust, le goustant le trouua amer, & l'ayant trouué amer le haït, & le haïant le laissa, & le laissant se retrouua, & retrouvant le receut. Et de ceste maniere cinquantedoux ans d'un pain auons mangé, & en vne maison auons demeuré. Quand ie le veoïz braue ie le seruoïz, quand il me voyoit triste me resioüissoit. Quand le veoïz en prosperité ie le demandoïz, quand il me voyoit ioyeux me trompoit. Et ainsi nous sommes iusques auourd

aujourd'hui sans quil me donne cōgé pour
mon aller, ny moy vouloir estre de luy de-
peché. O monde tu as tant de contenance
en ta vanité, q nous mêmes tous desuoyez
& sans constance ! Depuis que nous nous
laissions prendre, iamais tu ne nous veux
delivrer. Si de la fortune nous tirés le pied
du cep, nous mettent incontinent les fers
aux piedz : & si par cas nous lymons les
fers tu nous mets incontinét les greillons
au poulce. Je veux dire que encores que le
chemin soit estroit, la fente aspre, la jour-
née longue, & la chair débile, iamais ne sont
nos corps, sinon chargez de vices, & nōz
cœurs remplis de soucis & pensemens. Du-
ne chose ie suis fort esmerueillé, & ne ny
puis arrestar, qui est : Sans que nul nous
contraigne, ny ayons aucun interest, pou-
rans aller par sur le pont, nous allons tour-
nans par le gué : estant le gué seur nous ad-
venturons au gouffre, estant le chemin sec
nous allons par les boues & mauvais che-
mins : ayans à manger pour la vie nous
cherchons la poison pour mourir, nous
esloignons de nous perdre pouuans estre
assouras. Sans interest nous commettons
le couppe voyans venir avec elle la peine. Et
finablement à fin quilz nous tiennent pour
bons nous tirés au public des vertus, et nous
A espend

espondons en la butte des vices. Vne chose
 ie veux confesser encores que se fait mon
 infamie, paratenture es fiesches aduenir son
 proufirable à autrui. En cinquante ans de
 ma vie iay voulu esprouuer tous les vices
 de ceste vie, pour voir sil y ha en quoy soit
 satisfaite la malice humaine : & apres tout
 ven, iay trouué que quant plus ie mange ie
 meurs de faim, quant plus ie dors ie suis plus
 enuieux de dormir, quant plus ie bois tant
 plus iay grand soif, quant plus ie me repose
 tant plus me romps, quant plus iay ie suis
 plus couuoiteux, quant plus ie cherche bon
 coup moins ie trouue. Et finalement ie
 n'ay pené pour chose, q' apres ne me
 trouuasse empesché, & incontinent n'est
 appetit de l'autre. Nul pése ce p'dant viure
 en la chair, & satisfaire à la chair. Elle ha
 pouuoir de nous oster la vie, nous auons
 nauons pouuoir de luy oster, la desorden-
 nee couuoitise. Je voudrois fort sauoir des
 Dieux, pourquoy ilz ont fait q' nosz iours
 ayent fin, & nosz mauvais desirs sans fin.
 O Dieux cruels ! qu'est cecy ? I'auois tant
 de passer vn bon iour de vie, sinon dieux
 gouter, & dieux nous doit passer la vie,
 & que sur tout soit vn sommeil que la vie,
 & leucillemét dicelle la mort, sachent ceux
 qui ne le sauent, que le monde prend so-
 fire

estre vouloir, & nous autres de bonne volonté le huy voulons donner. Et prias nostre vouloir à fin q̄ nous consentons, loué que nous louons le temps passé avec tel si, que vivions selon le maudit temps present. Pour atteindre les vertus nous met bons desirs avec tel si, que pour atteindre les vices demeurent toutes noz oeuvres. Tout cecy iay dit pour vous Claudius & Claudine, que quand de soixante ans ne voulez faillir de la prison du monde ayans les piedz pourriez de fers & greillons, que esperons nous des ieunes de vingt cinq ans? Si ne me trompe ma memoire, quand iestois ilà vous aviez des neveux filz de voz enfans mariez, & des nieces filles de voz filles, & fiancées & espousees. Et me semble que venues les Guyues ne doivent avoir fison les Corises, & quand lon serre le Vin nouveau pour les homes, lon iette le marc seor dehors. Ne se souffre, amis, avoir plusieurs neveux filz de voz enfans en la maison, & peu d'uns en la personne, car bien peu souvint nous voyons le fleur & le fruit estre en fruct, sinon quand lun ha fa fison, lautre est fene. En ce cas iay pense en moy, que pouvez avoir vous autres pour accourcir les ans, & sembler estre ieunes. Je ne scay autre chose, sinon que quand

mariaſtes Lamberte voſtre fille avec Druſus, & Matrine voſtre niece fille de voſtre fille avec Lambert, que tous eſtoient petits enfans. Et comme vous euſſiez trop d'age, & euſſiez faulte de biens, que leur donnaſtes chacun vingt ans des voſtres en lieu de deniers pour leur douaire. Et de ceſte maniere vous deſchargeaſtes d'ans propres, & vous chargeaſtes de deniers d'autrui. Non moins men eſt paſſé par le péſemét, q̄ comme le drap court es mains du tiſſier faux, vous avez mis en guindal, & à la perche pour le tirer & allôger la vie. Si vous eſtiez poix & gence de ſauetiers douce & ſouefue, qui ſe fait plus polie en la tirant, ce ſeroit bien fait: mais vous autres neſtes ſinon fruit d'allemandiers, & fort legers qui dehors eſtes fort ſecs, & dedens mangez de vers. Pour l'amour que ie vous ay, & pour le voiſinage que mauez en, ie deſirois fort amis, que comme ie vous ay congneuz ieunes, & fort ieunes, ie vous cōgneuſſe vieilz, & fort vieilz. Ie ne dis en l'age qui vous ſurmonte, ſinon au ſens qui vous deſaut. O Clauditis & Claudine ie vous fais ſauoir q̄ ſouſtenir la ieuneſſe, deſſaire la virileſſe, allonger la vie, & chaffer la mort, ce neſt es mains des hommes qui le deſirent, ſinon es Dieux qui le donnent, leſquelz ſelon

Ion leur iustice, & nostre couuoitise nous
donnēt la vie par poix, & la mort sans me-
sure. Vous autres ne sauez, que nostre natu-
re est corruption de nostre corps, & nostre
corps est pourriture de noz sens, & noz
sens sont guide de nostre ame, & nostre
ame mere de noz desirs, & noz desirs vn
bourreau de nostre ieunesse, & nostre ieu-
nesse enseigne de nostre vieillesse, & nostre
vieillesse espie de nostre mort, & la mort
maison de nostre vie en laquelle la ieunesse
sen va à pied, & de la vieillesse ne pouuons
fuir à cheual. Le vous deman de vne chose,
q̄ trouuez vous en la vie, pourquoy vous
contente la vie apres quatre vingts ans ?
Ou vous autres auez esté bōs ou mauuais.
Si vous auez esté bons, vous n'yrez à vous
resiouir avec les Dieux mauuais. Si vous
auez esté mauuais aussi biē desirez la mort
à fin que soyez plus mauuais, & sinon iu-
stement vous peuuent tuer par iustice. Car
de celuy qui en septante ans ha esté de
mauuaise vie nesperons de luy iamais nul
amendement. Quand le grād Pompee, & le
courageux Gaius Cesar se feirent ennemis,
& vindrent en fort cruelles guerres ciuiles
esquelles infamerēt Rome, & se perdirēt
eux mesmes, racontent les Annales de leur
temps que vindrent en faueur de Iule Ce-
sar

far ceux d'Occident:& en secours de Pompee tout Orient. Entre lesquelz vint vne gent Barbare habitans à lentour des montaignes Rissées qui sont deuers Inde. Auoient iceux coustume, que quand ilz arriuoient à laage de cinquante ans faisoient grans fenx, & illec se bruloient vifz, & se sacrifioient aux Dieux. Et celuy iour les parens & enfans faisoient grand feste, & mangeoient de la chair demy brulee, & beuuoient avecques du vin la poudre des os brulez. Tout cecy fut veu par les yeux de Pompee, pour ce que aucuns accomplirent les cinquante ans en son camp. O siecle doré qui auoit telz hommes! O gét bienheureuse, qui en tous les siecles auenir ont laissé de soy telle memoire! Quel méprisemēt du monde, quel oubli de soy mesmes, quelz coups dōnez à fortune, quelz fouets pour la chair, & quant bien peu cest tenir la vie, & que en moins tenir la mort peult estre plus grand? O quel frein potir les vices quelz esperons pour les vertueux, quelle confusion pour ceux qui ayment la vie, & quel exēple pour ne craindre la mort nous ont laissée! Et puis donq q̄ ceux là méprisoient leur propre vie, pour certain il fault bien pēser quilz ne mouroiet pour prédre le bien dautrui. De pēser que iamaiz doime
auoir

auoir fin nostre vie, iamaish a fin nostre cou-
uoitise. O glorieuse gent, & dix mille fois
bienheureuse, q̃ laissez la sensualité & vain-
cu le naturel vouloir de viure, ne croyez à
ce q̃ voyez, auez foy en ce que n'auiez veu
iamaish, cōme ceux qui nen disent rien, allez
cōtre les fatales destinees à la main, qui al-
lez encontre le chemin de fortune, baillez
la gambette à la vie, defrobez le corps à la
mort, gaignez hōneur avec les Dieux, non
quilz vous allongent plus la vie, sinō quilz
prennent ce que vous reste de vie. Archag-
atus Cyrurgien & Antonius Musa medi-
cin, & Esculapius Pere de la medicine, p̃sē
quilz gaigneroient bien peu en celle terre.
Qui commanderoit à iceux Barbares faire
hors ce que font les Rōmains, cest auoir,
prendre cyrops au matin, prendre pilules
au soir, se rafraichir de lacton, prendre de
sorge mondē, se oindre le foye, faire la-
natōite, aujourdhui se seigner, & demain
se purger, manger vne chose & s'abstenir
de plusieurs; nest de croire q̃te qui cherche
de gayeté de cōeur la mort donnast argent
pour eslonger la vie. Venant apres au cas
de toy Claudius, & Claudine, me semble
que ces Barbares estās de cinquante ans, &
vous autres ayans plus de soixāte & dix, se-
roit iuste que plus que vous estes plus grās

en laage vous fussiez egaux en la vertu: & si vous ne voulez cōme eux prendre la mort douce, aumoins amendez la vie mauuaise. Je me recorde quil y ha long tēps que Fabricius nostre voisin me gardoit vne moquerie, de laquelle si vous ne my secourez men ensuiura grand deshonneur, & puis que lors feistes pour moy si bōne ceuure ie voulois la vous payer en mēme monnoye pource que entre les amis ny ha egal benefice que de tromper celuy qui est trōpé. Je vous fais sauoir si ne le sauez pources vicillards questes ia telz q̄ tenez les yeux chafieux, les narines humides, les cheueux blancs, & louye per due, la lāgue grasse, les dens cheutes, la face ridee, les piedz enflēz les espauls courbes, et lestomac empesché. Finablement si la sepulture sauoit parler, comme à ses habitans vous pourroit demander par iustice que venissiez à peuples sa maison. Pour certain cest grande compassion de tenir illec la iuvenile ignorāce, pource que lors se ouurent les yeux pour cōgnoitre les infortunes de ceste vie, quād il est temps ia de les serrer & entrer en la sepulture. Et de là vient quen vain aux ieunes vains donnons conseil: car la ieunesse est sans experience de ce quelle scet, suspicionneuse de ce quelle oyt, incredule de ce que

que lon lay dit, desprisant le conseil d'autrui & fort pour le sien propre. Et pource
ie te^s dis Claudius & Claudine mes amis,
que ie trouue sans comparaison nestre tant
mauvaise ignorance que tiennent du bien
les ieunes, comme lobstination que tiennent
au mal les vieulx. La diffinition de mal, est
sçavoir ce que lhomme doit & peut sçavoir:
mais cest encores pis d'auoir le sçavoir du
Sage & viure comme vne beste brute. O
poures vieulx gouteux qui vous oubliez
vous mesmes, & courez en poste la vie, &
iamais regardez que deuez devenir iusques
à ce que foyez ce que vous ne voudriez,
sans pouoir retourner en arriere? Et de la
vient que ce q vous default de vie, le vou-
lez supplier avec folie. Donques esueillez
vous qui estes en sommeil, ouurez les yeux
endormis, accoustumez vous à traualler
puis que vous estes vagabonds, apprenez
ce quil vous conuiet puis questes simples;
ne vous souciez de ce qui ne vous conuiet
puis que vous estes ia si vieux, ie veux dire
que vous vous accordez avec tēps oppor-
tun avec la mort, auant quelle vous face
execution en la vie. Cinquantedeux ans ha
que lon me cōgnoit & q ie congnois ceux
du monde, auquel iamais ay cōgnu vieille
tant chargée d'ans, ny vieil tant pourri en

membre qui tiennent le cœur sain pour
 penser meschancetez, & la langue crüe
 pour dire méseries. Regardez pourceux vieil-
 lards, me semble que puis que leste est passé
 vous haïssiez avec le temps de merilles. Et
 si vous demeure peu de iour, vous vous ha-
 stez à prédre logis. Je veux dire que si avez
 passé le iour en Mere avec péril, la nuit de
 la mort vous prend au port de salut. Les
 moqueries se passent pour moqueries, &
 prenons les vantez pour vraies, cestaf-
 uoir que si nous vous auons congnuz ie-
 nes hardis nous vous voyons desia vieilz
 fort retirez. Quand le Cheualier passe la
 carrière on ne le coupe q̄ le cheual porte
 les creins meslez & mal accoustrez: mais ar-
 riué à son poindre, il est iuste quil adresse
 son cheual. Et ne vous trompe ce q̄ ha ac-
 coustumé souuēt de tromper plusieurs, qui
 est, q̄ pour cela serez estimez d'autant que
 aurez beaucoup d'argent. Je croy bien que
 vous ferez plusieurs; & tous vo^s porte-
 ront envie: mais croyez moy que à la fin fi-
 nale lhonneur auē se donne au ieune pour
 & vertueux, que nō pas au vieil riche & vi-
 cieux. Pourra auoir pouuoir le riche estre
 plus estimé des pourceux & accōpaigné des
 couuoiteux: mais le pourceux vertueux sera
 plus aymé & moins abhorré. Quelle plus
 grande

grande confusion peult estre à la personne ny égale honte à nostre mere Rôme, que voir par les places & cantons non moins ruer et se pourmener les vieillards q cheent quasi pourris comme les ieunes, qui à ceste heure boutonnent comme la fucille de vigne? Quelle chose est ce voir les vieillards de nostre tēps se testōner les cheveux blācs se accoustre & tisser la barbe, porter le soulier fort iuste, la chaussē assez tirēe, la chemise fort descouuerte, le mantean tout incarnat, l'escigae de Rōme fort esmaillēe, un cerclē d'Or au col, & les franges d'Or & d'Argent aux robbes, des houpes sur les chappeaux comme les Grecs, & des perles es doigts cōme les Indiens, les robbes comme batteleurs & lōgues comme celles des Prestres flamines? Et finalement ce quest le pis de tout, q quand la mort les adiourne, respondēt, que de nouueau veulent seruir vne dame: O quant & combien ien ay eūgnē en Rōme qui ont esté fort renommēz en la ieunesse, & depuis par ces legeretez l'ont perdue en la vieillesse! Et le pis de tout est, quilz ont perdu la renommee en la vieillesse, leur parens la faueur, & leurs enfans le proufit. Pour certain Gaguin Caton de l'ancien lignage des Catons fut en Rōme Prestre de la Loy cinq ans, Preuost

trois

trois, Censeur deux, Dictateur vn, & cinq
 fois Cōsul. Comme il fust de laage de soixantecinq ans, passée l'année du Climat, se donna à seruir Rosane fille de Gneus Curcius, dame pour certain ieune & belle. Luy creut tant lamour, & perdit tant du sentement quil despédoit tout quant quil auoit à la seruir, & pleuroit cōme vn enfant pour la voir. Aduint à la Dame quelle fut malade d'une fièvre à grande facherie. Et comme elle eust dit quelle mangeroit volentiers des raisins, & fust le temps si prime q en Rōme lon nen peust trouuer de meurs, enuoya au fleue de Danubius pour en auoir, ou il y auoit plus de mil cinq cens lieues. Et cōme la chose fust sceue en Rome, & de la viade se donnast notice au Senat, manderent les Peres conscritz que Rosana fust enserree avec les vierges Vestales, & le Vieillard perpetuellemēt bāni de Rōme. Et ainsi les enfans vesquirent pources, & le Pere mourut infame. Je crois bien que ouy cecy, y aura plusieurs qui repouteront à vilennie le fait du vieil amoureux, & loueront la sentence du Senat: mais aussi bien ie pense que si tant de ieunes eust Gagnin en son bānissemēt cōme il auroit de vieilz amoureux imitateurs de son exemple, quil ny auroit tant dhōmes perdus ny femmes
 mal

mal mariez. Et pource dōq le meilleur de tout est, q̄ telz gens quand sont aduertis de leurs scruteurs, reprins de leurs Parens, & priez de leurs amis, prēnent excuse quilz ne sont sinon amoureux par moquerie. Moy estant ieune non moins en sens q̄ en laage, vne nuit au pres du Capitoile rencontray vn mien voisin, duquel ieusse bien esté neuue Filz de son Filz, & luy dis : Seigneur Fabricius vous estes aussi amoureux. Me respōdit: Seigneur ie le fais par passetemps. Pour certain ie mesmerueillay de le rencō- trer à telle heure, & fus scandalisé quil me donnast telle resposēse. Es vicilz de beau- coup d'age & grauité, telles requestes ne se peuvent appeller amours sinon doulects, non passetemps sinon perdition de temps, non moquerie sinon grand facherie, pource q̄ des amours de moqueries sensuit infamie de verité. A moy Claudius & Claudine ie demande, Quelle autre chose estes vous vicilz amoureux, polie & aornez cō- me vous autres, sinon brandon de patience ou il ny ha fin en vinaigre, ou fuz fort blāc, ou il ny ha rien dedens, playe faine qui ha fort grāde fistule, pilule dore qui au goust est fort amere, vne bouteille rompue avec vn escrit nouueau, vne figure de beuf pour prendre des perdrix, vn chemin gelé ou il ny ha

ny ha vn pas seur, vn portail neuf & dedens tout chet: & finalement le vicillard amoureux cest vn Cheualier deschetz qui ayde à perdre l'argent, & non pour poutoir tuer l'homme de peril. Pour certain le vicillard vicieux & luxurieux, nest sinon q vn poireau qui ha la teste blâche & la queue verde. Donq me semble sil vo^s semble à vous autres qui estes vicilz mes voisins & amis, que ne regardez à rōpre les aefles au tēps quand il ny ha raison quil y ait pluines en icelles: Et ne vous trompez en dūant, que par tout il y ha assez tēps. Croyez moy que ce que pourrez aller de iour, ne le laissez pour la nuit de la vicillesse. Car mal troupe le couteau qui ha l'acier gasté, & ccluy qui est accoustumé à la chair, à grād peinc mangera des os. Donques venons au remede pour remedier à ce dōmage, & soit cestuy, que si la maison commence à tomber va chcoir, l'appuyons non avecques des poutres de bois sinē avecques vn estrois pilier de la vie que nous auons de dōner aux Dieux & aux hommes de la renommée, & si la vigne de toutes noz vertus est vōdangée, vendangeons au moins ce qui est demeuré de l'entendement. Et puis que les ceures de nostre repos se sont gastées avecques noz mauuaises ceures, abbroude les

de nouueau moult aucques nouueaux & bons desirs, dōt les Dieux si bons de se cōtenter des seruices q̄ leur deuons pour leur merites & loyers que ilz nous font, que si nous pouuōs atteindre l'Or des ceuures se payent aucques du Cuire de noz bons desirs. Et finablement ie dis, que si tellemēt Claudius & Claudine auez offert la farine de la jeunesse aux vices, offrez à ceste heure ce bran de la vieillesse aux Dieux. Je v'ay écrit largement de ce que ie tenois en prison, & pour que ton ne vous tienne pour couards & moy pour hardi, ne donnez pas de ceste lettre à personne. En Rōme me recommande à tous noz voisins, mesmement à Drusine honorable vefue. Ie me recorde que Gобрin vōstre niece me donna vn plaisir le iour de la feste de la mere Beresyrine, ienuoye deux mille sesterces, les mille pour ayder à la marier, & les autres mille pour ayder à releuer vōstre pouce. Ma femme Faustine est malade, ie vous enuoye mille lites, pour donner aux Vierges Vestales à fin quelles prient les Dieux pour elle. Adieu Claudine ma femme Faustine enuoye vā cōffre, & ne soy par les Dieux quelle ienuoye dedens. Les Dieux puis que vous vieilz vous donnent bonne mort, & à moy ma femme Faustine.

stine nous laissent faire & achener bonnie vie. Marc vostre voisin vous escrit de sa propre main.

*Lettre VI. enuoyee par Marc Empereur
à Labinia Romaine, la consolant de
la mort de son Mary.*

Marc du mont Célius premier
Consul Romain, delegue con-
tre les Daces, à toy Labinia Da-
me Romaine femme de mon
amy Glandin le bon, te enuoye salut & co-
solation des Dieux consolateurs. Je pense
bien que tu soupçonneras que iay bien
peu tenu compte de toy pouruoir, que à tes
profondes & grandes playes sont arrivées
mes consolations fort paresseuses: mais me
recordant de ta noblesse qui ne peut ie-
mais faillir, & de ta volonté qui tous-
iours tha desiré seruir, ie suis certain que ta
forte vertu ostera les angoisses de ta suspi-
tion: car si ie suis le dernier à te consoler, ie
suis le premier qui ha senti tes douleurs, &
est ores ne sçay le dernier pour te y reme-
dier. En auant que d'ignorer sa fin la finit
vertu, espère pour tous les vices. Aussi has
aucunes fois le trop grand plaisir oste de re-
pos les Sages, & scandalise les Innocens.
Trop mieux entre nous Latins nous nous
couchons avec

avec ignorance des vices, q̄ non les Grecs
avec la cōgnoissance des vertus, de ce que
nous ignorans nauons peine pour l'attein-
dre, ny douleur pour le perdre. Je le dis
pource que iay sceu ce que ie ne voudrois
sauoir : & est que sont acheuez les traualx
de Claudin ton mary, & commencēt à ce-
ste heure ceux de Labinia sa femme. Il y ha
quelques iours que ie le sauois & ne le
vouluz descouurir, Car ce eust esté cruauté
celle que estoit blessée avec absence de tant
de tēps par ma main fust morte de la mort
de tant désiré mary. Et encores n'estoit rai-
son que de qui iay receu si bonnes œuures,
de moy receust si mauuaisés nouuelles. A
ceste heure que ie scay que le scez, ie tiens
la peine double iusques icy seulement. Je
sentois sa mort, mais à ceste heure ie sens
en sa mort ma solitaireté & ta desconsola-
tion. Tu as raison de plourer, non pource
quil soit avec les Dieux en repos, sinon
pour nous autres misérables q̄ demourons
en pouuoir de tant de maux, ne cessons de
pener. O Labinia, plusieurs fois entre moy
me suis mis à pēser quelle chose ie plouro-
ray premier, les mauuais qui viuent, ou les
bons qui meurent : car autant blesse le mal
qui se trouue comme le bien qui se perd.
Cest vne grande peine de voir mourir les

.B innoc

innocens , & pour certain ce n'est moindre peine de voir viure les malicieux : mais de ce que de nécessité doit venir , quand il viendra nous ne nous deuons dicelle scandaliser. Dy moy Labinia , scez tu des à ceste heure que sont de si bonne cōuersation les Dieux avec lesquelz nous allons , & de tant mauuaise les hommes avec lesquelz nous conuerſons , que comme les mauuais naissent pour mourir , ainsi les bons meurent pour viure ? car l'homme de bien toujours vit en mourant , & le mauuais toujours meurt en viuât. Et puis donq que les Dieux l'ont fait venir à eux , ce n'est pas de beaucoup quilz te ostassent. Je suis certain que ton desiré mary Claudin , & mon ſeu ainy , voyant ce quil tient , & se recordant de ce quil ha eschappé , veult beaucoup plus ce qui est là , que non retourner icy avec toy. Pour certain le remede des veſues est , ne penser en la cōpagnie paſſée ny en la ſolitaireté preſente , ſinon péſer au repos quelle eſpere à lauenir. Si iuſques icy tu eſtois en peine lattendant à ta maiſon , reſiouis toy à ceste heure de ce quil lattend en la ſienne : car tu ſeras beaucoup mieux traitée entre les Dieux , que non icy entre les hommes , & ne conſens que tu faces ſi grand ſeulement que ſemble toy ſeule lauoir perdre :
car

est puis que nous tous sommes resiouïs en
la vie, tous tenons obligation de plourer
sa mort. La plus grande douleur de cœurs
blessez entre toutes les douleurs, cest de
voir, que autres se resiouissent de ses dou-
leurs. Et par le contraire, le plus grand alle-
gement es greuez de la fortune, est de voir
que autres sentent ses trauaux. Tout ce que
mon amy ploure pour moy avec ses yeux,
& tout ce q̄ sent de mes playes les chargeât
sur ses forces les descharge de mes entrail-
les. Les annales du temps d'Auguste Empe-
reur disent, q̄ estant pres les riuieres de Da-
nubius trouua vne gēt qui auoit ceste cou-
stume. Cōme à ceste heure se marie vn ma-
ry avec vne femme, ainsi se confederoit la-
my avec lamy, iurāt par les Dieux de iamais
plourer ny prēdre trauaux pour leurs infor-
tunes, sinon q̄ oubliées celles de leurs pro-
pres personnes mourussent pour remedier
à celles de son amy ; & par semblable l'autre
deuoit faire avec luy. O siecle glorieux ! ô
age bienheuree ! ô gens de eternelle me-
moire, en laquelle estoient les hōmes tant
doux, & les amis si veritables, que oublians
leurs trauaux ploroiet ceux d'autrui. O Rō-
me estant Rōme ! ô tēps mal despēdu ! ô
vie mal employee ! ô peu de souci fort des-
soucié ! Sont aujourd'hui les entrailles tant

desiointes & separees du bien, & les cœurs
si fort asseurez & tant sans remede au mal,
que oublians les hommes destre hommes
se tournent bestes sauvages. le desire de te
donner la mort, & tu meurs pour me oster
la vie. Tu ploures pour me voir rire, & ie
ris pour te voir plourer. Et que sans proufit
d'aucū nous perdons, & seulemēt pour in-
terest nous resouissions de nous perdre. A
loy d'homme de bien, ie te iure Labinia que
si ton remede estoit en ma main comme ta
douleur est en mō cœur, ne me blefferoiēt
tes piteables pleurs, ny toy ta triste solitai-
rete de ton mary. Et puis que ton remede
& mon desir ne se peuuent accomplir, &
q̄ avec les morts ny es morts nations pou-
voir, remettons le donques en la main des
Dieux lesquelz sauent beaucoup mieux le
departir, que nous eslire. Nous le voyons
par experiēce au naturel, quil y ha vnes ma-
ladies qui ne se guerissent par parolles que
lon nous dit, & se guerissent avec herbes
que lon nous applique. Et par le contraire,
autres se guerissent avec parolles, laissant
les medecines. Ie dis cecy, pource que les
cœurs affligez faits vne mer de pensemens,
aucunesfois se confortent avec benefices
faits à la personne, plus q̄ avec parolles di-
tes aux oreilles. Autresfois le triste cœur
plus

plus se console avec parolles dun amy, que avec tous les seruices du môde. O triste de moy qui en tout suis faux ! Considerant la grandesse de toy tant honorable daune Romaine, & la petitesse de moy Marc Consul du mont Celius : ie me voy tant inhabile que pour te consoler ie nay science, & pour te remedier ie nay assez de biës : mais ie tay fait grand playe, si playe doit estre recue en conte. Ie ne veux payer avec papier & encre ce q ie puis faire par ma personne. Car lhomme qui console avec parole, pourrât remedier avec œuure, se declare auoir esté amy feint au temps passé, & que lon le tienn pour souspeçonneux ennemi au temps à venir. Si iusques icy mas tenu pour tonvoisin & parent de ton mary, ie te prie me tiennes pour mary en amour, pour Pere en conseil, pour filz en seruice, & pour aduocat au Senat, & fera de telle maniere que iespere que tu diras : Ce que iay perdu en plusieurs ie lay trouué en Marc seul. Espource q es griefz conflits là ou la cautelese oublie, lentendement se altere, & la raison se retire, y ha tant de necessité de bon conseil, cômme de moyen remede. Claudion desia mort ha esté mon amy, & moy Marc vis suis sien. Et puis comme par ton mercement me peux commander ce que

tu voudras: Ainsi par l'amour que ie te tiens
 te peux prier de ce qui te conuient. Ie te
 prie bien fort, que tu euites les extremités
 des vefues Rommaines, pource q̃ en tout
 extreme y ha vice. Et telles se fatiguent, en-
 nuient les Dieux, perdent ceux qui viuent,
 & ne proufisent aux morts, & encores met-
 tent suspicion aux malicieux. Comme Ful-
 tia femme du noble Marc Marcelle, voyant
 enterrer son mary au camp de Mars, se gra-
 tignast le visage, tirast les cheveux & rom-
 pist les dents, & à chacun pas cheust esua-
 noure la soustenant par souz les bras deux
 Senateurs à fin que plus ne se blessast, dit
 en ce Flavius Censorius: Laissez la car au-
 iourd'hui veult aller toute la iournee des
 vefues. Et ainsi fut que entretant que se bra-
 loient les os du noble Marcellus, elle estoit
 en traitant de se marier avec autre mary.
 Et ce que fut plus de noter, que à l'un des
 Senateurs qui la supportoit d'un bras don-
 na la main, cōme Rommaine à Rommain
 de perpetuel mariage. Fut le cas tant ord
 & vilain, & iustement tant aduilené de
 tous, quil espouuanta toutes les Rōmaines
 presentes, & laissa suspicion de iamais croi-
 re en vefues à Rōme. Ie ne le dy dame La-
 binia à fin que tu le doiues ainsi faire, car
 par le Dieu Mars ie te iure que le cœur de
 Marc

Marc ne le soupçonne, ny ta grande aage le seuffre, ny l'autorité de tant graue matrone le demande. Le te recommande bien fort que noublies lhonesteté que tu dois à femme Romaine, & la retraite qui se requiert en femme vesue. Car si te fatigue la solitaireté que tu sens es morts, te console la reputation en laquelle te tiennent, & tiendront les viz. Le ne te veux à ceste heure plus rien dire, sinon que telle soit la renommee entre tous, que iettes le frein aux mauuais pour eux taire, & aux bons mets des esperons pour te seruir. Et si tu fais ainsi, pers le souci de ce que au Senat tu auras à negocier. Ma femme Faustine te salue, & ha beaucoup plouré pour ta desadventure. Le tenuoye de l'argent à fin que payes tes crediturs. Les Dieux qui ont donné repos à Claudin ton mary, donnent consolation à Labinia sa femme. Marc du mont Celijs tescrit de sa propre main.

*Lettre VII. enuoyee par Marc. Empereur
à Cincinnatus son amy, pource que estant
gentilhomme s'est fait marchand.*

MArc edil, Cenforin, à toy Cincinnatus de Capue enuoye salut pour la
person

personne & force & vertu contre la finistre fortune. Des la feste de Berecynthe Mere des Dieux, ny seruiteur de ta maison ay veu, ny lettre de ta main ay leuë, laquelle chose mha mis grande suspicion que de ton salut tu es encouru en peril, ou que tu desprises nostre amitie. Ne te dessoucie avec tant peu de souci, ny ne nous oublie avec tant grand oubli: car ne peut tant estre ton travail en escriuant que est nostre cōsolation de lire tes lettres. Et si tu appareilles ta main pour ses travaux, efforce ton cœur pour mon repos. En cela semblent les vrais amis, que ie veille pour toster de tout ennuuy, & tu tesucilles pour me faire tout plaisir. Tu scez bien que le peu despace quil y ha de Capue au mont Celius nha esté cause que nous autres fussions amis, mais ce quil y ha dicy à Illyrie nest raison que nous tourne estrangers. Les vins delicats pédant quilz sont enuoyez hors de leurs païs aux estranges prennent plus de forces: & les vrais amis quant plus se vont separāt leurs personnes, tant plustot doiuent vnir & se adioindre leurs volūtez. Dis moy ie te prie Cincinnatus, puis que tousiours mas trouuē feable en ton seruice, pourquoy es tu en suspicion de mon desir? Les fucilles verdes dehors demonstrent nostre seclaire par dedens.

dens. Et les bonnes œuvres en public notifient que telles soient les entrailles en secret. Là ou il ny ha parfaite amour, y ha toujours rompture au service. Et celuy qui parfaitement ayme, perpetuellemēt & parfaitemēt sert. Et suis au si estonné de ta paresse de me mander quelque chose, comme de ta couardie à l'escire. Je te veux cōfesser vne verité, que si tu eusses eu tant de hardiesse cōme de volunté, ie penserois que la petitesse de ma lettre satisfist à la grandesse de ton entendement. Elle demourera pour mal faite, mais non pour courte cōme celuy qui iette la lance. Es tēps passez quand iestois ieune & tu estois vieil, toy à mes cōseilz & moy à tes deniers nous entredonnions, mais à ceste heure que tes cheueux blancs te sentencient pour vieil, & tes œuvres te accusent de ieune, raison est que tu secours à ma poureté avec argent, & te remédie à ta largeté avec conseil. Pour le beaucoup que ie te dois, & pource que en loy d'amitié ie dois, ie te veux aduertir ce que l'homme vertueux doit faire & est.

*Se recorder des benefices quil ha receuz, oublier les iniures que lon luy ha faites, estimer en beaucoup le peu sien, ne tenir à rien le beaucoup d'autrui, favoriser les bons & dissimuler avec les mauvais, estre

B 5

grand

grand avec les plus grâs, & communicable
avec les inferieurs, aux presens faire bon-
nes ceuures, & des absens dire bonnes pa-
roles, les graues perditions de fortune tenir
en peu destime, & les fort petites perditions
de lhonneur les tenir en beaucoup, pour
vne chose ne aduenturer plusieurs, & pour
plusieurs choses douteuses nauenturer vne
certaine. Et finalement estre amy d'un, &
nostre ennemi de nul. Ces choses doit auoir
celuy qui entre les bons pour bon &
veult conter. Iay sceu que tu as laissé desirer
Preteur de la guerre, & tes mis par mer
& par terre en marchandise. Tu me laisses
fort espouuanté de conquerir les ennemis
comme Romain, & prendre office au
lequel tu persecutes tes amis comme tyran.
Veux tu faire mal aux domestiques, & si
laisser tous les estrangers? Veux tu oster la
vie à qui nous donne la vie, & oster la mort
à qui nous oste la vie? Veux tu aux efmeux
& bouillans donner moderation, & aux
moderez oster leur repos? Tu veux donner
à ceux qui nous prennent tout le nostre, &
prendre à ceux qui nous donnent du leur,
deliurer les condempnez, & condempner les
innocens. Tu veux estre tyran de la Repu-
blique, & non defenseur de ton pais. Pais
donques que à tout cecy se aduenture ce-
luy

luy qui laisse les armes & se met en marchandise : estant pensant à part moy qui t'as esmu à laisser la cheualerie ou tu auois tant dhonneur, & prendre office ou ten-
sue tant dignominie? Pour certain ne te
fents autre excuse, sinon, que pour vicil-
lard, ia ne peux sauter es montaignes, & à
ceste heure asis tu desrobes es places. Es
vitz. vieille maladie est, que leur defail-
lans les forces par dehors incontinent se
arment avec malices dedens. le dis des
fort couuoiteux, comme toy. Vne chose
te veux dire, que tu as prins vn office au-
quel ce que les autres tes compagnons ont
desrobé en plusieurs iours, tu les raison-
nes en vne heure, & en apres viendra le
temps que tu les perdras en vn moment. Et
ainsi permettent les Dieux que lun soit cha-
stiment de plusieurs, & long temps cha-
stie tous. Quest cecy mon amy Cincin-
natus, que en la maison de ton pere Cincin-
natus auoit laces, & non escrivoires pendues?
Nous auons veu les salles pleines darmes
& non de fardeaux, & les portaux estans
peuplez de cheualiers & non de marchâds.
Pour certain là auons veu escole de no-
bles, & non comme à ceste heure vne fosse
de lartōs. O Cincinnatus, maudit soit le vi-
lain office auquel tu desires les marchands
viure

viure pources pour mourir riche ! Et tourne à dire, que serez maudits, pour ce que la conuoitise dun mauuais se doit accomplir au preiudice de plusieurs bös. Je ne te veux blesser par tes predecesseurs, mais ie te veux aduertir de ta misere, & de tes successeurs. Si tu pensois que ta vertu tinst tant iusques au bout du monde, & à ses legeretez, comme le monde tient à toy, & à tes iours selon quil semble à tes cheueux blancs, tu me excuseras de travail en te persuader, & toy de facherie de me ouir. Mais non pourtant cest raison que à la porte de si grand desoucy se touche le marteau daucun aduertissement. Pour fin que soit le rasouer tient de necessité de passer par la meule, & pour cler q soit lentendement, de temps à temps tient necessité de conseil. Plusieurs fois faillent les hommes sages, non pour ce quilz vneillét faillir, sinon que les choses sont de telle qualite, que à sagesse ne suffit à les pouuoir asseurer. Et pour ce est mestier q la volonte se deslie, & son entendement se dissolue, & son opinion propre se vaide, & de quant à quant prene vn filé au semblant dauitruy. Regarde bien Cincinnatus, que li ou les fondemens ne sont bien edifiez, les edifices sont en peril. Les dangeons de ce monde sur lesquelz nous autres enfans de
vanité

vanité promenons & rodons sont fondez sur farenç. Et pour fort somptueux quilz soient vn peu de vét les esbranle, & vn peu de chaleur de prosperité les ouure, & vne pluie de prosperité les fait separer, & en peu de temps quand nous y prenons garde, tout chet par terre & sapplanit. Encores que les pelles soient dargent, & les besches dor, & les bescheurs soiēt Rois, & cauet & fouillent mille ans iusques à desentrailler la terre dedés les abymes ne trouuerōt roche ferme, ny montaigne vnue, où soient fermes leurs biens de leurs predecesseurs, & leurs estats perpetuelz. Toutes les choses les Dieux immortelz ont cōmuniq̃uē aux hommes mortelz, sinon limmortalité, & pour ce sappellent eux immortelz, pour ce que iamais ne meurēt : & nous autres nous appellons caducs, pour ce que à la fin tout prend fin. Pour fort durs que soient les murs, la grande vieillesse les fait choir en ruine. Deux choses seules sont libres, lesquelles la fortune ne les peut laisser en anxiété, ny le temps les peut mettre en oubli. Et s̃ont cestes 2. La bonne renommee, ou mauuaise avecques les hommes. La peine, ou guerdon des bōs, ou maluais avecques les Dieux. O mon amy Cincinnatus sacheuent les personnes & nacheueront iamais les

les biens, quel verd; quel meur ou pourri
 pour estre ietté tient en aucun temps le
 fruit de l'arbre fleuri, & ie ne lestime à rien,
 pour ce que cest mourir au naturel, sinon
 que plusieurs fois en fustille & en fleur nous
 emporte la gelee d'une maladie, ou la fou-
 dre d'une malheureté enuieuse, facheuse, ra-
 boteuse: & prolix est de tistre la toile,
 mais ce que se tist en plusieurs iours se
 coupe en vn moment. Par semblable cest
 chose pitoyable de voir vn homme qui fa-
 cheue de mourir avec tant de travail, & en
 estat dhonneur se mettre. Et en apres quād
 nous ny regardons, lun & lautre voyons
 perir, & sans memoire de rien demourer.
 O mon amy Cincinnatus pour lamour q
 nous auons ie te prie, & par les Dieux im-
 mortelz te conieure, q ne croyes au mon-
 de, lequel ha de coustume de sionz bñ pou-
 dor cacher beaucoup dordure, & souz
 couleur d'une verité nous charge de mille
 mēteries, & avec vn brief delict nous met-
 le dix mille desplaisirs. Ceux à qui il mon-
 stre plus damour; trompe avec plus gran-
 des tromperies. A qui il donne plus de fis
 biens, leur procure plus grans dommages.
 A ceux qui se seruent en moqueries, fait
 Joyers & récompenses veritables. A ceux
 qui layment veritablement, leur donne les
 biens

biens de moqueries. Finablement, au sommeil plus seur nous esueille avec plus grand peril. Que veux tu donc de luy, dy moy? Vne chose te veult dire, & me semble que ne la doives oublier, & est: Que plus de foy doiuent tenir les hommes pour ne croire les vanitez que voyons avec les yeux, que non pour croire les grandes merueilles que nous oyons de noz aureilles. Vne chose ay regardé, & par longue experience lay congneue, q̄ bien peu de maisons peintes ny estats esleuez auons veu en Rome que à peu de temps ne tiennent grans soucis en leurs mœurs, cruelles iniuriez avec leurs voisins, plus grandes enuies de leurs heritiers, importunitiez deshontes de leurs amis, doubles malices de leurs ennemis, enuieuses goutieres de proces au Senat, & à la fois pour oster vne goutiere de sa possession en remettent quatre en lhonneur. Et finalement ce que avec grand souci ont amassé pour leur enfant quilz aymoient le mieux, avecques grand repos sen esbat vn autre heritier quilz ne pensoient. Cest iuste sentence, * Que ceux qui ont trompé plusieurs avecques mauvaises ceures en la vie, se trouuent trompez de leurs vains pechemens en la mort. Bien cruelz seroient les Dieux, & fort graues de souffrir aux hommes,

mes, si ce que ont amassé les mauuais pour vn seul heritier au preiudice de plusieurs bons, iouir en paix par plusieurs ans. Sonneraine folie me semble, naistre en plorant, mourir en soupirant, & viure en riant. La reigle pour aulner par toutes pars se doit egalier. O Cincinnatus qui tha trompé que pour vn pot plein deauc test mestier d'un lac de ce monde pour passer la miserable vie? Veux tu tescorcher les mains avec la corde de foucis, & rompre le corps en la bataille de tant de trauaux, & aduenter son honneur pour vne seillce deauc? Que veux tu plus que te die, sinon que pour em-
 plir vn iarre de ces biens, tu veux souffrir mille periltz? & en tant vil exercice ne doctes perdre le credit? Et à la fin finale, ie te iure, q demoureras tant mort de foif, comme quand tu estois sans caue aux champs. Si tu te cõscilles à moy, ven desia ton aage, demanderas aux Dieux la mort pour reposer, comme vieillard sage, & non les richesses pour mal viure, comme ieune fol. Iay ploré plusieurs en Romme avec larmes des yeux quand ie les veois de ce monde partir. Et toy mon amy Cincinnatus toy ploré avec gouttes de sang pour te voir de nouueau tourné au monde. L'amitié mienne, le credit du Senat, le sang de tes
 pred

predecesseurs, l'auctorité de ta personne, & l'honneur de ton pais deuoient refrener ta conuoitise. O Cincinnatus, les cheueux blancs demonstres bonheur & sagesse, qui viennent à choir, en nobles exercices se doiuent occuper. Regarde amy quil vault mieux suiure la raison par les sentes des bons, q non la commune opinion, qui est le chemin large des mauuais. Car si l'un est esleue par les piedz, ne tient pouldre pour esbougler les yeux comme lautre. Aux ieunes legers qui procurét legeretez les excusent lignorance : mais la couuoitise desordonnees vicilz les fait auec travail auoir la vie, & fait auec ennuy prendre la mort, & en lun & lautre demoure auec vne infamie. O Cincinnatus prens, prens ce conseil d'amy, ne te charge de suif qui prend à la main de ces biens vains, puis que tu tiens si petit moucheron de vie, ear à telz comme toy, voyons fondre, & non allumer. Ne te lies en amy en la presente prosperité : car cest vn augure de la mauuaise fortune. Et puis que tu tes hazardé en si scabreux hazard comme fol, me semble que tu deuerois descendre à pied comme sage, & ainsi diront tous : Cincinnatus est descédu, & nest point cheut. Je ne veux plus rien dire, sinon quel es Dieux soient en ta garde, & toy & moy

moy nous destrompét de la trompeuse fortune. Ma femme Faustine te salue, & s'est retirée de moy, pour ce que ie t'escriis ceste lettre, & mha coniué que de sa part t'escriuisse ceste parole. Et est, quelle dit, que lors aura sens, quād tu auras la fosse du col pelee. Et si ainfi est, me semble que tu dois incontinent appeller vn barbier, à fin que t'rasant le poil, faille le sens. Et cc que me semble, ny à toy la conuoitise, ny à Faustine la folie, ny à moy la goutte se separeront: & que premierement faudra l'ame de la chair, que les vilennies de noz cœurs. Marc du mont Celius t'escriit de sa propre main.

Lettre VIII. enuoyee par Marc Empereur à Catulus Censorinus estant en fort grand peine de la mort de l'enfant Verissimus son cher filz.

M Arc Censeur nouveau & ieune. enuoye salut & reuerence à toy Catulus Censorinus vieil & ancien. Si t'escriuant deux lettres n'as voulu respōdre à vne, si cest pour non pouuoir ie me tais: si par non vuloir, ie me plains: si par oubli, ie t'accuse: si cest pour me tenir à peu, ien appelle: si cest pour ie songer que mayés escriis, ne crois point en songes. Et si tu ne veux que vaille par testa

testament de me glorifier dicelles, comme
 dany, vaille pour codicile maduertissant
 & reprenant comme pere à filz. Obligez
 sont les ieunes vertueux de honorer les
 vieilz sages : & non moins les vicilz sages,
 comme tu es, declairer & endoctriner aux
 ieunes fort ieunes, comme moy. Iuste cho-
 se est, que les nouuelles forces de la ieunes-
 se supplient & seruent à icelles desia rom-
 pues par la vieillesse. Et par semblable sa
 longue experience destrompe nostre tendre
 sage & naturelle ignorance. Icelle ieunesse
 est mal employee, & là où surmontent les
 forces du corps, & defaillent les vertus de
 l'ame. Et icelle est honnoree vieillesse en la-
 quelle quant plus se seichent les forces, &
 nerfs dehors, tant plus reuerdissent les ver-
 tus dedens. Voyons par experience que en
 l'arbre quand se cueillent les fruits & cheent
 les fueilles, & seichent les fleurs, sont plus
 verdes, & plus proufitables ses racines, le
 veux dire, que passée la Primeuere de la
 ieunesse & Leste de la ieunesse, venu L'hi-
 ver de la vieillesse, pourri desia le fruit de
 la chair, cheutes les fueilles des faneurs, &
 fenees les fleurs des delits, & seichees les
 vaines esperances de dehors, raison est que
 lors soient beaucoup meilleurs les racines
 de leurs oeuvres par le dedens. Les vicilz

c 2 qui .

qui de verité sont vieilz plus se doiuent pri
fer de ouurer bonnes ceuures, que non de
leurs cheueux blancs : car lhonneur pour
la bonne vie, & non pour la teste blâche se
doit donner. Icelle est glorieuse Republi
que, & fortuné le Prince, qui est Seigneur
dicelle ou il y ha ieunesse pour les trauaux,
& ancienneté pour les conseilz. Comme se
substante la naturalité de viure, ainsi se
doit voir la police de gouverner, qui est
que ny tous les fruits viennēt ne sacheuent
ensemble, sinon que quand se commēcent
les vns acheuent les autres. Et de ceste ma
niere vōus autres endoctrinās, & nous au
tres obeïssans, comme peres vieilz, & ie
unes poullets estans au nid du Senat, cheans
les plumes aux vns, les autres tiendront le
poil follet. Et ainsi ne pouuans voler les
peres trauaillez, seront maintenuz par les
filz tendres. A Loy de bon ie te iure, &
ainsi te voy auecques repos Catulus, que ie
nauoie propos de rescrire ceste annee vne
seule ligne, pour ce que ma plume estoit en
noïse auecques ta paresse, sinon que la pe
titesse de mon esperit, & le grand peril de
mes offices tousiours se reclament pour tes
conseilz. Ce priuilege tient la sagesse en la
maison ou elle demeure, que les Sages fait
Seigneurs des simples, & les simples escla
ues

nes des Sages. Je pense que mayes oublié pensant que desia la mort de mon cher filz enfant Verissime avec le long téps la tienne desia mise en oubli. Tu tiens occasion pour le pouuoir penser, pour ce que plusieurs choses le temps cure, que la raison ne peult guarir : mais en ce cas ie ne scay quel est plus grād ta tromperie ou ma douleur. Ie te iure par les Dieux immortelz que ne sont si puissants les vers affamez es entrailles du malheureux enfant, cōme les cruelles douleurs au cœur du pere blessé. Et encores de verité ny ha comparaisō : Car le filz est mort vne fois, & le triste pere meurt chacun momēt. Que veux tu plus que ie te die ? sinon que lon doit auoir entie de sa mort, & cōpassion de ma vie, pour ce que en mourant il vit, & en viuant ie meurs. Es mal fortunez cas de la vie, & es cauteleuses réuerses de la fortune, là ou la fallace profite peu, & la force encores moins, me semble que le meilleur remede est de le sentir comme homme, & le dissimuler comme discret. Si tous, toutes choses, cōme les sentent dedēs le cœur les monstrassent dehors avec la langue, ie pense que les vents romproient avec souspirs & arroseroient toute la terre de larmes. O si les yeux corporelz veüssēt le cœur blessé de la playe veritable,

ie te iure que illec verroient comme cest plus vne goutte de sang que suc de des, que toutes les larmes que il ploie par dehors! Ne tiennent comparaison les grands douleurs du corps avec la plus petite que tient l'esprit. Pour tous les travaux du corps les hommes tiennent vn remede inuenté, mais le triste cœur sil parle lon ne loyt, sil ploie lon ne le void, sil se coint ne le croient. Que fera le pource tel, sinon abhorrer la vie avec laquelle il meurt, & desirer la mort par laquelle il viue? Les vertus heroïques es nobles vertueux ne consistent à souffrir les passions du corps, sinon à dissimuler celles de l'ame. Celles là sont qui alterent les humeurs sans le monstrier au geste, iettent la fièvre sans alterer le pouls, nous font labourer de l'estomac, agenouiller en terre, souffrir leaue iusques à la bouche, & prendre la mort sans laisser la vie, & finalement nous allongent la vie à fin que nous travaillons plus, & nous nient la sepulture à fin que nous ne reposons. Mais considerant que si me troublent les tribulations, aussi bien m'empeschent les consolations, & que tousiours i'ay ou faim d'un, ou facherie d'un. Je prens ce remede de le dissimuler avec la langue, de le ploier avec les yeux, & de le sentir avecques le cœur.

Je passe

Je passe ma vie cōme celuy qui espere per-
dre tout ce quil ha, & iamaiz nen recouurer
ce quil ha perdu. Je dis cecy pourtant que
si tu ne me vois faire la fumee de pleurs &
de voix cōme ie soulois en la mort de mon
filz, ne penſes que ce soit pour que ne arde
le cœur, sinon que avec la grande chaleur
dedes est cōſommee lhumidité de tes yeux
par deliors & mises en brases sentrebrulent
les tristes entrailles. O mon amy Catul⁹, &
à ceste heure ſcez tu en quant vn honnora-
ble Pere tient de perdre vn bon enfant? De
toutes les choses ſont les Dieux larges, ſinō
de nous donner enfans vertueux. Curieu-
ſement lay regardé, que là ou il y ha abon-
dance de grans eſtats, y ha plus grande
ſaim de bons heritiers. Cest grande bleſſu-
re de louyr, & encōres plus grande de le
voir. Regarde les Peres comment ilz mon-
tent pour auoir richesses, & voir les enfans
deſcendre cōme vicioux. Voir les Peres
honnorer ſes enfans, & voir les enfans infā-
mer leurs Peres. Voir les Peres donner re-
pos à ſes enfans, & voir les enfans donner
mauuiſe vieillesſe à leurs Peres. Voir les
Peres mourir pource que meurent leurs en-
ſans ſi toſt, & voir les enfans pleurer pour-
ce que meurent leurs Peres ſi tard. Que
veux tu plus que ie te dic, ſinon que lhon-
neur

neur & richesses que leurs Peres leur ont
procuré avec grand souci, ilz les perdent
avec peu de souci. Dune chose suis certain
que les Peres peuuent accumuler les richesses
avec forces & canteles pour substantier
avec seule vertu leurs enfans. Iamais laissent
les Dieux que soit perpetuel ce que avec
mauvaise intention ha eu commencement
& au preiudice d'autrui ha esté fondé, &
de mauvais heritier ha esté possédé. Et cō-
me les tristes destinees des Peres le permet-
tent que les richesses laissées à leurs enfans
seruent aux vices pour le passetemps deuz
qui sont vicieux, eux le meritās & les Dieux
le commandans perist l'heritier & l'herita-
ge. Regarde bien que ie te diray : lanois
deux enfans, Commodus le Prince, & Ve-
rissimus lenfant : est mort le moindre en
aage & le plus grād en vertu. Tosiours ay
imaginé que viuant le bon serois pource, &
à cest heure que mest demeuré le mauvais
pense estre riche. Ie te diray pourquoy : Les
Dieux sont tant pitoyables q̄ à Pere pource
ne donnent mauvais enfant, & à vn Pere
riche à peine donnent vn bon enfant. Et
cōme en toute prosperité tousiours ha da-
voir aucune finistre fortune tost ou tard il
lec nous arme & appareille la gambette li
ou elle verra que nous cherrons avec plus
grande

grande blessure. Et pource permettent que ce q̄ les Peres conuoiteux ont amassé avec grand travail, meurent avec ceste blessure de le laisser à leurs enfans vicieux fort mal employé. Je te dy vray, que ie pleure autāt mon Filz que les Dieux mont laissé, cōme celuy quilz mōt osté: car la petitesse du vif, fait la memoire*immortelle du mort. Le mauvais repos & cōuersation de ceux qui viuent nous font soupirer pour la compagnie de ceux qui meürēt. Le mauvais tousiours appete pour sa mauuaistie que lon luy oste la vie, & le bon tousiours merite que lon pleure sa mort. Je te dy vray moy amy Catulus, que ie pensay perdre le sens quād ie veis mourir Verissimus mon Filz: mais ie me cōsole: car luy de moy, ou moy de luy auons de voir cecy, & que les Dieux me lauoiēt presté et non donné: & quilz en sont heritiers & moy vsufruituaire, & que toutes choses se doiuent mesurer par leur iuste volunté & non pour nostre vouloir desordonné. Je pense que quand me tuerēt lenfant, iay restitué lautui, & nō pas quilz ayent prins le miē: mais puis que la volunté des Dieux ha esté de dōner repos à lenfant comme bon: & bleffer le Pere, pource quil estoit mauvais, ie leur rédis graces pour le temps quilz me laisserent esioir de sa vie.

c s leur

leur offrir patience que iay tenue en la mort,
 & leur prie quilz mitiguēt avec ce chastie-
 ment leur ire. Et leur demande que puis
 quilz ont osté la vie à l'enfant, facēt de bon-
 nes coustumes le Prince. Icy iay scēu en
 Rōme la tristesse q̄ pour ma tristesse as en
 là en Samnia. Je prie aux Dieux pitoyables
 te laissent voir bonne ioye de tes enfans, &
 me laissent payer avec ioye de ce que m'
 as pleurē pour ma peine. Ma femme Fau-
 stine te salue, & aurois compassion de la
 voir. Avec les yeux pleure, avec le cœur
 souspire, avec les mains se blesse, & avec la
 langue se maudit, ne mange de iour ny ne
 dort de nuict, ayme les tenebres & abhorre
 la lumiere. Et ne mesmerueille: car cest rai-
 son que ce qui sest nourri es entrailles se sen-
 te en icelles. Et est tant estrāge lamour des
 Meres, que en cas que cest enfant soit mort
 en la sepulture, tousiours elle le tiennent
 vif dedens le cœur. Et est règle generale,
 que ce que beaucoup ha esté aymē en la
 vie, laisse tousiours grande blessure en la
 mort. Et te fais sauoir, que ie passe la vie
 fort triste, pource que ie monstre la face al-
 baigre defaillant liesse au cœur. Et entre les
 hommes Sages tenans les douleurs vifz, &
 monstrans les faces ioyeuses, nest autre chose
 sinon se cacher vif n'ayant sepulture, &
 beauc

beaucoup te semblera ce que ie t'ay dit. Et pour ce ie te iure par les Dieux immortelz que ce que ie fents est beaucoup plus. Et que plusieurs fois me semble que ie veux cheoir pour noser pleurer avec les yeux ce que ie tiés representé es entrailles. Iay grād necessité de cōmuniquer avec toy aucunes choses. Viens ie te prie à Briete à fin q̄ vous parlons dicelles. Et puis que les Dieux ont trouué bon de me oster mon enfant tāt de siré, ie veux me cōsoler avec toy, q̄ es mon fort desiré amy. Peu de iours y ha que sont venuz aucūns Ambassadeurs de Rhodes, ausquelz iay dōné la pl^r grād part de mes cheuaux, & de l'ulterieure part d'Espagne m'en ont amené huit, dōt ie ten enuoye quatre. Ie voudrois quilz fussent telz que diceux eusses contentement. Les Dieux soient en ta garde, & à moy & ma femme Faustine donnent aucune ioye. Marc Aurele fort bleissé tescrit de sa propre main.

*Lettre I X. enuoyee par Marc Empereur
à Mercurius habitant de Sannie, qui
s'appelle à ceste heure Benanente.*



On especial amy Mercure & Ancien compaignon, vn messa-
ger tien & vn laquais mien se
sont rencontrez à Capuc. Lun
portoit mon desir & affection pour toy, &
l'autre

l'autre apportoit vne lettre pour moy. Et si bien la regardes, verras mon cœur tant plein de soucis comme ie verray ta lettre pleine de complaints. Tu m'enuoyes consoler de mes sieurs tierces, ie ten scay bon gré & ten remercie, & est venu à bonne saison : car sen aller la sieur de mon pœur & la ioye de ta lettre à mon esprit tout fut vn. Et pour certain si ce cas se laisse en ma main, ny ma sieur retournera ny ta consolation sen ira : mais regarde la misere humaine que presume de oster les Roys aux autres & ne peut tirer de mes os vne sieur. Tu scez bien que nous entreaymons & de long temps. Le iour q ton amitié se confia de moy, ma foy se obligea que tes maux fussent miens, & mes biens fussent tiens. Et illec y ha vraye amour, ou il y ha deux corps separez & vn cœur ensemble. Et iceluy amour est aigre ou sont autāt eslongnez les cœurs que sont les personnes estranges. Regarde donq ie te prie, que nostre amour ne soit enuuenimée avec ingratitude, ny nostre memoire empoisonnée avec peu de souci. Et moy estant autre que toy icy, tu sois autre q moy là, de maniere que mon absence avec ta presence, & ma presence avec tō absence tousiours ensemble parlent. Ton messager m'a dit la
perd

perdition de tes biens, & par ta lettre ay
congnu langoisse de ta personne : & lo cas
est que lon mha dit que test perie & sub-
mergee vne nau. Et tes facteurs comme fa-
ges pour sauuer leurs personnes ietteret en
la mer tes marchandises. Me semble que la
nau se allega & tha chargée. Et selon mon
esprit & ce que tu sens ne se ietterent tant
de fardeaux en la Mer que de soucis en ton
cœur. Selon que tu estois au parauant ie
serois plus obligé à chercher ton plomb
& ton estain que non ton cœur : car ton
plomb est applombé en vn lieu parfond, &
ta couuoitise est espandue par tout le mon-
de. Si aujourdhui mourois, & que lon te
ouurist, de verité ie pense q̄ auant lon trou-
ueroit ton cœur noyé avec le plomb, que
non vis dedens ton corps. O Mercurius tu
ne tiés à ceste heure maladie de fieures tier-
ces comme moy : car la chaleur au corps &
la douceur en lesprit te causeroit la quarto.
Et de tel mal non au liēt, sinon en la Nau:
non en la Terre, sinon en la Mer: non avec
Medecins, sinō avec Philosophes ie te con-
seille guerir : car illec est noyée ta vie li ou
est ton plomb assis. Ne te courrouce: car si
tu nas ton plomb avec toy, il te tient avec
luy. De quantes fois lauarice cherche laua-
ricieux vne fois cherche Lauaricieux laua-
rice.

rice. Lon mha dit que pour cela tu es tant triste, pource que de ton dommage ne espe res remede. Ne sçez tu que là ou il ny ha remede doit auoir patience? O Mercurius, à ceste heure tu sçez que le iour que tu auenturas tes biens aux suspicionnees roches, & tes desirs aux parfondes ondes de la Mer, & ton enragée auarice aux vents importuns: & ton plomb es caues estranges, q quantioyeux & desirans alloient tes fa cteurs au gaing, autant auois de demourer certain de ta perte, & de ceste maniere se noyer ton desir & eschapper ton esperâce. Ne te recordes que Socrates iettant en la Mer, non plomb, sinon Or, non peu sinon beaucoup, non celuy dautrui, sinon le sien. non avec fortune, sinon avec sagesse, dit: *Trompeuses richesses ie vous veux noyer à fin que ne me noyez. le pense que si lon se void en telle maniere, lon te orroit dire. O mes douces richesses, ie me veux noyer avant q. vous autres vous noyez. Ne se oia iceluy Sage fier de l'Or, & tu te veux fier de plôb. Vous iettez sort entre vous deux. Luy est d'Athenes, & toy de Romme. Qui est celuy qui ha failli ou mieux se assura celuy qui de la terre porte Lor en la Mer, ou toy de la Mer porter du plomb en terre. Je scay que les anciens Rommains diront q cest

cest luy, & les presens Auaricieux diront
que cest toy. Ce que me semble en cecy est,
que tu es desprisé en le prisant, & le despri-
sant de tous es estimé. Cestuy tō messager
mha dit q̄ tu es fort triste, & cries de nuict
appellât les Dieux, & esueillant tes voisins,
& te complaignant de fortune. Il me des-
plaist de ta tristesse, pource quelle est amie
de solitaireté, & ennemie de compagnie, &
heritiere de desesperation. Il me desplaist
que cries de nuict, car cest indice de folie:
car se couurant tout le monde de tenebres
toy seul descouures ton cœur avec cris. Il
me desplaist que appelles les Dieux, par ce
que silz te ont osté aucune chose pour te
voir fort hault, le te rendent pour te voir
fort abaissé. Il me desplaist que tu esueilles
tes voisins, par ce que si ton opulence leur
causoit enuie, ta grande patience les mou-
uera à compassion. Il me desplaist que te
cō plains de la fortune, pource que la chose
cōgneue par tāt ne se souffre estre infamée
dun seul. O Mercurius, à ceste heure recor-
de toy que avec ceux que lon fait trefues
tu veux faillir en Cāp. de defflement. Nous
desbendons les arbalestes, & tu despends
les Lances. Tu ne tes trouué au Camp &
veux iouir du triomphe. Tous sont arre-
stez, & toy seul veux passer seurement. Tu
to

te prens à fortune. Ne scez tu quelle combat les haults murs , & defend les masures mages de vers? Peuple le despeuple, & despeuple le peuple: ennemis fait amis, & amis ennemis. Despouille les vainqueurs, & les vaincus couronne. De traytres fait feables, & de feables suspeçonneux. Et finalement elle est celle qui reuolte les Royaumes, deffait les exercites, abbat les Rois, exaulce les Tyrās, aux mors donc vie, aux vns par renommee aux autres par infamie. Et te prens tu à elle? Ne te recordes tu du mot que tenoit le Roy des Lacedemoniēs à sa porte, qui disoit. * Cest cy la maison du depost de fortune. Pour certain sont haultes paroles & de hault entendement cōposees. Mieux cōgnoissoit cestuy la fortune que toy, puis quil se tenoit pour depositaire & nō pour heritier. Et quand aucune chose perdoit comme toy, pensoit quil restituoit lautrui, & non que lon luy prinst le sien. Raison tient sa confidence darguer ta traison, par ce que te faisant depositaire tu tes haultē pour heritier. celuy qui vit herite du mort, & non pas le mort du viē. Car tous meurent & elle de tous herite en sa vie. Veux tu prendre vengeance de qui aha donné tant de peine? Donques prens ce conseil, Soyas amy de son ennemie, qui est

la

la sépulture. Dessus ceux qui naissent, & non dessus ceux qui meurent est son empire. O quant ont esté grans seigneurs iceux soucis siens de ton cœur, autant seront illecques les vers de tes entrailles ! Quelle plus grande victoire puisse estre, que celle qui vaine tous les viuans soit vaincue de toy seul mort ? Le te dis vne chose, que seulement celuy qui est enfermé en la sépulture est asseuré des abbays de ceste vie. Mha dit celuy messager tien, que cest esté voulois venir à Rome, & à ceste heure en huiernanigues en Alexandrie. O mon amy Mercurius, quand se acheuera vie tu commences à prendre auarice, tu trouuois deux cités en ce monde tât extremes, Rome teste de vicieux, & Alexandrie acheuement de vertueux. Le te diray de tes marchandises : en Rome chargeras ton corps de vices, & en Alexandrie ton cœur de soucis. A loy dhomme de bien ie te iure, que tu auras plus de faim de ce que tu laisseras que contentement de ce que tu emporteras. Tu ne te recordes quil est huiernier, & tu as de passer la mer, en laquelle si les pilotes nementent, le temps calme plus seur est vigile de plus grande fortune. Tu diras que tes nefz vont vagues, & que pour cela iront plus seurement. Le croy quelles iront plus chargées

D

gees

gees dauarice quelles ne viédront de soye.
 O quel bon change seroit si lauarice d'Ita-
 lie se changeast pour la soye d'Alexandrie!
 Je suis certain que la soye empliroit vne
 nef, & nostre auarice armeroit vne flotte.
 Grande est la couuoitise laquelle la honte
 du monde ne reprime, ny la crainte de la
 mort larreste, ny la raison lappointe. Je le
 dis pource que celuy qui en tel temps se of-
 fre au peril, ou luy surmonte couuoitise ou
 luy default l'entendement. Et puis que ie ne
 sens autre excuse pour satisfaire de me ex-
 cuser vers toy, sinon que tu es autant con-
 gnu par la mer cōme incongnu aux Dieux,
 cest que les eues instables congnoissent le
 cœur inquieté & sans repos, & les roches
 dures l'homme indompté, & vn vent con-
 gnoit l'autre vent. Dis moy ie te prie, que
 vas tu chercher? Vas tu au gouffre Arpinus
 chercher ton plomb? Regarde donques
 pensant les poissons prendre le plomb, &
 ne leur laisse ta chair sonner. Tu vas
 uenture à chercher des biens en peril
 vie, pour laisser renommee en la mort.
 Sçez tu pas que telle renommee cest vn
 fūm au cātere, baume à la pāmeison,
 miere à laueugle, rossignol au sourd?
 Je te veux descouurir lembusche deuant que
 ches en icelle. Tu cherches souci pour toy,
 ennui

enue pour tes voisins, esperons pour tes ennemis, esueillemēt pour les larrons, perit pour ton corps, dānation pour ta renommée, lacheuement de ta vie, fuite pour tes amis, proces pour tes enfans, & maledictiō pour tes heritiers. Et pource que mha hasté la fieur ie laisse la plume, ie ne mestends à tescire plus. Ma femme Faustine te salue, & luy desplait beaucoup de ta perte. Je tenuoye vne prouision à fin que lon te donne vtre nef, à fin que tu ne perdes le sens. Si tu es en Alexandrie, ne retournes par Rhodes, de peur que leurs pirates ne te prennēt. Les Dieux soient en ta garde & à moy, & aux nostres donnent bonne vie & bonne renommee avec les estrangers.

*Lettre X. enuoyee par Marc Empereur
à Antigonus, le consulant en un tri-
ste cas.*

M Arc Preteur Romain, edil Cen-
sorin, compaignon en Lempire,
à toy Antigonus banni enuoye
salut de sa part, & bonne espe-
rance du Senat. Estant en Champagne lon
mha contē ton triste cas, & à ceste heure au
tēple de Iupiter lon mha donné ta pitoya-
ble lettre. Je sens tant ce que tu sens, & me
blesent tant tes playes, que comme tu es
D 2 separé

separé de tes voisins , ainsi ie suis banni de mes sentemēs : & ploure à ceste heure pour toy ce q̄ en mes travaux tu as plouré pour moy , & ie sens pour toy ce que tu as senti pour moy , car aux amis affligez nous deuons donner remede à leurs personnes, & cōsolation ou cōpāssion à leurs cœurs. A loy d'homme de bien ie te iure mon amy Antigonus , que en ce cas ie n'ay esté ingrat de l'ancienneté , ny cruel à censler presentement. Comme iay leu les lignes de ta lettre , n'ay peu tenir mes mains quelles tremblāssent , ny la face quelle ne muast , ny le cœur que ne soupirast , ny les yeux que ne plourassent pour voir que cest petite chose ce que tu enuoyes à demāder , & suis encores beaucoup moins pour ne le te pouuoir enuoyer. La plus grande infortune de toutes les infortunes est ; quand l'homme peut peu , & veult beaucoup : & la plus grāde fortune entre toutes les fortunes est , quand l'homme peut beaucoup ; & veult peu. En cecy ie verray si tu as mis en oubli nostre amitié , & que tu aduētures vne fois ce que iay confié de toy plusieurs fois. Tu scez bien que les ieunesses de ma ieunesse toutes les deschargeois de mon cœur & les chargeois à ton opinion & entendement. Cest donques iuste chose que tes travail-

leux

Veux te faire descharges de ta volunté, & des charges sur mon cuer. Et de ceste maniere tu verras & verras, tu orras & orrôt que me sont tant courtes mes mains pour mon remede, quāt sont longues mes larmes pour plourer ton dommage. Venant après au cas mal fortuné. Tu me fais sauoir q̄ les Dieux tont osté vne fille, & le monstreux trebllement de tette tha abbatu tha maison, & le Senat ha donné contre toy vne sentence par laquelle ha prins tous tes biens, & ha banni ta personne. Ainsi les Dieux soient avec moy propices & doux cōme ilz ont osté avec toy cruelz. Je suis si fort espouuanté de ce q̄ mon esperit ha conceu icy, cōme est la perte que toy & ta femme avec sentue, & si ne scez dequoy, oy & ie le te diray. Je ne mespouuāte du Monstre q̄ ha espouuanté les gens, ny du tremblement qui ha abatu les maisons, ny du feu qui ha brulé les coursaies, ny des Dieux q̄ permettēt telles choses, mais ie mespouuante quil y ayt tant de malices en toy & en tes voisins, pour lesquelles iestement meritez si horribles & cruelz chastimens. Croy moy vne chose Antigonus, & nen doutes, que si les hommes viuoient comme hommes, & que ne chāgeassent la reigle de leurs cōditeurs naturels, tousiours les Dieux feroient comme

Dieux, de ne nous faire naistre de Mer
pour nous donner cruelz chastimés par les
mains des bestes monstrueuses. Pour certain
il est iuste & iustissime que les bestes brutes
soiét chastiees par autres brutes, & les mon-
stres par autres monstres, & ceux qui offen-
sent avec estrâges coulpes les blessent avec
estrâges peines. Je te diray vne chose qui te
semblera nouuelle, & est : Que plus offen-
sent les mauuais par infamie que mettés les
Dieux par la peine quilz leur donnent, que
non pour les mauuaistiez q̄ contre eux cō-
mettent. Comme les Dieux naturellement
soiét piteables, & de cecy tiennét tousiours
renōmee, & nous autres soyons tousiours
mauuais, & noz mauuaistiez & enormes
œuures meritent enormes chastimens. Les
simples appellent les Dieux cruelz de ce
quilz voyent leurs chastimés publics, & ne
voyét noz mauuaistiez secrettes. Donques
tiennét raison les Dieux d'eux cōplaindre,
pource q̄ nous autres avec noz coulpes les
offensons, & eux par nous autres cruelz
sont infames. Infaillible reigle est, que les
Dieux piteables ne se extremēt avec extremes
chastimens, si premieremēt les hommes vi-
cieux ne se extremēt avec vices extremes.
Au tēps que Camillus estoit banni en Ca-
pue, & les François possedoient Rome,

Lucius

Lucius Clarus Consul fut enuoyé par le Senat à l'oracle d'Apollo à demander conseil q̄ seroit le peuple Romain pour se deliurer de tant grãd peril. Et fut illec le Cōsul quarante iours dedens le tēple à genoux deuant Apollo; offrant sacrifices fort estranges, & respendāt larmes siennes propres, & iamais ne peut auoir respōse: & ainsi non auec peu d'inconueniēt son retourna en Romme. Et lors accorda le sacré Senat que fussent de chacun tēple deux Prestres, lesquelz cōme fussent prosternēz en terre leur dit Apollo: Ainsi cōme vn commencement correspond à vn autre commencement, & vn milieu à autre, ne vous esmerueillez si auec les extremes à demander ie me suis monstré extreme à respondre. Vous autres Romaines depuis que vous faillent les hommes, vous venez à chercher les Dieux. Pour ceste occasion nous autres ne voulons dōner les bōs conseilz: quand vous en auez mestier, ny permettons q̄ les hommes vous fauorisent quand les allez chercher. Regardez amis, non pour les sacrifices que à ceste heure mauez offerts; sinon pour lamitié que avec voz Peres iay eue autemps passé: le vous veux descouurir vn secret, q̄ est: Que direz de ma part aux Romaines de Romme sept choses. La premiere est, Que iamais l'hom-

me laisse les Dieux pour autre homme, que les Dieux & l'homme ne se desemparent en la plus grande necessité cest homme miserable.

*La secôde est, Que plus vaudroit tenir de sa part lun des Dieux immortelz qui sont au ciel, que à tous les hommes mortelz qui sont au monde. *La tierce est, Que ilz se gardét fort dennuier les Dieux, car plus les

endommagera lire dun des Dieux que l'imitié de tous les hommes. *La quarte est,

Que iamais les Dieux ne oublient vne fois l'homme, sans que premier les Dieux soient oubliez dix mille fois des homes. *La cin

quieme est, Que iamais les Dieux permettent q̄ lun soit persecuté dan mauvais, sans que premier ayt persecuté un bon. Et pour

cela vous autres estes frappez de coups de piedz des François estrangers, pource que auez persecuté & bāni Camille vostre nat

zel. *La sixieme est, Que si les homes veulent tenir propices & fauctables les Dieux pour la guerre, les seruent premieremēt en

temps de la paix. *La septieme est, Que iamais les Dieux pitoyables enuoyēt à aucun Royaume aucun extreme chastimēt, sinon

pour fort extremes mauuistiez commises en ce Royaume. Et direz plus au Senat, que ie nay voulu respondre à Lucius Clarus,

pource q̄ tel si mauvais homme à leur Dieu

Apol

Apollo pour Ambassadeur ne deuoiét en-
 uoyer. Prenez, vous Rommains, de moy ce
 conseil, & si mal vous en trouuez nen pre-
 nez de moy autre. A ambassades estrangè-
 res enuoyez les plus eloquens. Et en vostre
 renommé Senat mettez homes plus sages,
 & cōmettezvoz exercites à Capitaines plus
 vaillās. Et à voz Dieux enuoyez tousiours
 les hommes plus innocēs. Iamais les Dieux
 iustes n'apaiseront leurs ires cōtre les hom-
 mes iniustes, si ceux qui les prient ne sont
 fort innocens. Pource q vn vaisseau ord ne
 se sauue sinbraue leane nette, & de mains
 ordes à grand peine sauldra le vaisseau net.
 Sont les Dieux tant iustes, que encores les
 choses iustes ne veulent donner sinon par
 les mains dhommes iustes. Finablement ie
 dis, que si voulez icter les François enne-
 mis de vostre terre, ictez premierement les
 passions hors de voz cœurs. Tenez pour
 verité, que iamais les Dieux icteront voz
 ennemis d'Italie, insques à ce que Catillus
 & tous les innocēs bannis soient retournez
 en Romme. Pour certain les guerres cruel-
 les que permettent les Dieux pitoyables es
 temps presens, ne sont sinon vn fouet ou
 chastiment de coulpes passées. Pource que
 les humains ont fait aux innocens en plu-
 sieurs iours, apres par la main d'autres mau-

D 5 uais

uais le payent en vn iour. Ceste response donna Apollo aux prestres Flamines qui ba-
rent à luy de Rome. Toutes lesqelles cho-
ses meirent tant despoüuantémēt au Senat,
cōme ha mis en Sicile le Mōstre à vous au-
tres. Je me recorde que au liure des respon-
ses des Dieux, entre les annales du Capito-
le, les trouuay, lequel liure le premier iour
de chacun moys se denoit lire par vn Se-
nateur deuant tous les Senateurs au Senat.
Dōnques que te semble amy, comme parla
le Dieu Apollo. Et si tu ne veux croire à
moy q suis ton amy, crois à ton Dieu Apol-
lo. O Antigonus, regarde, regarde que sont
ebetez les encedemens des hommes vains,
des esperits des Dieux qui sont fort oocul-
tes : & là ou ilz parloiet tous auoient d'est-
taire. Car plus vault vn conseil donné des
Dieux en moquerie, que tous les conseilz
des hommes donnez au vray. Et dou pen-
ses tu que vient cecy ? le te le diray : Sont
les Dieux si bons en toute bonté, & tant sa-
ges en toute sagesse ; & nous autres hom-
mes tant manuais en toute malice, & tant
simples en toute simplicité, que est encoires
voulans errer assourent, pource quilz sont
Dieux. Et nous autres voulāt assouurer fil-
lons pource que sommes hommes. En-
sy ie voy quant indomptee bestie est l'hom-
me,

me, & quāt entiers : en leurs volōntez font
tous les mortels, qui veulent plus perdre se
suivant en leur opinion propre, q̄ non gai-
gner par conseil d'autrui. Et le pis de tout
est, que pour le mal tiennent tel mors quil
ny ha bride qui les enfrene, & pour le bien
font si couards quil ny ha fouet, ny verge
qui les esmouue en auant. Tu te plains
des Dieux pitoyables : Tu te plains du
sacré Senat: Tu te plains de la fortu-
ne ioyeuse. Trois choses sont dont lune di
celles est assez pour dun coup de pierre te
oster la vie, & enterrer ta renommee, quant
plus t'ayant tiré chaunc à part soy à ceste
heure toutes ensemble te donnēt coups de
pierres. Tu as prins grans competeurs, &
ne scay quelle sera ta vaillance. Je te veux
conter aucunes forces & vaillāces que ont
eu les Barons anciens, & par icelles verrons
celles que ceux du siecle present tiennent.
Le compaignon de Scipion Nasica se print
avec vne serpent et montaigues d'Egypte,
laquelle apres estre morte & escorchée de
son cuir fut mesurē au champ de Mars, &
tenoit sixvingts piedz de long. Hercules de
Thebes prouua ses forces avec le grand
serpent Hydra, & luy coppant vne teste en
falloient sept autres. Milon le geant pour
exerciter ses forces tenoit de coustume cha-
cun

eun iour d'atteindre vn Taureau par les
 piedz, lequel prins le iettoit, & venu à la
 place faisoit grandes courses avec le Tau-
 reau, comme vn autre ieune homme nud.
 Et ce qui estoit plus desmerueiller, que
 dun coup de poing tuoit le Taureau, & le
 mesme iour le mangeoit tout entier. Au
 mont Olympe Cerrastus Geant, Grec de
 nation, luycta avec plus de cinquante mille
 hommes, & iamais nul le peult desroquer
 ny esbranler. Et si Homere ne nous trom-
 pe de ce Geant tant renommé, & de ce fait
 tant fameux demoura, que depuis de qua-
 tre ans en quatre ans lon auoit de coustu-
 me daller de toutes les nations du monde à
 luycter au mont Olympe, & de là descen-
 dit le conte de conter par Olympiades. En
 la secōde bataille Punique entre les capis
 de la triste Carthage amena Scipion vn
 homme qui estoit Mauritan, Baron, assez
 extreme en forces, & liurieux au regard : &
 se celebrant vn spectacle, si vieux en Rōne
 fort renommé, esquelz on courroit innu-
 merables bestes, iceluy capis saillis au part,
 & tua deux Ours, & luycta avec vn Lyon
 par grand espace. Finablement quil demō-
 rast blessé des ongles, il estrangla le Lyon
 de ses mains. Ce fut vne chose monstrueu-
 se de voir, & semble à ceste heure incroya-
 ble

bſe de la conter. En l'annee .ccccxx. de
 la fondation de Rome, Curius leſdenté
 aſſez Capitaine renommé venāt de Taren-
 te contre Pyrrhus Roy des Epirotes, celui
 fut le premier qui amena quatre Elephans
 en Rome le iour de ſon triomphe. Et com-
 me lon euſt fait vn theatre là ou pouuoient
 trente mille hommes pour voir courir les
 Elephans, au meilleur du temps rompit le
 plancher, & tua plus de cinq mille perſon-
 nes. Aduint qu'entre eux eſtoit vn Nu-
 mancien lequel ſouſtint ſur ſes eſpaules vn
 plancher avec plus de trois cens hommes
 juſques luy & eux furent ſecouruz. Gaius
 Ceſar eſtant ieune, & allant fuyant les com-
 paignons de Sylla, pour ce quil eſtoit de
 ceux de Marius, eſtant entre les Rhodiens
 gaignoit à manger faiſant des deſaſſiemens
 de courir cheuaux les mains liées derriere.
 Eſtoit choſe monſtruenſe de voir ſelon q̃
 content les Annales, que ainſi faiſoit obeir
 le cheual ſerrant les genoux comme ſil ouſt
 tiré le cheual par les rênes de la bride. En
 lan xv. que le Capitaine des Carthaginiés
 entra en Italie, noz anciens peres enuoyè-
 rēt au Royaume de Phrygie pour la Déeſ-
 ſe Berecynthia mere des Dieux, laquelle
 comme elle arriua au port d'Oſtie, la nef
 en laquelle venoit aſſembla en vn ſablon, &
 par

par l'espace de quatre iours trente mille hommes qui venoient en l'armée ne la peurent esmouvoir. A cas vint vne vierge des Vestales, Rhea, qui avec sa ceinture lia la nef, & tant facilement la tira à terre comme se tire le lin du conet de la poupee pour filler à la quenouille. Et à fin q̄ nous croyôs ce que oyons au temps passé pour ce que voyons au temps présent, ie me recorder que venant de Dace Adrian mon Seigneur celebra en Romme vn spectacle, ou auquel auoir plus de deux mille fieres bestes sauvages. Et la chose plus notable q̄ ayons veu, fut vn Cheualier sien naturel des riuieres de Danubius qui montoit sur vn cheual tant desuoyé dedens le parc, & faisoit tant de tueries es bestes sauvages que ainsi fuyoient de luy les Leopards, Lyons, Ours, Elephans & autres, comme nous autres fuyons d'eux, & tua plus d'eux luy seul q̄ eux des hommes. Ces choses tant espouuantes t'ay conté, pource que toutes les fois que tu tiens tant espouuante comme toy seule te voyant faire armes & contester aux Dieux, avec le Senat, & avec la fortune. Trois Geans sont en toute vaillance veteux, & en tout heur-heureux, & telz qui commandent à ceux qui commandent tous. Les Dieux par leur naturelle puissance

renferment les Puris, & gouvernent les
Etoiles. Le Senat avec sa Justice vainc les
Royumes, & reprime les Tyrans. La for-
tune avec sa tyrannie prend ceux qui la
laissent, & laisse ceux qui la prennent: hon-
ore ceux qui la deshonnorent, & chastie
ceux qui la servent. Tous trompe, & ne des-
trompe personne: promet beaucoup & ne
accomplist rien. Son chant est pleurer, &
ses pleurs sont chants. Aux morts entre les
craintes, & aux vifs avec infortune: aux presens
sur baillant corps de pied, & les absens
menaçant. Tous les sages luy rechiignent,
non toy fol qui luy, fais visage. Dune
honte ie suis fort espouuante de toy, te com-
plaindre du Senat. Je ne m'enervucille pour
ce que à la fin sont hommes encores que
everité es choses de Justice doivent estre
lus q hommes. Te complaindre de la for-
me tant pou ie ne m'enervucille, car à la
fin la fortune est fortune, & entre les mor-
tez depuis tous les siecles est fort ancienne
vetele. Et quant plus nous faisons plus
grandes querelles, d'autant elle nous fait
de plus grandes blessures. Je me scanda-
lise cestant toy lun des Rommains, te com-
plaindre des Dieux, comme si fusses lun des
arbres: nous autres Romains ne tenons
rien de renommee entre toutes les nations
pour

pour le beaucoup de Royaumes q̄ auons
vaincus, comme pour les grans Eglises, ser-
uices, & sacrifices que à noz Dieux auons
faits. Tu te complaints, que les Dieux ont
rompu ta maison avec le tremblement de
terre, & ont tué ta fille compaignie de ton
bannissement, & tout en vn iour, & ne tires
à memoire les offenses, que toy contre eux
as commis en plusieurs cas. O mon amy
Antigonus, oy, oy, & tu ne scez pas, que de
noz proces mauvais faillent leurs bonnes
sentences. Et tu ne scez que noz énormes
ceures ne sont sinon vn esucillement de la
fort droite iustice. Et tu ne scez q̄ les bestes
chastimées ne sont sinon vne presse qui ha-
ste les grâdes venues de noz ieunes deus.
Et ne scez tu q̄ ce n'est rien ce que les Dieux
chastient en public, avec ce quilz disant
lent en secret? Et ne scez tu que à la fin les
Dieux sont Dieux, & les mortels sont
mortels, & quilz nous font plus de bien
en un iour, que nous autres à eux feruons en
cent mille ans? Ne scez tu que le moindre
mal de la main des Dieux pitreables, est plus
de bien que tout le bien qui nous peut ve-
nir de la main des hommes cruels? Don-
do quil te complaints tu? ie te prie que
taises: & puis que tu es entre les estranges
souffres. Et si tu veux par honneur, ne
les

honores les Dieux des Rômaines : car les hommes iniustes leur plus grande iniustice est parler mal de hommes iustes, quât plus des Dieux tresiustes ? Pour certain, comme disoit Cicero, la plus grande faulte en vn homme bon est, approuuer le mal pour le bien. Et la plus grande mauuaistié en vn mauuais est, condéner le bon pour le mauuais. Et tu ne scez quand sont les Dieux iustes. Pour certain ne changent pour priere, ny abondent pour menâces, ny se trompét par paroles, ny se corrompent avec dons. Grâce deuoit estre ton offense, puis que la terre pour les Dieux ha prins la vengeance, & ta fille innocente ha payé la coulpe du pere pecheur. O Antigonus, ne scez tu que les Dieux en toutes les choses peuuent ouurer selon leur opinion & vouloir, sinon en la iustice laq̃lle cōme ilz sont Dieux de tous la doiuet egalier avec tous ? Et ne scez tu q̃ si leur bonté les oblige de nous payer pour le bié, non moins leur iustice les contraint à nous chastier pour le mal ? Et ne scez tu que cest vn vsage fort accoustumé, & iustice fort iuste, que celuy qui de sa volonté fuit à la coulpe contre sa volonté lon le tire à la peine ? Je dis cecy pour ce que ta fille ou ha laissé de faire aucun bien public, ou ha fait aucun mal secret, puis que à

B

la

la ieune ont osté la vie, & au pere la fille pour le chastiment dune, estre exemple à autres. En la fin de ta lettre me semble que te complains que la peine q̄ tont donnez les hommes est plus grande, que non les offenses que leur ayes faites, ny aux Dieux. Et si cecy est ainsi mon amy Antigonus, tu nen deuois auoir non desplaisir sinon plaisir, non tristesse sinon ioye. Et par les Dieux immortelz ie te iure, que tu voudrois volontiers chāger ma liberté à ta captinité, & lestat de Romaine à ton bānissement de Sicile. Ie te diray pourquoy : celuy est honnoré entre les honnorez, que la fortune abbat sans coulpe. Et celuy est infame entre les infâmes, que la fortune haulte ne layāt meritē : car linfamie nest point à linconueniēt q̄ nous font les hommes, sinon à la coulpe que commettons contre les Dieux. Et par semblable lhonneur honorable cest es dignitez q̄ nous auons sinon es bonnes ceures par lesquelles le meritons. Et de là viennent à estre fort veritables les paroles que portoit escrites lonzieme Empereur de nostre Rōme alentour dun anneau quil portoit en son doigt, qui disoient ainsi : * Plus honoré est celuy qui merite lhonneur ne lha, q̄ celuy qui lha & ne le merite. Ces paroles furent fort notees & par hault hon

ron dites. En apres retournât au propos, si te plains des torts & griefz q̄ les hommes font aux hommes, & tu laissasses les Dieux, ie ne men esmerueillerois, car cōme les Dieux iamais font chose iniuste, ainsi les hommes à peine font iamais chose iuste. Note ce que ie te veux, & ne laisses oublier. Au Senat lon donne la peine publique, & publient la coulpe secrette de ceste maniere que avec la peine nous blessent, & avec la coulpe nous infamēt. Les Dieux sont plus pitoyables, car encores quilz nous donnent la peine dissimulent en raisant la coulpe. O mon amy Antigonus si les Dieux tiraissent aux places les parcellles & vilēctez que commettons secretement, croy moy & ne doutes que à plusieurs donnent la vie les Dieux q̄ les hommes nous osteroiēt. Et en ce cas me semble fil te semble, & le voudrois si tu le voulois, q̄ puis que les Dieux tont souffert les maux q̄ tu as faits secretemēt q̄ tu souffres les chastiemēs publiques quilz tont donnez. Car dautre maniere persant ietter la peine demoureras chargé dinfamie. Je t'ay escrit si longuement à fin q̄ tu ayes à quoy passer temps. Pour certain le plus grand allegement pour allegger les traux est d'exerciter le cœur du vagabōd en aucuns bons exercices, Je ne te veux dau-

tage escrire pour ceste heure, finon en ce q
 touche ton bannissement. Croy moy que ie
 te seray bon amy au Senat. Ie t'enuoye Pa-
 nucius mon secretaire, & donneras autant
 de credulité à ses paroles, comme à mes let-
 tres. Il te porte vne robe que vestiras, & sur
 tout mon cœur & volonté avec laquelle te
 consoleras. Salut, paix & bõne vieillesse soit
 avec toy mon amy Antigonus. L'ire des
 Dieux, & la maudite fortune se separe de
 moy Marc. Ma maison, femme & enfans te
 saluēt cõme chose tienne. A toute ta famille
 nous salueras comme à chose nostre. Enco-
 res que la moitié de ma lettre ne soit de ma
 main consoles toy, car mon cœur est tou-
 tien. La scez que en la guerre de Dace i'y
 esté blessé griuemēt en la main, & en tēps
 humide vn doigt m'endormit soit ce q̃ cest
 iacheue, nacheuant destre tousiours tien.

*Lettre XI. enuoyee par Marc Empe-
 reur au mesme Antigonus, en laquelle
 parle contre les Iuges cruels.*



Arcus le malade à toy Antigo-
 nus banni desire salut pour toy,
 & repos pour toy. Pour fuir les
 ennuieux trauaux de Rõme, &
 pour voir aucuns liures Hebrieux que
 mahā apportez d'Helya, ie men suis ven-
 ky

icy en Samnie. Je me suis fort hasté en mes
iournees, mais toutesfois en Saló mont at-
teint les fieures. Aux vingts iours de Iuin
ay receu la seconde lettre tienne, & la mes-
me heure arriua la fieure quarte. miéne. Ne
me semble que ayons bonne main, car ny
ma lettre tant prolixé tha osté les trauaux,
ny ta lettre tant brieue mha osté les fieures.
A ceste heure que se va diminuant le sente-
ment que de ton travail ay eu, & que plus
ard le desir que iay de ton remede, te vou-
drois dire aucune chose, mais non pour ce
ie trouue la consolation q tu as de mestier.
Entre les Loix de Rhodes ie me recorde
que iay trouué ces paroles : M A N D O N S,
que nul soit si osé à donner cōseil sans re-
mede, car les paroles à celuy qui est affligé
donnét peu de consolation quand lon ny
remedie aucunement. Et disoit plus, Le
cœur blessé plus repose contant ses maux
propres, que non ioyant les consolations
d'autrui. Tu dis par ta lettre q les Censeurs
sont fort rigoureux en ce Royaume, & pour
cela est toute ceste nation fort mal avec le
Senat. Je croy bien que lon leur donne oc-
casion à ce, pour ce q les hommes deshon-
tez sont les ministres de iustice estre rigo-
reux, mesmemét ceux de ceste Isle. Desquelz
dit l'ancié prouerbe, T o^r les Insulaires sont,

mauvais : mais les Siciliens pires que tous. Sont aujourd'hui si puissans les mauvais en leurs mauuaistiez, & tant serrez les bons avec leurs vertus, que si ny auoit vn peu de mors en la iustice les mauvais possederoient le mōde, & les bons se acheueroient tout incontinent: mais à la fin considerant que inhabiles nous naissons, & de quantz maux nous sommes enuironnez, & à quā de miseres nous sommes subietz, ie ne mēmerueille des humanitez que commettent les humains: mais ie ne me scādalise des cruelles iustices que font nōz Censeurs, non comme hommes Romains, sinō comme cruelz Tyrās. Dune chose ie suis fort espouuenté & quasi aliené de mon Esprit, que estans naturellement & de droit la iustice des Dieux, & estans eux offensez, & nous autres tenās la iustice empruntée & nestans offensez, nous glorifions destre appellez cruelz; de maniere que les Dieux pardonnans leurs propres iniures leur demeurent nommee de clemēs. Et nous autres chastis les iniures d'autrui gaignons le renom de tyrans. Pour certain n'est homme entre les hōmes, ny humain entre les humains, sinō beste brute entre les brutes, et sauvage entre les sauvages, celuy qui se publie destre de chair sans pitié blesse autre chair: ne considérant

derant que les Dieux l'ont fait beste mansuete & douce par naturalité, & il se retourne fier serpent par malice. En lan x i i. de la fondation de nostre mere Romme Romulus premier Roy delle enuoya vn edit à tous les lieux & Royaumes prochains qui estoient Volkques, Sānites & Ruffiés de Capue, Tarentins & Albanois, à fin que tous les bannis, affligez & persecutez en leurs Royaumes vinssent à Romme, & que illec feroient receuz & bien traitez. Si les annales de noz predecesseurs ne me mentent, Rōme eut plus de habitāns en dix ans q̄ Babylone, ny Carthage en cent ans. O glorieux cœur de Romulus qui telle chose inuenta! & glorieuse la langue qui telle chose cōmanda, & glorieuse la Cité & le païs qui sur pitié & clemence se fonda! Reuoluant les annales de la maison Numātine, ie trouuay plusieurs lettres de plusieurs Royaumes d'Orient enuoyees, qui commençoit ainsi: Nous le Roy des Parthes en Asie, aux Peres conscripts de Romme, & au peuple heureux d'Italie, & à tous ceux de son Empire qui tiennent le nom des Rommains & surnom de Clemēs, salut à voz personnes enuoyons, paix & tranquillité pour vous autres, & nous autres aux Dieux demātons. Regarde dōq̄ quel tiltre glorieux de Cle-

mens tenoiét noz premiers Rommains, & quel exemple de clemence ont laissé pour tous les Empereurs auenir. Tiennent vne chose certaine q̄ les Censeurs ou ministres de iustice qui oubliee la pitié des Rômains se seront tournez cruelz comme Barbares, Rôme ne les tiendra pour naturelz enfans sinon pour cruelz ennemis, non pour augmentateurs de leur Republique, sinon pour infameurs & larrons de sa cleméce. Estant de laage de xxxvi ans en lisle de Cete, qui à ceste heure est appelée Chipre, en vn huiet, illec y ha vne montaigne qui sappelle Arcadius, auquel sur quatre coulônes estoit vn sepulcre dun Roy fort renommé en sa vie, pitoyable en clemence. Et comme loa meust dit quil y auoit quelques paroles escrites en lettres Grecques tout à lentour, ie fuz là pour voir telle antiquité : & disoient les lettres cecy, Iay prins pour moy tousiours ce conseil : Ce que iay peu faire pour bien, iamais Iay fait pour mal. Ce que iay peu atteindre par paix, iamais Iay prins par guerre. Ceux que iay peu vaincre avec prieres, iamais les ay espouuâtez avec menasses. Ce que iay peu remedier secrette mét, iamais Iay chastie en public. Ceux que iay peu corriger avec aduertissemens, iamais les ay blesez par fouets & verges.

Ceux

Ceux q̄ iay chastiez en public, premier les ay aduertis en secret. Et finablement, iamais chastia yne chose sans que iamais ien eusse pardonné quatre. Iay grand douleur de ce que iay chastié, & grād ioye pource que iay pardonné, pource q̄ iay esté nay comme homme, & ma chair m'ageussent icy les vers. Et pource que iay vescu comme vertueux, repose mon esprit avec les Dieux.

Que te semble mon ainy Antigonus, quel epitaphe est cestuy, & q̄ tant glorieuse deuoit estre sa vie puis que sa memoire est au iourd'hui tant immortelle? Ainsi les Dieux me aydent au bien & me separent du mal, ie nay tant denuie à Pōpeius ny à son Elie, ny à Gayus Iule César avec sa Gaule & Frāce, ny à Scipiō avec son Afrique, cōme le Roy de Cypre en sa sepulture. Pource que plus de gloire tient iceluy Roy en icelle mōtaigne mort, quilz nont eu, ont, ny auront avec tous leurs triumphes en Rome estans vifs. Je ne dis pas que les maux & mauuais ne soient chastiez, par ce que sans comparaison est pis celuy qui fauorise le mal que non celuy qui le commet, comme lun procede de la faiblesse & lautre de la malice: mais il me semble & encores à tous les Sages q̄ puis que la coulpe est naturelle, & le chastiment sinon volontaire

B 5 ainsi

ainsi se doiue temperer la rigueur de la iustice que les ministres monstrent compassion & non vengeance, & les coupables ayent occasion d'amender la coulpe passée, & non de venger l'injure presente. O quants lieux & Royannes ont esté p'dus, nō pour les maux q̄ les mauuais en iceux ont commis, sinon par les desordonnees iustices q̄ les ministres de iustice ont exercees! & pensans avec leur rigueur corriger les dommages passez, ont esucillē scandales qui nont iamais esté ouys. Quand le Prince enuoye quelqu'un avec charge de iustice, doit dire ces paroles, lesquelles sont de Auguste Cesar aux gouuerneurs d'Afrique: Amy ie ac te confie mon honneur, ny te commets ma iustice pour que soyes emulateur des Innocens, & bourreau des pecheurs, sinon que avec l'une main tu aydes aux bōs à eux tenir, & avec l'autre ayder aux mauuais à se releuer du mal. Et si tu veux sauoir mon intention, ie tenuoye pour que soyes precepteur des Orphelins, Aduocat des veufues, Cyronefint des playes, bastō des aueugles, & Pere de tous, mes ennemis applaudissant, & mes amis resioüissant. De telle maniere soyes tout pour tous, & que à la renommee du pitoyable les miens se reposent destre subietz, & les estrangers ayent enuie de

de mē venir seruir. Ce fut vne instruction
que enuoya Auguste à vn gouuerneur sien
pource que lon luy soit relation comme il
estoit aucunement cruel en iceluy Royau-
me. Et pour certain dit peu de paroles,
mais fort cōpédieuses: & pleust aux Dieux
que es cœurs de noz Iuges fussent escrites.
Tu dis que ceste Isle est fort souciee pour
les Césurs & Iuges dicelle. Enuoyeur tra-
uail est par la main de l'homme iniuste re-
cevoir iustice: mais cest chose insouffrable
que celuy qui avec ses tyrannies tyrannise
beaucoup plusieurs, & non avec la vie finō
avec l'authorité quil ha veult corriger to^p.
L'homme de bien pour estre bon Censeur
l'authorité de son office que luy dōne son
Prince la doit auoir pour accessoire, & sa
bōne vie pour principal. De telle maniere
que la rectitude de sa iustice à laigreur que
sentiront les mauvais en l'exécution d'elle.
Ainsi le temperē avec sa sagesse que tout
tienne authorité pour la pureté de sa vie.
Cest grād biē pour la Republique, & gran-
de confusion pour celuy qui chastie avec
peine, quād le miserable celuy quil chastie
ne void ny ha veu chose en luy qui le cha-
stie par ou iceluy tel merite mōme chasti-
ment. Et par le contraire, cest grande peti-
tesse au Prince qui le commande, & grande
infamie

infamie de la Republique qui le consent, & grand inconueniét & vergongne au Iuge qui l'execute, quât à vn miserable pour estre miserable, ou à vn petit pour estre petit luy donnent plus de peine pour vne petitesse quil ha cômise à vn iour, que ne donnent à vn grand pour estre grand pour plusieurs tyrânies quil ha cômises en sa vie. Lesquelles sont tant & telles, quelles peruertissent la Republique, scâdalisent le môde, & desauthorisent sa personne. En lan troisieme que le grand Pompee print Elia, qui est à ceste heure Hierusalem, estant en icelle Valerius Gracchus, vint vn Hebreiu ou Iuis, selon q̄ content les annalles diceluy temps, au Senat à se cōplaindre des torts & griefs que lon leur faisoit en icelle terre. Au tēps de donner son Ambassade au nom de toute sa Prouince dit ces paroles : O Peres conscrits, ô Peuple heureux, voz heureuses destinees fatales permettant, & nostre Dieu nous delaissant Hierusalem dame de toute l'Asie & mere des Hebreux fut faite serue de Rôme & de ses Rômaines. Pour certain grâde fut la puissance de Pompee, & beaucoup pl^{us} la force de ses exercites pour nous prendre. Mais pource ie vous dis, que ha esté plus grande l'ire de nostre Dieu, & sans comparaison la multitude de noz pechez

chez par laquelle nous meritions estre perdur. Je vous veux faire sauoir vne chose, & me desplaist que vous autres Rommains ne lauez esprouuè par experièce, & est, que nostre Dieu est tant bon, que si entre nous autres y auoit dix iustes, avec cinquante mille maux, & y fust vn bon que par luy se pardonneroiet tous les maux. vous verrez Rommains comme ont veu les Egyptiens combien pouuoit plus nostre Dieu seul q̄ tous voz Dieux ensemble. Pour certain autant que nous autres serons pecheurs, tant ferez noz Seigneurs. Et quant durera lire du Dieu des Hebreux, autāt durera la puissance des Rōmains. Et pource quen ce cas ie sents lun, & vostre secte sent autre, ny ne puis vous retourner à honnorer vn seul Dieu, ny vous moy à honnorer plusieurs Dieux, ie veux laisser ceste matiere pōur le Dieu avec la puissance duquel nous auons esté nourris, & de la bonté duquel nous sommes gouuernéz. Touchāt le cas de mō Ambassade, ia sauez, quelle paix ha esté entre Romme & Iudee, & Iudee avec Rōme. Nous autres à vous autres en tout vous auons obeï, & vous autres à nous autres nulle chose iuste nous auez niee. Et pource que ny ha chose plus desirée de tous & moins mise par œuure que la paix, & ny ha chose plus

plus abhorree & en laquelle abhorrissant tous vivent q̄ la guerre, vous aduisant avec verité, & vo^r autres y pouruoyant avec iustice. Deiettons ceux qui entretiennēt voz voulētez pour nous vouloir mal, & noyōs les malicieux qui nous vōt incitāt de nous reuolter. Le plus grand signe & le plus grād pillier immobile de la paix, cest oster du milieu les perturbateurs de la paix. *Que* proufite il q̄ ie vous die & q̄ lon nous die en publiq Paix Paix, & en apres lon nous die & lō vo^r die en secret Guerre Guerre. Je vous dis cecy pour ce que banni le Filz ainsé du Roy Idumeus à Lyō pour ses demerites nous auez enuoyez en son lieu Cāpanius, Marcus, Ruffus, & Valerius Grachus pour Presidēs. Sont estē quatre plays ou quatre pestes, que la moindre dicelles suffisoit à empoisonner tout Lempire de Rōme, tant plus nostre Royaume miserable de Palestine. Quelle plus grande monstruosité peut estre q̄ les luges q̄ Romme enuoye à oster les mauuaises coustumes des mauuais, soient eux mesmes inuēteurs de nouueaux vices? Quelle plus grande vergongne & inconueniēt de iustice est ce que ceux qui auoient de chastier les ieunes des ieunes se glorifiēt destre Capitaines des legers? Quelle plus grande infamie puisse

puisse estre pour Romme, q̄ ceux qui doi-
nent estre iustes en toute iustice, & exem-
ple de toutes les vertus soient mauvais par
toute mauuailtié, & soustenemens de tous
les vices? Le mente filz nont tant torse iu-
stice & eslargi la discipline, quilz ont à la
ieunesse de Iudee enseigné inuentions de
vices quen ny de noz Peres ont esté ouys, ny
en liures leuz, ny en noz temps veuz. O
Romains. croyez moy vne chose, & de
quants conseilz ha prins Iudee de Romme
prenne à ceste heure Romme de Iudee. Se
gagnent plusieurs Royaumes avec vn fort
Capitaine espandant beaucoup de sang. Se
conseruēt tous avec vn bon Iuge, non qui
sache resprendre sang, sinon quil sache as-
sembler les cœurs. Pour certain le Iuge qui
gagne plus de voluntez q̄ de pecunes doit
estre ayiné, & celuy qui sert avec pecunes
& endōmage les volūtez, pour iamais cō-
me la pestilēce doit estre abhorré. Dou pé-
sez vous que vient que aujourdhui voz
presidens ne sont obeis en ceste chose iu-
ste? Pour certain cest pource que premie-
ment ont commandé choses iniustes. Les
mādemēs iustes font les cœurs sonetz: et les
mādemēs iniustes font les hōmes cruelz.
Nous sommes si miserables en toute misere
que à vn qui commande bien nous obeis-
sons

sons mal, & quant plus commandez mal vous voulez estre obeïs au bien. Croyez moy vne chose, q̄ de la grande legereté & peu de maturité es luges, est nay le peu de crainte, & le grād deshontemēt es subietz. Nous autres Iuifz nous tenons pour fort bien aduertis encores que la bouche de nostre Dieu dit, que tout Prince qui donnera charge de iustice à celuy quil void nestre habile pour icelle, non principalemēt pour quil accomplisse iustice, sinon pour plus dintereſt de ses biens ou pour complaire à icelle personne, tienne pour certain que quand il ny regardera, & par ou il ne pensera point, verra son honneur en infamie, son credit perdu, ses biens diminuez, & aucun grād chastiment en sa maison. Et pour ce que ie tiens autres choses pour dire en secret, ie veux conclure cecy en publicq. Finalement ie dis, q̄ si voulez conseruer vostre Royaume pour long tēps, pour lequel vous estes mis en grās perilz, gardez nous en iustice, & nous vous porterons reuerence. Mandez comme Rommains, & vous obeirons comme Hebrieux. Donnez nous un President pitoyable, & tous du Royaume serons obediens. Ne soyez fort cruel de chastier noz faqueſſes, & serons plus obediens à voz preeminences. Je vous prie
que

que nous priez avant que nous cōmandez,
 car en priant & non cōmandant trouueres
 comme de Peres à enfans, & non trahison
 comme de seigneurs à seruiteurs. Toutes
 ces choses parla iceluy Iuis, & non sans grā
 le admiration du Senat. Incontinēt pour-
 royerent les Senateurs à trois choses assez
 iustes. L'une, que toutes icelles paroles don-
 nast par escrit à fin quil fust mis au liure
 que estoit deputé pour escrire les bons dits
 de tous les Ambassadeurs estrangers. La se-
 conde, q̄ lon ostast Gracchus Valerius de
 President pour estre cruel & en hayne du
 peuple. La tierce, pourueurent Pylate de
 Lyon pour President diceluy Royaume.
 Donques te semble mon amy Antigonus
 quād haulement parla iceluy Hebreu ? O
 Rōme sans Rōme ! qui de Rōme ne tiēs
 finon les murs, & es ietee en bourdeau de
 vices, q̄ feistes quād telle vergongne te feit
 viñ Hebreu au milieu de ton Senat ? Pour
 certain la plus grande playe entre toutes les
 playes, & la plus grāde perdition entre tou-
 tes les perditions est, quād du Prince, ou Sei-
 gneur, la vie est sans sans vie, la iustice tant
 sans iustice, les faits tant sans fait, au mal
 tant osé & hardi, & au biē tant couard, que
 fort iustemēt les siens l'accusent, & les estrā-
 gers le reprennent. Nul layme, tous labhor-
 rent,

rent, les amis ne laydét, les ennemis le persécutée. Les presens luy recusent le bien, & les absens luy procurét mal. Les vius luy ostant la vie, & les morts la sepulture. Retournant en apres au propos de noz iuges, ie te prie Antigonus que me dises dou tu penses que viciat aujourdhui tant grand scandale au peuple, infamie au Prince, & peril en la iustice. Donq si ne le scez, oy le tele d'ins c'est lordre par ou tout va sans ordre. Les priuez importunans, & le Prince ne le refusant, eux le trôpans & luy se laissant trôper, les uns avec rouuoirise, les autres avec ignorance donnent à celuy, à qui deuroiét oster, & ostent à qui deuroiét donner, honnôrê ceux qui les deshonnôrét, & deshonnôrê ceux qui les honnôrét, detiennent les iustes & deliurét les vicioux, desprisent les experts & se fient des legers. Et finalement pouruoient non aux offices de personne, mais aux personnes d'offices: donnent aux iustes iustice, & aux iustes iniustice. Apres que ie te diray plus: Ces miserables d'ouïs estre pourueurs, cômme ilz se voyent introduits en offices desquelz ilz n'estoieng dignes, & queit plus grande l'autorité de leurs offices, que le merite de leurs personnes, se font craindre avec extremes iustices. Prennent estat de grans, au coust de la sueur des peuples.

ces Suppléances, malice ce que leur de-
 vant de discretion, Et le pis de tout est, qu'ils
 mesurent la justice d'autrui avec leur utilité
 propre. Oy se ie te diray plus. Depuis que
 ces idoles se voyent engouffrez au gouffre
 es negociés vains, & plusieurs perils leur
 eschappans les roines du saüoir, & les voiles
 de sagesse, & les ancores d'experience, ne sauans
 enuier aux mauu ptez, inuentent autres
 les grans absten, & troublent la paix com-
 me pour leur bien particulier, plourent leur
 troyes mal & non moins le bien d'autrui
 & finalement se perdent eux mesmes. Et
 l'on se aduientur es gouffres qu'ilz ne sa-
 uoient ynsulement leur Seigneur qui leur
 a donné tels offices, pour les dñner à ceax
 qui ne les meritoient. Oy, on apres ie te veult
 dire: Tu dois sauoir que le commence-
 ment dictux cest orgueil & ambition, &
 eurs moyens enuie & malice, & leur fin
 non & destruction: Lesqz si mon conseil
 estoit prins ne tiendroient credit avec les
 Princes ou Principaux, mais cōme hommes
 cadieux deuoient estre separez non seu-
 lement de la Republique, mais de leur vie.
 Apres oy ie te veult dire plus: Pour certain
 grande est la conuoitise des deshontez qui
 ans vergongne au Senat, aux Princes de-
 mandent offices, mais est plus grande lau-
 dace

dars & hardement ou malice des Princes
 qui les leur donnent, loquels en cela & en
 autres choses les tiennent tant d'âmes, que
 ny la crainte des Dieux les retire, ny celuy
 du Prince les retient: ny la vengeance les
 empesche, ny la Republique les accuse: &
 sur tout ny la raison leur commande, ny la
 loy les subjugue. O mō amy Antigonus ne
 te ceste parole que ie t'escriis en fin de ceste
 malice: En lan de la fondation de Rome
 de ccc cxlii. cōme le peuple Rōmain
 eut au monde plusieurs guerres, questoit,
 & Gaius Celsus contre ceux de Thrace, &
 Gneus Cordon son frere contre ceux de
 Sardine; Iunius Sylla contre les Vaudres,
 Minutius Ruffus contre les Macedoniens,
 Scerilius Scipion cōtre les Lusitains, & Ma-
 rius Consul contre Iugurtha Roy des Ne-
 midiens. Aduint que à ce Iugurtha favori-
 sa Bocus Roy des Mauritains, qui à ceste
 heure s'appelle Marruceos. De ceux là triom-
 pha Marius, & chargez de chaînes alloient
 devant son chariot, non sans grande com-
 passion de tous ceux qui les voyoient. Passé
 le triomphe incontinent iceluy jour par
 conseil du Senat fut en la prison Iugurtha
 decapité, & à son compaignon le Roy Bo-
 cus luy donnerent la vie: & la cause de
 Estoit coustume de ne jamais iusticier

cul

sans que premierement se regardassent
 les liures anciens pour voir si aucun de ses
 predecesseurs auoit fait aucun seruice à Ro-
 me par là ou iceluy miserable meritaist la
 vie. Apres trouuerent que le grand Pere de
 ce Bocus vint à Rome & fit grâdes orai-
 sons au Senat, par les dits & sentences du-
 quel le neveu merita la vie, & entre ces dits
 estoient ces vers qui disoient, Y ha il Roy-
 aume auquel soient tous telz, que ny le bon
 entre les mauvais, ny le mauvais entre les
 bons est conuain? Y ha il Royaume ou
 soient telz quil soit maison de tous les sim-
 ples, & bannissent de tous les Sages? Y ha
 il Royaume là ou les bons soient couards,
 & les mauvais fort hardis: Y ha il Royau-
 me là ou lon deprise les pacifiques & lon
 loue les sedicieux? Y ha il Royaume là ou
 ceux qui veulent pour leur bien lon tue, &
 couronnent ceux qui desuillent pour leur
 mal? Y ha il Royaume là ou se permettent
 les peuples orgueilleux, & les riches tyrans
 Y ha il Royaume ou tous connoissent le
 mal, & nul procure le bien? Y ha il Royau-
 me là ou se commettent tant de mauvais vi-
 ces publics, que en autres terres lon crain-
 drait de les commettre en secret? Y ha il
 Royaume là ou tous, tout ce que desirent
 procurent, tout ce que procurent atteignent,

sur ce:

F 3 tout

tout ce quest mauvais pensent, tout ce que
 pensent disent, tout ce que disent peüuent
 tout ce que peüuent osent, & mettent par
 œuvre ce q'z osent: & le pis de tout est, q'il
 ny ha aucun bon qui leur resiste. En celay tel
 Royaume ne soit nul habitant, pour que en
 bref verra muer les hommes mauvais, ou le
 despeupler de bons, ou les Dieux les cōfon-
 dront, ou les tyras les prédront. Apres plu-
 de choses disoit deuant: mais n'e le font at-
 tēps present. Que te semble Antigonas Par
 les Dieux immortelz ie te iure que le cœur
 me rompt de penser la grande vorgegne
 qu'ilz feirēt par les places de Rōme au Roy
 Boeus ayant dit & laissé en escrit tant ha-
 tes doctrines son grād Ptre au Senat. Cest
 ma lettre lisans aux Pretours en secret
 filz ne se amendēt nous aurons moyē
 me ilz seront chastiez en public. En ce que
 touche ton bannissement, ie t'ay promis
 d'estre bon amy au Senat, que pour tour de
 l'amitié antique & te tirer de ceste Isle, t'as
 tout certain que se y mettra diligence. Icy
 escrit à Panucius mon secretair: te faire
 donner deux mil sextens avec lesquels tu
 reliques ta pourcē. Et icy t'envoye ma let-
 tre avec laquelle tu console ton triste cœur
 & non plus sinon que des Dieux conser-
 uant de ce que tu as bñne foye, de ta per-
 sonne

Comme repos pour plusieurs iours; tu soutes
en ta maison Antigonus. Les maux corpo-
rels, les ennemis cruels, les fatales destinees
se recollent de moy Marc; pour la part de
ma femme Faustine salut, la femme Rufa,
elle est tiene & moy tien. La visitation avec
ioye auons receue, & avec regraciement
nous te la retournons. Le cesse ne cessant
desirer icy en Italie ta personne, & la en Si-
cile voir ma filleur quarte.

*Lettre, XII. enuoyee par Marc Empe-
reur à Lambert gouverneur de l'Isle
de Hellespont quand il bannit les
Ivraus de Rome.*

Marc Empereur de Rome, Sci-
gneur d'Asie, cōfederé avec Eu-
rope, amy de ceux d'Afrique,
ennemy des Mairs, à toy Lam-
bert gouverneur de l'Isle de Hellespont de
sa part tenuoye contentement, & du sacré
Senat seureté. Des fournares que mas en-
uoyers ie men vois fourré, & de ton man-
sion ie vois vestu, & de tes fourriers ie fais
fort cōtēt. Si ieuille penser que ton absence
de Rome me doist prōcurer tant de fruit
en ceste Isle, il y a long tēps que nous en
cussions determiné; tant pour ton proufit
que pour mon seruite. Je t'ay enuoyé de
quatre

mander peu de choses en me moquant, & m'en
 mas enuoyé plusieurs choses à bon escient.
 Pour certain tu as mieux proportionné ton
 seruice avec ta noblesse, que moy la deman-
 de avec ma couuoitise: car si tu te recordes
 ienuoyay pour douze peaux de fourrures,
 & tu m'en as enuoyé douze douzeines. Iay
 signé & noté six leuiers, & tu as pource
 de douze. De verité en ce cas est double
 mon plaisir: car icy en Romme se publie ta
 grâde largesse, & là en Hellepont la petite
 couuoitise mienne. Et pource que suis cer-
 tain que de moy tu en as tel regradement, ie
 prie aux Dieux quilz te donnent salut, & la
 fortune cōiure quelle ne te nie le bon heur.
 Je tenuoye trois barques chargées de ma-
 stres des folz, & ne les tenuoye tous: car si
 tous les folz de Rōme ie auois de bāir, de
 nouuelle gent la nous faudroit peupler. Se
 font donner ces maistres des folz tāt bon-
 ne cause à enseigner folie, & la innocence
 Romaine de lapprētre, que silz peussent
 en trois bateaux, leurs disciples ne pour-
 roient en trois mille carraques. Dune chose
 est mon enuieusement sans contrainte, & mon
 roeur des Dieux fort scādalisé, pource que
 les tourbillons abātēt les maisons, les gran-
 des eues emportent les ponts, les gelles
 gellent les vignes, les repentines foudres
 romp

rompent les tours, la faute de auement cher-
 té, l'air corrompu donne fin aux sages. Et
 pourquoy ay ha chose qui puisse achouer
 les folz. Toutes les choses auourd'hui à la
 triste Rome defaillent, fors seulement des
 truaux farceurs, basteleurs, folz & ioueurs
 de tabourins, desquelz elle ha assez. O quel
 seruice tu ferois aux Dieux, & quel proufit
 à Rome que pour trois batcheors de folz
 nous en enuoyasses vne de Sages! Le teveux
 dire vne chose. Que avec les os de xcellens
 Sages est ceste Isle consacree, bannis ancien-
 niement des enuieux & malicieux de Rôme,
 & si tu ne tiens les sentemens perdus, com-
 me Italie put de simples, ainsi ceste Isle ha
 de oler & sentir bon à Sages. Quand ie vins
 de la guerre des Parthes en lan quatrieme
 de mon Empire ie roday & maduentur ay
 à plusieurs mers pour visiter ces sepulchres.
 En la Cité d'Orbita, au milieu de la place
 entrouueras Ouide iqui fut banni par Au-
 guste. Dessous les montaignes Arpines
 veras le sepulchre du renommé Arneus
 Gracut banni par Sylla. Au port d'Argo-
 nante trouueras les os de Collidorus in-
 capitulant des loiz antiques, lequel fut
 prescript de Neron le cruel. Es chaps Eli-
 nos sont vs marbre sont les poudres de
 Sissus Sciron, & es sept art libonut estoit

tant docte comme fil les custinastes: & fa
bâni des Marians. A loy d'homme de bien ie
se iure, & à la peine de perdre se me mors si
tu ne le trouues ainsi, & te dis vray, que de
peu i'ay touchay leurs sepulchres. Et que
en tout iceluy temps estoiet mes yeux ten-
dres tât couuers deane côme leurs os dus
de terre. Ne furēt bannis par vilénètez quilz
ayent faites, sinon que le dementie deus
Peres merita quilz fussent priuez de répai-
guie de grâs nobles barons, & nousant
leurs enfans de poudres de tât renommee
Sages. Je ne scay quest plus grande loie
que iay à ton Ille, ou la compasïon à cest
misérable Rôme. Iete prie bié fort comme
amy, & te commande comme à seruiteur,
que gardes à ces lieux les immunitèz que
ie leur ay donnees. Car il est iuste & ius-
tissime que soient priuilegiés des vizz les Ci-
toiz peuplèes de roiz. Mais ce quest
de plus de ce Censurion, fâché par pa-
rolles le triste cas que ces prisonniers ont
nous adrés, & nous autres avec enuie
tant le iour de la feste de la mere Beren-
thia. Je te dis que ie n'ay en tant la crainte
que en iceluy iour est en Rôme, & l'in-
fâmie que nous ha de causer en tout l'empire
de Rôme l'amaï vaincue de vailles & re-
sistances, & de l'illègue à frapper de coups de
pieds

par les Polz. Rôme au contraire de
 laquelle jamais ne peuvent touchor les Pe-
 nions, tu cuisses veu ses places armées de
 Trudans. Rôme qui triumphoit de pour les
 Royaumes, d'elle triumphoit les Bateurs
 & l'ongleurs. Io suis si bleisé en ce cas, que
 ie ne scay que lon me die ny que lon ac-
 criue. Vne chose me console, que puis que
 Rôme & ses Rômainz inuistement ne se
 resouissent sinon avec les folz, elle & ses
 sages fâmes iustement soient chastiez pour
 ces folz & en cōcy naggrancient les Dieux
 que puis quelle se rie avec les Truans en
 mequies, aucun iour elle plourast de vray
 avec les Bateurs & l'ongleurs. Je banis
 tous ceux cy pour tousiours de Rôme, non
 tant pour le sang quilz ont espendu, que
 pour les esprits quilz ont perueris. Et tour-
 ne à dire, que non pour estre occasion d'au-
 cunes mors: sinon pour maistres de beau-
 coup de folies. Sans comparaison cest plus
 grande offense aux Dieux, & domniage à
 la Republique celle des Truans qui offense
 le sens des sages, que non celle des Hommes
 qui priuent les hommes de vie. Comme le
 plus grand don que tous ceux de fortune
 font de tant bōs sens, ne se presume estre de
 son repaire emendement celui qui extrême-
 ment de Truans & folz est grand amy. Croy

moy

moy vne chose, q̄ comme vn oiseau ayma
 vn autre, & vne beste vne autre, & vn sage
 autre sage : ainsi vn fol autre fol. Je me re-
 corder q̄ vn iour rousuant les registres &
 archives du Capitole, ou sont les Annales
 de Rōme, rencontray vne chose admirable
 d'Orucius renommé Orateur, lequel tu trou-
 ueras enterré en l'eglise de Hellespont au
 mont Adamantin. Venant le grand Scipion
 de la guerre des Peniens, & allant plus ac-
 compaigné des affamez Triens que des
 vaillans Capitaines, luy dit ces paroles:
 Pour certain cest grande infamie à toy, &
 peu de regard au Senat, que ayant vaincu
 les Africains sages, & étant toy tant sage & de
 sang de Rōmains sages, tu tas compaignes
 de sculz Triens & folz. En iceluy malheu-
 reux Royaume tous les sages ne peurent
 auer la vaillance d'un, & pensoient de se
 puissant entretenir de folz. Je te dis q̄ pour
 plus de peril en soy en Rōme, que
 ne faisoit en vie en Afrique. Eurent paroles
 assez bonnes, & non de la malice mōdaine
 pleinement viciée. Car à peu de temps, &
 par prison et de peu de maniere, & pour
 petite rancune, fut iceluy pauvre, vicié &
 fort riche. Philosopho par les amis de Sci-
 pion barin de Rōme, & enuoyé en ceste
 Isle. Donc regardes Lambert pour nōs
 propos

propos de ces Bateleurs : Après qu'ilz auront prins terre en l'Isle, tu les laisseras aller libres avec ce qu'ilz ne pourrout exercer leurs offices. Tu les contraindras à travailler, & les chassieras si les vois oisieux : car ces misérables fuyans du iuste travail, & prenans iniuste oisiveté, conuertis par leurs trauderies moins que hommes, tiendroient l'Escole publique de vagabonds. Ne me desplaisst chose de nos anciens peres, si on auoit souffert en Rôme tant de temps tant per d'az ces meschans belistres. En l'an deux cens vingsix, de la fondation de Rôme en vne horrible pestilence d'Italie, pour redresser le Peuple furent les premiers theatres internez, & la pecciere fois les Fruans admis. Chose de grande blessure à ouir, que dura icelle pestilence de bore deux ans, & ha duré la rage des Bateleurs & Tabourneurs quatre cés. Le droy bien Lambert que les complaints de ces prisonniers qui ont contenté icy, là n'ont jamais fin mais se nement soucie. Car les querelles des mauvais font la iustice iuste, & la sentence des bons. Comme dit le maistre de Neron, Quant est la vergongne destre fuy ton peché du bon, tât sera lotue l'infamie du mauvais. Le te diray vne chose à fin que ne te semble cruel ce chastimét, que pais que les

Emper

Empereurs Romainz sont flemés avec les
 estrangiers: ce n'est raison qu'ilz soient alpres
 avec les siens. Depuis que les fatales desti-
 nées m'ont mis en ce monde ie n'ay veu
 chose moins vile à la Republique, ny plus
 grande loquerie des legers, ny pire inuen-
 tion des vagabonds, ny plus froide reue-
 xation des mortelz q' est celle qui se prend
 auoc les Bâteleurs & Tabourineurs. Quel
 de chose plus monstrueuse, que par une lo-
 querie dun leger se face d'alloger tant de Sa-
 ges? Quelle plus grande inquerie est ce
 que soit le coustume de Capitoile le dix des
 folz estre loué avec un grand ris de plusieurs
 Sages? Quel plus grand scandale, que des
 maisons des Princes estre tousiours les por-
 tes ouuertes aux Folz, & iamais aux Sages?
 Quelle plus grande cruauté de neuin, que
 de donner plus en vndour à vn fol, que à
 ses seruiteurs en vn an & à ses parés en son-
 te vie? Quelle plus grande inconstant
 que de faillir aux garnisons & fronti-
 eres de l'hyrcus, & aux Truans demeure Ro-
 maine? Quelle egale vergongne à Rome
 peult estre, que plus grans estats & memo-
 res laisseront en Italie les Bâteleurs &
 Truans guignets & sonnets, ballades, chan-
 sons & tabourins, violes & quintettes, q'
 selon les renommées Capitaines avec les
 triump

trionphes & armes. Et apres ic te dis vray,
que quand ces miserables alloient en Rom-
me de maison en maison semans leurs les-
geretz, & accumulans pecunes, iceux re-
nommez Barons alloient de Royaume en
Royaume consumans leurs deniers, aduen-
turans leurs vies, & respendans leur sang.
En la vltiere Espagne, comme les Libe-
riens avecques les Gaditains eussent guer-
re, & à ceu de Liberie leur defaillist la de-
fense, deux Bateleurs, & Tabourineurs, se
offrirent à soustenir pour un an la guerra.
Et succeda, que avecques les biens de deux
folz furent vaincus plusieurs sages. En
Ephese cite d'Asie le renommé Temple de
Diane avec la confiscation des biens du
Triant fut fait. Cadmus lequel edifia la vil-
le de Thebes en Egypte avecques cinquante
portes, luy donnerent plus pour lodifier
les Bateleurs, que tous ses amis. Si les hi-
stoires ne me trompent, quand Auguste
edifia les murs de Rome, il eut plus de
Trians qui furent noyez au Tybre, que ce
qu'il tira du tresor public. Le premier Roy
de Corinthe ilz escriuent auoir esté Enlu-
mineur; autres Bateleur. Ici veis son se-
pulcre en Corinthe: & comme ie dis de ce
bien peu de nombre, pourrois dire de plu-
sieurs autres. Regardes donques Lambert,
quant

quant sont deffonciez peu les Dieux; & quant variables les cas de fortune, & quant iettez les faits des hommes q̄ ainsi se font les vns memorables pour estre folz. comme autres pour sages. Vne chose meft cheute en grace des Truans, & est, que en presence font rire tous avec folies quilz disent, & des quilz saillent demeure chacun triste pour les biens & deniers quilz emportent. Et pour certain cest iuste sentence des Dieux, que ceux qui ont prins un plaisir vain ensemble, apres destre separez pleurent leur perte. Je ne veux plus rien escrire, sinon que ie rennoye ceste lettre en Grec, afin que la puisses monstrer par toute l'Asie. Tu depescheras incontinent les nefz, pour ce quil fault enuoyer des provisions en Ilyrie. Paix soit avec toy Lambert, salut & douce fortune soit avec moy Marc. Le Senat te salue, & tu de ma part diras à Fililex qu'il soit heureux & fortuné. Ma femme Pauline te salue, & rennoye pour ta fille une robe de chambre fort riche en payement de ses courtures. Je rennoye de ioyaux precieux.

Lettre 114. enuoyé par Marc Empereur à Catulus son special amy, en laquelle luy conte des nouvelles de Rome.

Marc.



Arc Censeur nouveau, à toy Catulus Censorin vieil. Il y ha ja dix iours passez, que au Temple du Dieu Ianus ie receuz ta lettre. Et ce Dieu Ianus mest pour tesmoing, que ieusse plustot voulu voir ta personne. Tu mescripts que ie tescriue longuement, la penurie & breueté du temps me fera te respondre plus bref assez moins de ce que ie desire. Tu demandes que ie te face sauoir si y ha icy aucune chose nouuelle. A cela ie te respõs que mieux demanderois si est demeuré en Rõme & Italie aucune chose vieille. Desja par noz tristes, destinees tout le bõ & vieil est acheué, par noz tristes destinees choses nouuelles & maudites auõs veuës. Lempereur, le Consul, le Tribun, les Senateurs, les Censeurs, les Ediles, les Flamines, les Preteurs, les Centurions, toutes ces choses sont nouuelles, sinon les vilenies qui sont vieilles, & tout se passe à faire nouueaux officiers, ordonner statuts & pratiques, venir au conseilz & esuciller subides, de maniere que plus de nouuelletez y ha à ceste heure en quatre ans, que ny ha eu au tẽps passé en quatre cẽs. Assemblõs nous pour tous quasi trois cens au conseil au hant Capitoile, & illec nous blasonnons, iurons & promettons que les vns auõs de

G

de

de sublimer, & abbatre les autres, fauoriser à cestuy, & destruire cestuy là, chastier les mauuais, & guerdonner les bons, reparer le vieil & edifier de nouveau, defraciner les vices & planter les vertus, amender le vieil & encheminer le bon, reprimer les Tyrans & emparer les pources. Et apres estre sortis dillec ceux qui ont dit meilleures paroles, ceux là sont prins en pires ceutres. O tristre de toy Romme, q'aujourdhuiras tes Senateurs à qui disans: Nous ferons, nous ferons, leur passé la vie! Et apres chacun cherchant son vtilité propre oublie le bien de la Republique. Plusieurs fois me suis part au Senat à regarder les autres, comme les autres moy: & suis espouuanté de voir le loquence de leurs paroles, & le zele de la iustice, & la iustification de leurs personnes. Et apres faillis dillec ie me scandalise de voir leurs extractions secretes, leurs entrailles damnables, & leurs ceutres mauuaises tant manifestes. Apres d'une autre chose est plus de s'esmerveiller, q'ny souffrance qui le peuue souffrir, que ceux qui tiennent leurs personnes plus infames, & les vies plus deshonnestes, ceux là avec intentions damnables vouent que se fassent iustices plus cruelles. Cest reigle infallible, & de la malice humaine fort vlee, que celuy
qui

Qui est plus hardi à commettre vne enorme coulpe, est plus cruel pour la mesme coulpe à donner contre autre sentence. Me semble que les coupes nostres regardons avec Arrests, qui font les choses moindres, & les fautes d'autrui cōtemplons en leue là ou les choses ressembtent plus grandes. O quant, & quant ien ay veu au Senat condamnez au gibet pour vne seule coulpe quilz ont cōmise en leur vie par les mains de ceux qui la mesme coulpe commettent chacune heure? Je me recorde auoir leu que es temps d'Alexandre le grand que alloit vn renommé Coursaire par la mer : lequel desroboit & iettoit à fonds toutes les flottes. Par le commandement diceluy ieune heureux Alexandre firent armer contre luy. Et comme il fut prins & presenté en sa presence, dit au Coursaire ces paroles : Dy moy Dyonides, pourquoy tiens tu en scandale toute la mer? car il ny ha nef qui puisse aller en Oriēt, ny nauiger en Occidēt. Respondit le Pyrate : Si ie tiens la mer en scandale, pourquoy toy Alexandre tiens tu la mer & la terre perdue? O Alexandre, pour ce que ie combats avec vn petit nauire seul par la mer lon m'appelle larron, & toy pour ce que tu desrobes avec deux cens nefz, & troubles le mōde avecques deux cēs mille

hommes lon tappelle Empereur. Je te iure Alexandre, qui si la fortune se adoucissoit contre moy, & les Dieux fussent cruelz contre toy, à moy donneroient ton Empire, & à toy te donneroient mon pourpetit naire: parauenture, serois meilleur Roy que toy, & toy pire larron que moy. Furent bonnes paroles, & dicluy cœur noble d'Alexandre bien receues. Et pour voir si ses œuvres correspondoient à ses promesses, le tira de Courfaire, & le feit Capitaine d'exercice, & fut tant vertueux en la terre, que cruel en la mer. Je te promets mon amy Catulus que Alexandre eut raison en ce quil feit, & beaucoup plus grande Dyonides en ce quil dit. Pour ce que aujourdhui en Italie ceux qui desrobent en public lon appelle Seigneurs, & ceux qui desrobent en secret lon appelle larrons. Es grandes annales de Livius iay leu, que allant fort troubles & meslees les guerres de la secôde guerre Punique, entre les Rômains & Carthaginiens vint vn Ambassadeur Lusitain enuoyé de toute Espagne à voir sil pourroit traiter aucune cōcorde. Venu à Rômme: prouua au Senat, que depuis quil auoit entré en Italie dix fois lon luy auoit desrobé ses biens. Aduint q̄ estant en Rômme, vid que lun de ceux qui luy auoit desrobé pendoit

vn

vn autre de ceux qui lauioient defendu.
Vené par luy si mauuaise oeuvre, & que à
iceluy lon auoit fait si grand grace sans
Iustice, cōme homme desespéré auecques
vn charbon escriuit au gibet cest escrit, qui
disoit : O gibet, tu es nay entre les larrons,
nourri entre les larrons, coupé de larrons,
ouuré de larrons, fait de larrons, planté
entre larrons, & lon te peuple d'innocens.
Là ou ie leuz ces choses estoit l'original de
Linus & ses histoires. Et si te iure par les
Dieux immortelz ; que toute la Decade
estoit esrite d'encre noire : & ces paroles
estoint de vermillon rouge. Je ne scay
quelles nouuelles, puis que les demandes, ie
tescris plus, sinon que tout est tant nou-
ueau, & tout est tant tendre, & voy le tout
tant mal cymeté que iay peur. Repenti-
nement applanie tout par terre, passe entre
toy & moy autre chose que te veux dire. Je
te fais sauoir que aucuns subitement ont
monté à valoir beaucoup en Rome, aus-
quelz assure ray plustot la chute que la
vie : car tout edifice fait hastivement ne
peult estre fort seur. Quant plus l'arbre se
dedient en nourriture tant plus tard à en-
uieillir, & des arbres desquelz nous man-
gerons leur fruit en Este, nous chauffe-
rons à leur feu en Hiver. O quant nous en

G 3. auons

auons veu desquelz ensemble nous esmer-
 ueillons de leur esliuement, & nous espou-
 uantons de leur cheute ! Ilz ont creu com-
 me vne masse, & se sont deffaits comme
 escume, leur felicité ha esté cōme vn point
 brief, & leur infortune est comme vne lon-
 gue ligne. Finablement ont accoustré & ar-
 mé le moulin de croissance, & moulu vn
 pou, se est arresté inutile pour tout lan. Ta-
 scez bien mon amy Catulus, que nous a-
 uons veu Cincius Fuluius en vn an fait
 Consul, & ses enfans Tribuns, & la femme
 Matrone des ieunes filles, & sur tout fait
 la garde du Capitole. Et apres non en vn
 an, sinon en vn iour veismes Cincius deca-
 piter en la place, ses enfans noyer au Ty-
 bre, & bannir la femme de Rome, la mai-
 son deroquee par terre, & tous ses biens
 confisquees au tresor public. Cest exemple
 tant rigoureux, nous ne lauons leu es Li-
 ures à celle fin que le metiōs en double, si-
 non que lanons veu avecques les yeux,
 pour le tenir en memoire: Comme sont va-
 riables les nations des gens, ainsi sont di-
 uerses les cōditions des hommes, & les ap-
 petits des mortelz. Me semble cecy estre
 verité, pour ce que ce que les uns ayment,
 les autres abhorrent. Apres à quoy ceux q
 vont, les autres fuient; de ce aussi que les

vns n'ont à petit; autres sont empêchez
 de maniere que ny tous auerques vne cho-
 se se peüent courir, ny les vns auerques
 toutes les choses se peüent satisfaire. Et
 lise chacun ce quil vouldra, & sembla
 auerques le monde, quand il vouldra, que ie
 veux plus tost monter ceste petite espace de
 cheute; & si ie ne puis venir au dessus ie de-
 montiray au chemin, que non hastiuer
 le monter en suant & en apres descēdre en
 roulant. En ce pas puis que sentendent les
 occurs, ce n'est plus de dōner licence de scri-
 re aux plumes. Et de ceste maniere ne re-
 gardes ce peu que ie dis, si non le beaucoup
 que par ce ie veux dire. Et puis que ie lay
 commençé & es terres estranges, ie te veux
 escrire dicy toutes les nouuelles. Je te fais
 sauoir, que ceste année ainsi questions au
 vingt cinq de May, vint vn Ambassadeur
 d'Asie quilz disoient estre Insulain de l'Isle
 de Gatin, Barbon elegant au corps, roussé
 en laspect, & assez hardi en courage. Ad-
 tint q' comme es prolixes iours d'esté est
 en Rome menoyant q' venoit le temps ho-
 tise de l'hyuer contraindre pour nauiguer, à
 son Isle ne despēchant les negotes. Vn
 iour estant à la porte du Senat vint entrer
 tous les Senateurs au Capitole, & que cha-
 cun estoit desquille des Armes quil por-
 toit.

soit. Apres comme Baron de bon esprit, & Zelateur de son païs, en presence de tous nous dit ces paroles : O Peres conforis, & Peuple heureux, ie suis venu de terres estranges à Rôme pour seulement voir Romme & ay trouué Romme sans Rôme, ne m'ont amené les murs qui l'environnoient sinon la renommée de ceux qui la gouvernoient. Je ne suis venu pour voir le tresor public ou entrét tous les tresors de tous les Royaumes, sinon pour voir le sacré Senat dont faillloit le conseil pour tous les hommes. Je ne vous venois voir pour ce que vainquies tous, sinon pensant questiez plus vertueux que tous, Je ose dire vne chose, que si les Dieux ne me rienent auuglé de mon entendement nest trouble vous autres nestes Rômaines de Rôme, & ce nest icy Romme des Rommains de voz predecesseurs anés ouy en nostre Isle, que plusieurs Royaumes se gaignoient avec la vaillance d'un, & se conseruoient avec la sagesse de tous : & à ceste heure estes tous à destruire & mal à gagner. De voz prenières Peres, tout leur exercice estoit en biens, & à voir autres questes leurs enfans, tout le tēps vous passe en ceremonies. Je dis cecy Rômaines, pour ce que m'atiez caidé faire mourir de rire de vous voir mettre tant de diligēce de laisser

les armes à la porte du Senat, autant que
 meuoient vos predecesseurs à les prendre
 pour defendre L'empire. Que proufite il de
 laisser les armes pour la seureté de voz per-
 sonnes, & mettez celles avec lesquelles vo-
 tuez tout le monde? Que proufite au triste
 negociateur que le Senateur entre desarmé
 au Senat despees & de cuirace, & son cœur
 entre au Senat armé de malices? O Rom-
 mains, ie vous fais sauoir, que en nostre Isle
 ne vous tenons Capitaines armez, sinon
 Senatours malicieux, ne tenants espees es-
 moulees ny pognons pointuz: des cœurs
 fors durs & des langues enuieimees nous
 esprouuans. Que au Senat vous mettiez
 armes, & ausc elles vous ostiez la vie, pen-
 se peut perdre. Mais que ne soustenez les
 Innocens & ne despéschez les negocians
 ne se peut souffrir. Je ne scay en quelle pos-
 session lon vous tient en Rome: car aux
 folz là en nostre Isle ton oste les armes, ou
 à vous autres lon vous oste les armes pour
 folz ou pour appassionnez. Si pour am-
 biceux & appassionnez; ce n'est des Rom-
 mains sinon de tyrans que les bulicieux &
 cimeux sont siages des pacifiques, les am-
 biceux des humbles, & les malicieux des
 simples. Si lon les vous oste pour folz, ne
 chet en la Loy des Dieux que trois cents
 6 5 folz

folz regent & gouuernent trois cents mil
 de fages. Il y ha tant de temps que suis at-
 tendant ma despêche, & par voz passions
 ie nay negocié non plus que le premier
 iour. Vous faites apporter huile, miel, sa-
 fran, bois, sel, argent, & or de nostre Ile en
 Romme, & voulez que allons autre part à
 demander iustice. Vous voulez auoir vne
 Loy pour cueillir voz rentes, & autre pour
 déterminer noz iustices. Voulez que en vn
 iour nous vous payons le tribut, & ne vou-
 lez en vn an nous despêcher vn affaire. Le
 vous requiers Rommains q̄ vous detenni-
 nez de nous oster les vies, & ainsi finirés
 ou de ouir noz complaints à fin q̄ nous
 vous seruons & car dautre maniere pour-
 estre que otrez avec les tuyes ce que ne
 voudriez auoir veu avec les yeux. Et si
 vous semble que es paroles me suis desme-
 suré, avec tel si que remediez à mon païs,
 me va que mostrez icy la vie: & ainsi ache-
 uation propos. Pour certain mon amy Ca-
 tulus & sont les paroles quil dit au Senat
 lesquelles depuis ie les luy demanday par
 escrit. Le ie dis vray, que la hardiesse que
 faisoient auoir les Rommains en autre ter-
 re, ia la tiennent les estrangers en Romme.
 Ne defaillit qui dit que cest Ambassadeur
 fust chastie mais ne le voulurent les Dieux
 que

que pour dire verité en ma presence nul
soit chastie. Suffit & beaucoup, quilz nous
souffrent les mauuaitiez sans que nous
tions & poursuiuions ceux qui nous ad-
uertissent dicelles. Les Brebis ne sont à
seureté du Loup, si le Pasteur ne tient avec
luy le chien. Ce que ie sens en cecy est,
que ne doiuent laisser de abbayer les chiens
à fin quilz resueillent les Pasteurs. Ny ha
Dieux, qui mandent, ny Loy qui le conseil-
le, ny Republique qui le permette, que
ceux qui sont pour chastier les inuentices
se tournent bouteaux, de ceux qui, disent
les veritez. Et puis q les Senateurs se mon-
strent hommes au viure, & aucunes fois sont
plus humains que les autres humains estis
esclaues des vices, qui est ce qui les deliure
de chastimét? O Romme sans Romme, qui
ne tiens ia que le nom de Romme! regarde
en quoy ha esté mis en parade le comble
de tes triumphes, la gloire de tes enfans, la
rectitude de ta iustice, & lhonneur de tes
temples; car aujourdhui lon chastie plus
celuy qui murmure dun Senateur seul, que
ceux qui blasphemement tous les Dieux en-
semble. Par plus fort cas iay de voir vn Se-
nateur ou Censeur estre pire que plusieurs,
& dens de dire, encores quil men desplaise,
quil est meilleur que tous. De verité ie te
dis

dis mon amy Catulus que pour le present
 nauons daller chercher les Dieux au tem-
 ples. Pource que les Senateurs se sont fais
 Dieux entre noz mains, cest la differēce de
 ceux qui sont immortelz à ceux qui sont
 mortelz. Les Dieux iamais font chose mau-
 uaise, & les Senateurs iamais font chose bō-
 nē. Les Dieux iamais disent menteries, &
 ceux cy iamais disent verité. Les Dieux par-
 donnent beaucoup : & ceux cy ne pardon-
 nent riens. Les Dieux sont contents destre
 honnorez cinq fois en lan : & les Senateurs
 veulent estre adorez dix fois chacun iour.
 Que veux tu plus que ie te die : sinon que
 les Dieux pour tout ce quilz font meriten
 estre louez, & les Senateurs pour tous
 leurs œuures meritent destre vituperez. Fi-
 nablement ie concluds que les Dieux en
 tout assuret & afferment, & en nulle chose
 faillent ny errent : & les Senateurs en nulle
 chose assurent, & en toutes errent. Seule-
 ment pour vne chose ont raison les Sena-
 teurs de ne receuoir chastiment, & est, que
 comme nentendent à soy attendre de leur
 coulpes, ne veulent que les Orateurs gaster
 temps, à leur dire les veritez. Soit ce que
 pourra estre, que ie tiens pour aduerti-
 sement que homme ou femme qui separe les
 oreilles dour veritez, est impossible qu'il
 apprenne

applique son cœur à aimer les vertus : soit Censeur qui iuge: soit Sénateur qui ordonne: soit Empereur qui cōmande: soit Consul qui exécute: soit Orateur qui presche & ore, ny ha homme des mortelz qui soit tāt bien regardé en ses œuures, ny tant corrigé en ses desirs qui ne merite chastiment pour le fait & aduertissement pour ce quil na de faire. Et puis que ie tay escrit des autres, ie te veux dire aucune chose de moy. Pour ce que des paroles de ta lettre iay colligé que desirois sauoir de ma personne, saches, si ne le scez, que es kalendes de Ianuier lon mha fait Censeur au Senat. Cest office que mon desir ne desiroit, ny lauois merité. Nest possible moins, & en ceste opinion sont tous les Sages, sinon que default entendement ou surmonte folie à lhomme qui de sa volonté préd charge des charges dautrui. Plus fort cas est à yn homme montueux prendre office auquel pour lexieter & complire avec tous, doit monstrier le visage par dehors contraire à ce quil sent par dedens. Tu me diras mon amy Catusus, que pour cela sont les bons : à fin quilz ne chargent doffices. O malheureuse Romaine! quand elle mha voulu, & qui tellement e tient meilleure d'elle, grieve pestilence loit estre venue pour les bons: quād ie suis eschappé

eschappé pour bon entre les mauvais. Iay
 accepté cest office, non pource q̄ ien auois
 besoing, sinon pour satisfaire aux desirs de
 mon épouse Faustine, & pour accôplir les
 commandemens de Antonius mon beau Pe-
 re. Ne tesmerueilles de chose que ie face, si-
 non de ce que ie laisse de faire: car lhomme
 qui sest espousé avec Faustine ny ha ia vi-
 lennie quil ne face. Je te iure que des le iour
 que ie fuz espousé me semble que ie ne tiés
 aucun sens. Je laisse à ceste heure des espou-
 sailles, & retoutne à parler de loffice. Pour
 tout certain tout hōme pacifiq̄ doit es offi-
 ces estre fort penible, pource q̄ quād assu-
 rez vôt les officiers entre tous les vertueux
 tāt perilleux vôt les vertueux entre les offi-
 ces. Et q̄ cecy soit verité, cōte ce quilz gai-
 nēt, et par là verras ce quilz perdēt. Dis les
 biens, si tu les scez: les maux oy les, si tu les
 desirer fauoit. Celuy q̄ préd charge de gou-
 uerner autres, cherche souci pour soy, enuie
 pour ses voisins, esperōs pour ses ennemis
 poureté pour ses richesses, resueillement de
 larrons, peril pour son corps, fin pour ses
 iours, & tourmēt pour sa bōne renommee. Fi-
 nablemēt cherche vn reiet pour perdre ses
 amis, et vn rappel pour reconuerer ennemis.
 O homme malheureux celuy qui deuant
 de plusieurs Merces tient charge! car tous
 iours

Tous le chargent soucis, comme il ha de
 contéter tous, & accomplir avec tous souf-
 pirs, pource q lon luy ha de donner : peur,
 & lon luy doit oster : larmes, sil se doit per-
 dre : & suspiciō, si lon l'infamera. Celuy qui
 congnoit cecy, sans plus attēdre doit met-
 tre vne bride à son bonnet : mais comme ie
 dis lun, ie diray lautre : car ie iureray & tu
 ne me contrediras, q plus trouuerons au-
 iourd'hui qui veulent estre encappez dedēs
 le Parc, ou lon cōbat cōtre les Tourceaux, q
 estre à seurētē en leschafant. Plusieurs fois
 ay oy dire, allōs aux Theatres pour courir
 les Tourceaux, allōs à la chasse pour courir
 les Cerfs & Sangliers, & arriuez au fait,
 fuyēt : non les bestes de eux, sinō eux des be-
 bestes : de maniere q là ou ilz vōt pour courir
 se tournēt en fuyant. Ie veux dire, q les ambi-
 tieux procurēt gouuerner & sont gouuer-
 nez, cōmāder & lon leur cōmāde, regir &
 eulx regis, & finalement pensans deffouz
 leurs mains tenir plusieurs, se metēt les mi-
 sérables, souz les piedz de tous. Pour le re-
 mēde de tous ces perilz avec vne chose se
 consolet mes pēsemēs. Et est ceste cy : Que
 si le procurer, ny moy à luy me offrir, le
 Sēat de sa volūtē me l'ha voulu cōmāder.
 En la huitieme table de noz anciēnes Loix
 sont ces paroles : Commandons que en no-
 stre

stre sacré Senat iamaïs se donne charge de
iustice à celuy qui de sa volunté se vient of-
frir, sinõ à ceux à qui avec meure determi-
nation veulent eslire. Cestoit pour certain
iuste Loy, pource que ne sont-ia les hom-
mes tât vertueux ne tant amis de leur Re-
publique, que oublice leur quietude & re-
pos se faisans dommage procurent aux au-
tres prouffit. Nul est tât fol q̃ laissez la fem-
me, enfans, & le doux païs, sen vucille aller
en terres estranges, sinon que se voyant en-
tre gens estranges, pense souz couleur de
iustice chercher son vtilité propre. Nõ sans
larmes ie le dis: que les Princes avec leur
peu de soucy, & les Iuges avec leur couuoitise
ont miné & desroqué les haults murs
de la police de Romme. O mon amy Ca-
tulus, que veux tu que ie te dic, sinon que
ce tant diminue nostre credit, tât vuide no-
stre couuoitise: tant fait audacieux nostre
hardement, tant deshonte nostre honte,
que ainsi pouruoient Iuges pour aller des-
rober noz voisins, comme Capitaines con-
tre noz ennemis. Je te fais sauoir, que de
là ou Romme estoit aymée pour chastier
les mauuais, aujourdhui est abhorree pour
despouiller les Innocens. Je me recorde
voir leu q̃ es temps q̃ suffisoit à toute Si-
le Denys Syracusain, vint vn Ambassadeur
de

de Rhodes à Rome, lequel estoit ancien en
sours, docte en lettres, vaillant en armes, &
fort curieux à regarder toutes choses, allât
en apres à Rome, voyât la maïesté du sa-
cré Senat, la haultesse du hault Capitole &
l'environnemēt du collifet, la multitude des
Senateurs, la sagesse des conseilz, la gloire
des triumphes, le chastiment des mauuais,
la paix des habitans, la diuersité des na-
tions, labondance des maintenues, & lordre
des offices, & finablemēt voyant que Rom-
me estoit Rome, interrogué que luy en
sembloit, respondir: O Rome, cestuy ton
siecle est tout de vertueux & Sages, autre
viēdra tout de folz. O haultes & fort hault-
tes paroles ! Ha esté Rōme sans tenir mai-
son de folz & nyais six cens ans, & y ha
trois cens que nen y ha vne de Sages & ver-
tueux. Regardes q̄ ie te dis, & non de mo-
querie sinon de verité ie les dis, que si les pi-
toyables Dieux aujourdhui resuscitassent
noz predecesseurs, ou ilz nous descōgnoi-
troient pour leurs enfans, ou ilz nous fe-
roient attacher pour folz. Ce sont les cho-
ses qui se passent en Rōme, & tu ne me dis
ce que passe là en Aggripine. Dicy ne
peux tescrire chose qui te donneroit peine.
Escris moy aucune chose avec laquelle ie
me resiouisse. Si ta femme Dinsilla se porte
bien

bien de la flotte qu'est venue de Catin de
 fel, huile & miel : iay fait quelle en ha esté
 bien pourueue. la sauras comme Flobins
 nostre oncle leiecta à terre son cheval, &
 incontinent est mort. Laertia & Colliode-
 rus sont amis, pour occasion dun mariage.
 Je tenuoye vne robbe ; ie prie aux Dieux
 que ne voyes mauuaise ioye delles. Ma fem-
 me Faustine te salue, & me recommande à
 Iamirus ton filz. Les Dieux soient en ta
 garde, & de moy separét la sinistre fortune.
 Marc tout bien, A toy Catulus tout bien.

*Lettre xiiii. enuoyee par Marc Em-
 pereur aux Dames amoureuses, de
 Rome, pource que elles ionerent de
 luy une farce.*

M Arc Orateur qui en Rhodes lit
 lart doratoire, à vous autres
 Dames amoureuses, de Rome,
 salut aux personnes, amende-
 ment en la vie vous desire. Icy lon mha
 escrit quen la feste de la Mere Berccynthia
 toutes vous autres ensemble auez represen-
 té vne farce de moy : en laquelle auez mis
 pour exemple ma vie & à lencamp ma re-
 nommee. Lon mha dit q Auilina lha com-
 posee, Lucia Fulvia lha escrite, toy Torin-
 gula chatois, & toutes ensemble au theatre
 la

la representiez. Vous mauez pourtrait de
 peint de diuerfes manieres : Auec vn liure
 en la main au reuers, comme vn Philoso-
 phe feint : Auec la langue fort tiree, com-
 me vn audacieux parleur sans mesure : Auec
 vne corne en la teste, comme cornu publiq:
 Auec vne ortie en la main, come vn amou-
 reux tremblant : Auec vne enseigne cheue,
 comme Capitaine couard : Auec la moitié
 de la barbe faite, comme homme effemi-
 né : Auec vn drap deuant les yeux, comme
 vn nyais condamné. Et non contentes de
 ce, me traistes autre iour avec autre inuen-
 tion nouuelle. Vous me feistes en statue les
 piedz de paille, les jambes de alkambre, les
 genoux de bois, les muscles de cuiure, le
 ventre de corne, les bras de poix, les mains
 de masse, la teste de yesso, les oreilles d'a-
 ne, les yeux de serpent, les cheveux de ra-
 cines de para, les dens de char, la langue de
 scorpion, & le front de plomb, en laquelle
 estoient esrites en deux lignes ces lettres
 M. M. T. N. T. S. V. S. lesquelles à mon
 semblant veulent dire cecy : Ne tient tant
 de malicez la statue quand de doublettes
 fais. Et apres tout oecy fait, fistes à la ri-
 uiere, de la luy tistes la teste bas attachee
 vn tour entier. Et si neust esté la Dame
 Messaline ie penso que iusques aujourdhui

elle y eust esté attachee. A ceste heure mes Dames amoureuses, mauez escrit vnes lettres par Fuluius Tabricius, que dicelle ne recoiue peine, sinon que comme homme amoureux de la main des Dames le recoiue pour moquerie. Et à fin que ie naye temps de penser en elle menuoyez demander vne question, & est: Si iay trouué en mes escritures dequoy, par qui, ou, quand, qui, & comme se sont faites les premières femmes. Et pource que ma complexion est prendre les moqueries pour moqueries, & aussi pource que vous autres le mandez, ie le feray. Autres voz amis & les miens m'ont escrit, & sur tous Fuluius vostre Ambassadeur le m'a prié. Je lay ten, & nul aucune chose que soit me fais complainte, seulement à vostre lettre & question ie donneray respõce. Et puis que nul ha esté pour faire la demande, ie proteste que à nul sinon à vous autres amoureuses de Rome enuoye la respõse. Et si aucune Dame honneste vueille pour vous autres prendre la demande, cest signe que de l'office que menez vous tiét enuie. Pour certain la Dame qui monstrera enuay de vostre peine en public, des icy la condẽme quelle tient aucune coulpe en secret. Celuy qui est sur le chatault ne craint le bramer du Taureau & cel

Et celui qui est au donjon ne se pouvant de l'artillerie, ie veux dire que la femme de bonne vie ne craint l'homme de mauuaise langue, les bonnes matrones me tiennent pour perpetuel seruiteur, & les mauuaises pour vostre capital ennemy. Respondant apres. à la question, conuient. à sauoir de quoy furent faites les premieres femmes. Ie dis, que selon la diuersité des nations quil y ha au monde, ost la diuersité des opiuios que ie trouue en ce cas. Les Egyptiens disent, quand le fleue de Nil saillit hors de bort & arrosa la terre, demourerent plusieurs monceaux de terre conglutinez de grosse ensemble, & que suruenant la chaleur se creerent plusieurs bestes sauuages: & que entre elles, illec fut trouuee la premiere femme. Notez mes Dames que ha esté necessaire que le fleue du Nil saillist hors bort à fin que nasquist la premiere femme en la terre. Toutes les creatures sont nourries es entrailles de leurs Meres sinõ la femme qui se nourrit sans mere. Et semble bien cecy estre verité. Pource que sans Meres nasquistes, sans reigle viuez, & sans ordre n'irrez. Pour certain à plusieurs trauals se met, & plusieurs cauteles ha de chercher, & plusieurs fois doit penser, & plusieurs secons ha de tenir, & plusieurs ans ha dat-

tendre, & entre plusieurs femmes ha desiré
celuy qui veut vne seule femme par raison
gouuerner. Pour fieres & cruelles q̄ soient
les bestes saunages; à la fin le Lyon est dete-
nu par le Lyonneur son gouuerneur; le Tau-
reau senferme au parc, la bride dompte le
cheual, le petit ain tire le poisson, & le
loup souffre destre mis souz le ioug. Seule
la femme est vne beste indomptee qui ja-
mais ne perd la hardiesse pour estre com-
mādee, ny la bride pour nestre commādee.
Ont fait les Dieux les hommes tant hom-
mes, & les bestes tant bestes, & le rende-
ment humain tant hault, & les forces tant
fortes quil ny ha chose qui sen voise pour
hauite, ny leur eschappe pour legere, ny se
defend pour forte quelle soit. Ie vous diray
mes Dames de vous autres, ny ha esperon
qui vous fasse aller, ny lesses qui vous puis-
sent tenir, ny frain qui vous puisse enfre-
ner, ny petit ain pescher, ny rete prendre.
Et finablement, ny ha loy qui vous subin-
gue, ny vergongne qui vous enfrenne; ny
é crainte qui vous espouuante, ny chastiment
qui vous amende. O quand mal aduente-
rē se met celly qui ha de vous regir, &
corriger! car si vous prenez vn sinistre
ne vous en tirera de la tout le monde. Si
daucune chose lon vous aduise, iamais
croyez.

esroyez: Si lon donne conseil, iamaïs le prenez: Si lon vous menasse, incontinent vous complaignez: Si autcū vous fier, incontinent vous prenez vengeance: Si lon vous flatte, vous en orgueillissez: Si lon ne vous resiouit, vous en auez enuie: Si lon dissimule, vous vous faites hardies: Si lon vous chastie, incontinent vous conuertissez en serpens. Finablement iamaïs femme sceut pardonner inïaire, ny remercier vn bien fait. Que lon appelle aujourdhui la plus simple de toutes les femmes, ie iurtray que elle iure à moins sauoir quelle sceut plus que tous les hommes, comme soit verité: que à plus sage détaille aucune chose de sagesse! Voulez vous voir mes Dames quand peu est ce que sancez, &c: comme est beaucoup ce que ignorez? Que es choses fort arduës ainsi vous determinez de sursis, comme si mille ans y eussiez pensé. Et si aucun vous contredit le conseil, vous le tenez pour fort mortel ennemi. Audacieux est la femme qui senhardit à donner conseil à l'homme: Mais le est, plus homme, qui le prend de la femme. Le tourne à dire quil est fol celuy, quil le prend; & plus celuy quil demande, & beaucoup plus celui qui le accomplit. Mon opinion est, que celuy qui ne voudra trebucher en tant de

pierres, ny se spiner en tant de mauvaises
 espines, ny se blesser entre tant d'orties & de
 ce que vous direz, & face ce qu'il verra.
 Parle bien & ouure mal: au promettre pro-
 mette beaucoup, à l'accomplir n'accom-
 plisse rien, & finalement loue voz paro-
 les & condène voz conseilz. Que lon de-
 mande aujourdhui à plusieurs, & fort re-
 nommez barons qui ja sont morts, comme
 leur ha esté avec les conseilz des femmes
 qu'ad ilz estoient vifz: Je suis certain qu'ilz
 ne voudroient lors naistre pour les croire,
 ny à ceste heure voudroient ressusciter pour
 les ouyr. Comme fut le Roy Philippe de
 Macedoine avec Olympias, Paris avec He-
 leine, Alexandre avec Rosane, Eneas avec
 Dido, Hercules avec Dejanira, Hamolba
 avec Thamira, Antonius avec Cleopatra,
 Iulc Cesar avec Domicia, & Neron avec
 Agrippine. Et si lon ne veult croire à ce
 là de ce qu'ilz ont souffert avec elles, que
 lon demande à moy triste comment m'est
 allé avec vous autres. O femmes, me re-
 cordant que ie suis nay de vous autres, ie
 abhorre la vie, & en pensant que vis avec
 vous, ie desire la mort, car il ny ha autre
 mort fin si que de traiter avec vous: & ny
 ha autre vie si non de fuir vous autres. C'est
 un commun dit des femmes, que nous se-

tres hommes sottes & ingrats, pour ce que
naissans de voz entrailles vous traités com
me serues & chaberies, & puis que nous
avez enfantez avec peril & nous avez nour
ris avec travail ce seroit chose iuste que
nous autres nous occupassions tousiours
en vostre seruice. Plusieurs fois me suis mis
à penser de là ou vient que les hommes de
sirent tant les femmes. Ny ha yeux qui ne
plouent, cœur qui ne se rompe, esprit qui
ne se triste que voit vn homme sage perdu
apres vne femme fole. Mieux seroit passer
lo iour à accouster ses yeux, la nuict ob
scure à se tourmèter en pensement, vn iour
à ouir des nouvelles, autre iour à faire ser
uice, l'une fois ayant les tenebres, l'autre
abhorrant la lumiere, meurt avec compa
gnie & vit en solitaireté. Et finalement le
pours amoureux peult ce quil ne veult, &
veult ce quil ne peult. Apres y ha plus, que
ne luy proufent les conseilz de ses amis,
ny l'insanie de ses ennemis, ne perdre les
biens, ny advenir son honneur, ny laisser la
vie, ny chercher la mort, ny s'approcher pres,
ny fuir de loing, ny voir avec les yeux, ny
ouir avecques les oreilles, ny que goust le
goust, ny touche la main. Et finalement
pouant de soy atteindre victoire, tient
tousiours contre soy la guerre. Apres sa
chent

chent les amoureux de là ou procedent
leurs amours. Et est cecy : Les entrailles de
là ou nous naissons sont de chair, les mam-
melles que nous allaitons sont de chair,
les bràs esquelz nous sommes nourris sont
de chair, les pensemens que nous auons
sont de chair, les ceintures q nous ouurons
sont de chair, pour quelle occasion venant
la chair deux au rappel de la chair d'elle,
plusieurs coeurs libres trebuchent au retz
d'amours. Bien semble, mes Dames, que
vous estes nourries es piscines selon que cy
dessus disent les Egyptiens. Les piscines ne
tiennent eau: clere pour boire, ny fruit
que manger, ny poissons que pescher, ny
nasselle que nauiger. Le veux dire que vous
autres en la vie estes ordes, en la person-
ne infames, es aduersitez debiles & fla-
ques, es prosperitez incautes, es paroles
faulces, & es ceintures douloureuses; & en ab-
horrez aciez desordre, à aymer extremes, à
donner estes auaricieuses, à prédre desbon-
teux. Et finalement ie dir, que vous estes
en accept de crainte, la ointes. Sages trou-
uent peril, & les simples souffrent. En vous
autres les Sages tiennent desloances leurs re-
nommes, & les simples leurs vies souffre-
teuses. Laissez l'opinion des Egyptiens, ve-
nons à ceste heure à celle des Grecs, les-
quels

Quelz disent que es deserts d'Arabie le So-
 leil monstre plus la force de sa chaleur, &
 que au commencement apparut illecques
 vne femme seule avec vn oiseau Phenix
 seul, & que loiseau fut crée de l'eau, & la
 femme de la grand chaleur du Soleil & de
 la pouldre qui sort de la pourriture des ar-
 bres quand les vers les mangent. De ceste
 maniere que estant vn arbre fore mangé de
 vers, survint vn moncean de feu qui le bru-
 la. Et ainsi du feu & des pouldres diceluy
 arbre brulé fut faite la premiere femme. En-
 cores que ie soyo Philosophé Romain,
 ie ne dray ce que dit mal en ceste opinion
 le Philosophé Grec, pour ce que certaine-
 ment vous autres Dames amoureuses es
 langues vous estes de feu, es conditions de
 pourriture de pouldre de bois selon la di-
 versité des bestes, ainsi nature en diuerses
 parts du corps ha meis les forces, à l'aigle
 au bec, à la licorne en la corne, à la serpent
 en la queue, au taureau à la teste, à l'ours
 au bras, au cheual en la poitrine, au chien
 aux dents, au pourceau aux crocz, à la pa-
 lombe es ailles, & aux femmes en la lan-
 gue. Pour certain n'est si hault le vol de
 la palombe comme la fantaisie de vostre
 folie, esgratigne tant le chat avecques les
 ongles comme vous autres esgratignez
 les

lès nyais avec voz importunitéz. Ne blâs-
 tant l'auail le chien qui le suit, que vous fai-
 tes le triste amoureux qui vous sert, nen-
 court en tant de peril la vie de celuy qui
 prend le Taureau entre les cornes, comme
 la renommée du triste qui chet entre voz
 mains. Et finablement, ne tient tant de poi-
 son vn Serpent en la queue, comme vous
 autres en la lague. Et tire toutes les Dames
 de Romme à part, pour ce quil y ha pla-
 fiers Dames Rommaines esquelles ny ha
 complaints de leurs personnes, ny suspi-
 cion de leurs renommées : de telles ne par-
 le ma lettre, ny escrit ma plume de toutes
 les autres non telles. Je dis des femmes qui
 sont telles quelles, que toutes les bestes ve-
 nimeuses ne tiennent tant de poison en leur
 corps respandu, comme vne mauuaise fem-
 me tient ensemble en sa lague. Et puis que
 les Dieux ont commandé, & noz destinées
 long permis q. la vie des hommes ne puisse
 passer sans femmes : Je aduertis les ieunes,
 & prie les vieux, esueille les sages, & ensei-
 gne les simples que fuyent les femmes de
 mauuaise renommée plus que de pestilence
 publique. Lisant les Loix de Platon fortan-
 ciennes, en elles ie trouuy quelles disoit
 * Mandonz que toute femme publicq-
 ment infame soit publiquement de la cité
 déet

dictes. A fin que voyant autres q̃ la coulpe ne demeure sans peine, abhorrent la coulpe pour ne cheoir en la peine. Et disoit plus la Loy : Mandons que son pardonne à la femme toutes les coulpes quelle commettra avec sa personne, si lon void en elle amendement : mais iamais lon ne leur pardonne celles quelles auront comis avec la langue : car celle qui se commet avec la personne mauuaise cest par fragilité, mais avec la langue cest par malice. O diuin Platon, maistre & mesure de tous les entendemens, & Prince de tous les Philosophes quand en ton siecle doré tu feis telle Loy, auquel tu tendois si grande faulte & penurie de mauuaises femmes, & tant dabondance de bonnes femmes Grecques, que ferois tu uiourd'hui en Rome là ou il y en ha tât de mauuaises publiques, & tât peu de bonnes secretes? Naturellemēt les femmes ont leste au visage honteuses, & es paroles empetees, sages rrisens, en laller reposees, en la conuersation douces, & au chastimēt croyables, en la vie fort bien regardees, en a personne retirees, es promesses fermes, et en amour constantes. Finablement celle qui voudra estre bonne ny de la sagesse des Sages ne sa personne; ny de la legereté des legers sa renommee, se garde la femme vertueuse

tous de quelque homme que ce soit qui
 luy face promesse; car depuis que les flam-
 bes de Venus sont allumées, & Cupido ha
 fiché ses fleches; le riche offre tout ce quil
 tient, & le pouré tout ce quil peut: le sage
 qui sera son grand amy, & le simple pour
 tousiours son seruiteur: le sage perdra pour
 elle la vie, & le fol prédra pour elle la mort:
 les vieilz leur disent quilz seront amis de
 leurs amis, les ieunes quilz le serót de leurs
 ennemis: les vns promettans de payer leurs
 debtes, & les autres de venger leurs iniures.
 Finablement ceux cy pour quilz cachent
 leur poureté, & ceux là à fin quilz publient
 leur beauté laissent les sottés & legeres per-
 dre leurs personnes, & dōner fin à leurs re-
 nommes. Je veulx laisser les bonnes, car ce
 nestoit pas mon intention, mais bien de les
 aduertir. Je vous demande mes Dames
 amoureuses, Si Platon. fust à ceste heure,
 ou vous eussiez esté lors, eussiez vous fait
 de ma vie vne farce, & eussiez trainé ma
 statue par Rōme? Non pour certain à ceste
 heure defait de ce que voyons en vous au-
 tres. A ceste heure de suspicion de ce que
 lon dit dautres; peu en y ha en Romme en
 qui Platon & sa Loy executassent la peine.
 Vne chose ne nieréz, que si ie suis le pire de
 tous les hommes, à la fin auez trouué la fin
 de

de mes vilennies : mais vous ne me niez, que la moins mauuaise de vous autres, les malices de sa vie ne pourrois conter en ma vie. Grand peril tiennent les femmes sages de estre voisines des fôles, grand peril tiennent les honteuses avec celles qui ont perdu honte, grand peril tiennent les retirees avec les hardies, grand peril tiennent les chastes avec les adulteres, grand peril tiennent les honnorees avec les infames. Car il ny ha femme infame, qui ne pense que toutes soient infames, de stre que soient infames, procure que soient infames, die que sont infames. Et à la fin pour couvrir leur infamie infament toutes les bonnes. Il y ha long temps, mes Dames amourcuses, que si me congnoissez, ie vous congnoissois : si vous dites, ie dis : si sauez, ie scay : si taisez, ie tais : si vous parlez en publiq, ie ne parleray en secret. Tu scez bien Aujlina qui ha composé la farce que plus cher vendoit Eumedes chair de veau en sa boucherie, que toy les xierges innocentes en ta maison. Tu scez bien Turinga, que vn iour deuant moy contois tous tes amoureux, & me les pouuant conter par les doigts, tu demandois vn boisseau de pois. Tu scez bien Lucia Fulua, que quand tu fuz (tu scez aussi bien à qui) à Bretus, nous feismes la
paix

paix avec ton mary, que le tiras à parti que en chacune sepmaine vn iour ou tu dormirois dehors, ou il ne dormiroit en ta maison. Tu scez bien Rotoria que deux ans de ta ieunesse tu as esté par la mer, & tapointas avec le Courfaire Pyrate, que poucent hommes dune armee ne peust mettre autre amourcuse en la Galere. Tu scez bien Egna Curcia, que quand le Censeur entra à té tirer les prises, il te trouua cinq robes dhommes avec lesquelles tu allois de nuit, & non plus dune de femme avec laquelle tu allois de iour. Tu scez bien toy Pefilane Fabrice, que Aluinus Metellus deuant le Censeur estant mariee te meit demande publique de ce que tu gaignois en sa maison avec tes amis en secret. Tu son bien Camille, que non contente avec ceux de ta terre, de la fort grande frequentation que tenoient avec toy les estrangeres nations, tu scez parler toutes langues. Je veux signer celles qui mauuez signé, blesser celles qui mauuez bleisé, persécuter celles qui mauuez persécuté, infamer celles qui mauuez infamé, Aux autres pardonne ma plume pour ce quelles m'ont pardonné en la farce, pour ce q ma lettre ha commencé en ce que auez fait de ma personne, ie veux que le acheue en ce q ille sent de vostre renommee.

me. Et par ce ie concluds, que de tous les dommages peult l'homme eschapper pour se retirer: mais des femmes non, sinon à les fuir. Je acheue & demande aux Dieux, que ie voye de vous autres, ce que vous autres desirez de voir de moy. Et puis que vous estes amoureuses, ie vous conseille que puis que maitez enuoyé par moquerie la farce, prenez par moquerie la réponse. Marc Rhodjan aux amoureuses de Romme.

*Lettre. xiv. enuoyee par Marc Empe-
reur à une femme amie Boemia, pour
ce qu'elle vouloit aller avecques luy
en la guerre.*

M Arc-Preteur Romain meis es
guernes & trauaux de Dace, en-
uoye salut à toy son amie Boë-
mia, qu'as es plaisirs de Rom-
me. Eschappât d'une bataille fort cruelle iay
leu les petites lignes de ta main, & vne lon-
gue informatiō de ta part ay ouye. Je te dis
que tu mas meis plus despouuantement, que
non mes ennemis crainte. En prenant la let-
tre en la main: incontinent l'herbe de ta ma-
lice print lieu dedens le cœur. Quand ie
remperay mon corps de tes delits ie pen-
say q mon cœur estoit libéré du venin de
tes

tes amours. Que moy de ma volonté; & toy pour plus ne pouuoir nous donner libertez de noz plaisirs, ie pensay que aussi bié se faisoit d'horce de noz ennemis: mais vous estes telles, que vous faites bannissement d'amours, & trefors de passions. L'amour de toutes vous autres se doit digerer avecques vne pilule; & la passion d'une seule ne la desopileraitoute la Rhubarbe d'Alexandrie. Vous vous monstrez etuelles à pardonner à vn ennemi, & fort legeres chacun iour à changer d'amis. Curieusement ie lay regardé pendant que les delits pressioient ma ieunesse, que iamais veis en femme certitude, ny raison en l'amour, ny à la fin que haine. Ta legereté presente se querele de ma ieunesse passée, & est pour ce que tu ne vois en moy le vouloit enuers toy ancien, ny le seruice present. Et pour certain oyant son accusation, & non ma iustification, tât iustement m'o payeras avecques la mort, comme ie ne paye avecques oubli, lequel oubli tant estrange desire en celuy qui sert, comme ingratitude en la Dame seruite. Penses tu que i'aye oublié la Loy de Venus, là ou elle mande, Que les curieux amoureux leurs forces exercent en ames, & leurs cœurs occupent en amours. Et doivent plus faire que leur robbe soit fort nette,

te, leurs piedz fort à tompas, leurs corps
fort reposé, leur voix fort basse, & leur per-
sonne fort graue. Doiuent aller leurs yeux
desployez aux fenestres, & leurs cœurs fort
hauts par lair doiuent volter. Pour certain
mamie Boëmia, cest vn grossier amoureux
celuy qui tient le vouloir captif, & enten-
dement libre. Illecques son entendement se
doit perdre là ou le vouloir se laisse em-
prisonner. Je dis cecy à celle fin que sa-
ches, que si mon aage ha baissé l'exercice,
mon esprit n'a point oublié l'art. Te com-
plains que ie me suis donné grand repos,
& en toy meis beaucoup d'oubli, ie ne te
veux nier la verité, le iour de l'oubli fai-
tent la monstres mes pensemens. Et la rai-
son prouifiante declaira que ny à ma gra-
uité se permettoit que ayme, ny ton aage
souffre estre aymée. A ceste heure scez que
plusieurs choses dissimule le monde aux
jeunes, esquelles prins les vicilz merizent
grief chastiment. Les ieunesses faites en
la vieillesse procedent dignorance, mais
les vilennies faites en la vieillesse proce-
dent de malice. Quand ie gardois les quan-
tous, me pourmenois par les rues, ie chan-
tois des noütes, regardois aux fenestres,
touchois des Guiterres, ie eschelois les
murs, ie esucillois les legers en mon ieune

aage rendre, penſes tu que ie ſeuſſe ce que ie faiſois? Quand ie me veoye priué diceux mes anciens plaiſirs, & me vois rempli de tant de cheueux blancs, & veſtu de tant de douleurs ou ie penſe que ie nay eſté lors, ou que ie le ſonge à ceſte heure. Ne ſachât le chemin ay erré, ne voyant les chemins pleins de pierres iay trebuché, ſans que me donnaſſe garde de laqs me ſuis mis es retz, ne cherchant le gué me ſuis engouffré, & es beſtiſes de mon audace & hardieſſe me ſuis perdu, & pour cela ie merite pardon. Mais à ceſte heure que ie ſuis ſorti des eſpines & buiſſons, tu me y veux remettre plus auant, encores que ie ne puiſſe prédre la purge tu moſſres nouueaux ſyropz. Iay veillé toute la nuit, & touche de nouueau lallarme. Pour lamitié ancienne ie te prie, & par les Dieux te coniure, que puis q mon cœur ſeſt rebellé contre ton vouloir, et ton vouloir qui eſt douteux me laiſſe à te deſirer ſans doute: mais à fin que tu ne argues mes cheueux blancs dingratitude: comme moy ta face ay arguée doiuſſeté: ie veux que nous entrons à conter ce que auons gaigné, & eſperons gaigner. Dis moy ce q lon tire de ces plaiſirs. Le temps mal deſpendu, la renommee en braule de perdition, le patrimoine gaſté, le credit perdu,

perdu, les Dieux ennuiez, les vertueux scandalisez, là ou nous autres atteindons les noms de bestes brutes, & surnoms d'infames, & vous autres de telles quelles. Tu dis en ta lettre que tu veux laisser Romme & me venir voir icy en la guerre de Dace. Voyant ta folie ie me ris, & congnoissant ta hardiesse ie te croy. Quand ie suis venu à ce passage tournay à regarder le seing, d'autant si elle estoit tienne la lettre. Et se altererent les poulx & sentemens du cœur, & se muèrent les couleurs de la face, imaginant ou que en toy surmonte deshonneur, ou en moy défaut de gravité, pour ce que telles legeretez ne se confient si aion de semblables legers. Tu scez bien que celuy qui fait mal, merite peine deuant celuy qui fait lin'amie. Ie te demande, ou veux tu aller ? Tu tes laissée couper en verduz, & tu te veux à ceste heure vèdre pour vin. Tu es venue des premigres comme les cerises, & te veux maintenir comme coings. Nous t'acions mangée en pampre, & tu veux sembler un raisin. Les raisins ont esté doux mais le marc est ia trop dur. A force de paille & fannier lon tha fait meurir estant jeune, & tu es venue des premieres comme bresue, & pense que soyes meure, & tu ne es sinon piorrie, & si tu es pourrie lon

te doit abhorrer. Tu ne te contentes que quarante ans que tu as, les vingt & cinq se sont passez en goust, comme de vin que lon erie, & comme melons cachez souz les fueilles, qui sont corrompuz & pourtiz. N'es tu pas Boëmia celle qui ha deux dents moins, les yeux profonds, les cheveux blancs, la faceridee, vne main perdue de goutte, & vn costé perdu de chanter? Ou veux tu aller? Mets toy donques en vn barril, & te iettes en escabeche : tu viendras toute mortue. Nous auons mangé là le poisson frais, & tu me veux apporter icy les arestes appareillees en lieu. O Boëmia, Boëmia, à ceste heure ie cõgnois quil ny ha que fier es ieunes, ny esperer des vieilz. Tu te complaints que tu nas rien. Cest vne querelle vieille aux amoureuses Rommaines, que prenât de tous avecques moins que nul. Et cela se cause que ce que vous defaut de credit voulez accomplir avec argent. Donques croy moy mamie, que le fol estat qui procede de gain inuiste, peu de seurété & moindre renommee peut donner à la personne. Je ne say pourquoy tu as tant despendu. Car si ie tirois les anneaux dune main, tu ouurois ma bourse de lautre. Et auois plus grande guerre avec mes coffres lors, que ie
ny

ny avec mes ennemis. Iamais ie neuz aucun beau loyau que ne me le demandasses, ny chose que me demandasses dequoy te refusasse. O soucie de moy, à ceste heure que ie mesueille en la vieillesse, ie trouue le grand dōmage de ma ieunesse ! De trauaux & poreté tu te plains. Ie suis celuy qui ay mestier de telle medecine pour ceste opilation, & demplastre pour ceste playe, & deau froide pour telle grāde fieur. Ne te recordes que bannie ma necessité en la terre doubli, & mise ta volunté pour requeste de mon seruice, en hyuer iallois tout nud, en esté chargé de robes, par les boues iallois à pied, & par chemin sec cheuauchois, quand iestois triste ie ryois, & quand iestois ioyeux ie pleurois. De crainte ie tirois les forces, & des forces couardise. Les nuicts à soupirer, & les iours aller rodant tu passois. Et si tu auois mestier daucune chose, faillloit que ie le defrobasse à mon pere. Dis moy Boemia, avec qui cōplissois tu tes folies publiques, sinon avec les mautais ordres que ie men donnois en secret ? Sauuez vous qu'il me semble de vous autres amboureuses de Rome ! Que vous estes en la court la petite teigne de vicilz passetēps de legers, tresorieres de nyais & sepulchres des vicieux. Ce que men semble est, que en

ceste jeunesse tous se donneient à toy, à fin
que tu te donnasses à tous: à ceste heure tu
te donnes à tous, à fin que tous se donnent
à toy. Tu me dis que tu as deux Filz, & que
te défaut le remede pour eux. Rens gra-
tes aux Dieux de la pitié dont ilz ont vsté
avec toy. A quinze enfans de Fabricius mô
voisin nont donné plus que vn Pere, & à
deux seulz tes enfans ont donné cinquante
Peres. Donq deuise les par leurs Peres: car à
yn ne restera vn doigt. Lucia ta fille de fait,
& mienne par suspicion, recorde toy que ie
luy ay fait mieux en la mariant que tu nas
fait à sa procreation: car à l'engendrer tu as
appellé plusieurs: & à la marier tu mas laist
seul. Ie tescris bien peu au respect de ce q
ie te voudrois bien escrire. Lucius Corne-
lius mha longuement parlé de ta part. Luy
mesmes te parlera longuement de la mien-
ne. Il y ha long temps que ie te congnois
impatiete. Ie scay bien que tu ne seras sans
menuoyer aucune lettre encores malicien-
se. Ie te prie puis que ie tescris secrettement
ne me diffames en publiq. Et quand tu liras
ceste lettre, recorde toy cōbien d'occasions
tu mas donnees pour que ie tescruiſſe. En-
cores que nous soyons ennemis, non pour
cela laisseray de tenuoyer argent. Ie tes-
moye vne robbe, Les Dieux soient avec toy
Boëmis

Boëmia : & me tirèrent avec paix de ceste guerre. Marc Pretour en Dace, à son ancienne amie Boëmia.

Lettre xvi. en response de celle de Lempereur, de son amie Boemia, qui est digne d'estre notee.

BOëmia ton ancienne amie, à toy Marc du mont Celius ton mortel ennemy desire vengeance de ta psonne, & mauuaise fortune pour toute ta vie. Iay receu ta lettre, & par icelle semble que sont damnees tes entrailles & cruelles tes malices. Vo⁹ tenez ce priuilege, les malings comme toy, qⁱ puis que lon vous souffre voz vilennies faites en secret, pourquoy blestez vous rien en publicq^{ue} mais tu ne lauras pas ainsi avec moy Marc: car si ie ne suis treforiere de tes trefors, au moins ie le suis de tes mauuaistiez. Et ce que ie ne puis avec ma personne, ie travailleray de le venger avec ma langue. Et pense que les femmes pour estre debiles soyōs vaincues au corps. Tienne lon pour certain, que ny pour cela iamaies sommes dominees dedens le cœur. Tu dis que eschappant dunc bataille as receu ma lettre, & fort grād espouuantemēt avec elle. Cest chose fort commune aux debiles & flacques par-

I s^{er} oler

ler d'armes, aux nyais traiter des livres,
 aux couards blasonner des armes. Je le
 dis pource que pour respondre à vne lettre
 lon nauoit de neccsité de donner conte à
 vne femme comme moy si ce fut apres ou
 deuant la bataille. Je scay bien que tu es
 eschappé d'elle: car tu ne serois le premier à
 assaillir, ny le dernier à fuyr. Iamais quand
 tu estois ieune te vois aller en guerre que
 ieusse peur & suspicion de ta vie: car con-
 gnoissant ta couardie ne me dōnois peine
 ton absence: car en cela estois plus fente de
 ta personne. Apres dis moy Marc, que feras
 tu à ceste heure en la vieillesse? Je pense que
 portes la Lance non pour aller en la guer-
 re, sinō pour te appuyer pour la goutte. Le
 Cabasset ne pense que tiennes pour atten-
 dre des coups despees, sinō pour boire aux
 tauerne. Iamais te vois ferir aucun homme
 avec ton espee: mais ie t'ay veu tuer mille
 femmes avecques ta langue. O maling &
 malicieux Marc! si tu fusses aussi vaillant
 comme tu es malicieux, autant craint se-
 rois des Barbâres nations comme tu es en
 horreur, & avec raison, des Matrones Ro-
 maines. Dy moy ce que tu voudras, au-
 moins cecy ne me pourras nier q̃ tu as esté
 & es à ceste heure amoureux, flaque, &
 debile, Choualier couard, amy descongna,
 auric

avaricieux, infame, malicieux, cruel, ennemi de tous, & amy de nul. Et sur tout celles qui taions cõgne ieune leger, à ceste heure condempnons pour vieil fol. Tu dis que prenant la lettre en la main incontinet ton cœur ha prins la poison de sa malice. Je le croy sans ce que le meïures: car estant chose de malice, incontinet auoit trouué logis en ta maison. Es bestes pourries prend incontinet le poison que les bien complexionnez reiettent. Dune chose je suis fort certaine, que ne mourras avec poison, parce que vn venin peu souuent endommage lautre venin. O Marc inaling ! si toutes te cõgnoissoient en Rõme cõme te cõgnoit ceste triste Boemia, verroiët combien sont differentes les paroles que tu dis, au cœur que tu as. Et si par les escriptures q̄ compos tu merites nom de Philosophe, par les mauuaistiez que tu inuentes, tu merites renom de Tyrant. Tu dis q̄ tu ne veis iamais certitude daymer en vne femme, ny fin à hayne. Iay grand gloire de penser que autres Rommains de Rõme, sans moy de tes petitesseles ont notice. Regardes Marcie te veux destrõper: car tu es tel qui ne merites que iamais lon te cõmence à aymer ny iamais lon laisse de tauoir en hayne. Veux tu auoir certitude en amours nestant toy feasible

ble aux seruices : Veux tu seruir en moqueries, & que de vray lon tayne ? Veux tu iour de la personne sans coust de tes biés ? Veux tu quil ny ayt de toy complaints, toy arrestât tes malices ? Tu congnois mal les femmes, ie te fais sauoir q̄ ne sommes si folles comme penses, ny vous autres tant sages cōme vous louez. Iusques à ceste heure plus dhōmes auons veuz se laisser au vouloir des femmes, q̄ les femmes au vouloir des hommes. Nulle foy ay veu & encores toy & moy pratique q̄ vn homme ne tient le cœur pour estre autāt puissant que trois femmes sages : & vne femme le tient pour mettre souz les piedz, & vaincre trois cens legers. Tu dis q̄ tu es espouuanté de ma legereté me voir laisser Romme, & me vouloir aller avec toy en ta guerre. Grād est lamour du país puis q̄ plusieurs laissent plusieurs biens quilz ont en terre estrange, & viuent estroitement pour viure en leur terre. Mais plus grand estoit mon amour puis q̄ ie laissois Romme avec ses plaisirs, & te allois chercher en terres estrāges entre batailles cruelles. O maling Marc, ô amy descongny ! si ie voulois laisser Romme, estoit pour aller chercher mon cœur qui estoit avecques toy en la guerre. Et pour certain plusieurs fois pēsant en tō absence,

me

me prenoient paffions & efuanouiffemens. Et comme le cœur n'eftoit avecques moy, i'amaïs ne proufiteroit le remede. Je nay pensé que fuflent noz amours comme celuy des beftes qui iouiffent de leurs plaifirs fans fe vouloir & defirer en leurs vourlentez. Je te iure par la deeffe Vesta & par la mere Berecynthia que tu me dois plus pour lamour que vn iour ie tay porté, que pour les feruices que en vingt deux ans tay faits. Regarde malheureux Marc combien ie tay defiré que en prefence tousiours te regardois, en abfence tousiours en toy ie penfois, en dormant tousiours fongeois en toy, ie pleurois tes trauaux & ryois de tes plaifirs : & finablement tous mes biens iay defiré pour toy, & tous tes maux prenois pour moy. Je te dis vne chofe, que à ceste heure ie ne fents tant les perfecutions que me fais comme la mefcongniffance que me montres. Cest grãd douleur à Laurusieux voir fes biens perdus : mais fans comparaison eft plus grãd celuy de lamoureux voir fes amours mal employées. Cest vne blessure qui tousiours bleffe ; vne peine qui tousiours peine, douleur qui tousiours deult, & eft mort qui i'amaïs achene ny finift. O fi vous hommes cõgnoiffez combien de vraye amour ayment les femmes, quand

quand elles aymēt, & de quel cœur hayent
 quand elles se donnent à haïr ! Le vous iu-
 re que iamais avec elles communicue-
 riez avec amour, ou si les aymiez iamais
 les laisseriez pour peur de leur crainte : &
 comme iamais y ayt grande hayne sinon
 de là ou premier ha eu beaucoup d'amour,
 pour cela tu ne seras fort haï pource que
 iamais as esté au vray de Dames aymé. La
 triste Boëmia tha aymé vinge deux ans de
 sa vie, & elle seule te haïra iusques apres sa
 mort. Tu dis que te me suis laissée manger
 en venist, & que à ceste heure ie me veux
 vendre pour vin : le congnois que iay esté
 comme ieune & legere, & quād iay cōgu
 auoir failli le chemin. & ia ma mesau-
 ture ne portoit à trouuer chemin ny reme-
 de. Celle est plus grieue perte, laquelle sans
 autres pertes plus grādes ne se peult reme-
 dier. Iay esté comme femme & debile : mais
 tu as esté comme homme & fort : Iay esté
 avecques lignorāce si simple mais tu as esté
 avecques malice pour pensee. Iay esté non
 sachant que i'errasse : mais tu sauois ce que
 tu faisois. Je me suis fié en la Roy de tes
 paroles comme gentil homme, & tu m'as
 trompee avec mille menures cōme men-
 teur. Dis moy, nas tu pas cherché occasion
 de entrer en la maison de ma douce mere
 Geculia

Getulia pour soustraire moy sa fille Boë-
mia? Ne promis tu pas à mon Pere de men-
seigner & apprendre à lire en vn an, & tu
me lisois le liure d'amours d'Onide? N'as
tu pas iuré d'estre mon Mary, & apres tu
haüläs ta main comme mauuais & adulte-
re? Ne scez tu pas que tu ne trouuas aucu-
ne vilennie en ma personne, ny moy verité
en ta bouche? Aumoins ne pourras nier
que n'ayes esté aux Dieux coupable, aux
hommes infame, aux Rômaines odieux, aux
bons scandale, aux mauuais bon exemple.
Et finalement à mon Pere traytre & des-
loyal, & aussi à ma Mere faulseur de Foy,
& à la triste & dolente Boëmia amoureux
descongrü. O Marc maling ne mas tu pas
coupee en fucille te offrant à mon Pere de
garder ses vignes seurement, fort mal se peü-
tient fier les poullets du Milan, les ouailles
du loup: mais tu estois pire quand tu nour-
rissois les filles des bons. O maling Marc,
dommageable vigneron auolont trouue
les Matrones Romaines pour leurs filles
en toy! le te iure que ne s'chappa raisin ny
grappe qui ne fust ou mangée ou coupee.
Tu mas mangée en vrayste, le te promets
que c'ela fait mauuaise dentee. Tu me dis
que lon mha meurie à puiffance de pail-
le & chaleur. Ne me desplaît tant de ce que
dis,

dis, comme pource q̄ me donnes occasion
de te dire. Ta honte est tant vergongnee, &
ta malice tant deshontee, que ie ne puis re-
spondre à ton propos sans le blesser en ce-
luy fort vif, lo te demande, quand tu te ma-
rias avecques Faustine, la trouuas tu verde
ou incure? Tu scez bien, & aussi bien ie le
sçay, que autre que toy auina la cuue, & tu
bois la lie. Autre premier vñdangea la vi-
gne, & tu es allé à grapper. Autre la man-
gea en veruist, & à toy tha ietté le demeu-
rant. O malin Marc regarde quelles sont
tes mauuaitiez, & cōme les Dieux te don-
nent iustes chastimens; que ny estant ie-
ne as merité destre voulu de tes amies, ny
à ceste heure merites que te gardent Foy
tes femmes. Pour mē venger de ta person-
ne, ie nay mestier plus que de te voir ma-
rié avec Faustine. Par la mere Berecynthia
ie te promets que si ta peu de sagesse at-
teingnist à sauoir entierement ce que de
toy & d'elle lon dit en Romme, de verité
pleurerai de nuict & de iour la vie de Fau-
stine, & laisserai la triste Boëmic. O Marc
peu de toy soucie, & combien sont despeu-
plez nos entendemens de tes pensemens?
Pource que avecques ta grande doctrine
ta maison de iour est faite escole de Phi-
losofes; & la lasciuité de ta femme Fau-
stine

stine la tient faite de nuist bordeau des
Russians. Cest iuste iugement des Dieux,
que puis que suffit pour empoisonner plu-
sieurs bonnes ta seule malice, la malice du-
ne seule soit suffisante à desroquer ta re-
nommee. Vne differēce y ha de moy à toy
& à ta femme Faustine : Car mes choses
sont de suspicion, et les vostres sont de fait.
Les miennes sont secretes, & les vostres
sont publiques. Iay trebuché, mais vous
estes cheuz. Dune chose seule ie merite cha-
stiment; mais vous autres pour nullo me-
ritez pardon. Mon deshonneur est mort
avec ma coulpe, & est enterré avec mon
entendement : mais vostre infamie est nee
de voz desirs, sest nourrie avec voz desirs,
& vit à ceste heure avec voz ceures. Fina-
blement pour cela vostre infamie iamais
mourra. Car iamais vous autres bien vi-
urez. O Marc maling, avec quand tu scet,
ne scet tu que se perdant la bonne vie, se re-
couure la mauuaise renommee, & finissant
la mauuaise vie commēce la bonne renom-
mee ? Tu ne cesses de dire malices seulemēt
avec soufpeçon que te donnent tes faus iu-
gemens, & veux que nous raisons ce que
nous voyons avec nōz yeux. Dune chose
soyes seur, que à toy ny à ta femme Fausti-
ne portera lon faux resmoignages, car tel-
les

les sont les veritez que il ny ha necess
inuenir méteries. Tu dis que vieille
rele es Romaines amoureuses est,
sans de plusieurs soyons plus pour
tous. Pource que nous defaillant le
nous soyons honnorees pour l'argent
chose certaine que des espines, auons
rer des houx : des fousteaux, du glan
orties, des roses : & de ta bouche, m
Curieusement lay regardé, que iama
veu sans dire mal de toutes, ny iama
ti que aucune te voulsse bien. Que
grand chastiment veux ie de tes m
stiez, ny plus grande vengeance de m
iures sinon estre certaine que à tou
amoureuses de Romme desplaise de
& à tous plaise ta mort? Maudit est
me la vie duquel plourent plusieurs
la mort duquel se tient & resiouissent
Cest propriété de pources ingrats cō
oublier le bien quilz ont receu, &
regret en ce peu que ilz donnent. Les
nobles quant plus se resiouissent &
rifent à donner à autres, autant rece
vergongne à recevoir seruices, car en
nant se font Seigneurs, & en receu
font esclaves. Je te demande, que t
tu mas donné, ou que cest que tu as
de moy? Iay aduventuree ma renom

ie t'ay donné la possession de ma personne, ie t'ay fait maistre & Seigneur de mes biens, ie me suis banni de mon païs, ay mis en peril ma vie, & en guerdon de tout cecy, tu me reproches à ceste heure vne misere. Iamais mas donné aucune chose de bon cœur, ny lay receuë de volonté, ny iamais me fait proufit. Et comme toutes choses recourent nom, non pour louure publique que voyons, sinon pour l'intention secrète avec laquelle nous ouurons. Et toy malheureux me voulois, non pour iouir de ma personne, sinon pour me tirer mon argent. Nous ne te deuons appeller amoureux poly, sinon latron, coursaire, & canteleux. Ianois vn petit anneau à toy, me determinay de le ietter en la riuere, & les vestemens que me donnas incontinent les brulay au feu. Et si ie sauois que il y eust chose augmentee en mon corps de ton pain que lay mangé, toute faine ie couperois la chair, & me tirerois le sang sans fieur. O Marc maling, ton offusque malice ne ha laissé entendre ma lettre tant clere, car ie me tenaoyois à demander argent pour subleuer ma pourteté & solitaireté, sinon congnissance & regradiment pour satisfaire à mon cœur & volonté. Les hommes vains & couuoiteux, comme toy, se contentent

X 2

avec

avec dons , qui les cœurs encharnez en
 amours peu leur satisfait argët , car l'amour
 seulemēt se paye avec autre amour. L'hom-
 me qui nayme comme homme de raison,
 sinon comme beste brute , & la femme qui
 nayme sinon pour interest à sa personne,
 de telz ne fault croire en leurs paroles ny
 desirer leurs personnes : car l'amour d'elle se
 achève quand luy achèvent les biens , & la-
 mour de luy quand elle perd sa beauté. Si
 ton amour seulemēt procedoit de la beau-
 té de ma face , & mon amour se esmuist seu-
 lement pour l'argent de ta bourse, cest iuste
 cause q̄ lon nous appelle, non sages amou-
 reux, sinō des plus legers. O Marc maling:
 i'amaïs tay aymé pour tes biens , encor
 que maynallés pour ma beauté. De bon
 cœur tay aymé lors , & de tout mon cœur
 à ceste heure ie te hays. Tu dis q̄ les Dieux
 ont vsé de grand pitié avec moy , de me
 donner peu de filz , & à eux plusieurs pe-
 res. La plus grand malice es femmes est de-
 stre deshontees , & la plus grande vilennie
 es hommes est destre mesdisans. Plusieurs
 choses se doivent souffrir pour la fragilité
 des femmes lesquelles ne se permettent en
 la sagesse des hommes. Je dis cecy pource
 que en toy i'amaïs veis téperance pour cou-
 urir les malices propres , ny sagesse pour
 dissim

distimuler les debilitez dautrui. Tu dis que mes filz tiennent plusieurs peres. Ie te iure que les enfans de Faustine encores que tu meures ne demourront orphelins. Et de verité, si les Dieux, comme tu dis, ont esté pitoyables avec mes propres filz, nō moins, tu l'es avec les enfans estrangers : car Faustine ne te tient sinon pour excuse de ses erreurs, & pour precepteur de ses enfans. O Marc maling, tu peux bien petdre souci, car tes enfans propres nont mestier de mariage. Dune chose te sommes en charge & obligees, & est de lexemple que nous donne a tous de ta patience, car puis que tu souffres à Faustine tant dinfamies publiques, ce nest beaucoup que en souffrons de toy aucunes secretes. De present ie nen dis plus, sinon que ie donne fin à ceste lettre desirant la fin à ta personne.

Lettre XVII. enuoyee par Marc Empereur à Matrine ieune fille de Romme, à laquelle senamoura la uoyant à une fenestre.



ARC le fort desiré, à toy Matrine la fort desiree. Ie ne scay si en bonne aduventure de ma mesauenture, ou en mesauenture de ma bonne aduventure peu de iours ha. que

x 3 icte

ie te veis à vne fenestre où tu tenois tes bras autant ferrez que mes yeux desployez, que maudits soient ilz à iamais, pource en regardant ta face incontinent de toy demoura mon cœur prisonnier. Le commencement de ta congnoissance ha esté fin de ma raison & sentement, de fuir dun travail viennent aux hommes infinis travaux. Je le dis, car si ie neusse esté ocieux, ie ne fusse failli de ma maison, & ne saillant de ma maison neusse passé par ta rue. Et ne passant par ta rue neusse regardé à ta fenestre, & n'ayant regardé à ta fenestre ne desirerois ta personne. Et ne desirant ta personne ne mettrois en tant de perilz ta renommée, ny ma vie en travail, ny donnerions que dire à toute Rome. Pour certain dame Matrine en ce cas ie me condène puis que ie t'ay voulu regarder. Dont tu nes sauue puis que tu as voulu estre regardée: & puis que tu tes mis pour blanc, ce n'est beaucoup que ie tirasse avec les fleches de mes yeux, en ta butte: esmouuoir les yeux, couper les sourcilles, farder le visage, encarner les dents, coulorer les loüres, crepiller les cheveux, les mains pleines danneaux tirer la gargante, & se vestir de mille manieres de robbes, & porter les bourses pleines de senteurs, les bracclets & or

de oreilles pleines d'afficquets, & perles. Ie
 te demande, vne femme, avec ces choses
 queft. la fin se mettre à la fenestre. Pour
 ceste heure iusques à ce que plus ie pense
 en cela, ie dis que puis q vous nous mon-
 strez voz corps publiques en public, deuez
 vouloir que congnoissions voz desirs se-
 cretz en secret. Et si ainsi est, comme ie as-
 sume quil est ainsi, me semble daine Ma-
 ne tu dois desirer qui te desire, t'enseigner à
 qui te cherche, répondre à qui t'appelle sen-
 tir qui te sent, entendre à qui te entend, &
 puis que ie tentens, ehtens moy puis que
 mentens. Ie me recorde que allant par la
 rue Salaria à voir iusticier des larrons, te
 veirent à vne fenestre mes yeux : à laquel-
 le demourerent penduz tous mes desirs.
 Plus de iustice tu fais de moy, que non
 moy des larrons. Car moy estant iustice
 tu as iusticié la iustice sans aucun te oser
 donner peine. Ne fut tât cruel le gibet avec-
 ques ceux qui iamaiz ont sceu sinon mal-
 faire, comme toy avecques moy qui ne pen-
 say sinon en quoy ie te pourray seruir. Ilz
 ont souffert vne mort, & tu men fais souf-
 frir mille en vn iour : & vne heure acheue-
 rent leur vie, & moy chascun momētie tire
 à la mort : ilz souffrirent pour estre coul-
 pables, mais ie sceuffe innocent & eux en pu-

blig, & may en secret. Que veux tu plus
que ie te die: pour certain ilz plouroient
auecques les yeux larmes pource quilz
mouroiét, & ie ploure gouttes de sang de-
dens mon cœur pourquoy ie viz. Cest la
difference que eux auoient espâduz les tor-
ments pour tout le corps, & ie les tiens en-
semble dedens le cœur. O cruelle Matrine,
ie ne scay quelle iustice est ceste cy qui tue
les hommes qui defrobent l'argent, & dis-
simule avec les Dames qui defrobent les
cœurs: Puis que lon oste la vie à ceux qui
coupent les bourses, pourquoy pardonne
lon aux Dames qui defrompent noz en-
traillles? Par ta noblesse ie te prie, & par la
deesse Venus te coniuure, ou que tu respon-
des à mon desir, ou que me restitues le
cœur que mas defrobé. Je voudrois bien
que voulusses dame Matrine que congna-
ses auant la foy fort nette de mon cœur
que non la lettre faite de mainmain. Si mon
aduenture en cecy ha esté si grande, & ton
amour tant honté: iesperois avec la veuë
gagner ce que ie suspicionne par ma lettre
perdre. La raison est de cecy, pource que tu
orras mes mauuaises raisons lisant ma let-
tre, & si me veois verrois mes cruelles lar-
mes que te offro ma mauuaise vie. O si ma
bouche scaust ainsi publier mes maux enra-
gez

gez comme les scet sentir le cœur, ie teurre Dame, que la griene douleur mienne effeuilleroit le peu de souei tien. Et comme ta beauté & affection mont fait tien propre ta congnoissance & ma passion te feroient mienne. Ie desirerois que regardasses les commencemens, & par eux regardasses la fin. Pour certain en iceluy iour que des le donion de tes fenestres, tu as enfermé mes desirs, ie neuz moins de flaqueisse pour me vainere que toy force pour me forcer. Et plus grand fut ton pouuoir pour me oster de moy, que non ma raison pour me oster de toy. A ceste heure dame Marrine ie ne te demande mercy sinon que nous entredeclairons noz voulontez. Mais en ce cas que veux tu que ie te die quand iatends que me diras, sinon que tu as eu tant de pouuoir en moy, & moy tant peu en ma liberté, que ne voulant mon cœur ne peult estre sinon tien, & luy tien pouuant & voulant ne le veux déclarer pour mien. Et puis quil ne peult estre quil ne soit, offre condennée ma vie, au fisque de ton service, soyes tant certaine de ma foy comme ie suis doutoux de ton esperance, car iauray pour plus grand bien me perdre pour toy, que pour rien me gagner. Ie ne ten veux dire plus, sinon que tu fasses conte de

K 5

ma

ma perdition de ma mort, tires la vie, de mes larmes publiques ioye. Et pource que en ta foy ie tien dray ma foy, & en ton esperance iamais desespereray : Je t'enuoye dix petis anneaux dor avec dix pierres d'Alexandrie. Et par les Dieux immortelz te conieure que quand les mettras en tes doigts me mettes en tes entrailles. Marc fort amoureux t'escriit de sa propre main.

Lettre X V I I I. enuoyee par Marc Empereur a la fufdite Matrine, en laquelle luy manifesta chacun iour auoir pour elle plus grand peine.



Marc habitant de Rome a toy, Matrine la fort douce ennemie. Je t'appelle douce, car il est ieuste pour toy mourir. Je t'appelle ennemie, pource que ne machenes desia de tuer. Je ne scay en quoy est cecy depuis la feste de Ianus iusques icy t'ay escrit trois lettres, en response desquelles ie voudrois en voir sil te plaisoit deux lettres. Si ie te fers tu ne veux que ie te sersue. Si ie te parle tu ne me veux parler. Si ie te regarde tu ne me veux regarder. Si ie te rappelle tu ne me veux respondre. Si te visite ne me me veux voir. Si je t'escriis ne me vent
 resp

respondre. Et le pis de tout est, que si les autres te disent mes douleurs de verité, tu ne fais que ten moquer. O si ieusse autant de saouir pour de toy me complaindre, comme tu as de pouuoir pour me rendre complaignant, non moins seroit louee ma sagesse entre les Sages, que ta beaulté entre les folz. Je te prie bien ~~de~~ ne regarder les contrarietez de mes raisons, mais regarde la foy de mes larmes. Lesquelles pour tesmoings de mon mal ie te donne. Je ne scay quel bien de mon mal te peut venir, ny scay quel gaing de ma perdition tu peux esperer, ny quelle seureté de mon peril tu peux tirer, ny scay quel plaisir de mon desplaisir tu peux auoir. Lon mha donné pour responce de mon ambassade, que sans estre leuë par tes mains, mis en mille pieces ma lettre. Te deuoi souffrir penser que ma personne fust faite en quartiers. Je voudrois dame Matrine que tu eusses leu icelles petites lignes, par icelles tu eusses veu combien estoient troublez mes pensemens. Entre vous femmes estes si extremes, que pour vne part vne femme se complaint de tous les hommes en general, & pour autre part toutes ensemble estes cruelles pour vn en particulier. En publiq. pardonnez à tous la vie, & en secret

secret procurez à tous la mort. Je n'estime en rien tout ce, dame Matrine, qu'avez fait, mais se me complains de ce que avec Valerius ton voisin mas enuoyé à dire. Vne chose voudrois que eusses en memoire, & ne la misses en oubli : Et est, que puis que ha esté si petite ma liberté, & tant grãd ton pouuoir, q̃ p̃our ce estant tout entier mien me suis tourné tien, pensasses que quand tu me inuries tu te inuries plus. Puis que desir en toy ie meurs, comme toy en moy deuerois vivre. En tant mal propos ne persuerres, car tu aduérterois la vie de nous deux. Tu damnes ta condition, & destruis mon salut, & à la fin finale tu as de venir à la medecine. Pardonne moy dame Matrine si ie te veux dire vne malice, qui est ceste cy : le scay que vous autres femmes desirez vne chose, & nous voulez faire en crainte, que ne vous passe par le pensément d'elle. Tu soulois estre biẽ conditionnee, & au moins si tu ne lestois en lœuure tu auois de cela renommee, & renommee ancienne ne se doit perdre avec nouvelle ingratitude. Tu scez bien quant contraires sont le desgrauement, & la vertu en la maison da vertueux, & que tu ne te peux dire vertueuse sans appeller gracieuse. Ny ha chose en quoy plus se regarde l'ingratitude, que à nayant

maymer celuy qui ayme. Que te visite & ne me visites, ce n'est rien. Que ie te parle & ne me parles, ce n'est rié. Que te congnoisse & me descongnoisses, ce n'est rien. Que plore & tu ries, ce n'est rien. Que te demande & me nies, ce n'est rien. Que me doiues & ne me payes, ce n'est rien : Mais que ie t'ayme & ne maymes, cest beaucoup. Ce que ny les yeux peuuent dissimuler, ny le cœur souffrir tous les vices es mortelz cest raison quilz se pardonner, pour ce quilz se cōmettent selon nature, sinon le desamour es femmes, & l'ingratitude es hommes lesquelles se cōmettent par malice. Apres plusieurs seruiçes par moy à toy faits, & beaucoup plus grâs desirs pour faire le deuant, toy seule dame Matrine avec vne chose seule me peux payer. Je te prie ne me soies refusante de me donner le remede, puis q'ie ne lay esté à moffrir au peril. Si au dis que Patrocla ton espoux de toy tient la propriété, au moins reçois moy à prouer, & ie pretendray à la possession. Et de ceste maniere en la vaine gloire destruire rien se couurera le dommage de nostre bien. Tu me tiens fort esmerueillé comme pour si petit mercy & loyer tu peux souffrir importunité si longue. Pour certain plusieurs choses nous otroyans à vn homme importun,

portun, que nous n'ottroyerons à vn homme temperé. Si tu esperes, dame Matrine, me vaincre, ie me tiens pour vaincu. Si me veux perdre, ie me dōne pour perdu. Si me veux tuer, ie me donne pour mort, car par les gestes q̃ ie porte deuant ta porte, & les souspirs que ie donne en ma maison, congnoitrois comme le resister beaucoup mie & le braue combatir. www.digitalebooks.com.cn Mais il est plus pour adiourner la mort que non pour defendre la vie. Si tu veux que eschappe ce danger, ne me nies le remede, pour ce que plus grande desuerty te seroit me tuer, que vi- uennie de me remedier. Et nest chose iuste, pour tant petit prys perdre la foy de tant de grand seruice. Ie ne scay que face pour te faire à moy debteur, & toy payable q̃ puisse te dire. Et le pis de tout, ie ne scay que faire, ny ne scay que pense, ny que dire, ny à quoy ie me determine, pour ce que ie ne suis né pour assenser en moy prouffit, sinon pour estre certain en tes seruices. Et puis que tu es sice de celuy qui ha faite l'ambassade & message, de luy mesme ie fais ceste lettre publique, & ma response secreete. Ie t'enuoye vn ioyau de Perles, & vn besant dor. Aux Dieux ie demande, & à toy prie que avec celle volonté le recoiues, que avec celle ie le te presente. Marc Orateur
à toy

à toy Matrine inexorable.

*Lettre X I X. enuoyee par Marc Empe-
reur à Lilia belle dame Romaine,
de laquelle se amoura la uoyant au
Temple des vierges Vestales.*

M Arc fort soucié, à toy Libya, bié
peu souciee. Si ton peu de soucy
passast en moy, & mes anxietez
& douleurs se logeassent en toy
illecques verrois quant petite est la querele
que ie donne au respect du tourmēt que ie
souffre. Si les flambes sailloiet dehors, com-
me le feu me brule dedens, la fumee tou-
cheroit au ciel, & de la terre feroit des bra-
ses. Si bien te recordes, la premiere fois que
te vois au Temple des vierges Vestales, au-
quel estant tousiours tu priois aux Dieux
pour toy, & moy de genoux te priois pour
moy. Si tu scez & ie le scay que miel & hui-
le offrois aux Dieux, & moy à toy offrois
plusieurs larmes & souspirs. Il est iuste que
se donne plus, pour ce que se offre des en-
trailles, que non pour ce que se tire des
bourses. Je me suis determiné avec accord
fort desaccordé de t'escrire ceste lettre, pour
voir si tu es seruie de ce que les fleches de
mes yeux ont tiré au blanc de tes seruices.
O triste de moy, q̄ le temps calme menasse
avec

avec la tempeſte future ! Je veux dire que le certain deſamour tien, fait douteuſe eſperance mienne. Regarde quelle meſadueſture : Iauois perdu vne lettre, & tournay au Temple à la chercher, & trouuee la lettre pour laquelle iallois au Temple, bien peu me ſuis perdu moymeſme en ce que iallois beaucoup. Conſiderant ce que merite peu, ie voy bien que mes yeux les eſchelles de ma foy en ſi hault mur ont meis, que non moins eſt certaine la cheute, que douteuſe la montee. Toy rabaiſſant les ſcailles de tes haults merites, & me mettant en point avec fort continuetz ſeruices : Je prendray pour moy le fruit, & donneras à qui tu voudras la ſucille. Par les Dieux immortelz ie te iure, que ie ſuis de moy fort eſmerueillé pour ce que ie penſois que au Temple des vierges Veſtales ne venoient aux hommes tentations. A ceſte heure ie trouue par experience que icelle femme eſt plus liberalement combatue, laquelle avec pluſieurs gardes preſume eſtre fort gardee. Tous les dommages corporelz premierement ſont ouys que congneuz, & congneuz que veuz, & veuz que ſentis, & ſentis que gouſtez, ſi ce neſt le pas d' amour duquel premierement ſe ſent le coup ou il frappe, que la voye par ou il vient. Neſt tant repentine la foudre que

que ne le publient auant les tonnerres. Ne cheent tant subitemēt les parois, que auant ne se rompent aucunes pierres. Ne vient en tant soursault le froid que nous ne nous en apperceuons avec aucuns petis frimats. Seulement l'amour n'est senti iusques il soit dedens les entrailles asis. Sachent tous ceux qui ne le fauent, & toy dame Libye si tu le veux sauoir, que l'amour dort quand nous veillons, veille quand nous dormons, & rid quand nous pleurons, & pleure quand nous rions. Il assure en prenant, & prend en assurant : parle quand nous taisons, & se tait quand nous parlons. Et finablement est de telle condition, que pour nous donner ce que nous desirons, nous fait en peine viure. Je te iure que quand ma volonté se fait ta serue, & ta beauté me causa que tu fusses ma Dame quand ie fuz au Temple, & ie te trouuay en iceluy, ny toy priant te recordois de moy, ny moy malheureux me recordois de toy. O soucie de toy mon cœur que estant entier as esté diuisé, estant sain bleisé, estant vif tué, estant rien as esté desrobé. & le pis de tout est, que ne me aydant à la vie tu consens que m'assaille la mort. Plusieurs fois Dame Libya considérant que tous mes pensemens sont haults, ma fortune basse, ie voudrois me separer

L de

de toy. Mais regardant que mes travaux
sont bien employez en tes seruices, ie dis
que encores que ie le puisse, ie ne veux me
separer de toy. Je ne veux nier vne chose
qui est, que de toutes les choses, le mandit
amour nous oste le goust, & de celles seu-
les nous met appetit, lesquelles nous font
plus fort mal prouffit, cest la preuue de ce-
luy qui ayne de cœur. Qui vult plus vne
des faueurs de ce quil ayne, que toute la
faueur de ceste vie. Je pense, Dame Libya,
que tu respondueras que me voyant tous
dehors, comme Philosophe, me congnois-
ses en secret amoureux. Je te prie bien fort
ne me descouures: Car si les Dieux me don-
nent longue vie, iay volunté de me amen-
der, & comme à ceste heure ie suis ieune
fol, en vicillesse ie seray sage vicillard. Les
Dieux savent ce que ie desire, & encores
les forces que à mes forces ie fais, mais
comme la chair est flacque, le cœur ten-
dre, beaucoup d'occasions, peu de vertus,
le monde subtil, les gens malicieux. Je pas-
se ceste primeuere en fleurs, avec esperan-
ce que en l'autonne iauray aucuns fruits.
Penses tu, dame Libya, que les Philosophes
fort sages ne soient feruz damours cruel-
les, & que souz leurs vestemens aspres ne
soient leurs chairs fort souefues. Pour cer-
tain

tain entre les fort durs se nourrit fort la
chair fort souefue, souz les espines agues se
nourrissent les chastaignes fort tendres. Je
veux dire, que dessouz le vestement aspre,
est lamour veritable. Je ne nie que à nostre
flacque nature ne se resiste avec vertu. Je ne
nie que les iuuenilz desirs ne se repriment
avec vertueux propos. Je ne nie que le
mords de la ieunesse ne se refrene avec le
frein de la raison. Je ne nie que ce que la
chair procure plusieurs fois, sagesse le de-
stourne. Mais aussi bien ie confesse, que
l'homme qui n'est amoureux, ne peut estre
finon vn nyais. Et ne scez tu que si som-
mes sages, que pour cela ne laissons destre
hommes ? Tu ne scez que tout quant que
nous apprenons en toute nostre vie, ne
suffist pour sauoir dominer la chair pour
vne seule heure. Et tu ne scez que es hom-
mes sages en ce cas sont aduenues plus
grandes erreurs. Et tu ne scez que ont esté
& sont plusieurs maistres de vertus, &
beaucoup plus ont esté, & sont ceux qui
sont vaincus de vices. Dequoy trespouuan-
tes tu de moy seul ? ie ne le dis finon que
de verité le confesse, que iamais iay eu l'en-
tendement tant clair comme quand Cupido
mesuentoit avec ses aelles : iamais ha eu ius-
ques à mon temps homme noté pour sage,

qui ne fust prisonnier & lié de lamour de Cupido. Gratian fut amoureux de Tami, Solon Salaminus donneur de Loix fut amoureux de Graciane. Pittacus Mitylenee laiffec sa femme propre senamoura dune Esclau. quil auoit amenee de la guerre. Cleobolus le Curiam au bout de quatre vingts ans de son aage, & quarātecinq quil lifoit philosophie, eifchellāt la maison dune fiemme voisine cheut de lefchelle, & mourut. Periāder Prince d'Achaye & grād Philofophe de Grece, ā la priere de fes amou-reufes rua sa femme propre. Anacharles Philofophe du costē de son pere de Scyte, & Grec de la part de sa mere, eut tant da-mour avec yne amoureuse fiemme Theba-ne, quil luy enseigna tout quant quil fauoit: & quand il estoit malade au liēt, elle lifoit pour luy en Lescole. Epimenides de Crete, lequel dortoit quinze ans sans sesuciller, en-cores quil fust grād culteur des Dieux, dix ans fut banni d'Athenes pour lamour des femmes. Archita Tarentin maistre de Pla-ton, & disciple de Pythagoras, plus occu-pa son entendement ā inuenter especes da-mours, que non ses forces en doētrines & vertus. Gorgias Leontinus naturel de Sici-le plus volunties tenoit concubines en sa chambre, que non liure en Lescole. Tous

ceux

eux oy ont esté à la fin finale de la chair
aincus. Dōques hēme coupes moy seul:
ar comme ie conte ce peu de nombre,
ourrois armer vne flotte d'autres plusieurs.
our certain beaucoup de choses doit tenir
eluy qui pour curieux amoureux auōs de
ntēier, doit tenir les yeux tant desployez
apres de celle quil ayme, tant alteré son
ntendement en ce quil pense, tant trou-
lee la langue en ce quil dit, que en voyant
oir auēglé, à pēser s'esuanouissē, & en par-
ant se trouble. O dame Libya, les amours
le moquerie, par moqueries se passent.
Mais là ou le cœur de verité ha la fistule,
& non de moquerie, Lamour respand son
oison, & le cruel Cupido iusques aux em-
anōns fiche ses fiesches: les yeux pleurent,
cœur souspire, la chair tremble, les nerfs
desioingnent, lentendement sengroissist,
raison s'eslicue, & tout par terre s'appla-
ist. Finablement le triste demourant en
oy ne tient riens de soy. Tout cecy ie dis,
our ce que si me defaut fauoir pour me
uoir enseigner amoureux, soyēs certaine
ue ne me faudront les ceuues pour les
auer en ton seruite. Et puis que en la-
ecture de te voir ha esté mon auenture en
congnoitre, ie ne te demande sinon que
naymes de vray, puis que ie ne t'ayme par

inquiete : & si as oüy que soy malade
au cœur, ie te demande que me faces au-
cun bienfait, puis que toy seule le tiens avec
toy, il est iuste que toy seule lay cherches
remede. Iay plus esté consolé quand Fa-
bius Carlinus mha prié de ta part pour un
prisonnier. Iay fait tout incontinent sans y
arrester ce que mas mandé, à fin que aucun
jour faces liberalment ce, dequoy te prie-
ray. Et regardes dame Lybia que la femme
qui se sert avec seruites, cest indice que de
là à peu receura prieres. Et si mes forces
nont pouuoit douvrir les portes de ton
propos, pour ce que ne veux du reste de
ma demande tirer tant de labours errables
pour ta renommée, ie te prie que ne me
descouures lun, & ne me tienns trompé de
lautre : car desia tu vois que lottroyer re-
mede, & le confier console, le promettre
trompe, la dilation est perilleuse & lenre-
tenir enlaze. Je veux bien que la hastie
demande merite spacieuse responce : mais
ie ne veux que vueilles sinon que comme
ie te desire, me desires. Je retourne autrefois
à te dire, que ie suis tout tien, & de moy
qui ne suis en rien mien de moy pour toy
en tout & par tout te vueilles seruir. Et re-
gardo dame Lybia quil est tant honneste
pour toy cōme proufitable pour moy, &

tourne

ournes au feuers ces defirs, & desordonne
 ordre de tes propos : car ia tu vois quil est
 beaucoup meilleur tost guerir q̄ tard auec
 on propos faillir. Toutes les femmes tenez
 en danger qui est, que iamais receuez con-
 cil encores que lon le vous donne en au-
 un grād cas. Et sil est ainsi, me semble puis
 que tu precies & estimes de beaulte, estime
 le bien conseilliee. Et de ceste maniere en-
 tas que mon dommage soit bien grand &
 a patience bien petite, lon m'appellera la-
 ge de te donner tel conseil, & toy gracieu-
 e de le mettre en ceuvre. Vne chose te dis,
 & me pardonne si ie la tay voulu dire, que
 vous estes tant infames, les femmes en ne
 prenant conseil que celles qui le prenez, as-
 surez tāt vōstre renommee en faillant par
 e semblant & opinion dautrui, autant que
 auenturez a vous resouldre & determiner
 par le vostre propre. Me semble sil te semble
 & le voudrois si ie le voulois que vne pour
 ne feissiez ce que ie conseille, & si mal tu
 en trouuois, haussasses la main. Je ne te
 eux plus dire dame Libya, sinon que ie te
 presente mes anxietez & douleurs comme
 malheureux, mes sospirs come desesperé,
 mes seruices comme de seruiteur tien, mes
 douleurs comme de attribulé, mes paroles
 de Philosophe & mes larmes damoureux.

le tenuoye vne ceinture d'Or, avec telle condition la te donne, q̄ en elle mettes les yeux, & en moy employes le cœur. Je prie aux Dieux que me donnent à toy, & toy à moy. Marc celuy qui est Philosophe t'escriit ceste lettre en fort grand secret.

*Dune lettre que les Atheniens escriu-
rent à ceux de Lacedemone.*

LE Senat Peuple, & Sages d'Athenes, au Senat Peuple & sages des Lacedemoniens salut & salut aux personnes, & paix en la Republique vous desire. Nous mettons les Dieux immortelz pour tesmoins, que en la bataille passée neusmes moindre desplaisir de vous voir vaincus que par autre part eusmes plaisir de no^r voir vainqueurs, pour ce quen fin les dāgers & maux de la cruelle guerre sont tant grans, que le mal & danger est certain aux vaincus, & le proufit est douteux aux vainqueurs. Nous voudrions bien que ce que voulez à ceste heure ensuez plus tost voulu, & que ce que maintenant demandez & requerez que deuant leussiez demandé & requis : mais que ferons nous si aux vostres & aux nostres tristes destinees estoit permis que vous desir-

fiez.

fiez perdre en ceste guerre & que de vostre perdition ne peussions aucunement prouffiter? car cest vne reigle infallible, que tout ce que les Dieux tiennent ordonné, entendement humain ne le peult amender, ny puissance humaine empêcher. Vous demandez que la guerre cesse & prenne fin, & q̄ pour trois moys facions trefues, & que durât ce temps se traite concorde & paix. A ce nous respondons, que le Senat d'Athenes n'a point coustume de ottroyer la trefue, pour apres retourner à la guerre: car nous tenõs entre les Atheniens vne Loy fort ancienne, que liberalement nous acceptons la guerre cruelle, & liberalement ottroyons la paix perpetuelle. En noz escoles & estudes travaillons de tenir Sages au temps de la paix pour nous ayder de leurs conseilz au temps de la guerre: & ceux nous conseillet que iamais n'entrepreuons trefue par condition suspecte: & en verité ilz nous cõseillēt verité: car beaucoup plus perilleuse est la paix feinte & dissimulee que n'est la guerre manifeste. Le Philosophe Euxinus vostre Ambassadeur nous ha parlé tant hautement & eloquemment en ce Senat, que il nous ha semblé chose iniuste de luy denier & contredire aucune chose de ce quil demãde: car il est beaucoup plus honeste

neste destruyr la paix à celuy qui la de-
 mande par parole de la douce langue, q̄ non
 à celuy qui la requiert par la forte & rude
 Lance. Soit doncques le cas, que le Senat, le
 Peuple, & les Sages d'Athenes, ont ordonné
 que aux Lacedemoniés la guerre soit leuee
 & abolies toute discordes : dissensions &
 guerres, q̄ leur soit concedé la Paix perpe-
 tuelle: & ceste chose se fait à fin que tout le
 monde sache que Athenes est tant de cou-
 rage pour les hardis, & tāt amie des Sages,
 quelle scet chastier les Capitaines folz, & se
 laisse cōmander & gouverner par Philoso-
 phes sages. Vous fauez bié que toute nostre
 guerre nha esté sinon sur la possession des
 eitez Ripares de la riuiere Milline, par ce-
 ste lettre nous disons & par les immortels
 Dieux nous iurons que nous vous renon-
 çons tout nostre droit, par tel si que nous
 laissez Euxiaus vostre Ambassadeur &
 Philosophe, pource que la felice Athenes
 ayme mieux vn Philosophe pour ses esco-
 les que toute vne Prouince pour sa Repu-
 blique. Et nestimez vous autres Lacedemo-
 niens, que ce que nous Atheniens faisons
 soit legereté & folie, cest auoir que chan-
 geons la Seigneurie & pouuoir de cōman-
 der à plusieurs, & que nous voulons q̄ vn
 seul nous commande, pource q̄ cestuy Phi-
 losophe

oſophe nous enſeignera à bien viure, &
 celle terre nous donnoit ocaſion de mal
 nouſſir. Et puis que deſia de tant anciens
 ennemis nous declarons pour voz vrayſ
 mis, non ſeulement voulons vous donner
 la Paix perpetuelle : mais encor vous vou-
 ons donner vn conſeil pour la conſeruet :
 car la medecine qui garde la ſanté eſt de
 plus grande excellence, que neſt la purga-
 tion qui guarift la maladie. Soit doncques
 cōſciltel, que ainſi comme vous voulez
 que les ieunes hommes ſe exercent aux
 armes, que vous reſueillez & faciez que les
 enfans apprennent par temps à ſauoir les
 lettres: pource q̄ ainſi comme par les cruel-
 les Lances ſe pourſuit la guerre, auſſi par
 paroles de dōces langues ſe obtient la
 Paix. Vous Lacedemoniens ne penſez que
 nous cauſe vous perſhadons q̄ mettez voz
 enfans à apprendre dès lors quilz ſont en-
 cores bien petis & fort ieunes, & que ne les
 laiſſez croître & engouffrer aux vices : car
 aux vns deſaillēt hommes Sages pour leur
 conſeil, & aux autres abondent au peuple
 hommes vains & ocieux, eſleuans par ce
 moyen guerres pour tuer les vns & les au-
 tres. ſemblablement nous Atheniens ne
 voulons que vous Lacedemoniens penſez
 que ſoyez amis dhommes babillards &
 trop

trop parlés : car nostre Pere Socrates ordonna que la premiere leçon qui se donne roit au disciple de son academie fust, que pour aucune maniere il ne parlât par l'espace de deux ans aucune parole : car il est impossible que aucun soit prudent en parler s'il n'est bien patient pour soy taire. Il nous semble, si vous estoit aduis quil fust bon, que le Philosophe Euxinus deust demourer en nostre Senat, & pensez que si nous espérons proufit de sa presence, soyez certains que vous ne aurez mal ny dommage aux conseilz quil nous donnera : car cest vne tresancienne Loy en Athenes, que le Senat ne peult entreprendre la guerre sans que premierement soit par les Philosophes examinée si elle est iuste, ou non. Non autre chose sinon que requérons aux nostres & vestres Dieux immortelz quilz soient en vostre garde, & quil leur plüssent nous conseruer en ceste Paix perpetuelle : car seulement est perpetuel ce que des Dieux est confirmé. Et à Dieu.

Icy fait fin le liure de l'eloquent Marc Aurele Empereur. Quezcóques Lecteurs le peuent tenir avec grande raison pour vn reste & demourant des fort riches, premiers, & nouueaux labours. Mesmement
la

les Princes & les gouuerneurs de la chose publique & les ministres de la iustice & autres semblables. Encores les Plebeyés chacun trouuera en luy le labour qui conuient à son estat. Contiet pour certain fort haultes & ptofondes sentences, fort sains, conseilz, & merueilleux aduis pour les encombrez de la Fortune: & douces consolationis à ceux qui sont par elle abbatuz. Finablement en tout est tel que le moins bon de luy est tout à manger, est de louer à Dieu qui tel sauoir & grace ha mis à vn gentil, et à luy se doit beaucoup pour l'exemple de sa vertueuse vie que nous ha laissée: & pour tât haulte & salutaire doctrine de tant merueilleuses sentences que pour nostre instruction ha escrites: mais pour certain ne se doit moins à l'autheur qui avec grans travaux & vigiles le traduisant de Grec en Latin, & de Latin en Castillan par tât hault & doux style l'a escrit. O bien-heureux travaux, & bien-heureuses vigiles, puis que dicelles tel fruit en est fait. & benoites les mains qui tel l'ont escrit. Pour precieux manger sont pour certain les haultes sentences de ce liure: mais à la fin la saulce du doux style est ce que esmeult les appetis. Plusieurs liures y ha de fort substancieux manger: mais sont tant insulles, insipides, & tant

tant sans grace en style que aux premiers morceaux mettēt facherie & ennui. Vn bié de tout cecy leur suit à telz liures, & est que ilz viuent plus de temps sains es librairies. Ce q̄ ie ne croy sera de Marc Aurele. Fort beaucoup est deu pour certain à L'auheur pour tant bon trauail si bien employé.

Et puis que ne se trouueront graces equiuallentes q̄ icy se donnent en terre, prions à Dieu qui telle grace luy ha donnee le luy guerdonner au Ciel.

Amē.



F I N.



www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn



www.libtool.com.cn